


NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
25
NAPOLI
VITT. EM. III
BIBLIOTECA PROVINCIALE
45366
Armadio XVIII
Palchetto
Num.° d' ordine 8



LES

# TROIS SIECLES

DE

# LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

*TOME SECOND.*

# LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,

OU

# TABLEAU DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

*Depuis* FRANÇOIS *I, jusqu'en* 1779 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

*Par M. l'Abbé S**** DE *C*ASTRES.

*Quatrieme Édition, corrigée & augmentée considérablement.*

TOME SECOND.






A LA HAYE,

*Et se trouve A* PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

*His ego gratiora dictu esse scio ; sed me vera pro gratis loqui , etsi meum ingenium non moneret , necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere , Quirites : sed multó malo vos salvos esse , qualicumque erga me animo futuri estis.* Tit. Liv. l. 4 , n°. 96.



# LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.



## D

1. DACIER, [ *Anne* ] fille du savant M. *le Fevre*, & femme de M. *Dacier*, née à Saumur en 1651, morte à Paris en 1720, a été la femme la plus savante ou la plus érudite que la France, & peut-être les autres pays aient produite.

Personne n'entendoit mieux le Grec & le Latin. Ses Traductions de l'*Iliade* & de l'*Odissée*, des Poésies d'*Anacréon* & de *Sapho*, du *Plutus* & des *Nuées d'Aristophane*, de l'*Amphitrion*, de

l'*Epidicus*, du *Rudens* de *Plaute*, de toutes les Comédies qui nous restent de *Térence*; ses Commentaires sur plusieurs Auteurs Grecs & Latins, établiroient solidement la réputation d'un docte & excellent Ecrivain; à plus forte raison doivent-ils immortaliser une femme qui a rendu de si grands services à la Littérature. Sa Traduction de l'Iliade & de l'Odyssée est la meilleure de toutes celles qu'on a faites, & celle qu'on lit avec le plus de plaisir, pourvu qu'on ne s'attache pas à la trop abondante érudition prodiguée dans les notes.

L'esprit d'observation & la solidité du raisonnement égaloient dans elle les richesses du savoir. Son Ouvrage *des causes de la corruption du goût*, sera toujours, malgré les mépris de l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, un Ouvrage rempli d'analyses exactes, de vues saines, de réflexions fines & de sages critiques.

On ne doit pas s'étonner qu'avec tant de mérite, Madame *Dacier* se soit attiré l'admiration de tous les grands Littérateurs du siecle dernier. *Boileau* lui dit, au sujet de sa Traduction d'*Anacréon*, que personne ne devoit entreprendre de traduire ce Poëte après elle, même en Vers. Un Savant d'Allemagne la pria d'inscrire son nom avec une sentence parmi ceux des Hommes célebres qu'il avoit vus dans ses Voyages. Madame

*Dacier*, après avoir long-temps résisté, se rendit à la priere de l'Etranger, & écrivit son nom avec un vers de *Sophocle*, dont le sens est, *le silence est l'ornement des femmes.* Ce choix annonçoit sa modestie. Elle auroit dû s'en ressouvenir plus particuliérement dans la dispute au sujet des Anciens & des Modernes, où elle montra certainement trop de vivacité. Par-là elle se seroit épargné le juste reproche qu'on lui a fait de n'avoir pas été aussi polie que M. de *la Mothe*, son adversaire ; ce qui fit dire, avec raison, que celui-ci écrivoit comme une femme galante pleine d'esprit, & Madame *Dacier* comme un Pédant de Collége. On doit cependant pardonner quelque chose à son zele pour une aussi bonne cause. Les Auteurs qu'elle défendoit avec tant d'intrépidité, exigeoient un pareil tribut de la justesse de son esprit & de la bonté de son goût. Il est tant de femmes qui s'enthousiasment si mal-à-propos pour de minces Littérateurs qu'elles veulent mettre à la mode ! ce bizarre enthousiasme les porte à tant d'intrigues, à tant de manéges, à tant de folles déclamations, qui ne trompent, tout au plus, qu'un moment, que celle-ci mérite une gloire particuliere pour avoir consacré sa plume à la défense des Héros des siecles passés, & vraisemblablement des siecles à venir.

2. DACIER, [*André*] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Castres en 1651, mort en 1722.

Ce n'est pas du génie & du goût qu'il faut chercher dans ses Ouvrages : de la littérature & de l'érudition : voilà ce qui l'associe aux Savans qui ont rendu services aux Lettres. Il auroit pu leur être utile, s'il se fût un peu défié de la démangeaison de tout expliquer & de tout admirer. Sa Traduction d'*Horace* n'est guere estimable que par les Remarques qui l'accompagnent; parmi un grand nombre de curieuses & d'instructives, on en trouve plusieurs d'inutiles & de diffuses, fruit ordinaire d'un savoir qui ne cherche qu'à s'étaler. On sait qu'il a aussi traduit *Théocrite*, quelques Pieces de *Sophocle*, plusieurs Dialogues de *Platon*, *Hippocrate*, *Plutarque*, *Marc-Antonin*; Ouvrages dont la plupart ne sont recherchés que pour les Commentaires, quoique l'élocution en soit simple & exacte. Il a encore traduit la *Poétique d'Aristote*, Traduction que celle qu'on a donnée depuis M. l'Abbé *Batteux* n'a point surpassée, & qui est précédé d'un Discours très-lumineux & très-bien écrit sur la Poésie & sur les regles en général. Nous avons, outre cela, de M. *Dacier*, des Observations sur *Longin*, que *Boileau* jugea dignes d'être insérées dans la Traduction qu'il donna de ce Rhéteur.

*Gaston*, Duc d'Orléans, disoit plaisamment, à l'occasion du mariage d'un Auteur pauvre avec une demoiselle qui n'étoit pas riche, *que la faim & la soif se marioient ensemble.* M. de *Bauval* dit au sujet de celui de M. *Dacier* avec Mlle. *le Fevre*, *c'est l'union du Grec & du Latin.* Cette alliance n'a pas été féconde, car ces deux Langues sont aujourd'hui fort négligées parmi nous.

DAGUESSEAU, [ *Henri-François* D'] Chancelier de France, Commandeur des Ordres du Roi, né à Limoges en 1668, mort en 1751, un de ces hommes qui font l'honneur de leur siecle, de leur Nation, de l'humanité, & dont le culte, s'il nous est permis de nous servir de cette expression, ne peut qu'augmenter par la succession des temps.

La Nature n'en produit pas souvent de cette trempe. Pour les former, il faut qu'elle réunisse tous les talens & toutes les vertus, un esprit capable de toutes les connoissances, un cœur rempli de tous les sentimens.

Jamais homme ne fit sentir avec plus de dignité l'accord de ces deux mérites. Placé dans le plus haut rang, il en fut la gloire, & seroit un de nos plus célebres Ecrivains, quand même il n'auroit pas été un de nos plus grands Magistrats.

Avoir reçu du Ciel une imagination vive & féconde, un jugement aussi exquis que solide ; allier à l'étendue du savoir une profonde sagesse ; aux charmes de l'éloquence l'empire de la vertu ; à l'élévation des dignités un amour aussi éclairé qu'intrépide pour le bien ; avoir ajouté à ces qualités une application infatigable à cultiver ses talens, une modestie sincere, la véritable parure du mérite : tel est le privilége heureux qui distingue ce Grand Homme, à qui les hommages ne peuvent être trop prodigués.

Il passa successivement par toutes les places de la haute Magistrature, &, dans les différentes fonctions qu'il eut à remplir, il sut toujours régler ses travaux selon l'esprit de chaque ministere.

Les Discours qu'il prononça, étant Avocat ou Procureur-Général, ne nous laissent rien envier aux Orateurs d'Athenes & de Rome. On y admire une éloquence naturellement proportionnée aux sujets, sublime dans les plus élevés, communicative & intéressante dans les plus simples ; une érudition choisie, toujours dirigée pour l'utilité ; une profondeur de raisonnement parée de toutes les graces de l'élocution. Quelles que soient les matieres qu'il embrasse, il fait naître la persuasion, & entraîne les suffrages. Les instructions,

les idées, les ſentimens naiſſent en foule avec la variété des tours & le choix des termes propres à les embellir. Peu d'ouvrages offrent autant d'exemples de ce ſublime, qui conſiſte dans l'expreſſion ſimple d'une grande penſée. Les ornemens ſe préſentent d'eux-mêmes ſous la plume de cet Orateur ſagement philoſophe, ſans qu'il ait beſoin de les chercher; jamais la raiſon ne s'exprima avec plus de nobleſſe & de candeur.

Tous ſes Diſcours ſont d'une utilité qu'on ne peut comparer qu'aux talens qui les parent. On croit entendre *Démoſthène* parler le langage de *Platon.* Plein de chaleur & d'intérêt, il ſait donner la vie à tout ce qu'il peint, & la Nature même devient plus intéreſſante par les charmes que ſon pinceau répand ſur tous les objets.

Les autres Ouvrages de M. *Dagueſſeau* portent l'empreinte du même génie. Son *Inſtruction* pour les Magiſtrats, ſon *Eſſai ſur le Droit public*, ſes Ecrits ſur les Belles-Lettres, ſes *Inſtructions* pour l'éducation de ſon fils, ſont autant de monumens qui renferment, chacun en particulier, une raiſon ſupérieure, des traits brillans dont ſe forme un grand corps de lumiere qui éclaire l'eſprit autant qu'il échauffe le cœur. Tout ce qu'il diſcute, porte avec ſoi le caractere d'une ſagacité qui étonne. Il interprete les Loix,

comme l'eût fait le Légiflateur lui-même ; il expose le Droit naturel & le Droit Public, comme s'il étoit l'interprete de la Nature & de toutes les Nations ; il parle de Littérature, comme fi les Mufes, les Graces & le bon Goût l'euffent rendu dépofitaire de leurs oracles. Dans fes *Mercuriales* fur-tout, il eft aifé de reconnoître une fuite de tableaux où l'Homme de Loix eft forcé de puifer la plus haute idée de fa profeffion & l'amour de fes devoirs ; l'Homme d'Etat, les leçons de la faine politique & les moyens de la rendre utile & refpectable ; le philofophe, le modele de l'ufage qu'il doit faire de fes lumieres & de la fageffe qui fait le contenir ; le Littérateur, les fineffes de fon art & les folides beautés qui peuvent l'embellir ; tous les Hommes, le refpect des Loix, les regles de la vertu & les charmes qui la font aimer.

Comment M. *Dagueffeau* eft-il parvenu à fe rendre ainfi fupérieur dans chaque genre ? La queftion eft facile à réfoudre, & offre un exemple qu'on ne fauroit trop imiter. Une étude conftante, fecours néceffaire aux dons les plus heureux de la Nature, fit éclore, étendit, fortifia fes talens, & l'habitude de ne s'occuper que de grands objets, lui procura l'heureufe facilité de s'exprimer avec nobleffe felon les différentes parties qu'il embraffoit. C'eft ainfi qu'il fe rendit fupérieur à tout.

Sa maniere de traiter les matieres les plus abstraites a cela de particulier, qu'elle est à la portée de tous les esprits. Il avoit la méthode de réduire chaque sujet à des propositions simples, mais vraies; de ces propositions il en déduisoit plusieurs autres, qui toutes concouroient à développer les premiers. Par ce moyen, de vérité en vérité, de conséquence en conséquence, il atteignoit le but qu'il s'étoit proposé, & finissoit par persuader, & se faire aimer.

On ne peut se rendre ainsi maître de l'esprit des autres, qu'après s'être, avant toutes choses, rendu maître du sien. Quelque heureusement qu'on soit né, l'étude de soi-même, celle des hommes, l'attention à se former sur de bons modeles, sont absolument nécessaires pour se mettre en état de devenir un modele à son tour.

Aussi tous les genres de savoir, acquis par une application infatigable, avoient-ils concouru à enrichir l'esprit de M. *Daguesseau* de la substance de tous les autres esprits. Mathématiciens, Orateurs, Historiens, Poëtes, il avoit tout connu, tout digéré. Dans les premiers, il avoit puisé l'analyse & la justesse; dans les seconds, l'éloquence & la sublimité; dans l'Histoire, l'ordre & la simplicité de la marche; dans les Poëtes, la vivacité des images, la hardiesse des expressions; cette riche abondance, & principalement cette har-

monie secrete du discours, *qui*, comme il le disoit lui-même, *sans avoir la servitude de la Poésie, en conserve souvent toute la douceur & toutes les graces.*

Nous n'ajoutons pas ici le détail de ses vertus; la Postérité en chérira toujours le souvenir, autant que la Magistrature en fera sa gloire. Qu'il nous soit seulement permis d'ajouter, que, si la Religion avoit besoin de suffrages pour triompher des efforts de l'impiété, un tel homme seroit bien propre, par ses lumieres & par ses mœurs, à confondre la présomption qui l'attaque, & à faire rougir les vices qui la déshonorent. Il lui rendit constamment hommage par sa conduite & dans ses Ecrits. Elle étoit, selon lui, le seul guide qui pût apprendre à l'homme ce qu'il a été, ce qu'il est & ce qui peut le rendre tel qu'il doit être. *Les préceptes qu'elle renferme*, disoit-il, *sont la route assurée pour parvenir à ce souverain bien que les anciens Philosophes ont tant cherché, & qu'elle seule peut nous faire trouver*. C'est-elle*, ajoutoit-il, *qui doit animer tous nos travaux, qui en adoucit la peine, & qui peut seule les rendre véritablement utiles ***; d'où il tiroit cette conséquence froudroyante pour les

* *Œuvres de M. d'Aguesseau*, tom. 1, Instruction I.

** Tome 1, Instruction IV.

esprits forts & les cœurs corrompus, que *la Religion est la vraie Philosophie* *.

DAILLÉ, [ *Jean* [ Ministre Protestant, né à Chatelleraut en 1594, mort à Paris en 1670, a beaucoup écrit sur la Religion & sur divers sujets de controverse. Il a laissé dix-huit volumes de *Sermons*, qui sont plutôt des Commentaires sur l'Ecriture Sainte, que des Discours d'éloquence. *Bayle* prétend qu'ils sont d'une grande netteté, soit pour l'expression, soit pour l'arrangement des matieres. Nous aimons mieux le croire, que de les lire pour en décider.

DAINE, [ *Marius-Jean-Baptiste-Nicolas* ] Intendant de Bayonne, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 17..

Il paroît avoir plus de goût pour les Lettres, que d'ardeur à les cultiver. Quelques morceaux de Poésie de *Pope*, qu'il a traduits avec autant d'élégance que de force & de précision, font connoître de quoi il seroit capable, si des occupations importantes lui permettoient plus de délassemens. Après tout, on peut se dispenser d'exiger des hommes en place des choses belles & agréables; ils sont obligés d'en faire de bonnes & d'u-

* Instruction II, tom. 1.

tiles, & M. *Daine* réunit sur ce dernier objet les suffrages de la Province, dont le Roi lui a confié l'administration.

DAIRE, [ *Louis-François* ] Bibliothécaire des Céleftins de Paris, né à Amiens en 1713.

Ses Pieces fugitives ne prouvent pas qu'il ait du talent pour la Poésie ; ses Histoires particulieres de quelques villes prouvent son travail & son érudition, pas toujours son goût & sa méthode ; mais son *Dictionnaire des Epithetes Françoises* prouve invinciblement sa patience.

DALIBRAY, [ *Charles* VION ] né à Paris, mort en 1654, Poëte dont tous les Vers sont oubliés, excepté une Epigramme contre *Montmor*, fameux Parasite. Cette Epigramme, beaucoup trop libre, est néanmoins piquante par sa singularité. Nous ne la rapporterons point, parce qu'elle est fort connue ; nous avertissons seulement qu'elle est défigurée dans beaucoup de compilations ; & dans celle, entre autres, qui a pour titre, *Nouveau Dictionnaire historique*. Ouvrage plein d'erreurs, de fautes & de confusion.

DANCHET, [ *Antoine* ] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Riom en

Auvergne, en 1671, mort à Paris en 1748; est parmi les Poëtes ce qu'est dans un Régiment un Lieutenant qui a beaucoup de Soldats au dessous de lui, & plusieurs Officiers au-dessus.

Sa Muse, après avoir passé rapidement sur la Scene, où elle ne pouvoit en effet figurer long-temps, du moins avec avantage, s'est exercée avec plus de succès sur le Théatre de l'Opera. On joue encore plusieurs de ses Drames lyriques, dont l'accueil est dû en partie à la Musique de *Campra*.

Nul Poëte ne doit prétendre à un rang brillant & solide sur le Parnasse, avec une Poésie foible, traînante, dépourvue d'images & de coloris; telle est celle de M. *Danchet*, qui n'a en sa faveur que de l'aisance, un peu d'harmonie & beaucoup de mollesse. Ses Tragedies lyriques sont fort inférieures à ses Ballets; aussi est-ce à ces derniers qu'il doit la réputation qu'il conserve encore parmi les Amateurs de l'Opéra.

Si les Littérateurs exacts ne sont pas obligés d'avoir une grande estime pour ses talens, les gens sages doivent au moins rendre justice à l'honnêteté de ses sentimens. Il ne se permit jamais un seul vers satyrique au milieu des Critiques, des Epigrammes & des Brocards, que la médiocrité de ses Tragédies lyriques lui attira. Un de ses rivaux l'ayant outragé dans un Pam-

phlet indécent, il se contenta de lui répondre par une Epigramme très-piquante qu'il lui envoya, en lui déclarant que personne ne la verroit. Son but étoit seulement de lui faire connoître combien il est facile & honteux de montrer de l'esprit, en employant les armes de la satyre personnelle.

Il avoit encore beaucoup de zele pour le progrès des jeunes gens qui cultivoient les Lettres; ses conseils ne leur étoient jamais refusés. C'est sans doute en conséquence de ce zele connu, qu'un jeune homme alla un jour le consulter sur une Elégie qu'il avoit composée sur les disgraces de sa Maîtresse. L'Elégie commençoit ainsi :

Maison, qui renfermez l'objet de mon amour.

*Danchet* l'arrêta au début, & lui dit, *Maison* est un mot trop foible; il faudroit mettre *Palais*, *Beau lieu*, &c. Le jeune Poëte répondit: Oui; mais c'est une maison de force. En ce cas-là, répliqua *Danchet*, le mot est assez bon.

On a eu tort de mettre cette Anecdote sur le compte de M. *Piron*.

DANCOURT, [ *Florent* CARTON ] né à Fontainebleau en 1661, mort à Courcelles-le-Roi en Berry, en 1725.

Ses talens pour le Barreau l'auroient rendu célebre ; mais sa passion pour une Comédienne * l'engagea dans une autre carriere, où il ne s'est pas acquis moins de gloire. Son Théatre comique, qui forme huit volumes, annonce dans presque toutes les Pieces un génie égal quelquefois à celui de *Moliere*, & capable d'en approcher plus constamment, si la trop grande facilité de *Dancourt* ne l'eût souvent jeté dans la négligence & l'incorrection. Quand il veut tirer parti de ses talens, son style est naturel, vif, agréable, plein de force comique, & son Dialogue plein d'adresse & de légéreté.

D'une cinquantaine de Pieces qu'il a composées, on n'en joue plus gueres à Paris que sept ou huit, parmi lesquelles *les Bourgeoises à la mode*, *les Vendanges de Surene*, *le Moulin de Javelle*, *les Curieux de Compiegne*, reparoissent le plus souvent.

On sait que cet Auteur, qui étoit également Acteur, fut le Harangueur ordinaire de la Troupe ; pendant tout le temps qu'il resta sur le Théatre. *Louis XIV* prenoit plaisir à lui entendre lire ses Ouvrages, & l'honoroit d'une bienveillance particuliere : Madame de *Montespan* étoit seule admise à ces lectures. On rapporte que ce Comé-

* *Thérese le Noir de la Thorillere.*

dien s'étant un jour trouvé mal dans l'appartement du Roi, à cauſe de la chaleur extrême, occaſionnée par un grand feu, le Monarque prit lui-même la peine d'ouvrir une fenêtre pour lui procurer de l'air.

Dans une autre circonſtance, *Dancourt* étant ſur le point de tomber dans un eſcalier qu'il ne voyoit pas, le même Monarque, à qui il parloit dans ce moment, le retint par le bras, en lui diſant : *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber ;* puis ſe retournant vers les Seigneurs qui l'environnoient ; *il faut convenir*, leur dit-il, *que cet homme parle bien.* En effet, les agrémens de ſa converſation égaloient les charmes de ſon ſtyle. Pluſieurs Princes s'empreſſerent de le combler de bienfaits. L'Electeur de Baviere lui fit un jour préſent d'un diamant de mille piſtoles. Ces Anecdotes ſont connues, mais elles tiennent au talent de l'Auteur ; c'eſt pourquoi nous n'avons pas voulu les paſſer ſous ſilence.

DANDRÉ-BARDON, [*Michel-François*] de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille, Aſſocié des Académies de Toulouſe & de Rouen, né à Aix en Provence, en 1700.

Il a ſurvécu à beaucoup de ſes Ouvrages ; mais ſes Mémoires ſur le *Coſtume des Anciens*, méritent de lui ſurvivre, & on peut prédire qu'ils

lui survivront en effet. Les recherches pénibles & curieuses qu'ils supposent, la maniere nette & précise dont elles sont présentées, éleveront cet Ouvrage bien au-dessus des Productions qui ne sont que savantes. Il est distribué par Cahiers, & le Public a déjà accueilli, avec distinction, tous ceux qui ont paru. L'âge déjà avancé de cet Auteur ne paroît pas ralentir son travail, & le mérite de ce travail doit porter à desirer qu'il puisse le continuer long-temps.

DANET, [*Pierre*] Abbé de *St. Nicolas* de Verdun, mort à Paris en 1709.

Tant que la Langue Latine sera cultivée parmi nous, on sentira l'utilité de ses Dictionnaires François-Latin, & Latin-François. Ils furent tous deux composés pour l'instruction de M. le Dauphin, fils de *Louis XIV*. Ceux qui ont travaillé depuis à des Ouvrages classiques, en ont senti toute l'utilité, & en ont fait usage. Si jamais cette partie de l'éducation est négligée parmi nous, ce ne sera pas faute de secours. L'esprit de systême qui s'étend sur l'étude des Langues, comme sur toutes les autres Sciences, pourra bien condamner la méthode des Anciens, qui avoit besoin, à la vérité, d'être réformée ; mais on est encore à attendre les succès solides, annoncés avec em-

phase dans les différens *Prospectus* que l'expérience n'a pas justifiés.

On a aussi de M. l'Abbé *Danet* un Dictionnaire des Antiquités Grecques & Romaines, Ouvrage où l'on trouve beaucoup de recherches, qui en ont épargné à ceux qui ont travaillé depuis sur le même objet.

1. DANGEAU, [*Louis* DE COURCILLON DE] Abbé de Fontaine, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1643, mort dans la même ville en 1723.

Les Lettres qu'il aimoit avec passion, lui sont redevables de plusieurs *Méthodes*, beaucoup plus nettes & plus faciles que les anciennes, pour apprendre l'Histoire, la Géographie, les Généalogies, le Blason, &c. Il a composé sur ces différentes parties des Traités fort estimés, mais très-rares, parce qu'il les faisoit imprimer lui-même, & avoit soin qu'on n'en tirât que très-peu d'exemplaires.

2. DANGEAU, [*Philippe* DE COURCILLON, Marquis DE] frere du précédent, de l'Académie Françoise, & de celle des Sciences, né en 1638, mort à Paris en 1720.

Il doit sa célébrité à des *Mémoires* manus-

crits, où M. de *Voltaire*, M. le Préſident *Hénault*, & M. de *la Beaumelle* ont puiſé bien des anecdotes. Il eſt très-vraiſemblable que M. le Marquis de *Dangeau*, un des Seigneurs les plus accrédités à la Cour de *Louis XIV*, ait pu éclaircir beaucoup de faits, donner le nœud de certaines intrigues, & dévoiler les reſſorts de la plupart des événemens de ſon temps ; mais une choſe inconciliable, c'eſt de voir l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, tantôt le citer pour appuyer ce qu'il dit, tantôt rejeter ſon témoignage, en attribuant à un *Valet de Chambre imbécille* les Mémoires qui portent ſon nom. Si M. de *Voltaire* a toujours cru que ces Mémoires fuſſent l'ouvrage d'un *Valet de Chambre*, pourquoi s'en appuyer dans tant d'occaſions ? N'eſt-ce pas vouloir créer des êtres & les détruire à ſon gré ? Et eſt-ce avec de pareilles reſſources qu'on peut prétendre à la gloire de dire la vérité, & à celle de bien écrire l'Hiſtoire.

DANIEL, [ *Gabriel* ] Jéſuite, Hiſtoriographe de France, né à Rouen en 1649, mort à Paris en 1728.

Avant de travailler à l'Hiſtoire de France, il avoit compoſé pluſieurs Ouvrages, entr'autres, une *Réponſe* aux Lettres Provinciales. On croira aiſément que cette Réponſe ne fut point accueillie

comme les Lettres l'avoient été. Si le P. *Daniel* prétendoit avoir pour lui la raiſon & la vérité, ſon Adverſaire avoit eu en ſa faveur, ce qui a plus d'aſcendant ſur l'eſprit des hommes, les armes du ridicule & de la bonne plaiſanterie. D'ailleurs l'impreſſion étoit déjà faite & irrévocable; le Jéſuite ne répondit au Satyrique du Port-Royal que long-temps après la publication des *Provinciales*, & les eſprits étoient prévenus.

L'*Hiſtoire de France* eſt ce qui établit à juſte titre la célébrité du P. *Daniel*. M. de *Voltaire* en trouve *le Style trop foible*; il ajoute que l'*Auteur n'intéreſſe pas, qu'il n'eſt pas Peintre.* * Il eſt vrai qu'on chercheroit en vain dans le P. *Daniel* l'abondance des images, la vivacité des peintures, l'appareil des ſentences, la force de l'énergie de l'expreſſion. Cet Ecrivain n'a d'autre mérite que celui de la méthode, de la ſimplicité, de l'exactitude, & de la clarté; mais M. de *Voltaire*, en bon Juge du ſtyle hiſtorique, n'auroit-il pas dû préférer ces qualités au brillant, à l'enthouſiaſme, à l'eſprit de ſyſtême, qui forment préciſément les mauvais Hiſtoriens? Pouvoit-il ignorer que le premier devoir d'un Hiſtoriographe eſt d'être en garde contre ſon imagi-

* Catalogue des Ecrivains du ſiecle de Louis XIV.

nation ; qu'un esprit réfléchi est plus judicieux qu'un esprit plein de chaleur ; qu'il est plus essentiel de s'occuper à chercher, à démêler, à établir, à présenter la vérité, qu'à la défigurer en la chargeant d'ornemens ; qu'une histoire doit être regardée comme irréprochable, quand la narration est claire, suivie, exacte, quand les faits n'offrent rien de falsifié ou d'exagéré, le style, rien d'artificieux & de passionné, la chronologie, rien d'obscur ni d'embrouillé ? Si ces loix, indispensables pour être bon Historien, ne s'accordent pas avec les principes qu'il s'est faits à lui-même, dans son *Essai sur l'Histoire générale*, dans son Histoire de *Charles XII*, dans celle du *Czar Pierre I* ; on ne peut conclure autre chose, sinon que les Ouvrages que nous venons de nommer ne sont pas des Histoires, & que celui du P. *Daniel* en est véritablement une. On peut ajouter encore avec M. de *Voltaire* lui-même, que cet Historien est *instruit, exact, sage & vrai, & que l'on n'a pas d'Histoire de France préférable à la sienne* *.

M. le Président *Hénault*, à qui on peut s'en rapporter sur cette matiere, a justifié le P. *Daniel* sur la partialité qu'on lui a imputée. *Cet Historien*, dit-il, *est plus impartial & plus instruit que*

* Même Ouvrage & même article que ci-devant.

*beaucoup de gens ne l'ont cru.* Cet Eloge n'empêche pas qu'il n'y ait des fautes dans son Histoire : ces sortes d'Ouvrages ne deviennent parfaits qu'avec le temps, qui offre chaque jour de nouvelles découvertes ; le meilleur ne sauroit être que celui qui a le moins de défauts. Le P. *Griffet* en donna une nouvelle Edition en 1756, à laquelle il fit des changemens considérables, que le P. *Daniel* auroit faits lui-même, s'il eût vécu assez de temps pour tirer parti des nouveaux secours historiques qui ont facilité & enrichi le travail de son Editeur.

DAQUIN DE CHATEAU-LYON, Docteur en Médecine, fils du célebre Organiste, né à Paris, en 17..

Auteur de plusieurs petites Brochures, pleines d'hérésies, en matiere de goût & de jugement. Il s'y tue à louer M. de *Fontenelle*, qui ne dut pas être fort sensible à la tournure & au style de ses éloges. Les *Lettres du Chevalier d'H**** y sont trouvées admirables. Qu'on juge après cela du cas qu'on doit faire d'une *Epître sur la corruption du goût*, composée par ce même Auteur. Voici une de ses anecdotes sur M. de *Fontenelle ;* elle donnera une idée de sa maniere de narrer. » Un Etranger entrant dans » Paris, demande à la Barriere la demeure de

» M. de *Fontenelle*. Curieux *au dernier point* de » voir cet homme illustre, les Commis, *fort* » *embarrassés*, & ne pouvant *résoudre la diffi*» *culté*, lui disent *nettement* qu'ils n'en savent » rien. Comment, reprit avec colere l'Etranger, » vous n'en savez rien ! Vous voulez donc vous » moquer de moi ! Non, Monsieur, disent » *humblement* les Commis. Ah ! *c'est affreux*, » s'écrie-t-il *plus en colere que jamais*, il ne sera » pas dit que vous me célerez plus long-temps » la demeure de ce grand homme. Déjà il *s'ap*» *prêtoit à battre* ces pauvres gens, il ne *se* » *pouvoit plus retenir*; on vient au secours, & » *l'affaire* n'alla pas plus loin. L'Etranger furieux » continue son chemin, en ne cessant de répé» ter : *Quoi donc, aux Barrieres ne pas savoir* » *la demeure de M. de Fontenelle ! Quelle igno*» *rance ! C'est un homme connu par-tout l'U*» *nivers.* «

M. *Daquin* a fait aussi d'autres Lettres intitulées, on ne sait trop pourquoi : *Siecle Littéraire de Louis XV*. Il a cru embellir ces Lettres, en y mettant des Vers de sa façon. Par malheur, ces Vers sont inférieurs, même à sa Prose ; ce qui a fait dire à bien des gens, qu'il eût mieux valu, pour sa gloire, qu'il se fût uniquement attaché à la Médecine, où il auroit pû cacher plus facilement ses fautes. Nous ajouterons

encore que cette gloire exigeoit, qu'il se garantît de la démangeaison de faire des Epigrammes. En voici une de plusieurs qu'il a composées contre nous, & débitées dans les Sociétés. Nous la citons précisément, parce que c'est la moins mauvaise de toutes.

L'autre jour, chez *Pigal*, en contemplant *Voltaire*,
Je disois : Qu'a donc mis ce fameux Statuaire
Sous les pieds du fils d'*Apollon* ?
Et pourquoi lui fait-il écraser du talon
Masque hideux, dont la bouche effroyable
Semble ouverte pour aboyer ?
Est-ce l'Envie ? est-ce le Diable ?
Alors quelqu'un cria dans l'attelier :
Oh ! ce n'est rien, c'est l'Abbé *Sabatier*.

Que peut-on répondre à cela ? Sinon d'exhorter M. *Daquin* à tâcher de les faire meilleures, afin de trouver des Auditeurs sensés qui s'en amusent, & de piquer davantage ceux qui en sont l'objet.

DAUCOURT, [ GODART ] Fermier-Général, né à Langres en 17..

On a de lui d'agréables bagatelles, qui marquent un Auteur plein de goût, & ennemi du mauvais. Il a travaillé pour le Théatre François & pour le Théatre Italien, en société avec des Gens d'esprit, & ses Pieces ont fait plaisir dans leur

leur nouveauté. On lui attribue un petit Roman, intitulé, *Mémoires Turcs*, Ouvrage trop libre, mais plein d'intérêt, & dont la seconde Partie renferme une excellente critique de nos mœurs. Le ſtyle en eſt vif, élégant & facile. On en a donné depuis peu une nouvelle Edition, à laquelle l'Auteur a ajouté une Epître dédicatoire à Mademoiſelle D. T. où, ſous le voile d'une ironie piquante & bien ſoutenue, il fait la critique du luxe impertinent des *Laïs* de la Capitale.

DEBEZ, [ *Ferrand* ] Recteur de l'Univerſité de Paris, ſa patrie, né en 1528, mort en 1581.

Cet homme contribua, par ſes lumieres, à diſſiper parmi nous les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie. Il enſeigna avec applaudiſſement les Humanités, à Nîmes, à Rheims & à Paris. Ce ne ſera pas la lecture de ſes Poéſies qui donnera une grande idée de ſes talens; elles font ſeulement juger qu'il étoit fort verſé dans la Littérature Grecque & Latine, & c'étoit beaucoup pour un temps où notre Poéſie n'étoit pas encore formée par de grands Modeles.

DE LA HARPE. *Voyez* LA HARPE.

DELAIRE, [ *Alexandre* ] né à Bordeaux en 17..

Cet Auteur paroît avoir oublié son propre esprit, pour ne s'occuper que de l'esprit des autres; il n'a jamais donné que des *Esprits* étrangers, celui de *St. Evremont*, celui de *Montesquieu*, celui de *Bacon*; &c., &, soit modestie, soit amour décidé pour la compilation, il n'a laissé à personne l'occasion de donner le sien.

DELILLE, [ *Jacques* ] Abbé, Professeur au Collége de la Marche, né en 17.., a débuté dans la carriere des Lettres par des Odes & des Epîtres qui ne le distinguoient de ses Rivaux, que par une versification heureuse & pittoresque. La vraie source de sa réputation littéraire est sa *Nouvelle Traduction en Vers des Géorgiques de Virgile*, Ouvrage qui lui fait autant d'honneur, auprès des esprits capables de sentir les difficultés qu'il avoit à vaincre, qu'il eût pu en recueillir d'un Ouvrage de son invention. En général, il paroît animé du feu de son Modele. Il l'égale quelquefois, & on voit qu'il eût pu l'égaler plus souvent, si le génie de notre langue n'étoit point inférieur à celui de la langue de *Virgile*. Le Traducteur est sur-tout admirable dans les morceaux techniques, qu'il rend avec autant de précision, que d'élégance & de naturel.

Il seroit à souhaiter qu'il eût également réussi

dans les morceaux de sentiment. On ne sauroit se dissimuler qu'il les défigure le plus souvent, par une touche seulement nerveuse, lorsqu'elle devroit avoir ce moëlleux d'expression, cette douceur d'harmonie, cette vivacité de coloris, le vrai charme du Cygne de Mantoue : mais, comme l'a dit *Horace*,

> *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
> *Offendar maculis.*

On sait que M. *Clément* a fait une critique de cette Traduction. Ses Observations en général nous ont paru très-judicieuses, mais un peu trop séveres ; car si, comme il le dit lui-même dans un Ouvrage qu'il a donné depuis, les anciens Poëtes ne sauroient jamais être traduits que très-difficilement & toujours très-imparfaitement, on doit avoir de l'indulgence pour un Traducteur qui a su faire passer dans notre langue une partie des beautés de son original. Quoi qu'il en soit, la bonne foi avec laquelle M. l'Abbé *Delille* est, dit-on, convenu de ses fautes ; sa docilité à les réparer ; son honnêteté à l'égard de son sévere Censeur, font des leçons pour la plupart de nos Poëtes, & un devoir d'imiter ses procédés, s'ils ne peuvent égaler ses talens.

Il faut bien se garder de confondre avec le Traducteur des Georgiques, un certain M. *De-*

*lille*, Ex-Oratorien, Auteur d'une Traduction inexacte & plate de *Suétone*, d'une prétendue *Philosophie de la Nature*, qui n'est que l'écho infidele de ce qui a été dit mille fois d'une maniere plus simple & plus précise, & enfin d'une *Poétique*, sur la Tragédie, qu'on n'auroit pas été tenté d'attribuer à un Poëte, quand même l'Auteur n'auroit pas mis sur le frontispice, en très-gros caractere, PAR UN PHILOSOPHE. Peut-être a-t-il cru donner, par ce titre, une recommandation à son Ouvrage très-éloigné de faire honneur à la Philosophie * ?

* Le jugement que nous portons ici des productions de ce M. *Delille*, & auquel nous n'avons rien changé, depuis la premiere édition des *Trois Siecles*, nous a fait ranger, par cet Auteur, au nombre de ses *ennemis*, dans le VI vol. de sa *Philosophie de la Nature*, qu'il fit paroître un an après la premiere publication de notre Ouvrage. Il est bon de transcrire ce sublime morceau, pour donner à nos Lecteurs une nouvelle preuve de la véracité, de la bonne foi & de l'honnêteté des PHILOSOPHES. » J'ai eu le » bonheur de ne point déplaire aux ames sensibles & » honnêtes. J'ai eu la gloire de ne compter parmi mes » *ennemis*, que les fanatiques, les esprits serfs, l'Auteur » de l'*Année Littéraire*, & celui de cet Almanach de » l'année passée, publié en trois gros volumes, sous le » titre des *Trois Siecles de notre Littérature*, Ouvrage » sans esprit, quoique ce soit un *Libelle*, & très-obs- » cur, quoiqu'on y déchire tous nos Grands Hommes. «

On connoît un troisieme Auteur du même nom, à qui le Théatre Italien doit trois Pieces qui prouvent du talent, & dont voici le titre : *Arlequin Sauvage*, *le Faucon*, *Timon le misanthrope.*

DENESLE [*N.* né à Meaux], mort à Paris en 1767.

---

C'est au Public à décider si notre Ouvrage, où nous nous sommes interdit toute personnalité, est un *Libelle* ; si nous y déchirons *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, *Moliere*, *Lafontaine*, *Boileau*, *Pascal*, *Fénélon*, *d'Aguesseau*, *Bossuet*, *Descartes*, *Malebranche*, *Bourdaloue*, *Massillon*, *Montesquieu*, *Buffon*, *J. B. & J. J. Rousseau*, *&c.* que la Nation a placés au rang des Grands Hommes qui l'honorent ; si un Livre dont on a fait vingt éditions dans le Royaume, dont quatre dans la Capitale, est un Livre *très-obscur*, &c.

Au reste, les injures de ce Fanatique de la Philosophie moderne ne nous ont point empêchés d'être sensibles aux désagrémens que lui a attirés l'Ouvrage même dans lequel il se les est permises. Les Philosophes ont beau employer toute sorte de moyens pour se venger des courageux adversaires de leurs systêmes ; ils ont beau se montrer, dans la pratique, les plus fiers ennemis de la tolérance qu'ils prêchent, nous n'en serons pas moins disposés à les plaindre, quand ils seront malheureux ; & plus nous aurons mis de zele & de chaleur à combattre leurs erreurs ; plus on nous trouvera empressés à réclamer, pour leur personne, l'indulgence de l'autorité & la protection du crédit.

Ses *Préjugés du Public* forment trois volumes, & pourroient être réduits à trois pages ; encore n'y trouveroit-on aucune pensée piquante & bien écrite. Ses autres Ouvrages, soit en vers, soit en prose, ne sont pas meilleurs : *Sunt verba & voces prætereaque nihil.* Malgré cela, on a eu l'indulgence de la placer dans le *Nécrologe des hommes célebres.* Si cet Auteur obtient jamais de la célébrité, ce sera par l'ennui mortel qu'inspirent ses Ecrits ; & le moyen d'y parvenir, seroit de trouver des Lecteurs assez courageux pour les lire.

DESBARREAUX, [*Jacques* DE VALLÉE, Seigneur] Conseiller au Parlement de Paris, sa Patrie, né en 1602, mort à Châlons-sur-Saone en 1674 ; Bel-Esprit de son temps, qui quitta sa Charge de Conseiller, afin d'avoir plus de loisir à se consacrer aux Muses, & sur-tout aux plaisirs. Il faisoit avec facilité des Vers Latins & des Chansons Françoises qu'on n'a pas recueillies. Tout ce qui nous reste de lui, se réduit au fameux Sonnet qu'il fit après être revenu de ses égaremens, & que tout le monde sait par cœur. Un écrivain philosophe prétend que *Desbarreaux* n'en est pas l'Auteur, & s'efforce d'en affoiblir le mérite. Seroit-ce à cause des sentimens qu'il énonce ? Ce Sonnet n'est pas sans défaut, il est

vrai ; mais sa célébrité résistera toujours à la critique, comme le repentir qui l'a produit sera un monument ineffaçable du triomphe de la Religion sur la Philosophie.

DESBILLONS, [*François-Joseph* TERRASSE] ci-devant Jésuite, né à Châteauneuf en Berry en 1711.

Ceux qui ont encore le goût assez sain pour aimer la Latinité fine, simple, naturelle, élégante & pure de *Phédre*, la retrouveront très-souvent surpassée dans les *Fables* que cet Auteur a composées. Ainsi en pense-t-on, du moins en Allemagne, en Angleterre & dans tous les autres pays (sans doute barbares), où l'on n'est pas encore persuadé, d'après nos graves Littérateurs, qu'il est impossible à un Moderne de bien écrire dans une langue morte.

DESBOIS [ *François-Alexandre* DE LA CHENAYE ], né à Ernée au Maine en 1699.

Il n'a cherché qu'à être utile ; & si son nom ne se trouve pas toujours à la tête de ses Ouvrages, qui ne sont que des Compilations, le Public ne doit pas ignorer qu'il lui a l'obligation de six Dictionnaires formant vingt-deux volumes. Nous ne garantissons pas la bonté de tous ces Ouvrages, que nous n'avons fait que parcourir

dans l'occasion ; mais si la reconnoissance doit être proportionnée plus à l'étendue qu'au prix du bienfait, M. *Desbois* doit en attendre une très-ample.

1. DESCARTES, [*René*] né à la Haye, petite ville de Touraine, en 1596, mort à Stockholm en 1650, le pere de la Philosophie en Europe, & fait pour l'être dans tous les pays où l'on voudra bien raisonner.

Ses Ouvrages forment une époque dans le développement des connoissances de l'esprit humain. Avant lui, la raison gémissoit depuis plusieurs siecles parmi les entraves de la Philosophie péripatéticienne qui triomphoit dans toutes les Ecoles. Il lui fallut donc autant de courage que de génie pour détruire les préjugés que l'ignorance idolâtroit, & que l'autorité des Loix rendoit plus invincibles. Armé du flambeau de l'évidence, rien ne fut capable de l'arrêter. Il enseigna aux hommes des routes nouvelles & sûres pour parvenir à la découverte de la vérité. Il leur apprit à douter, c'est-à-dire, à se détacher des sens, à se défier de leurs idées, à suspendre leur jugement, à n'admettre, en un mot, dans la Philosophie, que ce qui porte avec soi le caractere de l'évidence. Ces principes établis, le Philosophe ne marcha plus au hasard & selon le gré d'une

imagination vagabonde : il ſuivit des guides sûrs & infaillibles, qui, lui découvrant la vérité, lui apprirent, par une chaîne non interrompue de conſéquences, à agrandir le cercle de nos idées.

*Deſcartes* poſſédoit, dans un degré ſupérieur, l'art du raiſonnement & celui d'en trouver les principes, le talent d'analiſer les idées, d'en créer de nouvelles & de les multiplier par une méditation profonde, talent unique & ſublime qu'on ne peut devoir qu'à la nature, que le travail & l'étude peuvent aider quelquefois, mais qu'ils ne ſauroient donner, ni ſuppléer.

De tous les traits de génie qui ſont partis de ce Grand-Homme, celui que les vrais connoiſſeurs jugent le plus digne de l'immortaliſer, eſt l'application qu'il a ſu faire de l'Algebre à la Géométrie. Par-là, il a montré le ſecours mutuel que les Sciences peuvent ſe donner les unes aux autres.

Il eſt donc indifférent pour ſa gloire qu'il ait créé des ſyſtêmes qu'on ne peut regarder que comme de beaux Romans ; qu'il ſe ſoit trompé dans ſon Hypotheſe des Tourbillons & dans ce qu'il a écrit ſur l'ame des bêtes. Si ſon génie inventeur ne le mit point à l'abri des mépriſes, il ſut du moins, comme *Icare*, ſe ſauver du labyrinthe avec les aîles qu'il ſe fabriqua, & ſes

erreurs mêmes font devenus des fignaux propres à diriger fes fucceffeurs. Ce ne fut qu'à l'aide de ces principes, que *Newton* fe rendit capable de le redreffer, à peu près comme un Athlete devenu vainqueur de fon maître, après avoir reçu fes leçons.

*Defcartes*, malgré fes illufions, fut grand par lui-même; le Philofophe Anglois ne le fut qu'avec le fecours des lumieres de fon prédéceffeur. *Newton* d'ailleurs ne commenta-t-il pas l'Apocalypfe; & qui ne préférera les erreurs du fyftême des Tourbillons aux rêveries de ce Commentaire? Mais un genre de triomphe que le Philofophe Anglois ne partage point avec le nôtre, c'eft la Métaphyfique. Perfonne ne fauroit contefter à *Defcartes* d'avoir le plus profondément connu & le plus clairement dévoilé ce qu'on peut appeller la phyfique de l'ame. Les paffions & leur premiere origine, ce qui peut les faire naître & les modifier, ce qui les allume & les réprime; rien ne réfifte à la fagacité de cet Inveftigateur habile. Le comble de l'excellence de fa Philofophie morale, eft de ne jamais franchir les bornes. Le flambeau de fa raifon ne heurte jamais celui de la foi. En étendant les connoiffances humaines, aucun Philofophe ne prouva mieux les vérités divines. L'exiftence de Dieu & l'immortalité de l'ame font la bafe invariable de fes affertions mé-

taphysiques ; & il ne dévoile tous les mysteres de l'homme, que pour remonter avec plus de certitude à celui qui l'a créé.

Avec des qualités aussi propres à attirer le respect des hommes, *Descartes* eut des foiblesses ; mais la Philosophie chez lui n'employa pas ses ressources à les déguiser ou à les justifier ; au contraire, elle servit à l'en guérir, & à élever son ame au dessus de ce cercle de miseres, autour duquel on voit ramper tant de ses prétendus Imitateurs. *Quand on me fait une offense*, disoit-il, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* Il pensoit avec *Séneque*, qu'*il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même.* *

Est-ce sur de pareils sentimens qu'on prit soin de se former ceux qui, avec des lumieres bien plus foibles, prétendent courir, peut-être avec plus de succès, la même carriere ? Est-ce l'élévation de l'ame qui rend nos Philosophes si sensibles aux plus petites offenses, & si actifs pour les venger ? Est-ce enfin la connoissance d'eux-mêmes qui leur inspire tant d'orgueil & de présomption ?

---

* *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi.* Sen. Thiest. Act. 2.

2. DESCARTES, [*Catherine*] niece du précédent, morte en 1706.

Elle abandonna la Philosophie à son oncle, & se réserva pour les Ouvrages d'agrément, où elle a fait paroître autant de délicatesse que d'esprit. On lit encore avec plaisir plusieurs petites Pieces de Poésie de sa façon, insérées dans le Recueil du P. *Bouhours*. Ses liaisons avec les personnes les plus célebres de son temps, prouvent qu'elle étoit agréable dans la société. Elle fut sur-tout intime amie de Mademoiselle de *Scudery*, pour qui elle fit l'impromptu suivant, au sujet d'une Fauvette qui revenoit tous les printemps aux fenêtres de la chambre de cette Demoiselle.

> Voici mon compliment
> Pour la plus belle des Fauvettes :
> Quand elle revient où vous êtes,
> N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

On lit dans une Lettre de M. *Fléchier* à la femme d'un Président de Rennes : » A l'égard » de Mlle. *Descartes*, son nom, son esprit, sa » vertu, la mettent à couvert de tout oubli, & » toutes les fois que je me souviens d'avoir été » en Bretagne, je songe que je l'ai vue, & que » vous y êtes. «

DESFONTAINES, [*Pierre-François* GUYOT].

né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1745, le *Boileau* de notre siecle qui auroit arrêté la décadence de la Littérature Françoise, *si Pergama dextrâ defendi posset.*

Ses Critiques ont été taxées de trop de sévérité ; mais cette sévérité n'étoit-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui. Il étoit naturel que l'Abbé *Desfontaines* fût sensible à la dégradation des Lettres ; personne ne connoissoit mieux que lui les regles & les raisons des regles ; personne ne les développoit avec plus de finesse, d'agrément & de clarté ; personne ne saisissoit avec autant de précision les différens degrés du beau & les moindres nuances du ridicule ; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentoit vivement, & ne faisoit grace à rien. Est-il étonnant, après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres Ecrivains de son temps, & même des Ecrivains célebres qui ne vouloient être médiocres en rien ! De-là ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talens, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de Libelles, auxquels il eut la foiblesse d'être sensible, & qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avoient offensé. Mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses ju-

gemens les lumieres d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison & le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modele des bons Critiques.

*J. B. Rousseau*, M. *Rollin*, & tous ceux qui s'intéressoient aux progrès de la bonne Littérature, ont rendu, par leurs éloges, justice à ses talens & à ses lumieres, & vengé, par leur amitié, l'honneur de ses sentimens. L'Auteur de la *Métromanie* a été long-temps de ce nombre. Il ne se brouilla avec l'Abbé *Desfontaines*, que pour une * bagatelle. Le ressentiment de ce Poëte a été trop loin ; il n'étoit pas nécessaire de composer cent & une Epigrammes contre ce Journaliste, comme il en avoit le projet. Une bonne suffit

* Le sujet de cette querelle, dit M. *Freron*, vint de ce que le Journaliste rapporta dans une de ses Feuilles, ce fragment d'une Lettre écrite de la Haye par *J. B. Rousseau* à M. *Racine* le fils. *Je possede ici depuis quelques jours un de mes Compatriotes au Parnasse . . . M. Piron est un excellent préservatif contre l'ennui ; mais*, &c. L'Abbé *Desfontaines* s'arrêta malignement à ce *mais*. Il y avoit, dans la Lettre de *Rousseau* : mais malheureusement il part bientôt. M. *Piron* fut choqué du *mais* équivoque, & entreprit de s'en venger par cent & une Epigrammes, pour égaler les cent & une Propositions. Il en avoit fait une soixantaine, lorsque l'Abbé *Desfontaines* mourut. Il n'y en a que deux qui aient réussi.

en pareil cas, & M. *Piron* eut le malheur de la faire.

DESFORGES MAILLARD, [*Paul*] des Académies d'Angers, de la Rochelle, de Caen, de Nancy, &c. né au Croisic en Bretagne en 1699, mort en 1772.

Sans la singularité d'un stratagême dont il s'avisa, son nom ne seroit pas plus connu que ses Poésies; mais on se ressouviendra toujours que, pour donner du prix à ses Vers, il les fit paroître sous le nom imaginaire de Mlle *Malcrais de la Vigne.* La ruse lui réussit quelque temps. *Desforges* avoit été maltraité par les Journalistes sous son vrai nom, & Mademoiselle *Malcrais de la Vigne* fut célébrée comme une dixieme Muse. Plusieurs Poëtes s'empresserent de lui adresser des Madrigaux, des Epîtres: l'Auteur de la *Henriade* y fut trompé comme les autres, & lui fit des déclarations. Ce prestige dura jusqu'à ce que le Poëte hermaphrodite eût repris son véritable sexe; alors il redevint ce qu'il étoit, un homme médiocre. Cette anecdote prouve combien l'indulgence est naturelle à l'égard des femmes, & combien sont plus prudens les Auteurs qui continuent d'emprunter le nom de quelques-unes pour en parer leurs Ouvrages, sans dévoiler indiscrétement le mystere.

DESGROUAIS, [*N.*] Professeur au Collége Royal de Toulouse, né dans le Diocese de Paris, mort en 1766.

On a défiguré son nom dans le *Nouveau Dictionnaire historique*, où on l'appelle *Destrouvais*. Cet Auteur ne mériteroit pas cette remarque, s'il n'eût fait un Ouvrage mal digéré, à la vérité, mais qui, entre les mains d'un homme habile, eût pu être d'une grande utilité. Il a pour titre *Les Gasconismes corrigés*; & pour but, de redresser les Habitans d'au-delà de la Loire, sur une infinité d'expressions & de tournures vicieuses qu'ils emploient, sans se douter qu'elles le soient. Ce projet étoit louable, mais il auroit dû être bien rempli; au lieu que l'Ouvrage de M. *Desgrouais* manque de méthode, de précision, de clarté; ce n'est qu'un verbiage continuel qui dégoûte le Lecteur. Il falloit se borner à l'exposition & à la correction des façons de parler impropres, les ranger dans un ordre méthodique & commode, & n'y insérer que des remarques indispensables. En fait de Grammaire, l'exposition des fautes est beaucoup plus utile que celle des préceptes, & c'est par-là que le travail d'un Ecrivain éclairé seroit très-avantageux aux Provinces Méridionales du Royaume.

DESHOULIERES, [*Antoinette* DU LIGIER DE

LA GARDE, femme de Guillaume DE LA FON, Seigneur ] de l'Académie des Ricovrati de Padoue, née à Paris vers 1634, morte dans la même ville en 1694.

Si elle eût ſu ſe borner à ſon vrai genre, elle jouiroit ſans aucun reproche, d'une place diſtinguée parmi les femmes qui font le plus d'honneur au Parnaſſe François. Ses Tragédies, au deſſous du médiocre, prêterent au ridicule; ſon injuſtice contre *Racine* fit tort à ſon jugement, & prouva que les femmes ſont encore plus extrêmes que les hommes, quand l'eſprit de cabale les conduit. Il ne faut juger de ſes talens que par ſes Poéſies légeres, qui ſont pleines de douceur & d'agrément. Ses *Idylles* ſur-tout offrent des modeles de Poéſie Bucolique. Elle a ſu y réunir le naturel de *Théocrite*, les graces & l'élégance de *Virgile*, à la délicateſſe de *Moſchus* & à la fineſſe de *Bion*. Il eſt fâcheux pour ſa gloire, que la plus belle de toutes (les *Moutons*) ſoit à préſent reconnue pour appartenir à *Coutel*, Poëte qui lui étoit antérieur, comme on peut le voir à ſon Article.

Madame *Deshoulieres* eut une fille qui cultiva auſſi la Poéſie, mais avec des talens bien inférieurs à ceux de ſa mere.

DESLANDES, [ *André-François* ] de l'Académie de Berlin, mort en 1757, âgé de 67 ans.

Il a fait beaucoup d'Ouvrages, parmi lesquels il y en a d'utiles & d'inutiles, de bons, de médiocres & de mauvais. On peut placer dans cette derniere classe celui qui a pour titre : *Réflexions sur les Grands Hommes qui sont morts en plaisantant.* D'abord, presque tous les Grands Hommes qu'il cite ne le sont pas : secondement, leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries ; enfin les réflexions de l'Auteur sur la mort ne sont pas des réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton des saillies. Son *Art de ne point s'ennuyer* produit précisément un effet tout contraire. L'*Histoire critique de la Philosophie* annonce un mince Philosophe & un Littérateur médiocre, malgré tout le succès qu'elle a eu, & tous les éloges qu'on en a faits. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens Philosophes, qui supposent de l'étude & des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'Auteur les a presque toutes puisées dans *Diogene Laërce*, & dans les notes de *Ménage.*

Le meilleur Ouvrage de M. *Deslandes* est l'*Essai sur la Marine & le Commerce*, parce que l'utilité publique en est l'objet, & que d'ailleurs il est assez bien écrit. Il mérite encore des louanges pour son *Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle.* Cette compilation où il a mis beaucoup du sien, est très-intéressante, &

prouve qu'il étoit plus fait pour les Sciences que pour la Morale.

DESMAHIS, [*Joseph-François Edouard* DE CORSEMBLEU] né à Sully-sur-Loire en 1722, mort en 1761, un des plus agréables Poëtes de ce siecle.

Ses Poésies légeres l'emporteroient même sur celle de *Chapelle* & de *Chaulieu*, si l'esprit n'y étouffoit trop le sentiment. Ce défaut n'empêche pas qu'elles ne soient supérieures à tout ce qu'on a fait de nos jours en ce genre, pourvu qu'on excepte les Pieces fugitives de M. de *Voltaire*, de M. le Chevalier de *Boufflers*, & une grande partie de celles de M. *Gresset*. Il a sur-tout une tournure de pensées, vive, naturelle & délicate; sa versification est douce, harmonieuse & facile; sa poésie pleine d'images & d'agrémens; sa morale est utile, sans être austere; un peu trop voluptueuse, sans être cependant libertine; philosophique, sans être hardie ni indécente. Sa petite Comédie de *l'Impertinent* est bien versifiée; mais elle est plutôt un tableau piquant qu'une Comédie.

Quoique Eleve de M. de *Voltaire*, M. *Desmahis* a toujours respecté la Religion, les mœurs, les Lettres & les Loix. Dans toutes ses Productions il paroît plus jaloux des qualités du cœur

que des talens de l'esprit, plus sensible à l'estime qu'aux applaudissemens. Telle est l'idée qu'on s'en forme à la lecture de son Epître à Madame de *Marville :* le Poëte y fait un aveu de ce qu'il a été, de ce qu'il étoit, & de ce qu'il désiroit être.

Mais c'est peu de prêter à ma Philosophie
Ce tendre, ce touchant que le cœur déifie :
Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,
Plus d'une chaîne qui nous lie,
Et des engagemens sacrés.
Nous naissons tous sujets d'une double Puissance ;
Chaque Peuple a son Culte, & chaque Etat ses Loix :
Malgré l'audace impie & l'aveugle licence,
Respectons les Autels, obéissons aux Loix.

Toujours vertueux par systême,
Coupable trop souvent, mais par fragilité,
Du moins, lorsque d'*Aaron* j'entends la voix suprême,
Fidele Israélite, & m'oubliant moi-même,
De ma folle raison j'abaisse la fierté,
laisse captiver devant un diadême
Mon impuissante liberté.

Cependant, ennemi du cruel fanatisme,
Secrétement blessé d'un trop grand despotisme,
Je n'ai point l'air esclave, au milieu de mes fers.
Telle est mon ame toute entiere,
Et telle sera la matiere
De mes Ecrits & de mes Vers.

Il a tenu parole, & on ne peut que regretter

qu'il n'aît pas joui d'une plus longue vie. Ses ſentimens répondoient du bon uſage de ſes talens ; la maturité de l'âge en eût vraiſemblablement écarté la frivolité, y auroit ſubſtitué l'empreinte d'une raiſon plus ſolide, & l'on n'eût pas eu à craindre de voir ſa vieilleſſe déshonorée par des productions propres à déshonorer tous les âges.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, [*Jean*] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1595 ; mort dans la même ville en 1676, Poëte extravagant, auſſi célebre par la fécondité, les délires & les platitudes de ſa Muſe, que par le preſtige étonnant qui rendit le Cardinal de *Richelieu* ſon zélé protecteur. Ses Comédies, ſes Tragédies, ſes Poéſies héroïques, tous ſes Ouvrages en vers ſont riſibles, par les inepties qui y fourmill ent d'un bout à l'autre. Ce qu'il a écrit en proſe ne vaut pas mieux. Ses Romans, ſes Diſſertations, ſes Critiques, ſes Traductions, ſes Livres myſtiques n'ont pas le ſens commun, & on diſoit très-bien d'un de ſes Ouvrages, intitulé les *Délices de l'Eſprit*, qu'il falloit mettre à l'Errata : *Délices*, liſez *Délires*.

DÉSORMEAUX, [*N.*] Avocat, Hiſtoriographe de la Maiſon de Bourbon, Bibliothécaire

de M. le Prince de Condé, de l'Académie des Inscriptions, de celle de Dijon & d'Auxerre, né en 17..

Quoique l'Hiſtoire ſoit une des branches de notre Littérature la plus conſtamment cultivée, rien de plus rare cependant parmi nous que les bons Hiſtoriens. Si on en excepte un petit nombre, dont la réputation ſe ſoutiendra dans tous les ſiecles, le reſte n'offre qu'une multitude d'Ecrivains qui paroiſſent avoir méconnu l'eſprit & le ton du genre auquel ils ſe ſont attachés. M. *Déſormeaux* eſt un de ceux qui, après s'être engagés dans la carriere, l'ont parcourue de nos jours avec d'heureux ſuccès. Son *Abrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Eſpagne*, *l'Hiſtoire de la Maiſon de Montmorency*, *de la Maiſon de Bourbon*, celle *du Grand Condé*, lui ont acquis l'eſtime du Public, par la ſageſſe avec laquelle il a traité ces différens ſujets. Sa narration, qui pourroit être plus ſerrée, plus ſoutenue, offre néanmoins un ſtyle noble & gracieux par intervalles. C'eſt dommage qu'une trop grande abondance d'expreſſions poétiques, recherchées, qu'une ſurcharge d'épithetes, que des détails quelquefois minutieux, ôtent à ſes Hiſtoires cette vivacité qui entraîne, cette aiſance qui plaît, cette gravité qui recommande également le Perſonnage & l'Hiſtorien. Un autre écueil que

M. *Déformeaux* auroit dû éviter, eſt une affectation trop foible dans les louanges qu'il donne à ſes Héros, une application trop marquée à paſſer légérement ſur les foibleſſes & les fautes dont ils n'ont pas été exempts. Pouvoit-il ignorer qu'il exiſte toujours de petits nuages dans la vie des plus grands hommes ? C'eſt par ces éclipſes ſagement préſentées, qu'on inſtruit les autres hommes, ſans nuire à la gloire des Héros qui les ont éprouvées. L'Hiſtoire n'eſt que le récit fidele des événemens; ces événemens parlent d'eux-mêmes, & on doit en écarter tout ce qui ſent le panégyrique ou l'apologie.

Malgré ces Obſervations que nous croyons néceſſaires, M. *Déformeaux* doit occuper une place diſtinguée parmi nos Biographes modernes. Il n'a pas fait de ſes Hiſtoires un champ de réflexions malignes, de ſatyres indécentes, d'anecdotes puériles ou haſardées; & le ton d'honnêteté qui y regne les fera toujours goûter des Lecteurs ſages, & des Littérateurs judicieux.

DESPORTES, [*Philippe*] Chanoine de la Sainte-Chapelle, Abbé de Tiron, Lecteur du Roi Henri III, né à Chartres en 1546, mort en 1606.

*Despréaux* dit, en parlant de *Ronsard*,

Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus *Desportes* & *Bertaud*.

En effet, *Desportes* sut bientôt se dégager du Pédantisme de *Ronsard*, qu'il avoit pris d'abord pour modele. Quand on est né avec le sentiment du vrai, on y revient toujours, quoiqu'un enthousiasme mal entendu puisse nous en éloigner quelquefois. Ses Poésies annoncent une imagination douce & brillante ; les expressions en sont naturelles & délicates, le style simple & plein de graces ingénues. Ce fut des Italiens qu'il apprit, dit-on, à répandre dans ses Vers un noble enjouement, tel qu'est celui qui regne dans ce Sonnet adressé à une Dame :

Je vous entends fort bien, ce propos gracieux,
Ces regards dérobés, cet aimable sourire,
Sans me les déchiffrer, je sais qu'ils veulent dire,
C'est qu'à mes ducatons vous faites les doux yeux.

Quand je compte mes ans, *Titon* n'est pas plus vieux ;
Je vois déjà pour moi s'ouvrir le sombre Empire ;
Toutefois votre cœur de mon ame soupire,
Vous en faites la triste, & vous plaignez des Cieux.

Le Peintre étoit un sot, dont l'amoureux caprice
Nous peignit *Cupidon* un enfant sans malice,
Garni d'arcs & de traits, mais nud d'accoustremens.

Il falloit, pour carquois, une bourse lui pendre,
L'habiller de clinquant, & lui faire répandre
Rubis à pleines mains, perles & diamans.

Ce

Ce feroit s'exprimer foiblement, que de dire que les Poéfies de *Desportes* méritent encore quelque eftime : un Lecteur attentif y trouvera plufieurs traits à admirer. Il eft le premier qui ait fu répandre de l'agrément & de la délicateffe dans les Pieces érotiques ou de galanterie. On fait encore par cœur plufieurs couplets de fes Chanfons.

Les talens de ce Poëte furent récompenfés avec une magnificence dont on ne voit point d'exemple. On peut en juger par *Rodomont*, qui lui valut huit mille écus de la part de *Charles IX*, & qui n'eft pas fon meilleur Ouvrage. L'Amiral de *Joyeufe* lui donna, pour un Sonnet, l'Abbaye de Tiron qui rapportoit alors trente mille livres ; ce qui doit faire penfer que *Defportes* vécut au fiecle d'or de la Poéfie. *Balzac* difoit que *fes Vers lui avoient acquis un loifir de dix mille écus de rente, ce qu'on peut regarder comme un écueil contre lequel dix mille Poëtes fe font brifés.*

*Henri III* lui dit un jour, *j'augmente votre penfion*, parce qu'il parut devant ce Prince avec un habit négligé.

Une chofe qui contribue à augmenter la gloire de *Defportes*, eft l'ufage qu'il fit de la fortune que fon mérite lui avoit procurée. Son caractere aimable, facile, doux, bienfaifant, généreux,

le porta toujours à répandre ses bienfaits sur les jeunes Littérateurs moins heureux que lui, afin de les encourager; & la noblesse de ses sentimens ne lui permit jamais de s'en vanter. Il eut cependant des envieux, & par-là des ennemis, parce que l'envie est toujours injuste. Un Auteur de son temps fit contre lui un Ouvrage intitulé la *Rencontre des Muses*, où il prétendoit que *Desportes* avoit tiré des Italiens tout ce qu'il y avoit de bon dans ses Poésies. Sa Réponse ne fut pas un amas d'invectives & de sarcasmes; encore moins employa-t il son crédit à se venger. Il se contenta de dire à ses amis: *Si l'Auteur de cette Critique m'eût prévenu, je lui aurois donné de quoi grossir son Livre; car j'ai pris beaucoup plus de choses des Italiens qu'il ne pense.* On devoit pardonner volontiers des plagiats à un homme qui en convenoit d'aussi bonne grace; mais on est doublement en droit de les reprocher à ceux qui les multipliant sans mesure, trouvent mauvais qu'on les mette en évidence.

DESPRÉAUX, [ *Nicolas* ] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Crône près de Paris en 1637, mort en 1711.

C'est assurément moins par conviction que par systême, que plusieurs de nos Littérateurs importans ont renouvellé contre lui les critiques des

*Perrault* & des *Cotin*. Ils ont si fort senti combien il étoit difficile d'égaler cette touche mâle & vigoureuse ; cette versification aussi nombreuse que correcte ; cette tournure de pensées tantôt lumineuse & piquante, tantôt forte, pittoresque & majestueuse, qui caractérise ce Poëte, que leur amour-propre a pris le parti le plus facile, celui de le décrier.

Depuis quelques années, il est du bon ton dans la Littérature de déprimer un Poëte qui a rendu les plus grands services aux Lettres, au goût, à la langue & aux mœurs ; un Poëte estimé par excellence, chez toutes les nations de l'Europe, & nommé par distinction le *Poëte François*. M. de *Voltaire* est le premier qui ait ameuté contre lui tout le Corps des Pygmées Littéraires qui combattoient sous ses ordres. Il avoit ses raisons sans doute : *Despréaux* est en possession de la cime du Parnasse, d'où il donne encore des Loix, que les bons esprits n'oublieront jamais, & il ne falloit rien moins qu'une Confédération pour le chasser de son domaine, & mettre à sa place le Chef de ces petits Conjurés. Mais qu'est-ce qu'une armée de Mirmidons contre un redoutable Géant ? L'*Homme-montagne* n'a besoin que de se secouer pour renverser tous les Lilliputiens. Ils ont beau s'écrier d'un fausset philosophique, qu'il n'a fait que copier *Horace* & *Juvenal*, qu'il

n'eſt tout au plus qu'un bon verſificateur, qu'il ne connut jamais le ſentiment, que ſes idées ſont froides & communes, qu'il n'eſt pas enluminé comme eux, qu'il n'a qu'un ton, qu'une maniere; ils ont beau s'applaudir réciproquement de leursároueſſes littéraires, élever juſqu'aux nues l'entortillage & l'enflure de leurs penſées, ne trouver rien d'égal à la profondeur de leurs courtes vues, s'extaſier ſur le vernis de leurs myſtérieuſes expreſſions, la voix noble & ferme de *Stentor* n'a qu'à ſe faire entendre, & auſſi-tôt cette engeance mutine diſparoîtra, avec ſon Général, pour ſe cacher ſous ſes humbles pavillons.

Telle eſt en effet l'idée qu'on ſe formera de *Deſpréaux*, & des tentatives de ſes Adverſaires. Il ne faut que le lire, pour ſentir l'énorme diſtance qui exiſtera toujours entre lui & ceux qui prétendroient flétrir ou lui ravir ſes lauriers.

Ils mépriſent d'abord ſes Satyres; & pour rendre ce ſentiment intéreſſant, ils affectent une fauſſe bénignité, reſſource ordinaire & très-commode aux eſprits médiocres qui ont plus d'amour-propre que de talent. La Satyre, il eſt vrai, a toujours été le fléau de leurs abſurdes prétentions; mais ſur qui doit-elle tomber? Et qui ſont ceux à qui *Deſpréaux* a porté les plus rudes coups? Des Auteurs ſans génie, ſans talent, ſans étude, & tout à la fois ambitieux, vains & tranchans;

des Littérateurs plus habiles dans les myſteres de l'intrigue, que dans ceux de la Littérature, qui, à la faveur des ſuffrages extorqués, prétendoient attirer les hommages qui ne ſont dûs qu'au Génie; des importans du ſecond ordre, qui, ſe croyant en droit de décider de tout ſuivant leur caprice, s'efforçoient de ſubſtituer un faux culte à celui des véritables Divinités du Parnaſſe. De pareils travers ne feront-ils pas toujours l'aliment de la Satyre? Et quelle autre arme eſt plus propre à déconcerter ces petits Tyrans?

Qu'on ne l'accuſe point de malignité : il eſt ſi naturel à un eſprit droit & juſte, à un cœur ferme & généreux, d'éprouver les mouvemens du dépit, à la vue des uſurpations; le zele pour la gloire des Lettres & les intérêts de l'équité eſt ſi prompt à s'enflammer contre des injuſtices abſurdes & multipliées, que l'eſprit vient comme de lui-même au ſecours de la raiſon outragée; & du mêlange de ſa vivacité unie à la ſenſibilité du cœur, naiſſent ces traits vigoureux qui impriment tantôt le ridicule, tantôt l'opprobre ſur les travers ou ſur les vices. Ainſi s'échauffoit la verve de *Juvenal*. En Poéſie, comme en Morale, un homme éclairé & équitable a toujours droit d'être indigné,

*Quoties de moribus audent,*
*Qui Curios ſimulant & Bacchanalia vivunt.*

D'ailleurs *Defpréaux* oublia-t-il jamais que les défauts d'un Ouvrage n'ont rien de commun avec la perfonne de l'Auteur ? Sa plume n'attaqua que la médiocrité orgueilleufe, & refpecta les qualités morales. Né avec un goût auffi sûr que délicat, doué d'un jugement auffi folide qu'éclairé, l'efprit de critique naquit en lui de la connoiffance des regles & du zele pour leur obfervation. Dans toutes fes Satyres, fidele aux vrais principes, il n'emploie le fel de la plaifanterie, que pour mieux marquer les défauts, & les profcrire plus fûrement. Tantôt agréable & piquant, un bon mot lui fuffit pour faire fentir l'abfurdité d'un Ouvrage : tantôt plein de force & d'énergie, un feul trait parti de fa plume, devient le fléau du vice & l'hommage de la vertu. Réuniffant l'impétuofité de *Juvenal* à l'enjouement d'*Horace*, il rend dans fes vers les impreffions de fon ame, & rappelle aux loix du Goût & de la Raifon.

Tel eft le caractere général de fes Satyres, où la fimplicité, le naturel, la fécondité, l'imagination, la variété des penfées & des tours, fe prêtent un fecours mutuel, & procurent à l'efprit de nouvelles lumieres & de nouveaux plaifirs. Celle qu'il adreffe à fon efprit, eft fur-tout un chef-d'œuvre d'adreffe & de fagacité. Jufteffe de raifonnement, force de penfées, élégance de

ſtyle, fineſſe d'expreſſion, ſageſſe de morale, tout y plaît, tout y attache, & les vers en ſont ſi bien frappés, qu'il eſt impoſſible d'en faire de meilleurs dans notre langue. La précédente, qui eſt tout-à-fait dans le goût de *Perſe*, le diſpute également à ce que les Poëtes anciens ont fait de mieux en ce genre. S'il s'en trouve quelques-unes de médiocres, cette médiocrité même a toujours ſon prix : elle eſt celle d'un homme de haute taille qui ſe baiſſe, ſans que les tailles ordinaires & communes puiſſent en tirer avantage pour s'égaler à lui.

Nous ne parlerons point de ſes Epîtres, puiſqu'on eſt aſſez généralement d'accord qu'elles ſont préférables à ſes Satyres. Nous remarquerons ſeulement que la neuvieme l'emportera toujours ſur les meilleures Poéſies de ce ſiecle. Rien de plus ſublime, pour le fond des penſées ; rien de plus ſéduiſant, pour la verſification ; rien de plus profond & de plus lumineux, pour la morale. Où trouver une touche plus philoſophique, que dans la Deſcription des maux qui ſuivent la molleſſe & l'oiſiveté ? Tout le monde ſait par cœur l'éloge qu'il y fait du vrai ; tout le monde eſt intéreſſé à en adopter les idées & à en pratiquer les leçons.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver combien il étoit né Poëte. Que penſer après cela

de ceux qui prétendent lui disputer ce titre ? Ils ont donc oublié que le *Lutrin* sera toujours notre premier Poëme ? Si la *Henriade* l'emporte par l'intérêt des objets ; celui-ci de l'aveu de tous les Connoisseurs, lui est préférable par la singularité & les richesses de la fiction, la justesse & l'entente du plan, l'unité d'action, les ressorts de l'intrigue, la fécondité des détails, la variété des tableaux, & la magie d'un style soutenu & toujours adopté aux différens caracteres du sujet. Ceux qui ne seroient pas capables d'en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qu'on a fait de ces deux Poëmes, inséré dans les Opuscules de M. *Freron*, & dans le *Commentaire sur la Henriade*, par M. de *la Beaumelle.*

Mais quand *Despréaux* n'auroit pas fait le Lutrin, seroit-on plus en droit de lui disputer les qualités qui font le vrai Poëte ? N'y a-t-il pas de la Poésie, & de la plus haute Poésie, dans la plupart de ses Epîtres ? Celle où il décrit le passage du Rhin, ne réunit-elle pas tout ce que le Génie poétique peut avoir de plus pompeux, de plus vif, de plus pittoresque ? N'en trouve-t-on pas mille traits dans son Art poétique, où il a eu le talent de répandre les fleurs de l'imagination sur l'aridité des préceptes, d'enrichir les détails de quantité de traits, dont le moindre

annonce l'Homme de génie ? Ce ſeul Poëme, que nous regardons comme ſon chef-d'œuvre, aura toujours pour garans de ſon immortalité, la gloire des difficultés vaincues & celle d'une utilité générale.

Les Détracteurs de *Deſpréaux* n'oſent pas, il eſt vrai, diſconvenir de la beauté de cette Poétique ; mais ils tâchent d'affoiblir le mérite de l'Auteur, en diſant qu'elle n'eſt qu'une imitation de celle d'*Horace*, & le plus ſouvent une ſimple traduction.

Cette imputation eſt d'autant plus révoltante, qu'il n'y a, pour ainſi dire, qu'un rapport très-éloigné entre les deux Ouvrages. Celui d'*Horace* n'eſt ni un Poëme, ni un Traité complet des regles de la Poéſie ; ce n'eſt qu'un Recueil de réflexions, une Epître ſans plan, ſans méthode, ſans liaiſon. On y paſſe rapidement d'une matiere à l'autre ; on revient, après quelques écarts, à des objets déjà traités, & les regles particulieres ſont confondues avec les principes généraux. L'Ouvrage de *Boileau* eſt au contraire un Poëme dans toutes les regles. Il eſt conduit ſur un plan général qui comprend tous les objets diviſés en quatre Chants ; chaque Chant a ſon plan particulier, & tout s'y trouve traité avec autant de méthode, que de grace & de clarté. Enfin l'Art poétique d'*Horace* eſt un magaſin d'excellens

Tableaux jettés au hasard les uns les autres ; celui de *Despréaux* une galerie de peintures rangées avec ordre & symmétrie, d'où résulte un tout, une histoire qui plaît & intéresse par les nuances & les gradations que le Poëte y a su ménager.

Quand au reproche de s'être approprié le plus grand nombre des Vers d'*Horace*, écoutons à ce sujet un Duc Littérateur, dont le suffrage doit paroître d'autant moins suspect, que dans le Parallele qu'il a fait du génie du Poëte d'*Auguste* & de celui de *Louis XIV*, ce n'est pas au Poëte François qu'il a prodigué le plus d'éloges. « Bien » des gens semblent vouloir regarder l'Art poé- » tique de *Despréaux* comme une compilation » de celui d'*Horace*. Je ne sais si c'est mauvais » goût ou mauvaise foi ; mais il me semble né- » cessaire que l'un ou l'autre ait enfanté cette » opinion. Parmi environ douze cents Vers qui » composent l'Art poétique de *Despréaux*, il y » en a peut-être une cinquantaine d'empruntés » ou de traduits, si l'on veut, d'*Horace*. Le *Tasse* » en a pris à proportion bien davantage dans » *Virgile*, sans qu'on l'ait accusé d'avoir com- » pilé l'Énéïde. D'ailleurs ce n'est pas en cela » que consiste la vraie ressemblance des Ou- » vrages, c'est dans leurs proportions, c'est dans » leur emplacement qu'elle se trouveroit ; mais

» rien de tout cela n'eſt pareil chez nos deux » Poëtes. »

A-t-on plus de raiſon d'accuſer *Deſpréaux* de manquer de ſentiment ? Et qu'importe le ſentiment, pourvu qu'on ait le ton qui convient ! D'ailleurs le ſentiment n'eſt-il pas déplacé partout où il n'eſt pas néceſſaire ? Et quoi de plus ridicule, que de reprocher à un Poëte ſatyrique, didactique ou héroï-comique, de n'en avoir pas mis dans ſes Ouvrages ? A quel genre de ſentiment pouvoit ſe livrer l'Auteur de la Satyre à ſon eſprit, de l'Art poétique, du Lutrin ? Les Zélateurs du ſentiment, qui en ont eux-mêmes ſi peu, voudroient-ils qu'il eût perverti les genres ; qu'il nous eût donné des doléances auſſi déplacées, que celles qui nous endorment dans leurs Romans, dans leurs Tragédies, dans leurs Œuvres philoſophiques, dans leurs Comédies...? *Juvenal* & *Perſe* en ont-ils mis dans leurs Satyres ? *Horace* en a-t-il étalé dans ſon Art poétique ? *Moliere*, *Regnard*, & tant d'autres de nos Poëtes en ont-ils affecté la manie ? Et va-t-on reprocher à *Corneille* & à *Racine* de n'avoir pas inſéré des ſaillies & des bons mots dans leurs Tragédies, comme on fait un crime à *Boileau* d'avoir négligé dans ſes Œuvres un reſſort qui leur étoit abſolument étranger ?

Après avoir vengé ſa gloire poétique, nous

pourrions nous étendre encore sur celle qui lui est due en qualité de Prosateur. Tout le monde connoît sa belle Traduction de *Longin*, & ses Réflexions critiques contre *Perrault*. Ces deux Ouvrages, écrits avec autant de noblesse que de naturel & de solidité, suffiroient, auprès des Connoisseurs, pour assûrer à tout autre Ecrivain une réputation préférable à celle dont jouissent plusieurs de nos Littérateurs modernes les plus renommés.

Finissons cet article, en déclarant encore à tous les *Aristarques* du nouveau Monde Littéraire, que, malgré leurs efforts, leurs Dissertations, leurs Sentences, leurs Satyres, *Despréaux* n'en sera pas moins celui de tous nos Poëtes dont on a retenu & dont on citera toujours le plus de vers; celui qui, le premier, a déployé les richesses de notre langue, & qui l'a portée, par ses Ouvrages, au degré d'estime où elle est parvenue depuis; celui qui a fait le plus régner le bon goût, & a le plus fortement attaqué le mauvais; celui qui a su le mieux réunir l'exactitude de la méthode & la vivacité de l'imagination; le sel de la bonne plaisanterie, & le respect dû à la Religion & aux mœurs; l'art de lancer le ridicule, & celui de louer avec délicatesse; le talent d'imiter, en paroissant original; la distinction unique d'être tout à la fois Législateur & Modele; &, pour tout

dire enfin, il ajoutera à tous ces genres de gloire, ce qui donne le plus de droit aux hommages de la vertu, les qualités du cœur. Qu'on lise les Mémoires de sa vie ; on y applaudira à la générosité de ses bienfaits répandus sur les Littérateurs qu'il se croyoit obligé d'attaquer dans ses Ecrits; on y apprendra qu'il a été le bienfaiteur de *Liniere*, qui ne cessoit de déclamer contre lui, qu'il donna des secours à *Cassandre*, dont il estimoit peu les talens; qu'il se réconcilia avec *Perrault*, en oubliant ses calomnies ; qu'il rendit justice à *Boursault*, en reconnoissant son mérite qu'il avoit trop méconnu, qu'il conserva au célebre *Patru* sa Bibliotheque, en l'achetant plus cher qu'il ne vouloit la vendre, & en lui en laissant la jouissance ; qu'il osa refuser le paiement de la pension qui lui faisoit *Louis XIV*, en disant à ce Prince, qu'il seroit honteux pour lui de la recevoir, tandis que *Corneille*, qui venoit de perdre la sienne, par la mort de *Colbert*, se verroit privé de ses bienfaits : ce qui valut à ce dernier un présent de deux cents louis ; qu'il eut un grand nombre d'amis dans les rangs les plus élevés, comme parmi les plus célebres Littérateurs de son temps, & qu'il les conserva toute sa vie.

Ce ne fut donc pas la malignité du cœur, la haine ou la vengeance qui enfanta ses Satyres; ce

fut une équité inflexible, jointe à la vigueur du génie & au zele pour la gloire des Beaux-Arts. Si on ose nous répéter encore qu'il manquoit de sentiment, nous dirons qu'il aima mieux le mettre dans ses actions que dans ses Ouvrages, & qu'il n'en est que plus estimable. Il est si ordinaire de paroître sensible dans un Discours ou une Epître, & d'être impitoyable dans la Société, que l'éloge du sentiment a toujours l'air d'un blasphême, dans ceux qui en parlent avec trop d'affectation.

DESTOUCHES, [ *Philippe-Néricault* ] de l'Académie Françoise, né à Tours en 1680, mort à Paris en 1754.

Quand il n'auroit fait que la Comédie du *Glorieux* & celle du *Philosophe marié*, il n'en mériteroit pas moins un des premiers rangs parmi les Poëtes comiques. Ses autres Pieces n'ont pas, à la vérité, le même mérite ; mais elles n'en prouvent pas moins son talent & sa supériorité dans le genre qui lui étoit particulier.

*Le Glorieux* peut être mis à côté des bonnes Pieces de *Moliere*. Plan, ordonnance, action, caracteres, comique, dialogue, style, versification tout y annonce un Peintre habile à saisir les nuances du ridicule, & à le présenter dans un jour propre à le faire ressortir. Le *Philosophe*

*marié* eſt d'un aûtrè genre de mérite : il prouve combien *Deſtouches* avoit de reſſources dans l'imagination : conduire pendant cinq actes, ſans langueur & ſans inutilité, un ſujet qui paroît capable de fournir tout au plus deux ou trois ſcenes, ne ſauroit être l'Ouvrage que d'un eſprit qui connoiſſoit les ſecrets du cœur, & ſavoit tout ramener à l'action théatrale.

Ses autres Comédies ſont moins achevées, & ſuppoſent, malgré leurs défauts, des talens ſinguliers pour la bonne Comédie. Sans avoir la force comique de *Moliere*, ni la gaieté de *Regnard*, il a plus tiré de ſon propre fonds que ces deux Poëtes. Plus adroit, plus heureux dans ſes dénouemens que le premier ; plus décent, plus moral que le ſecond, il ne perd jamais de vue le but de la vraie Comédie, qui eſt de corriger les hommes, de guérir leurs travers, en les amuſant. *Moliere* a plus de génie ; *Regnard* plus de vivacité : *Deſtouches* a pour lui la ſageſſe & la régularité. Il pourroit donc marcher à côté d'eux, ſi trop de monotonie dans la coupe de ſes Pieces & dans les contraſtes, un dialogue quelquefois diffus, un ton trop froid & trop réſervé, ne devoient le céder aux ſaillies vives & piquantes de l'Auteur du *Légataire*, & au ſel ſoutenu de celui des *Femmes Savantes*, du *Miſanthrope*,

& des premiers chef-d'œuvres de notre Théatre comique.

DIDEROT, [*Denis*] de l'Académie de Berlin, né à Langres en 17.., Auteur plus prôné que savant, plus savant qu'homme d'esprit, plus homme d'esprit qu'homme de génie; Ecrivain incorrect, Traducteur infidele, Métaphysicien hardi, Moraliste dangereux, mauvais Géometre, Physicien médiocre, Philosophe enthousiaste, Littérateur enfin qui a fait beaucoup d'ouvrages, sans qu'on puisse dire que nous ayons de lui un bon Livre. Telle est l'idée qu'on peut se former de M. *Diderot*, quand on l'apprécie en lui-même, sans se laisser éblouir par les déclamations des avortons de la Philosophie, dont il a fait entendre le premier les grands hurlemens parmi nous.

Il faut que la vérité ait changé de nature, depuis qu'il a entrepris de nous l'enseigner. Ses principaux effets sont d'éclairer, de saisir, de pénétrer : les Vérités de M. *Diderot* n'ont aucun de ces caracteres. *Lycophron* protestoit publiquement qu'il se pendroit, s'il ne se trouvoit quelqu'un qui pût entendre son Poëme de *la Prophétie de Cassandre* : on diroit que notre Prophete moderne a fait le même serment. Ce n'est pas

qu'on ne trouve dans ses ouvrages des étincelles de lumieres, des maximes fortes, des traits hardis, des morceaux pleins de force & de vigueur ; mais ces découvertes ne se font que par intervalles, & souvent les intervalles sont très-longs. On est obligé de marcher long-tems dans les ténebres, avant d'appercevoir des lueurs ; de se repaître de fumée, avant de trouver un peu de nourriture solide; de s'engager dans un labyrinthe raboteux, avant de rencontrer un espace de chemin droit & praticable. Peut-être cet Auteur s'est-il persuadé que l'obscurité dans les pensées & dans le style seroit propre à donner du prix à ses productions? Mais on a décidé depuis long-temps que nous étions dispensés de le comprendre, parce qu'il est évident qu'il ne s'est pas toujours compris lui-même. *Je ne crois pas*, disoit un Académicien du dernier siecle, *que ceux qui sont si inintelligibles, soient fort intelligens.* Cette sentence, fondée sur la vérité, est un arrêt terrible contre les Ecrits de M. *Diderot.* Que sera-ce, si nous ajoutons avec *Quintilien*, que *plus un Ecrivain est médiocre, plus il est obscur ?*

Qu'on ne croie cependant pas que ce Génie mystérieux ait tout tiré de son propre fonds : le plus souvent il n'a fait que copier les autres, ce qui le rend plus inexcusable d'être inintelligible.

Les *Principes de la Philosophie morale* ne sont qu'une Traduction très-libre de l'*Essai sur le mérite & la vertu* de Mylord *Shaftersbury.* Sans vouloir discuter ici le mérite de l'Original, c'est assez de faire remarquer qu'il ne s'agissoit pour le Traducteur, que d'employer un style clair, précis & correct ; c'est ce que M. *Diderot* n'a pas jugé à propos de faire : il s'est contenté de se rendre sensible dans les notes ; mais une douzaine de notes suffisent-elles pour former un bon Livre ?

Les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* appartiennent en grande partie à *Bacon*, ce dont l'Auteur ne s'est nullement mis en peine de nous avertir. Il est vrai que les pensées du Chancelier d'Angleterre deviennent méconnoissables par la maniere étrange dont elles sont travesties : c'est un corps robuste duquel on n'a fait qu'un squelette, sans y laisser la moindre apparence de nerfs & de muscles ; tout y est en germe, tout y est si *reconduit* & si obscur, qu'on peut regarder cette *Interprétation* comme beaucoup plus inintelligible que le texte. Il ne faut pas croire, au reste, que cette obscurité tienne du fonds des matieres ; un esprit sage ne doit pas les traiter, quand il n'est pas capable de les éclaircir, & l'esprit net & méthodique fait rendre tout sensible : c'est ainsi que *Bacon*, *Mallebranche*, l'Auteur des *Mondes*,

M. l'Abbé *Condillac*, ont trouvé moyen de mettre leurs idées à la portée de tout Lecteur. On peut donc assurer que c'est sans l'aveu de la Nature, que M. *Diderot* a pris sur lui d'en être l'interprete.

A-t-il eu plus de mission pour se charger de la fonction de Rédacteur de ses loix? Son *Code*, dit *de la Nature*, est-il exempt des défauts qu'on vient de lui reprocher? ou plutôt ne joint-il pas à tous ces défauts celui d'exposer un systême de politique impraticable? N'y trouve-t-on pas des déclamations plus qu'indécentes contre les Ecclésiastiques & les Moines? Les contradictions les plus lourdes ne s'y accumulent-elles pas, pour ainsi dire, les unes sur les autres? N'y remarque-t-on pas une confusion d'idées indigestes, communes, extravagantes, & pardessus tout, un style froid, dur, rebutant?

Ce n'est pas l'obscurité qu'on peut reprocher à ses *Pensées Philosophiques*; elles sont très-claires. On pourroit dire encore, que plusieurs sont profondes, qu'elles renferment des sentimens vifs & pleins de chaleur; qu'en général elles sont exprimées avec énergie & précision: mais à quoi serviroient tous ces éloges, si on ne peut se dispenser d'ajouter que la plupart sont impies, & le reste hasardé? D'ailleurs, c'est un bien encore que Mylord *Shaftersbury* est en droit de récla-

mer ; il ne faut que lire, pour s'en convaincre, les *Œuvres* de ce penseur Anglois, dont, par parenthese, on a donné une assez mauvaise Traduction.

Enfin, M. *Diderot* est connu, par excellence, pour avoir été le Dessinateur de l'Encyclopédie, l'Enrôleur des Ouvriers & l'Ordonnateur des travaux. Nous répéterons d'abord, d'après une foule de Critiques, que cet Ouvrage n'a été pour lui qu'un enfant adoptif dont *Bacon* & *Chambers* ne l'avoient pas fait légataire. Nous ajouterons ensuite que l'excellent *Prospectus* qui l'annonçoit avec tant de pompe, n'a produit comme la caverne d'*Eole*, que du vent, du bruit & du désordre ; & que la plupart des articles de ce Dictionnaire informe, auxquels on a mis le nom de M. *Diderot*, ne sont que la compilation de quelques ouvrages médiocres qu'il n'a fait qu'altérer & abréger.

Nous ne dirons rien de la *Lettre sur les Aveugles*, ni de celle *sur les Sourds*, qui semblent faites pour n'être lues ni entendues.

Se seroit-on douté que cet Auteur philosophe eût daigné s'abaisser jusqu'à des Ouvrages d'agrémens ? ou, pour parler selon l'ordre historique, ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que des Ouvrages d'agrément aient été le prélude de ses Œuvres philosophiques ? Et quels Ouvrages d'agré-

ment ! *Les Bijoux indiſcrets*. Ceux qui ont lu ce Roman ordurier, pourroient-ils jamais le placer parmi les productions légeres, quand même la monotonie, le verbiage, & ſur-tout l'obſcénité qui y regnent, ne l'excluroient pas du nombre des Ouvrages frivoles qui peuvent amuſer quelquefois les honnêtes gens ?

Il a compoſé outre cela deux Comédies, mais larmoyantes : l'une eſt *Le Pere de Famille*, l'autre *Le Fils naturel*. La premiere, dont le ſujet eſt dû à M. *Goldoni*, précédée d'une préface pleine de ſentimens raiſonnables, intéreſſans & bien exprimés, peut figurer parmi les Pieces de ce genre, ſi oppoſé au génie & au vrai goût. *Le Fils naturel* fut préſenté il y a peu de temps ſur le Théatre, au Public, qui le regarda comme un bâtard ignoble ; & par le mauvais accueil qu'il lui fit, força ſon Pere de le retirer.

Tel eſt le jugement que nous avons cru devoir porter ſur les Ouvrages de M. *Diderot*. Nous ne craignons d'être accuſés de partialité, que par ceux qui ſont plus zélés pour la Philoſophie actuelle, que pour la raiſon & la ſaine Littérature, eſpece d'hommes qu'on peut diviſer en deux claſſes : les uns reſſemblent à ces peuples imbécilles qui croyoient leurs Oracles infaillibles, pour quelques prédictions juſtifiées par le haſard : les autres reſſemblent aux Prêtres de ces mêmes Idoles, qui

profitoient de l'ignorance & de la crédulité publique, pour accréditer les mensonges les plus extravagans.

C'est par-là qu'on peut expliquer la grande célébrité de M. *Diderot* dans les esprits frivoles de la Nation, & dans les esprits trop crédules des Etrangers. Mais comment pourra-t-on jamais concilier cet enthousiasme avec la haute opinion que notre siecle a de ses propres lumieres ? Sera-t-il croyable qu'en se laissant aller à l'intempérance des idées, en prétendant annoncer la vérité dans des accès de délire, en faisant hurler la raison d'un ton d'énergumene, en étalant des maximes gigantesques, en combattant les sentimens reçus, en se parant d'une morgue plus burlesque que philosophique, sera-t-il croyable que M. *Diderot* ait pu parvenir à se faire regarder comme un homme rare ?

Les Philosophes, dont il passe pour être un des Coriphées, ne réfléchiront-ils jamais sur la foiblesse de leurs ressources, sur l'inconséquence de leurs principes, sur l'instabilité de leurs triomphes ? L'expérience des siecles passés ne devroit-elle pas leur faire craindre les disgraces éclatantes que leurs prédécesseurs ont essuyées, après quelques instans de vogue promptement remplacés par le ridicule & le mépris ? Ignorent-ils que les siecles de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, n'ont

cessé d'être les beaux siecles de la Littérature & de la saine raison, que quand l'esprit philosophique a commencé à égarer & à abrutir les autres genres d'esprit ? que par conséquent le siecle de *Louis XIV*, avec les mêmes symptômes, doit amener les mêmes revers ? &, pour parler avec plus de vérité, la Philosophie n'est-elle pas déjà venue au point de se décrier par ses propres Ouvrages ? & ses Zélateurs ne sont-ils pas à la veille de ne conserver que le nom de *Sophistes*, le seul que dans tous les temps on a jugé propre à les caractériser.

DINOUART, [*Joseph-Antoine-Toussaint*] Chanoine de St. Benoît, de l'Académie des Arcades de Rome, né à Amiens en 1616; successivement Poëte Latin, Poëte François, Traducteur, Commentateur, Historien, Compilateur, Journaliste, sans qu'on puisse dire qu'il ait réussi dans aucun genre.

Les moins mauvais de ses Ouvrages sont des compilations, parce qu'elles contiennent peu de choses de lui. De ce nombre sont sa *Rhétorique du Prédicateur*, son *Traité de l'Eloquence du corps*, deux Ouvrages où se trouve réuni, sans méthode & sans goût, ce que *Cicéron*, *Quintilien*, & parmi nous *Fénélon*, *Rollin*, le Pere *Lami*, *Sanlecque*, *Lucas*, l'Abbé de *Villiers*,

l'Abbé *Mallet*, ont écrit fur ces matieres fi fort rebattues. On y reconnoît fans peine ce que M. l'Abbé *Dinouart* y a ajouté. Il feroit difficile de douter, par exemple, que les remarques & les expreffions fuivantes, tirées du Traité *de l'Éloquence du corps*, ne foient de fa façon. » Une » taille trop haute eft, dit-il, une difformité » dans un Orateur. Ces figures coloffales ont » quelque chofe d'effrayant & qui choque la vue. » *On ne peut croire que la Nature qui donne à* » *tous les hommes une mefure ordinaire de bon* » *fens, leur en ait difpenfé à proportion de leur* » *taille ;* on y fuppofe toujours du vuide. Je ne » crois pas qu'on puiffe louer beaucoup cet avan- » tage, *qui ne peut être eftimable que dans les* » *poutres.* « Pour engager les Prédicateurs à tenir la tête droite, il les avertit très-élégamment, qu'une tête baiffée déplaît, *parce que cette contenance eft commune aux dévotes.* Pour joindre à fes préceptes des motifs plus preffans encore, il veut qu'on redreffe les Orateurs, en leur plaçant *la pointe d'une épée fous le menton. Il faut cependant prendre garde, en relevant la tête*, ajoute-t-il *d'imiter le mouvement des oifeaux qui boivent.* Selon fes judicieufes remarques, *le front haut marque la pareffe ; le petit, la légéreté ; le rond, la colere.* » Il faut bien fe garder encore » d'ouvrir les yeux ni trop, ni trop peu, *de cligner,*

» *gner ni de clignoter*, de faire comme quelques » Prédicateurs, qui ouvrent la bouche avec » tant d'effort, *qu'ils ſemblent vouloir y faire* » *entrer leur Auditoire*, & d'en imiter certains » qui remuent la mâchoire inférieure avec tant » de force, *qu'ils paroiſſent croquer des noix. Je* » *ris*, pourſuit-il encore, *de voir ces Orateurs*, » *qui*, *bourſoufflés comme des Maures*, *ouvrent la* » *bouche comme s'ils vouloient parler à leurs* » *oreilles*, *& dont les mâchoires ſe choquent* » *dans la colere comme deux béliers.* A l'égard » de leurs doigts, il faut qu'ils ſoient près les » uns des autres *pour éviter la patte d'oye.* » J'aime mieux une main un peu *ardente*, que » celle qui eſt engourdie, & qui paroît toujours » *avoir la crampe aux doigts.* Mais craignez d'i- » miter ces *doigts volages*, qui ſemblent *tracer* » *en l'air toutes les lignes de Mathématiques.* » On comprend aiſément combien des préceptes ſentis & annoncés de cette maniere ſont propres à ſe faire goûter. Ne croit-on pas voir *Arlequin* donner des leçons & des exemples de gravité ?

Il en eſt à peu près de même des autres Ouvrages de M. l'Abbé *Dinouart.* Il a le ſecret de pervertir les genres ; & le *Journal Eccléſiaſtique*, qu'il a fait ſuccéder au *Journal Chrétien*, dont ſon ſtyle a hâté la ruine, ſe reſſent encore plus de la fatalité de ſa plume.

DIXMERIE, [*N.* DE LA] Ce Littérateur, sans avoir des talens supérieurs, ne laisse pas d'être fort au dessus de sa réputation. Ses Contes sont moins agréables, à la vérité, que ceux de M. *Marmontel*, mais ils sont plus moraux, plus variés, & annoncent une ame plus sensible. On trouve dans ses Poésies, de l'aisance & de la simplicité, qualités néanmoins insuffisantes pour former un bon Poëte.

Ce qui nous paroît vraiment mériter de justes éloges, ce sont les Notes qui accompagnent son Ouvrage, intitulé *les deux âges du Goût.* On peut dire à ce sujet, que l'accessoire l'emporte sur le fonds. Ces Notes sont judicieuses, instructives, écrites avec autant de netteté que de correction. Le seul défaut qu'on y trouve, consiste dans une indiscrete profusion d'éloges ; tous les Auteurs y sont loués : c'est le moyen de n'en louer véritablement aucun. Une critique juste donne du prix à la louange, & quiconque n'a pas le courage de blâmer quelquefois, s'expose à être lui-même blâmé. Le goût & la raison ont leurs droits ; la crainte de déplaire ne sauroit jamais être un motif pour les sacrifier.

DOISSIN, [*Louis*] Jésuite, mort à Paris en 1753, à l'âge de 32 ans.

Ses deux Poëmes Latins, l'un sur la Sculpture,

l'autre sur la Gravure, lui donnent une place distinguée à côté des *Commires*, des *Rapin*, des *la Rue*, des *Sanadon*, des *Vaniere* & des *Marsy*, ses Confreres. Ce jeune Poëte les auroit peut-être surpassés, si la mort ne l'eût enlevé aux Muses dans le printemps de son âge. Son Poëme de la Sculpture, sur-tout, offre des descriptions & une force de coloris qui ressuscitent souvent la Langue d'*Auguste*. Si les Détracteurs de la Latinité des Modernes avoient lu les Poëmes du Pere *Doissin* & des autres Poëtes que nous venons de citer, ils n'auroient pas assûré si décidément que les François ne sauroient faire de bons Vers Latins.

DOLET, [*Etienne*] né à Orléans en 1509; mort à Paris en 1546.

Il avoit reçu quelques talens de la nature. Né avec une grande vivacité dans l'esprit, il cultiva assez heureusement la Poésie Latine, les Sciences, & n'écrivoit pas mal, pour son temps, dans sa propre Langue; mais emporté par son imagination fougueuse, il s'engagea dans les plus pitoyables travers. Ses éloges & ses critiques, ses travaux & ses plaisirs, tout étoit outré par le peu d'empire qu'il avoit sur lui-même. Il n'avoit, soit dans ses Ecrits, soit dans ses mœurs, d'autres regles que ses propres opinions; &,

felon le génie des esprits sans principes & sans frein, il traitoit des fables les dogmes de la Religion, & d'entraves ridicules les loix de la probité. Avec un tel caractere il devoit naturellement s'attirer bien des revers; aussi ne lui manquerent-ils pas. Il parcourt tout le Royaume, & par-tout il se fit des affaires. A Toulouse, on le mit en prison pour un Discours qu'il eut la hardiesse de débiter contre les habitans de cette ville, & le Parlement en particulier. A Lyon, il commit un assassinat, & ne se sauva de l'échafaud que par le crédit de ses protecteurs. Dans d'autres villes, il se rendit coupable de nouveaux crimes, qui, joints, à celui d'athéisme, dont il faisoit ouvertement profession, le firent condamner par le Parlement de Paris, à être brûlé, & la Sentence fut exécutée.

On ne voit pas que les Philosophes se soient empressés de réclamer ou de justifier un pareil zélateur de la liberté. Son athéisme trop déclaré & trop pratiqué, l'a peut-être exclu de l'association, & a retenu les plumes éloquentes qui auroient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grace aux yeux des Auteurs du *Systême de la Nature*. Les principes de cet Ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes que ceux de *Dolet*, & le sort de *Dolet* a sans doute rendu plus

prudens ceux qui ont voulu écrire comme lui.

Si l'on veut ſavoir comment on penſoit de ſon temps ſur cet étrange perſonnage, on peut en juger par cette Lettre d'un certain *Jean Angeodanus*, où l'on ne trouvera pas la politeſſe du ſtyle, mais une peinture aſſez fidele d'un Athée. » Seulement à le voir, dit-il, on démêloit un » étourdi, un fou, un inſenſé, un furieux, un » enragé, un glorieux, un impertinent, un men- » teur, un débauché, un méchant, un querel- » leur, un impie, un Ecrivain ſans Dieu, ſans » foi, ſans religion quelconque; & l'on voyoit » ſi bien tout cela, que ni le bronze, ni la toile » n'euſſent jamais pu être, comme ſon viſage, » l'image d'un monſtre. Il eſt du nombre de ceux » qui ſont à la fois, ſelon *Eraſme*, à plaindre » & riſibles. Il a déshonoré, autant qu'il étoit en » lui, à force de paſſions & de vices, & les Belles- » Lettres qu'il entendoit parfaitement, & le Saint- » Chrême qu'il avoit malheureuſement reçu. »

DOMAT ou D'AUMAT, [ *Jean* ] Avocat du Roi au Siége Préſidial de Clermont en Auvergne, ſa Patrie, né en 1625, mort à Paris en 1696, célebre Juriſconſulte, & également verſé dans les Langues & les Sciences. Son Livre des *Loix civiles dans leur ordre naturel*, excellent dans ſon eſpece, très-eſtimé de ceux qui

étudient le droit & la Morale, n'eſt point dépourvu du mérite littéraire, par la maniere pure & lumineuſe dont il eſt écrit, & ſur-tout par l'introduction qui eſt à la tête de l'Ouvrage.

DONAT, [*Dominique*] de l'Académie des Arcades de Rome, né à Beziers en 1709, Ecrivain infatigable, & qui, à notre avis, aura bien de la peine à ſe faire une réputation, & encore plus à procurer du débit à ſes Ouvrages, malgré les *Proſpectus* qu'il en diſtribue, & d'après les *Proſpectus* mêmes. Il ne s'attache qu'à des compilations ſur la Topographie, les Généalogies, l'Hiſtoire eccléſiaſtique, &c. Ce genre de travail peut être utile; il ſuppoſe de l'étude, des recherches, de la méthode, & cet Auteur peut avoir ces bonnes qualités; mais ce ne ſont pas les qualités que le ſiecle eſtime. Que ne fait-il des Ouvrages philoſophiques! Il aura du moins l'avantage de trouver, dans l'eſprit de Corps, du zele pour les faire acheter ſur la parole de certains Prophetes, & celui de les faire vivre quelques jours dans les Sociétés merveilleuſes où ces Prophetes donnent le ton.

1. DORAT, [*Jean*] Profeſſeur Royal en langue Grecque à Paris, né dans le Limouſin en 1507, mort à Paris en 1588.

Sa maniere d'enseigner cette langue, contribua beaucoup à la renaissance des Lettres, & n'est pas le seul service qu'il leur rendit. Il établit chez lui une espece d'Académie, où l'on agitoit des questions de Littérature, propres à faire naître l'émulation de tous les gens d'esprit qui y assistoient. Ce fut là où *Ronsard* prit un goût si intrépide pour les Auteurs Grecs & Latins. Ce Disciple enthousiaste ne garda nulle mesure dans l'estime qu'il avoit pour *Dorat*, & observa encore moins les regles du goût, dans les louanges qu'il lui donnoit. Si l'on veut juger des complimens de ce temps-là, en voici un échantillon.

*Je ferois grande injure à mes vers & à moi,*
*Si, en parlant de l'or, je ne parlois de toi,*
*Qui as le nom doré, mon* DORAT*; car cette Hymne,*
*De qui les vers sont d'or, d'un autre homme n'est digne*
*Que de toi, dont le nom, la Muse & le parler*
*Semble l'or que ton fleuve, Orence, fait couler.*

Non-seulement *Dorat* peut être regardé comme le Pere commun des Poëtes de son temps; il fut encore Poëte lui-même & bon Poëte, si l'on en juge par quelques-uns de ses Vers grecs & latins qui le firent surnommer par ses contemporains, le *Pindare Moderne*; car alors on ne louoit que par comparaison. On a de lui des Odes latines qui justifient, sinon l'excès de cette louange, du moins la justice de l'estime qu'on avoit

pour lui. On eſt fâché qu'il ſoit l'inventeur de l'Anagramme, genre pitoyable, à la portée de tout le monde, parce qu'il n'exige qu'un peu d'application, & point du tout d'eſprit. *Colletet* lui-même l'a apprécié à ſa juſte valeur, en diſant dans une Epître à *Ménage :*

J'aime mieux, ſans comparaiſon,
*Ménage*, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la Raiſon
Dans les replis d'un Anagramme.
Cet exercice monacal
Ne trouve ſon point vertical
Que dans une tête bleſſée ;
Et, ſur Parnaſſe, nous tenons
Que tous ces Renverſeurs de noms
Ont la cervelle renverſée.

2. DORAT, [ *Claude-Joſeph* ] né en 173... Son exemple prouvera vraiſemblablement dans la ſuite, que beaucoup d'eſprit, beaucoup d'Ouvrages & beaucoup de vogue, ne ſont rien moins que des titres ſolides pour une réputation durable. Après avoir lu ſes Odes, ſes Héroïdes, ſes Contes, ſes Fables, ſes Romans, ſes Tragégies, ſon Poëme ſur la déclamation, les Lecteurs éclairés ſont forcés de regarder tant de productions, comme des eſpeces de phoſphores qui éblouiſſent un inſtant, pour ſe perdre enſuite dans l'obſcurité. La plupart de ces Ouvra-

ges pechent par le choix du sujet, les autres par le plan ou l'exécution, tous par le défaut de naturel & de simplicité.

Ce n'est pas que M. *Dorat* n'ait du mérite & du talent : ses Pieces fugitives ont un ton & une physionomie qui lui sont particuliers & le distinguent honorablement de la foule des Poëtes de nos jours. Elles offrent en effet une tournure d'esprit agréable, de la finesse, des détails piquans, des comparaisons ingénieuses, des images riantes, un coloris brillant, une touche délicate & facile, & une peinture assez vraie des travers aimables qui caractérisent notre Nation. Mais est-ce assez de posséder tous ces dons d'un esprit agréable, & peut-on ignorer que rien n'est plus sujet à perdre ses charmes ? Il faut, pour être assûré de toujours plaire, s'attacher à des ressorts plus essentiels & plus solides, c'est-à-dire, à ce naturel qui survit à tout, à cette chaleur vivifiante, à ce moëlleux séduisant & flatteur, qui naissent de la force du sentiment, & que l'esprit ne sauroit jamais suppléer. Les Poésies des *Chaulieu*, des *Voltaire*, des *Gresset*, ne subsisteront jamais que par ces heureux & véritables principes de vie. Ces Poëtes n'ont exprimé que ce qu'ils sentoient avec vivacité [ au moins pour le moment ] ; par-là, ils ont su captiver & intéresser. M. *Dorat*, au con-

traire, n'exprime que ce qu'il voit, & ce qu'il voit ne paroît pas affecter son cœur; les objets ne font tout au plus que l'effleurer. Sa Muse, à qui voudroit s'en former une idée, offriroit assez l'image d'une femme plus jolie qu'intéressante, sans cesse occupée à plaire, & plaisant en effet à ceux qui préferent l'Art à la Nature, l'esprit à la sensibilité, le ton pétillant & cavalier à la modestie & à la pudeur; ou, pour se la peindre plus exactement, elle annonce le caractere & les manéges d'une Coquette, qui, au milieu de son changement perpétuel d'ajustemens, de fantaisies, de conversation & de cercle, a toujours la même façon de s'habiller, la même démarche, les mêmes manieres, le même jargon. Entraînée par son naturel, elle ne se porte que vers les plaisirs faciles, & les goûte sans que le cœur soit de la partie. Elle est toujours spirituelle, souvent gaie, quelquefois raisonnable, mais par caprice.

Il est encore fâcheux que cette Muse pétillante & légere paroisse gâtée par le commerce des Actrices: trop de complaisance à parler d'elles, à en affecter le langage, est un défaut qui la dépare aux yeux de la bonne compagnie, & est très-propre à lui enlever bien des approbateurs.

Ce que nous venons de remarquer peut bien contribuer à faire condamner par les gens de

goût l'usage que M. *Dorat* a fait de ses talens, mais ne doit pas en affoiblir l'estime auprès des esprits qui sauront les apprécier en eux-mêmes. Ce Poëte est né, sans contredit, avec les dispositions les plus heureuses. On voit par son Poëme *de la Déclamation*, où il y a d'excellens morceaux que *Boileau* n'auroit pas désavoués, qu'il ne tenoit qu'à lui de s'élever aux solides beautés, s'il en eût mieux senti le prix, s'il eût plus connu & mieux cultivé ses ressources. Ses *Fables*, fruits d'une imagination riante & féconde, & du don d'inventer heureusement un sujet, eussent mérité la seconde palme de l'Apologue, s'il eût eu autant d'attention à consulter la nature & le goût, que de facilité à s'abandonner à son génie. Ses Comédies, toutes bien écrites, prouvent qu'il possede l'art de saisir les ridicules, & de les peindre avec autant de fidélité que d'agrément. Ses *Tragédies* même, malgré leurs disgraces, offrent plusieurs traits dignes d'un Eleve de *Melpomene*. Ce sera donc pour ne s'être pas assez défié de lui-même, pour avoir négligé les bons modeles, pour avoir embrassé trop de genres, pour s'être trop pressé de mettre au jour ce qui exigeoit encore du travail & des soins, que M. *Dorat* verra successivement ses couronnes poétiques se flétrir, se dessécher, tomber en poudre, & devenir

un exemple capable de corriger dans la ſuite les Muſes diſſipées, inconſtantes & volontaires.

DOUJAT, [*Jean*] Profeſſeur en Droit dans l'Univerſité de Paris, de l'Académie Françoiſe, né à Toulouſe en 1609, mort à Paris en 1688.

Il ne faut pas le juger par les éloges qu'on lui donne dans le Journal des Savans, où on l'appelle un Grand Homme. Peut-être n'en a-t-on jugé ainſi que par la multitude de ſes Ouvrages; ou par celle de ſes enfans, qui en égaloient, dit-on, le nombre. Il ſuffit de le regarder comme un bon Juriſconſulte & un Littérateur médiocre, quoiqu'il ait été Académicien.

DREUX DU RHADIER, [*Jean-François*] Avocat de l'Académie de Châlons-ſur-Marne, de celle de la Rochelle, de Lyon, de Rouen, d'Angers, &c. né à Château-neuf en Thimerais en 1714.

Ses Ouvrages ſont encore plus nombreux que ſes titres. Des Etrennes, des Epîtres, des fables, des Eloges, des Mémoires hiſtoriques, des Vies, des Eſſais ſur divers ſujets, des Anecdotes, des Diſſertations, des Journaux, des Tablettes, des Lettres, des Hiſtoires, des Bibliotheques, des Dictionnaires, une Traduction en Proſe de *Perſe*, & une imitation en Vers de ce même

Poëte : tant de Productions seroient plus que suffisantes pour faire vivre un Auteur dans la postérité, si elles n'étoient mortes dès à présent. Malgré cela, les Secrétaires des différentes Académies dont il est Membre, ne manqueront pas de rappeller tous ces Ecrits, & de leur prodiguer des Eloges ; mais les Eloges historiques mourront comme les productions médiocres qu'ils auront préconisées.

DUBOS, [ *Jean-Baptiste* ] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742.

Tout ce qui est sorti de sa plume, porte la marque d'un esprit réfléchi, & du bon goût. L'*Histoire de la Ligue de Cambrai* annonce les connoissances les plus profondes dans la politique, & est écrite d'une maniere très-intéressante. Les *Réflexions sur la Poésie, la Peinture & la Musique*, renferment tout ce qu'on a dit de plus juste, de plus sage & de mieux vu sur ces trois parties des Beaux-Arts. De tels Ouvrages sont les sources où les jeunes gens devroient aller s'instruire : ils y apprendroient à connoître les vrais principes, & à se défier des nouvelles doctrines qui gâtent tout, en matiere de Littérature, ainsi qu'en matiere de Religion. Il est si rare de trouver des esprits aussi pénétrans que sages, pour saisir dans

une juste précision ce qui constitue la vraie beauté de chaque genre ; il est si ordinaire de voir des esprits présomptueux donner leurs rêveries pour des découvertes, les égaremens de leur goût pour des regles sûres, les productions de leur plume pour des modeles irréprochables, qu'on doit regarder les Ecrits des vrais Littérateurs comme des préservatifs contre la décadence des Lettres, ou comme ces colonnes millaires qui, chez les Romains, indiquoient les grandes routes, & éloignoient les voyageurs des chemins détournés.

DUCANGE, [*Charles* DUFRESNE, Seigneur] Trésorier de France, né à Amiens en 1610, mort à Paris en 1688.

Après avoir débuté par une *Histoire de l'Empire de Constantinople sous les Empereurs François*, qui n'a eu & ne méritoit aucun succès, il s'est rendu plus utile aux Lettres, par un meilleur usage de son érudition. Il n'est point de Bibliothèque où son *Glossaire de la basse Latinité*, & son *Glossaire de la Langue Grecque*, ne doivent occuper une place. On y trouve des ressources infinies pour l'éclaircissement de l'Histoire, pour l'explication des mots hors d'usage, pour l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins, tant des beaux siecles de leur Littérature, que des siecles où cette Littérature commença à s'affoiblir & se

dégrader. On ne sauroit trop le répéter; le travail de ces sortes de Savans méritera toujours la reconnoissance du Public, & malheur au siecle qui n'en sentira pas le prix. Leur gloire n'est pas aussi brillante que celle des Auteurs ingénieux & agréables; elle est plus solide. Les Ouvrages des uns sont, dans la République des Lettres, ce que sont, dans les édifices, ces peintures délicates qui les ornent, les embellissent, & qui ont besoin d'être renouvellées; ceux des autres doivent être regardés comme les fondemens solides qui les soutiennent, & ne peuvent périr qu'avec eux.

DUCHÉ, [*Joseph-François*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1704, éleve de *Pavillon*, & ami de *J. B. Rousseau*, deux hommes dont l'amitié fait honneur à ses qualités sociales : le dernier lui a adressé une de ses Odes. *Duché* étoit Valet-de-chambre de *Louis XIV*; &, pour plaire à ce Monarque, il consacra ses talens à des Ouvrages pour les Dames de Saint-Cyr. Les Histoires pieuses, les Hymnes, les Cantiques qu'il fit pour elles, sont aujourd'hui dans l'oubli, & ne méritent pas d'en sortir. Il n'en est pas de même de ses Tragédies saintes. *Absolon* fut représenté à Saint-Cyr & sur le Théatre François avec un succès égal. Cette

Piece intéressante & bien conduite en seize représentations, il est restée au Théatre, quoiqu'on ne l'ait pas donnée depuis long-temps; le caractere de *Tharès*, entre autres, est neuf & bien soutenu. *Débora* & *Jonathas*, qui, du Cloître, passerent également sur le Théatre François, ne furent pas si bien accueillies; aussi ces deux Pieces n'ont-elles pas le mérite de la premiere.

Cet Ecrivain travailla ensuite pour le Théatre Lyrique, où il donna *Sylla*, *Iphigénie*, *Céphale & Procris*, Tragédies, & les *Fêtes galantes*, Ballet qu'on joue encore de temps en temps, & que ne font point oublier les Nouveautés de ce genre aujourd'hui négligé de plus en plus.

DUCHESNE, [*André*] né en Touraine en 1584, mort en 1640.

On lui a donné le nom de *Pere* de l'Histoire de France : à la bonne heure; mais ce Pere a eu des enfans qui ont beaucoup mieux valu que lui. Tout ce qu'il nous a laissé, porte le caractere d'une érudition lourde & indigeste. Ce sont des Histoires des Papes, des Cardinaux François; des Généalogies, des Recherches sur les Antiquités des Villes de France, & quelques autres Ouvrages qui ont servi de matériaux à beaucoup d'autres Historiens qui ont su les mettre en œuvre plus habilement que lui.

DUCLOS, [ *Charles* ] Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, Membre de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, né à Dinant en Bretagne; mort à Paris en 1772.

Malgré tant d'honneurs littéraires & un grand nombre d'Ouvrages, nous doutons que cet Auteur, estimable à quelques égards, jouisse d'une longue vie dans la postérité. Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, de savoir bien sa langue, d'écrire d'un style sentencieux & imposant; il faut des remparts plus solides pour se garantir des insultes du temps. Le génie seul, & le génie exercé sur de grands objets, ou sur des objets utiles, peut transmettre les productions aux siecles à venir; & ce rare présent n'est pas celui que la nature a fait à M. *Duclos*.

L'*Histoire de la Baronne de Lus*, les *Confessions du Comte de* ***, sont réellement des Ouvrages bien écrits, pleins d'esprit & de sagacité; le dernier principalement passera pour un Roman original; mais ces Ouvrages ne seront, après tout, que des Romans qu'on ne relit pas deux fois. Les bons Livres utiles ont seuls le privilege de ranimer l'attention, sans la rassasier ni la fatiguer.

La Préface d'*Acajou* a bien pu en imposer

d'abord par une morgue qui ne domine que les petits esprits: nos descendans n'y verront qu'une hardiesse de systême, & le reste de cette ingénieuse bagatelle, inférieure aux *Confessions*, sera réduit à sa juste valeur.

L'*Histoire de Louis XI* est-elle destinée à un meilleur sort ? Nous pensons encore qu'elle n'est point un de ces Ouvrages capables d'assurer une réputation. Le style qui y regne, annonce, nous en convenons, une plume exercée, le ton d'un Critique pénétrant qui croit démêler le principe des actions, & apprécier justement les hommes; mais des Critiques plus pénétrans encore retrouvent trop souvent le Romancier dans l'Historien, le Bel-Esprit académique dans l'Ecrivain, l'homme à prétentions dans le Moraliste. Quelque indulgence qu'on soit disposé à avoir pour cette Histoire, peut-on se dissimuler qu'elle n'ait une touche romanesque, qu'elle ne soit semée de traits peu mesurés ? défigurée par des réflexions trop libres & trop fréquentes, par des pointes satyriques, par des digressions superflues ? que le style, en un mot, n'en soit brusque, tranchant, sans aucune liaison, & par-là, d'une aridité qui fatigue, & démontre combien l'affectation d'esprit & de philosophie desseche le cœur & les Lettres ?

Ce que M. *Duclos* a fait de plus estimable,

ce ſont, ſans contredit, ſes *Conſidérations ſur les mœurs de ce Siecle*, & les *Mémoires* qui en ſont la ſuite. Une connoiſſance profonde des hommes, des penſées neuves, des caracteres bien ſaiſis, des peintures vraies, des réflexions juſtes, en font aimer la lecture à ceux qui ne ſont pas révoltés par un certain pédantiſme qui ne devroit pas ſe trouver au milieu des belles qualités que nous venons d'y reconnoître. Quoique l'élocution en ſoit ſouvent ſeche & découſue, & qu'il y ait bien loin de M. *Duclos* à *la Bruyere*, ſoit par la maniere, ſoit par le fonds, il eſt cependant peu d'Ecrivains parmi nos Littérateurs, & ſur-tout nos Littérateurs Philoſophes, qui aient ſu racheter leurs défauts par autant de mérite. On trouve du moins à s'inſtruire dans ſes *Conſidérations* * & dans ſes *Mémoires*, avantage

* Cet Ouvrage prouve que, ſi M. *Duclos* eut des liaiſons avec les Philoſophes de nos jours, ces liaiſons ne l'empêcherent point de condamner leurs travers, comme on peut en juger par le morceau ſuivant : » On déclame beaucoup depuis un temps contre les préjugés ; » peut-être en a-t-on trop détruit : le préjugé eſt la loi » du commun des hommes . . . . Je ne puis me diſpenſer, à ce ſujet, de blâmer les Ecrivains qui, » ſous prétexte d'attaquer la ſuperſtition . . . . cherchent à ſapper les fondemens de la morale, & donnent atteinte aux liens de la Société ; d'autant plus

qu'on chercheroit en vain chez la plupart de ceux qui ont voulu mettre la Philosophie en belles phrases.

DUFRESNOY, [*Charles-Alphonse*] né à Paris en 1611.

---

» insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de » faire des prosélites. Le funeste effet qu'ils produisent » sur les Lecteurs, est d'en faire, dans la jeunesse, de » mauvais citoyens, des criminels scandaleux, & des » malheureux dans l'âge avancé; car il y en a peu » qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis » pour être tranquilles. L'empressement avec lequel on » lit ces sortes d'Ouvrages, ne doit pas flatter les » Auteurs qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne » doivent pas ignorer que les plus misérables Ecrivains, » en ce genre, partagent presque également ce hon- » neur avec eux. La satyre, la licence & l'impiété » n'ont jamais seules prouvé l'esprit. Les plus mépri- » sables par ces endroits peuvent être lus une fois : » sans leur excès, on ne les eût jamais nommés; sem- » blables à ces malheureux que leur état condamnoit » aux ténebres, & dont le public n'apprend le nom que » par le crime & le supplice. »

Il dit dans le même Ouvrage : » Il n'y a malheu- » reusement que les fripons qui fassent des ligues; les » honnêtes gens se tiennent isolés. »

Cette vérité, qui n'est pas neuve, doit apprendre ce qu'il faut penser de ceux qui composent la Ligue philosophique.

Il a réuſſi dans les deux Arts qui exigent le plus de talens naturels, pour être cultivés avec ſuccès. Il fut peintre & Poëte ; mais ſon Poëme *de Arte Graphicâ* eſt moins eſtimé que ſes tableaux, qui, dit-on, approchent de ceux du *Titien*, par le coloris, & de ceux de *Carrache*, par le deſſin. Quant à ſa touche poétique, elle ne reſſemble en rien à celle des grands Poëtes. Nous pouvons aſſurer qu'elle eſt très-éloignée de l'élégance de *Virgile* & de la facilité d'*Horace*. Elle eſt ſouvent vigoureuſe, mais preſque toujours ſeche & dure. Les vers de ſon Poëme ſont hériſſés de termes techniques qui en rendent la lecture pénible. Les préceptes qu'il contient ſont trop détaillés, trop accumulés. L'Auteur auroit dû les entremêler de plus d'images, multiplier, plus qu'il n'a fait, les leçons générales, y placer avec choix des beautés acceſſoires ; par-là il auroit rendu ſon Ouvrage auſſi agréable qu'il eſt utile. Il ſemble, au contraire, qu'il n'ait voulu écrire que pour les Artiſtes, ſans s'embarraſſer des Amateurs ; ce qui n'eſt pas un moyen d'intéreſſer le grand nombre. Puiſqu'il a écrit en vers, n'eût-il pas mieux fait de joindre l'agréable à l'utile ? La Poéſie ne vit que de fictions, d'images, d'ornemens ; & la peinture, qui eſt une eſpece de Poéſie en ſon genre, n'offre-t-elle pas à l'imagination mille traits capables d'embellir un Poëme ? Mais ſeroit-il vrai, comme l'a voulu

faire entendre M. *Clément*, que l'*Art de peindre* ne puisse jamais faire le sujet d'un bon Poëme didactique. Nous n'avons garde de le penser, comme on peut le voir dans l'article *Louis Racine*, où nous tâchons de prouver le contraire.

Au reste, le Poëme de *Dufresnoy* nous paroît estimable, malgré tous les défauts que nous y avons remarqués. Les préceptes en sont toujours judicieux, toujours fondés sur la nature ; ils sont le fruit de trente ans d'expérience dans l'Art qui en est l'objet. Le style, quoique peu élégant, est assez correct, & a un caractere marqué & toujours soutenu.

DUFRESNY, [ *Charles* RIVIERE ] Valet-de-chambre de *Louis XIV*, & Contrôleur de ses jardins, né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724.

Un goût universel pour les Beaux-Arts, des talens pour les cultiver avec succès, doivent le faire regarder comme un de ces génies heureux, propres à faire admirer les richesses de la Nature. La Musique, le Dessin, la Peinture, l'Architecture, la Poésie, ont exercé tour-à-tour son activité; les Belles-Lettres, & sur-tout la Poésie comique, paroissent cependant avoir eu la préférence.

La plupart de ses Comédies offrent des caracteres neufs, peints avec finesse & parfaitement

ſoutenus. Le dialogue eſt juſte & concis, le comique des perſonnages eſt tiré de la penſée, quelquefois de la ſituation, & ne conſiſte point dans des jeux de mots ou de froides ſaillies, reſſources ordinaires des Auteurs médiocres. Les portraits qu'elles préſentent tirent leur principal agrément de la Critique, & non de la Satyre, comme ceux de quelques Poëtes comiques qui ſont venus après lui. Avec autant de parties eſtimables, ſes Pieces manquent, en général, du côté de l'intrigue, & leurs dénouemens ne répondent pas au jeu & à la vivacité des Scenes. *Regnard*, dit-on, lui doit ſon *Joueur*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, lorſque *Dufreſny* voulut faire repréſenter le ſien, il n'étoit plus temps : celui de *Regnard* s'étoit emparé des ſuffrages; ce qui acheva de brouiller irréconciliablement ces deux Auteurs.

*Louis XIV* honora toute ſa vie *Dufreſny* d'une bienveillance particuliere, & le combla de bienfaits, ſans jamais le pouvoir enrichir. Il avoit deux paſſions qui dévoroient tout, l'amour de la table & celui des femmes. Un homme de ce caractere ſembloit ne devoir jamais ſe fixer; cependant il ſe maria deux fois. En ſecondes noces, il épouſa ſa Blanchiſſeuſe, pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. M. *le Sage* raconte ainſi ce trait dans ſon *Diable Boiteux*. » Je veux envoyer aux » Petites Maiſons un vieux garçon de bonne fa-

» mille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le
» dépense, & qui, ne pouvant se passer d'espe-
» ces, est capable de tout faire pour en avoir.
» Il y a quinze jours que sa Blanchisseuse, à qui
» il devoit trente pistoles, vint les lui demander,
» en lui disant qu'elle en avoit besoin pour se
» marier à un Valet-de-chambre qui la recher-
» choit. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il;
» car où diable est le Valet-de-chambre qui vou-
» dra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé!
» mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela,
» deux cents ducats. Deux cents ducats! repliqua-
» t-il avec émotion; malpeste! tu n'as qu'à me
» les donner à moi, je t'épouse, & nous voilà
» quitte à quitte; & la Blanchisseuse est devenue
» sa femme. «

*Dufresny* a travaillé aussi au Mercure de France. Les volumes qui sont de lui, fourmillent de ces traits d'esprit & d'enjouement, qu'il savoit répandre dans toutes ses productions. On a encore de lui des *Amusemens serieux & comiques*, qui eurent dans le temps beaucoup de succès, & qui peuvent encore amuser aujourd'hui. Il y introduit un Siamois, faisant une critique de nos usages & de nos mœurs. Il est assez vraisemblable que cette ingénieuse production a fourni l'idée des Lettres Persannes, des Lettres Turques, des Lettres Chinoises, &c. Mais les imitateurs n'ont

n'ont pas été aussi sages & aussi réservés que lui.

DUGUET, [ *Jacques-Joseph* ] Oratorien, né à Montbrison en 1649, mort à Paris en 1733.

La méthode, le nombre, l'onction, & souvent la force unie à l'élégance, distinguent ses Ecrits de ceux des autres Ecrivains de Port-Royal, dont il se rapproche cependant quelquefois par la diffusion & le fonds des principes défendus si opiniâtrement par cette Ecole célebre. Sa plume s'est également exercée sur la Controverse, sur la Morale, sur les Ouvrages de piété. Aux deux défauts près que nous avons indiqués, cet Auteur, dans les objets qui n'intéressent pas ses idées particulieres, est constamment habile Interprete des Ecritures, Défenseur zélé de l'Eglise, Moraliste éclairé, Prédicateur sensible de la Piété Chrétienne & de ses devoirs. Ses Traités *de la Priere publique*, *des devoirs d'un Evêque*, *des principes de la Foi*, *les Caracteres de la charité*, *l'Ouvrage des six jours*, dont la Préface est de l'Abbé d'*Asfeld*, le Recueil de ses *Lettres*, annoncent par-tout l'amour de la vertu, un zele sincere pour la Religion, & une grande facilité pour écrire.

Un autre Ouvrage, qui fait encore honneur aux talens de M. l'Abbé *Duguet*, & qui a le plus contribué à étendre sa réputation parmi les

gens du monde, est son Livre de *l'Institution d'un Prince.* Si l'Ecrivain n'y est pas politique aussi profond, que l'esprit actuel des Gouvernemens semble l'exiger, les vues y sont du moins saines, les principes sagement discutés, les réflexions justes & lumineuses, la morale utile & irréprochable. De plus, le style en est pur, coulant, noble, élégant & précis. MM. *Marmontel* & *Thomas* ont lu avec fruit cette *Institution*, dont ils ont fondu quelques idées, à leur maniere, l'un dans son *Bélisaire*, l'autre dans l'*Eloge de M. le Dauphin.*

1. DUHAMEL, [*Jean-Baptiste*] né à Vire en Basse-Normandie en 1624, mort à Paris en 1706.

Un des hommes les plus savans de son temps. M. *Colbert* le nomma Secrétaire de l'Académie Royale des Sciences, lorsqu'il eut fait approuver par le Roi l'établissement de cette Compagnie. Les Ouvrages de cet Académicien, qui traitent de Physique ou de Théologie scholastique, sont les moins connus & les moins estimés. On fait bien plus de cas de son *Astronomie physique*, écrite en latin. Cet Ouvrage offre un recueil des principaux systêmes des Philosophes tant anciens que modernes, sur la lumiere, sur les couleurs & sur la structure de l'Univers. Tout ce qui ap-

partient à la sphere & à la théorie des planetes, au calcul des éclipses, y est expliqué mathématiquement. Son Traité des Météores & des Fossiles rassemble aussi tout ce qu'ont dit sur ces matieres les plus célebres Physiciens qui l'ont précédé. Dans tous ces Ecrits, M. *Duhamel* annonce une grande connoissance de l'Histoire Naturelle & de la Chymie, & son style est constamment exact & conforme aux sujets qu'il traite.

Lorsque les infirmités de cet Académicien ne lui permirent plus de s'acquitter des fonctions de sa place de Secrétaire, il contribua beaucoup à faire élire M. de *Fontenelle* pour son successeur; ce qui est une preuve de son jugement.

2. DUHAMEL DU MONCEAU, [*Henri-Louis*] de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, des Académies de Palerme, &c. né à Paris en 17...

Peu d'Auteurs ont autant mérité que lui de leurs contemporains, & ont plus travaillé à se rendre utiles à leurs descendans. Doué du talent d'écrire avec méthode & clarté, il a consacré sa plume & ses travaux à des objets d'un intérêt essentiel pour la Société. Parmi une infinité d'Ouvrages qu'il a publiés, il ne s'en trouve aucun qui ne renferme des vues avantageuses & bien présentées. Il a écrit sur la Marine, sur

diverſes parties de l'Agriculture, ſur pluſieurs branches de Commerce, ſur les Arts méchaniques, & peut être regardé, dans tous ces Ouvrages, comme un Auteur élémentaire. Les recherches profondes, les diſcuſſions ſavantes, les obſervations juſtes & lumineuſes, l'expoſition de quantité d'expériences curieuſes, les inſtructions méthodiques, répandues dans ſes Ecrits, font juger combien le recueil en ſeroit préférable à l'Encyclopédie, ſi, pour la partie des Sciences & des Arts qu'il n'a point traités, il eût trouvé des Coopérateurs auſſi zélés, auſſi intelligens, auſſi laborieux que lui.

DULARD, [*Paul-Alexandre*] de l'Académie de Marſeille, où il naquit en 1696, & où il mourut en 1760, eſt Auteur d'un volume de différentes Pieces de Poéſie, dont la réputation n'a pas paſſé les bornes de ſa Province. Son Poëme de *la grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature*, a eu d'abord de la célébrité; mais, à le bien examiner, il ne differe de ſes autres Poéſies, que par quelques morceaux heureux, & par des notes inſtructives à la vérité, mais tirées pour la plupart du *Spectacle de la Nature*, de M. *Pluche*; tout le reſte eſt foible, monotone, languiſſant & proſaïque. Il eſt étonnant qu'un ſujet auſſi intéreſſant, auſſi noble, auſſi

fécond, aussi propre à élever l'ame, à échauffer le génie, & à lui faire enfanter de grandes idées, tel que la grandeur de Dieu considérée dans les merveilles de la Nature, ait échappé aux grands Poëtes du siecle de *Louis XIV*, même au petit nombre de bons Poëtes de ce siecle-ci. On ne connoît, en ce genre, que la *Semaine* de *du Bartas*, que personne ne lit, & le Poëme de M. *Dulard*, qui aura bientôt le même sort.

DUMAS, [*Philippe*] Professeur de Rhétorique au Collége royal de Toulouse, ci-devant Principal du Collége d'Issoudun, sa patrie, né en 17....

La Traduction des *Colloques d'Erasme*, celle de *l'Economique de Xénophon*, & de son *Traité des revenus de la Grece*, font honneur à sa plume, & prouvent qu'il est en état de former la jeunesse dans la langue des Grecs & des Latins, aussi bien que dans la nôtre. Son style est pur, noble, & souvent élégant. Cet Auteur réunit au savoir & au talent de bien écrire, des qualités sociales qui donnent un nouveau prix à son mérite littéraire.

DUPLEIX, [*Scipion*] Historiographe de France, né à Condom en 1569, mort dans la même ville en 1661; le premier Auteur qui ait

publié en François un Ouvrage de Philosophie scholastique, & le premier Historien qui ait cité en marge les sources où il a puisé les faits qu'il rapporte.

Ce n'est pas par ces deux nouveautés qu'il a mérité l'estime du Public, mais par des *Mémoires sur les Gaules*, remplis d'excellentes recherches, qui ont été d'un grand secours aux Historiens postérieurs.

Son *Histoire générale de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XIII*, est fort inférieure à ses Mémoires. Elle est divisée par chapitres, les chapitres le sont par articles. Cette méthode, quoi qu'en dise M. de *Voltaire*, n'est point celle qui convient à la marche historique, qui exige une narration non interrompue. Aussi la compilation de *Dupleix* n'est pas plus regardée, par les connoisseurs, comme une Histoire, que le *Siecle de Louis XIV*, celui de *Louis XV*, *l'Essai sur l'Histoire générale*, distribués de la même façon.

Le Cardinal de *Richelieu* voulut lire, avant l'impression, les deux derniers Regnes de l'*Histoire générale de France*. Ce Ministre y fit les corrections qu'il jugea à propos, c'est-à-dire, que la vérité n'y parut qu'autant qu'il voulut, & comme il voulut ; aussi l'Apologiste du Maréchal d'*Ornano* appelloit-il l'Histoire de ces deux Regnes,

l'*Histoire des fourberies du Cardinal de Richelieu.*

Au reste, le style de *Dupleix* est assez net, & méthodique ; mais il est toujours pesant, lâche, incorrect, & rebutant par sa sécheresse & sa dureté.

Cet Historien vint à Paris avec la Reine *Marguerite*, qui le fit depuis Maître des Requêtes de son Hôtel. Par reconnoissance, ou plutôt par flatterie, il la loua dans ses Ecrits tout le temps qu'elle vécut. Après sa mort, il en parla sans déguisement & sans respect. C'étoit user un peu tard de la liberté de l'Histoire ; mais tel est le caractere de la plus grande partie des Gens de Lettres : ils ne montrent la vérité, que quand ils n'ont pas d'intérêt à la cacher.

DUPONT, [*N.*] des Sociétés d'Agriculture de Soissons & d'Orléans, un des Coopérateurs du Journal des *Ephémérides*. C'est assez en dire pour annoncer un spéculateur visionnaire, un triste zélateur du bien public, & de plus un Auteur foudroyé par la plume étincelante de M. *Linguet*. Sans prendre parti contre les systêmes de son Ecole, dont l'expérience a si souvent démontré la chimere, ni partager les querelles que ces systêmes lui ont suscitées, nous nous contenterons de remarquer que M. *Dupont* avoit

traité, dans son Journal, avec indécence, un Ecrivain en droit de dire, comme *Horace :*

*At ille*
*Qui me commorit, ( meliùs non tangere, clamo )*
*Flebit : & insignis totâ cantabitur urbe.*

Ce n'est pas ainsi qu'un Journaliste doit en user à l'égard d'aucun Littérateur. La modération & l'équité sont toujours indispensables dans la critique, quand d'ailleurs le même homme n'en met point dans la louange qu'il lui plaît de départir. A quoi peuvent aboutir des plaisanteries, quand elles ne tendent pas à éclairer ou à corriger ? Les plaisanteries des *Cotins* sont toujours froides, & leurs sarcasmes toujours insolens ; mais de semblables champions peuvent bien allumer la verve de *Boileau :*

Et malheur aux *Cotins*, quand *Boileau* se réveille.

DUPRÉ DE SAINT MAUR, [*Nicolas-François* ] Maître des Comptes, de l'Académie Françoise, né à Paris, mort en 1774.

L'estime générale a déjà consacré le mérite de son *Essai sur les Monnoies.* Il est difficile de pousser plus loin la science numismatique, si propre d'ailleurs à servir de guide & d'appui à l'Histoire. On doit la même estime à un autre Ouvrage intitulé : *Recherches sur la valeur des Monnoies.* Le travail, l'érudition, le jugement,

ont également préfidé à cette Production, la meilleure & la plus complette que nous ayons en ce genre.

Le talent d'écrire n'étoit rien moins qu'étranger à cet Erudit. Il eft le premier qui nous ait donné une *Traduction* du *Paradis perdu*, généralement préférée à celle qu'en a donnée depuis l'Auteur du Poëme de la Religion. Celle de ce dernier eft plus fidele, plus exacte, plus entiere : celle de M. *Dupré de St. Maur* eft mieux écrite, plus élégante, plus châtiée ; le ftyle en eft plus nombreux, plus poétique. Le Traducteur n'a pas toujours fuivi littéralement fon Original, parce que fon Original n'eft pas toujours propre à fe foutenir dans notre langue ; il a cru devoir adoucir certains traits qui nous euffent paru finguliers, & fupprimer des traits ennuyeux ou extravagans, qui refroidiffent l'intérêt, & choquent les gens de goût. Cette fage précaution, jointe à la nobleffe de l'expreffion toujours foutenue, a procuré à cet Ouvrage plufieurs éditions que le Public ne fe laffe pas d'accueillir.

1. DURIVAL, [ *Nicolas* LUTON ] ancien Lieutenant de Police de Nancy, de l'Académie de cette ville, né à Commercy en 1723.

Après avoir donné plufieurs Ouvrages utiles fur des matieres de Jurifprudence & d'Adminiftration,

il a publié des *Mémoires* historiques, qui lui assûrent le droit de figurer parmi les Littérateurs estimables de ce siecle. L'*Introduction*, entre autres, *à la Description de la Lorraine & du Barrois*, qui forme un volume *in*-8°. de plus de 500 pages, peut être regardée comme un des meilleurs Ouvrages qui aient paru en ce genre : c'est une véritable Histoire, mais abrégée, de la Lorraine & du Barrois, depuis la plus haute antiquité, jusqu'à la mort du dernier Duc, le feu Roi de Pologne, *Stanislas I.* L'Auteur, à chaque Regne, indique, avec autant de méthode que de précision, les révolutions, les mœurs, les événemens les plus remarquables ; fait connoître les Savans, les Hommes de Lettres, les Artistes qui se sont le plus distingués, & caractérise, en peu de mots, le moral de chaque Souverain, tantôt par des réflexions, & tantôt par des anecdotes aussi piquantes, que bien présentées.

2. DURIVAL, [*Jean-Baptiste* LUTON] frere du précédent, Commissaire des Guerres, premier Commis au département du Ministere des Affaires Etrangeres, de l'Académie de Nancy, né à St. Aubin en Lorraine en 1725.

Les Ouvrages de celui-ci annoncent le Citoyen jaloux de la gloire de sa Nation, autant qu'un Littérateur formé par l'étude des bons modeles.

Son *Essai sur l'Infanterie Françoise* est intéressant pour toute sorte de Lecteurs, par la maniere dont il a traité son sujet, & joint au mérite d'un style simple & correct, celui de la méthode & de la précision. On peut dire encore, à la gloire des connoissances de M. *Durival*, que les Articles qu'il a fournis au Dictionnaire Encyclopédique, ne laissent rien à desirer du côté de l'instruction. Le Public cesseroit de se plaindre des négligences, des bévues & des erreurs de toute espece qu'on rencontre dans ce vaste Recueil, si ceux qui ont présidé à sa confection eussent toujours choisi des Coopérateurs aussi sages, aussi méthodiques & aussi instruits, que celui-ci, chacun dans sa partie.

Il y a un troisieme Auteur du même nom, frere des deux précédens, qui n'a écrit jusqu'à présent que sur des matieres de finances & d'économie rurale, & dont l'Académie de Metz vient de couronner un excellent *Mémoire sur la Vigne*, où les Cultivateurs peuvent puiser des lumieres d'autant plus sûres, que les observations de l'Auteur sont toutes fondées sur l'expérience.

DU ROZOY, *voyez* ROZOY.

DUSSAUX, [*N.*] Ancien Commissaire de la Gendarmerie, de l'Académie des Inscriptions,

& de celle des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, né à Chartres en 17..

Il a su venger le titre de Traducteur de l'injuste mépris dont les ignorans l'ont toujours accablé. Son excellente *Traduction de Juvenal*, précédée d'un Discours sur les Satyres de ce Poëte, Discours aussi bien pensé que bien écrit, lui donne plus de droit à une place distinguée dans la Littérature, que les productions médiocres n'en donnent aux petits Auteurs qui travaillent de leur propre fonds. Cette Traduction, accompagnée de notes instructives, est sans doute la meilleure qu'on ait de ce Satyrique Latin, & la seule qu'on doive lire à présent. Elle n'est ni servile ni trop libre; le style en est vif, clair & correct. On y desireroit seulement un peu plus de nerf dans l'expression; par-là, elle seroit plus digne de l'Original, dont le caractere dominant est l'énergie & la causticité.

M. *Dussaux* est encore connu par plusieurs morceaux de morale, qui, sans affoiblir sa réputation littéraire, donnent une idée avantageuse de ses sentimens.

DUTEMS, [*Louis*] ci-devant Ministre du Roi de la Grande-Bretagne à la Cour de Turin, né à Tours en 1730.

Peu d'Ecrivains, sans se faire un objet capital

de l'étude des Belles-Lettres & des Sciences, ont acquis plus d'érudition, & ont ſu en faire un uſage auſſi eſtimable & auſſi utile. Nous ne parlerons pas de ſes Opuſcules poétiques, non plus que de ſes petites Productions en proſe, qui ne paroiſſent être que le fruit de ſes délaſſemens; & annoncent néanmoins l'homme ſage & l'eſprit cultivé : nous nous arrêterons avec plaiſir à ſon Ouvrage principal, qui a pour titre : *Recherches ſur l'origine des découvertes attribuées aux Modernes.* Ce Livre réunit les connoiſſances les plus étendues & la critique la plus judicieuſe. M. *Dutems* ſe propoſe d'y démontrer que les plus célebres Philoſophes du dernier temps & les Philoſophes actuels doivent aux Anciens la plus grande partie de leurs opinions, de leurs ſyſtêmes & de leurs prétendues inventions. Dans cette importante diſcuſſion, tout eſt appuyé ſur les preuves les plus inconteſtables ; on cite, dans les langues originales, les paſſages qui viennent au ſecours des aſſertions; on les traduit le plus ſouvent, en faveur de ceux qui n'entendent pas les langues ſavantes. En voyant cet Auteur remonter à la ſource de tous les ſyſtêmes, développer la progreſſion des idées humaines, produire, ſi l'on peut s'exprimer de la ſorte, la généalogie des vérités & des erreurs, on ne peut s'empêcher de convenir que la Philoſophie moderne n'a fait que répéter ce qui avoit

été dit & redit dans tous les ſiecles, & preſque chez tous les peuples. Quelle démonſtration humiliante pour ce ſiecle philoſophe ! quel coup porté à l'orgueil de ces Eſprits ſuperbes, convaincus d'après les textes les plus formels, de n'être que des uſurpateurs des lumieres étrangeres, & les plus foibles échos de tant de dogmes dont ils voudroient paſſer pour les créateurs ! L'inveſtigateur infatigable ne leur laiſſe pas même la triſte gloire d'avoir enfanté, les premiers, les erreurs qu'ils ſe ſont efforcés d'accréditer. *Empedocle*, *Pythagore*, *Platon*, *Héraclite*; *Anaxagoras*, *Ariſtote*, *Epicure*, *Ariſtippe*, &c. viennent réclamer, à l'aide de ſa plume, la gloire de nous avoir appris tout ce que nous ſavons en matiere d'Aſtronomie, de Phyſique, d'Anatomie, de Chirurgie, de Médecine, de Mathématique, d'Optique, de Métaphyſique, de Morale, &c. Toutes ces ſciences ſont ſuivies, examinées dans leurs différens progrès ; & cette ſeule expoſition ſuffit pour prouver que les Modernes ont réellement ajouté peu de lumieres à ces divers objets de la curioſité humaine.

Cet Ouvrage, compoſé avec autant de méthode que de clarté, écrit avec autant de ſimplicité que de préciſion, eſt précédé d'une Préface, où l'Auteur expoſe ſes idées ſur le mérite des Anciens & des Modernes, avec une impar-

tialité & une modestie qui donnent du poids à sa critique.

De pareilles productions ne sauroient être lues avec trop de soin. Toutes les classes d'esprits y apprendront à régler, les uns leurs prétentions, les autres leur enthousiasme; ceux qui s'érigent en maîtres, à ne pas sacrifier la reconnoissance à la vanité, à savoir rendre hommage à leurs prédécesseurs, à ne pas regarder comme un bien propre & personnel ce qu'ils ont recueilli sur des fonds étrangers; ceux qui les admirent trop facilement, comprendront qu'il est essentiel de ne pas croire sur parole, de se tenir en garde contre les manéges de la présomption, & de s'instruire avant de vouloir assigner les rangs & fixer les réputations; le vrai Philosophe enfin en tirera de nouveaux motifs de s'éclairer & d'être modeste, en apprenant que le cercle des idées humaines est étroit, & que l'agiter sans cesse, n'est ni l'étendre, ni le renouveller.

Les Lettres & les Sciences ont encore une nouvelle obligation à M. *Dutems*. Il nous a donné l'édition complette des *Œuvres de Leibnitz*, qui, comme on sait, étoient dispersées dans les Recueils des différentes Académies de l'Europe. Il ne falloit rien moins qu'un Savant éclairé & laborieux pour se charger de ce travail. Recueillir, mettre en ordre, corriger, éclaircir; telle a été

la tâche que son zele infatigable a remplie ; & ne fût-il connu que par cette seule édition, c'en seroit assez pour lui concilier la reconnoissance de tous les Savans : ajoutons que son respect pour la Religion lui a mérité l'estime des honnêtes gens ; &, ce qui n'est pas moins honorable, les injures du *Garasse* * de la moderne Philosophie.

---

* Voyez la *Lettre d'un Théologien*, qui nous a été adressée par l'honnête & modéré M. le Marquis de *Condorcet*.



E

EIDOUX, [ *Marc-Antoine* ] né à Marſeille en 17.. le plus infatigable de tous les Traducteurs.

Quarante Ouvrages traduits de l'Anglois ou du Latin, ſont la preuve de ſa vocation particuliere au métier de la Traduction; nous diſons métier, parce qu'il s'en faut bien que l'Auteur ait donné à ſon travail toute l'application qu'il exigeoit. Ces Ouvrages, preſque tous médiocres, ſi on en excepte le Dictionnaire de Médecine, traduit en ſociété avec M. *Diderot*, ſont des Romans, des Hiſtoires, d'autres Livres de Médecine, &c. Il vaut mieux laiſſer les Productions étrangeres dans l'oubli, quand on ne ſait pas en faire un choix éclairé, ou leur donner une nouvelle vie, que de les expoſer à l'opprobre d'une ſeconde mort; ce qui eſt arrivé préciſément à tout ce dont M. *Eidoux* a voulu enrichir notre Littérature.

Il a encore fourni quelques articles à l'Encyclopédie, c'eſt-à-dire, qu'il n'a fait qu'habiller, en mauvais François, des lambeaux d'Ouvrages Anglois, qui peuvent figurer parmi l'infinité des articles médiocres de cette immenſe Compilation.

EGLY, [*Charles-Philippe* de MONTENAULT D']

de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres ; né à Paris en 1696, mort dans la même ville en 1749.

Journaliste & Traducteur justement oublié, mais qui ne mérite pas le même sort en qualité d'Historien. Son *Histoire des Rois des deux Siciles de la Maison de France*, en quatre volumes *in*-12, est très-propre à faire une réputation. Cet Ouvrage, qui suppose des recherches laborieuses, & rappelle des révolutions intéressantes ; est écrit avec sagesse, naturel & simplicité. L'Ecrivain a su se rendre maître des faits, les lier avec discernement dans sa narration, & les appuyer sur des preuves aussi solides que bien discutées. On peut donc reprocher au Public son indifférence à l'égard d'un mérite historique aussi rare. Nous nous ferons toujours un devoir de tâcher de ranimer les réputations éteintes, comme d'attaquer les réputations usurpées.

ELIE DE BEAUMONT. [ *N.* Madame ] On trouve son nom à la tête d'un Roman qui a pour titre : *Lettres du Marquis de Roselle.* Un mêlange heureux de morale & d'intérêt, d'instruction & de sentiment, de chaleur & de simplicité, rend cet Ouvrage très-propre à faire sentir les égaremens d'une jeunesse trop passionnée, & à la rappeler aux loix de la sagesse & de la raison. Il

est d'ailleurs écrit d'un style pur & souvent élégant ; on desireroit seulement qu'il fût un peu plus varié.

Madame *Elie de Beaumont* est femme du célebre Avocat de ce nom, connu par son zele & ses Mémoires dans l'affaire des *Calas*.

EON DE BEAUMONT, [ *Charlotte-Genevieve-Louise-Auguste-Andrée-Timothée* D' ] Censeur Royal, Docteur en Droit civil & en Droit canon, Avocat au Parlement, ancien capitaine des Dragons & des Volontaires de l'armée, Aide-de-camp de M. le Maréchal & de M. le Comte de Broglie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, Secrétaire d'Ambassade, puis Ministre Plénipotentiaire de France auprès du Roi de la Grande-Bretagne, &c. née à Tonnerre sur l'Armençon en Bourgogne, le 5 Octobre 1728, beaucoup plus connue par la singularité de ses aventures, que par ses Ouvrages, quoiqu'ils lui donnent le droit de figurer avec avantage parmi les Auteurs de ce siecle.

Les principaux ont été recueillis en treize vol. *in*-8°., sous le titre des *Loisirs du Chevalier d'Eon.* Ils ont la plupart pour objet des matieres d'administration & de politique, & annoncent un Observateur intelligent & en état de communiquer ses lumieres. Rien de mieux ex-

posé, de plus méthodique, de plus instructif, que tout ce qu'on y trouve sur les Loix, le Commerce, le Gouvernement de la Russie & de l'Angleterre : les observations & les recherches de l'Auteur sur ces deux Etats, sont d'autant plus curieuses, d'autant plus intéressantes, qu'il les a faites sur les lieux, & qu'il ne s'est jamais permis de trahir la vérité, au risque de déplaire à ceux qu'elle auroit pu blesser. Si son style manque quelquefois de noblesse & de correction, il est du moins constamment simple & plein de clarté, semé de traits vifs, énergiques, attachant par un ton de franchise & de liberté qui ajoute à l'intérêt des matieres.

Ce Recueil avoit été précédé par un *Mémoire* très-instructif sur la vie & les Ouvrages de M. *Lenglet Dufresnoy*; par un *Eloge funebre*, écrit en latin, de *Marie-Thérese-Félicité d'Est*, Duchesse de *Penthievre*; par un autre *Eloge* écrit aussi en latin, du Comte d'*Ons-en-Bray*, Président de l'Académie des Sciences de Paris; par plusieurs autres Productions de ce genre, qui prouvent que Mlle. d'*Eon* eût pu enrichir notre Littérature de plusieurs Ouvrages d'Eloquence, si des occupations plus importantes lui en eussent laissé le temps, comme elle en avoit le goût.

Pour juger des progrès qu'elle eût pu faire dans l'érudition, il suffit de lire ses *Considérations his-*

*toriques & politiques ſur les impôts des Egyptiens, des Babyloniens, des Perſes, des Grecs, des Romains, & ſur les différentes ſituations de la France, par rapport aux finances, depuis l'établiſſement des Francs dans la Gaule, juſqu'à préſent.* Le mérite de cet Ouvrage ne ſe borne point à celui des recherches; il offre une infinité de vues utiles aux Adminiſtrateurs des Etats. L'Auteur penſe & fait penſer ſon Lecteur; les détails les plus arides, les matieres les plus abſtraites deviennent intéreſſantes ſous ſa plume, par la maniere agréable dont il les préſente, & par l'air d'originalité qu'il leur donne.

Nous ne parlerons pas de ſes Ecrits polémiques; ils ſont aſſez connus. Nous nous bornerons à donner quelques détails ſur ſa Vie, plus ſinguliere, ſans contredit, qu'aucune de celles dont l'Hiſtoire ait fait mention. Cette notice ſera d'autant plus fidelle, que nos liaiſons avec Mlle. d'*Eon* nous ont mis à portée de la conſulter ſur la vérité des faits.

Douée, dès l'âge le plus tendre, d'une prudence capable de ſeconder les vues politiques de ſes parens, qui la faiſoient paſſer pour un garçon, elle touchoit à ſa ſixieme année, lorſqu'elle fut envoyée à Paris auprès d'une de ſes Tantes. Elle y reçut une éducation conforme à ſon traveſtiſſement. A quatorze ans, elle fut miſe au

Collége Mazarin pour y faire ses études. Elle ne s'y distingua pas moins par la sagesse de sa conduite, que par ses progrès dans les Belles-Lettres. On sent tout ce qu'il dut lui en coûter de dégoûts, de travail & d'efforts, pour suivre tous les exercices d'esprit & de corps, sans trahir le secret de son sexe, qu'on ne soupçonna jamais.

A l'Etude des Belles-Lettres succéda celle des Loix. Mll. d'*Eon* s'y appliqua avec tant de soin, qu'elle se rendit bientôt digne d'être reçue d'abord Docteur en Droit civil & en Droit canon, puis Avocat au Parlement.

Après avoir publié plusieurs petits Ouvrages propres à donner une idée avantageuse de la sagesse & de la sagacité de son esprit, elle eut occasion de faire connoître ses talens & sa prudence à feu M. le Prince de *Conti*, qui honoroit sa Famille d'une bienveillance particuliere. La Russie étoit alors brouillée avec la France : il étoit essentiel de rapprocher ces deux Cours. Le Prince de *Conti*, qui savoit que l'Avocat d'*Eon* étoit une Demoiselle, en instruisit *Louis XV*, & la lui proposa comme très-capable de tenter cette entreprise. Elle partit secrétement. Lorsqu'elle arriva à St. Pétersbourg, elle prit les habits de son sexe, qu'elle quitta à son retour en France, pour reprendre les habits d'homme. Après avoir applani, dans ce voyage, les voies de pacifica-

tion elle fut envoyée une seconde fois, mais publiquement, à St. Pétersbourg, avec M. le Chevalier *Douglas*; & le fruit de leurs négociations fut de déterminer, en faveur des Cours de Vienne & de Versailles, la marche de quatre-vingt mille Moscovites, qui, dans l'origine, étoient destinés à suivre les drapeaux Prussiens. Le Traité signé, Mlle. d'*Eon*, que personne n'avoit reconnu à la Cour de Russie, fut chargée d'en porter la nouvelle au Roi. Elle s'arrêta à Vienne, pour communiquer le plan de la Campagne projettée par les Russes. M. le Comte de *Broglie* la chargea de porter à la Cour de France la nouvelle du gain de la bataille de Prague, du 6 Mai 1757. A peine fut-elle partie, qu'elle se cassa la jambe; mais ce cruel accident ne l'arrêta point, & son arrivée à Versailles précéda de 36 heures celle du Courrier dépêché par la Cour de Vienne à son Ambassadeur à celle de France. C'est à cette occasion que notre jeune Négociateur, qui avoit toujours montré le plus grand desir d'entrer dans l'Etat militaire, & qui s'étoit rendu habile dans tous les genres d'exercice que cet Etat exige, obtint une Lieutenance de Dragons. Le Roi ordonna à son Chirurgien de prendre un soin particulier de Mlle. d'*Eon*, qui ne put se servir de sa jambe, qu'après avoir gardé plus de trois mois le lit. Après son parfait rétablissement, elle fut envoyée une troi-

ſieme fois en Ruſſie, en qualité de Secrétaire de l'Ambaſſade de M. le Marquis de l'*Hôpital.*

A ſon retour, brûlant du deſir de ſe diſtinguer par les armes, elle ſollicita & obtint la permiſſion d'aller rejoindre notre Armée en Allemagne. Elle fit la campagne de 1761, comme Capitaine de Dragons & des Volontaires de l'Armée, & comme Aide-de-camp de M. le Maréchal & de M. le Comte de *Broglie.* Au combat d'Ultrop, elle fut bleſſée à la tête & à une cuiſſe. A Oſterwick, étant à la tête d'un Corps de quatre-vingts Dragons des Volontaires de St. Victor, qu'elle commandoit, notre Héroïne chargea, avec tant de réſolution & d'intrépidité, le bataillon Franc-Pruſſien de Rhées, composé de 800 hommes, qu'elle le força à mettre bas les armes, & le fit priſonnier.

La paix de 1762 la fit rentrer dans la carriere de la Politique. Elle fut envoyée à Londres en qualité de Secrétaire d'Ambaſſade, & ſe rendit ſi agréable à cette Cour, que, contre l'uſage, le Roi de la Grande-Bretagne le choiſit pour porter à Louis XV, & à M. le Duc de *Bedfort* ſon Ambaſſadeur à Paris, la Ratification du Traité de paix conclu entre les deux Nations. Ce fut dans cette occaſion que le Roi lui accorda la Croix de St. *Louis.*

Quand M. le Duc de *Nivernois* quitta l'Angleterre; où il venoit de remplir la miſſion d'Ambaſſadeur

d'Ambaſſadeur extraordinaire, Mlle d'*Eon* l'y remplaça en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire. Des événemens célébres ſuivirent cette époque, & causerent ſa diſgrace. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler ; on en trouvera le détail dans le Recueil qui a pour titre : *Lettres, Mémoires & Négociations particulieres du Chevalièr d'Eon*, en 1 vol. *in*-4°. de l'édition de Londres, & en deux vol. *in*-8°. de l'édition de Liege, qu'on regarde comme la meilleure. Tout ce que nous nous permettrons de dire, au ſujet de ces événemens, c'eſt que, malgré ſes démêlés avec pluſieurs Miniſtres de France, elle n'a pas ceſſé d'être fidelle à ſon Roi, avec qui elle a eu une correſpondance ſecrete qui a duré près de vingt ans, & qui duroit encore à l'époque de la derniere maladie de ce Prince. Les différentes penſions dont il récompenſa ſes ſervices, viennent à l'appui de cette anecdote. En 1757, il lui en accorda une, ſecrete, de trois mille livres ; en 1760, une, publique, de deux mille livres ſur ſon Tréſor royal ; & le premier Avril 1766, une autre, ſecrete, de douze mille livres ſur ſa caſſette, dont la formule, conçue dans les termes ſuivans, eſt ſignée & écrite en entier de ſa main :
» En conſéquence des ſervices que le ſieur d'*Eon*
» m'a rendus, tant en Ruſſie que dans mes ar-
» mées, & d'autres commiſſions que je lui ai

» données, je veux bien lui assurer un Traite-
» ment annuel de douze mille livres que je lui
» ferai payer exactement tous les six mois, dans
» quelque pays qu'il soit [hormis en temps de
» guerre chez mes ennemis], & ce, jusqu'à ce
» que je juge à propos de lui donner quelque
» poste dont les appointemens soient plus con-
» sidérables que le présent Traitement. A Ver-
» sailles, le premier Avril 1766. *Signé*, LOUIS.»

On sait que l'auguste Successeur de ce Prince, également jaloux de récompenser le mérite & les services rendus à l'Etat, continue à Mlle d'*Eon* la pension de douze mille livres, &c....

ESPAGNAC, [*Jean-Baptiste-Joseph* DE SAHUGUET D'AMARZIT, Baron D'] Gouverneur de l'Hôtel Royal des Invalides, né dans le Limousin 1713.

Son *Supplément aux revêries du Maréchal de Saxe*, l'*Histoire* intéressante qu'il a donnée de ce fameux Guerrier, & ses autres Ouvrages sur l'Art de la Guerre, font autant d'honneur à sa plume, qu'il s'est acquis de gloire en en pratiquant les maximes; en sorte qu'on peut dire de Militaire Ecrivain, *eodem animo scripsit quo debellavit.*

ESPRIT, [*Jacques*] de l'Académie Françoise, né à Béziers en 1611, en 1668.

En travaillant à son Livre *des Fausssetés des Vertus humaines*, il n'a pas songé que le plus mauvais service qu'on puisse rendre à un Auteur substantiel & profond, c'est de le commenter. Il est vrai qu'il ne s'est pas proposé directement de paraphraser les *Maximes de la Rochefoucault*; mais tout son Ouvrage est appuyé sur le systême de ce subtil Observateur; & il ne fait qu'étendre, & par conséquent qu'affoiblir les pensées de son modele. Le Public n'en a pas été la dupe. Les Maximes de la *Rochefoucault* sont entre les mains de tout le monde, & *la Fausseté des Vertus humaines* est entiérement oubliée.

ESTÉVE, [*Pierre*] de l'Académie de Montpellier, sa patrie, né en 17..

De plusieurs Ouvrages de cet Auteur, qui supposent des connoissances, mais peu de goût, il n'est rien resté que le Public puisse lire avec utilité. Son *Dialogue sur les Arts*, & son *Traité de la Diction*, auroient besoin d'une plume plus exercée, plus délicate & plus judicieuse que la sienne.

1. ETIENNE, [*Robert*] Imprimeur, né à Paris en 1503, mort à Geneve en 1559.

Les services qu'il a rendus aux Lettres, sont tombés sur deux objets très-importans : il a d'abord perfectionné l'Imprimerie, & le *Trésor de*

*la Langue Latine* étoit, pour son siecle, & même pour le nôtre, le meilleur présent qu'il pût faire au Public. Cet Ouvrage, d'une utilité reconnue, suppose autant de travail & de mémoire, que de goût & de jugement. On dit que, pour rendre les Editions des Livres qu'il imprimoit plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les Places publiques; & qu'il récompensoit généreusement ceux qui y découvroient des fautes, moyen aussi sûr que négligé, pour arriver à la perfection.

2. ETIENNE, [ *Henri* ] fils du précédent, né à Paris en 1528, mort à Lyon en 1598.

Son pere avoit ouvert les trésors de la Langue Latine, celui-ci se chargea de répandre ceux de la Langue Grecque. L'Ouvrage qu'il publia à ce sujet est aussi estimé que celui de son pere, & ne prouve pas moins de connoissances & de recherches. Il eût pu s'en tenir là ; mais le Calvinisme lui échauffa la tête, & d'Auteur estimable en fit un Libelliste & un Calomniateur. Tout le monde convient à présent que son Ouvrage intitulé l'*Apologie d'Hérodote*, n'est qu'un recueil de grossiéretés, d'Anecdotes indécentes, d'Historiettes scandaleuses contre les Prêtres & les Moines, dont les trois quarts sont des mensonges que plusieurs Ecrivains n'ont pas craint de répéter.

EXPILLY, [*Jean-Joseph*] Abbé, ci-devant Secrétaire d'Ambassade de Sa Majesté Sicilienne, Examinateur & Auditeur général de l'Evêché de Sagonne en Corse, des Académies de Berlin, de Madrid, de Stockolm, de Copenhague, de Nancy, de Dijon, de Marseille, de Berne, &c. né à St. Remy, en Provence, en 1719.

De tous les Gens de Lettres qui ont écrit sur la Géographie, il est le plus laborieux, le plus fécond, le plus exact & le plus utile. Le louable desir de donner de la perfection à ses Ouvrages, l'a porté à joindre la pratique à l'étude & à la spéculation. De fréquens voyages dans presque toutes les contrées de l'Europe, & même sur les côtes d'Afrique & ailleurs, ont beaucoup contribué à le mettre en état de vérifier les situations des lieux, & les observations sur les mœurs & la Religion de différens Peuples. De pareils moyens, aidés de la science & du discernement, devoient nécessairement procurer le plus grand succès à ses Ouvrages. M. l'Abbé *Expilly* peut se flatter de l'avoir obtenu. Son *Dictionnaire Géographique, Historique & Politique des Gaules & de la France*, est sur-tout généralement estimé. Il a su y réunir aux anciennes Traditions, des détails curieux & utiles qui n'appartiennent qu'à lui seul. Il est le premier qui soit parvenu à déterminer, avec précision, l'état actuel de la population, des récoltes & des

consommations du Royaume, trois objets dont la connoissance, plus importante qu'on ne croit à l'Administration, étoit restée imparfaite sous les regnes de *Louis XIV* & de *Louis XV*. Il résulte de ces recherches, que la France contient plus d'habitans & recueille beaucoup moins de grain qu'on ne le supposoit. De pareilles découvertes qui intéressent si spécialement l'humanité donnent à M. l'Abbé *Expilly* des droits à la reconnoissance publique & aux récompenses du Gouvernement. On sait que son petit *Géographe Manuel* est entre les mains de tout le monde, qui applaudit à son exactitude & à sa commodité.



F

FABRE, [*Jean-Claude*] Oratorien, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1753.

Il a bien pu prendre sur lui de continuer l'Histoire Ecclésiastique de *Fleury*, mais peu de gens osent prendre sur eux de lire sa continuation. Il y a autant, & peut-être plus de différence entre l'Historien de l'Eglise & son Continuateur, qu'entre les Mémoires du Cardinal de *Retz*, & les Mémoires de *Joli*. Quand on entreprend de suivre une carriere tracée par un Ecrivain justement célebre, on ne devroit pas ignorer qu'il faut, avant toutes choses, être doué du même discernement, & avoir de l'érudition, de la méthode & du style. M. *Fabre* manquoit absolument de toutes ces qualités. Son Histoire est plus civile qu'ecclésiastique, & est composée d'ailleurs sur des Mémoires suspects & inexacts. Qu'on joigne à ces défauts les vices de l'élocution; c'en sera plus qu'il n'en faut pour nous faire dire que M. *Fleuri* attend encore un Continuateur. *Virgile* attendroit aussi un Traducteur, si nous n'avions de ce Poëte d'autre Traduction que celle de cet Oratorien, plus médiocre encore que la Traduction de *Martignac*.

FAGAN, [ *Christophe-Barthelemi* ] né à Paris en 1702, mort en 1755.

Sans rien ôter de sa gloire littéraire, on auroit pu retrancher du Recueil de ses *Œuvres* un grand nombre de Pieces, & les réduire à trois ou quatre qui méritoient seules d'être recueillies. *Le Rendez-vous*, *la Pupille*, *l'Amitié Rivale*, *Joconde*, sont, sans contredit, ce qui le distingue de la foule des Auteurs comiques de ce siecle. Les deux premieres, sur-tout, sont d'un comique agréable & piquant, d'un style simple & sans prétention. Les caracteres y sont variés, naturels; les personnages ne disent que ce qu'ils doivent dire. On n'y trouve point de ces tirades parasites, de ces portraits encadrés avec effort, & tout exprès pour exercer les mains du Parterre, qui n'applaudit jamais tant que dans le moment où son jugement est le plus offusqué. Ces deux petites Pieces reparoissent souvent, & les Amateurs de la bonne Comédie les revoient toujours avec le même plaisir. On reconnoît d'excellentes choses dans l'*Amitié Rivale* & dans *Joconde*; mais il y a trop à desirer & à reprendre pour qu'on puisse les ranger parmi les bonnes Pieces.

M. *Fagan* étoit né avec du talent pour la Comédie; mais les chagrins qui le dévoroient ne lui permettoient pas de donner à ses Ouvrages la perfection dont ils étoient susceptibles. Il devoit

beaucoup à la Nature, & il en avoit reçu les germes du génie. Il auroit donc été plus loin, sans contredit, si l'indigence n'eût pas été pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le poison mortel du génie. La tristesse sombre, compagne inséparable du besoin, étouffa ou rétrecit les heureuses dispositions que l'aisance l'auroit mis à portée de cultiver & de développer.

Ce seul exemple devoit suffire pour engager les *Mécènes* modernes à mieux accueillir les vrais talens, & à ne pas accorder leur protection & leurs bienfaits à des Auteurs dont ils devroient être eux-mêmes les redoutables fléaux. C'est en demander peut-être trop. Les hommes en général, n'approfondissent jamais rien; l'illusion, la flatterie, les décident; & par-là le bon goût & la Littérature trouvent leurs premiers destructeurs dans ceux qui pourroient le plus aisément en soutenir les droits & en perpétuer la gloire.

FAILLE, [*Germain* DE LA] Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, né à Castelnaudari en 1616, mort en 1711, Ecrivain laborieux, à qui la ville de Toulouse doit ses *Annales*; ouvrage plein de recherches très-bien digérées. Ces Annales ont été fondues presqu'en entier dans la grande Histoire de Languedoc, & ont épargné beaucoup de peine au Compilateur,

[M. *du Rozoi*] qui a entrepris de les refaire, ou plutôt de leur donner une nouvelle forme. Les autres Ouvrages de *la Faille* sont moins connus, parce qu'ils sont moins utiles.

FARET, [*Nicolas*] de l'Académie Françoise, né à Bourg en Bresse en 1599, mort à Paris en 1646.

Ce vers & demi de *Boileau*,

Qu'on vit, avec *Faret*,
Charbonner de ses Vers les murs d'un Cabaret,

est le seul monument qui nous reste de sa triste célébrité : il a été cependant Poëte, Traducteur Historien, Académicien.

FAVART, [*Charles-Simon*] né à Paris en en 17..

De tous ceux qui ont travaillé pour le Théatre de l'Opéra-comique, il est celui qui a le mieux saisi l'esprit de ce genre de Spectacle. Sans le surcharger ridiculement d'un sentiment froid & puérile, sans y étaler une philosophie vaporeuse, propre à faire hurler la musique où la dénaturer, sans le parsemer de ces petits riens à prétention, qui ne sont accueillis qu'au défaut de quelque chose, il a su y répandre de l'intérêt, du naturel, de la gaieté, de la finesse, & tous les agrémens dont il est

susceptible ; il a su, en un mot, y peindre le vrai caractere de la Nation, que ses Rivaux ne s'occupent qu'à abâtardir & à défigurer. *La Chercheuse d'esprit* sera toujours la plus agréable & la plus ingénieuse de ces sortes de bagatelles, qui exercent tant de Chercheurs d'esprit, qui n'ont encore trouvé que le verbiage, la fadeur, & jamais le goût & la raison.

FAUCHET, [*Claude*] Président à la Cour des Monnoies de Paris, sa patrie, mort en 1601, âgé de 72 ans.

Il a beaucoup écrit sur les Antiquités, & particuliérement sur celles qui ont rapport à l'Histoire de France. Ses Ouvrages, peu lus aujourd'hui, parce qu'ils sont écrits d'un style dur & ennuyeux, dégoûterent, comme on sait, *Louis XIII* de toute autre espece de lecture. Il est vrai qu'on avoit mal choisi l'Ecrivain, si on vouloit inspirer à ce Prince du goût pour les Livres ; mais il faut conclure qu'il avoit naturellement peu de penchant à s'instruire. Car enfin, seroit-on autorisé à se dégoûter de la Poésie, pour avoir lu les Vers de *Chapelain*, où à proscrire la Tragédie d'après celles de MM. *Marmontel* & *Lemiere* ? D'ailleurs le Président *Fauchet* n'écrivoit mal, que parce que c'étoit un défaut assez général de son temps, où la langue n'étoit pas encore formée. Ses *Antiquités*

*Gauloises* & ses *Antiquités Françoises*, supposent une étude & un travail dont on doit lui savoir gré. Il s'est rendu encore très-utile par un *Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane*, & par un autre, *de l'Origine des Chevaliers*, *Héraults*, *&c.* deux Ouvrages qui nous en ont procuré beaucoup d'autres sur le même sujet.

FAUQUE, [ *N.* Mademoiselle ] née dans le Comtat Venaissin en 17..

On ne peut lui refuser de l'esprit & du talent pour écrire; mais dans ses Ouvrages, qui ne sont que des Romans, elle a plus consulté l'imagination que la nature. Ce n'est cependant que par la vraissemblance & une noble simplicité, que ces productions peuvent plaire & se soutenir. Tout ce qui est incroyable & peu naturel, n'intéresse jamais que foiblement.

FAYDIT, [ *Pierre* ] Abbé, né à Riom, en Auvergne, mort en 1709, esprit bizarre & impétueux, dont on ne lit plus les Ouvrages, malgré le ton d'originalité qui y regne. On pourroit y trouver encore quelques idées justes, si on avoit le courage de dévorer un tas d'inepties & d'extravagances qui les suffoquent. Le choix de tous ses Ouvrages étoit dirigé par le caractere de son esprit, entraîné vers tout ce qui sortoit des regles

ordinaires. Que penser de son jugement, quand on sait qu'il fit une critique de l'immortel *Télémaque* & de quelques Ouvrages de l'éloquent *Bossuet*? Que penser également de celui de tant d'autres Ecrivains, qui se sont efforcés, depuis lui, à déprécier ces mêmes Auteurs? On peut bien composer quelques Epigrammes contre des hommes célebres; mais la pointe de ces Epigrammes ne blesse que celui qui l'a aiguisée. C'est ce qui arriva à l'Abbé *Faydit*. Son extravagance & sa folie se sont peintes dans ses Sermons & dans ses Ecrits de Religion, comme dans ses Productions littéraires, ce qui lui valut un séjour de quelques années à *St. Lazare*, d'où il sortit pour aller mourir dans sa patrie, à peu près comme il avoit vécu, c'est-à dire, au milieu de la plaisanterie & du sarcasme. Il fit plusieurs Epigrammes contre la Mort, qui prouvoient que la Mort avoit raison de débarrasser la Société d'un mauvais plaisant, qui en est le plus terrible fléau.

FAYE, [*Jean-François* LERIGUET DE LA] de l'Académie Françoise, né à Vienne en Dauphiné en 1674, mort à Paris en 1731.

L'imagination, l'esprit & la délicatesse, caractérisent le petit nombre de ses Poésies. C'est de lui qu'un Poëte a dit :

Il reçut deux présens des Dieux,

Les plus charmans qu'ils puissent faire :
L'un étoit le talent de plaire ;
L'autre, le secret d'être heureux.

Le plus connu de tous ses Ouvrages est son Ode apologétique de la Rime, contre le systême de M. de *la Mothe* en faveur de la Prose. On y trouve cette belle Strophe :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'éleve au plus haut degré.
Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs :
Et la regle, qui semble austere,
N'est qu'un art plus certain de plaire ;
Inséparable de beaux Vers.

FAYETTE, [*Marie-Madelaine* PIOCHE DE LA VERGNE, Comtesse DE LA] née en 1633 ; morte en 1693.

Avant elle, les Romans étoient l'ouvrage de l'imagination, & jamais celui du sentiment. Elle en a banni, la premiere, un héroïsme chimérique, & en a réduit la fiction à la peinture des mœurs, des caracteres & des usages de la Société. A ce premier mérite, elle a joint celui d'un style naturel, élégant, correct, tel qu'il convient à ces sortes d'Ouvrages. On lit encore avec

plaisir la *Princesse de Clèves*, tandis que mille autres Romans, publiés depuis, n'ont pu se soutenir au delà des bornes toujours étroites de la nouveauté.

Le Roman de *Zaïde*, qui parut d'abord sous le nom de *Segrais*, & fut attribué, après la mort de cet Auteur, à Madame de *la Fayette*, est aujourd'hui la matiere d'un problême. Si l'on en croit M. *Huet*, Evêque d'Avranches, c'est au beau sexe qu'il faut en attribuer l'honneur; & voici les preuves qu'il en donne: « Madame de *la*
» *Fayette* négligea si fort la gloire qu'elle mé-
» ritoit, qu'elle laissa sa *Zaïde* paroître sous le
» nom de *Segrais*; mais lorsque j'eus rapporté
» cette anecdote, quelques amis de *Segrais*, qui
» ne savoient pas la vérité, se plaignirent de ce
» trait, comme d'un outrage fait à sa mémoire.
» Mais c'étoit un fait dont j'avois été long-temps
» témoin oculaire; & c'est ce que je suis en état
» de prouver par plusieurs lettres de Madame de
» *la Fayette*, & par l'original du manuscrit de
» *Zaïde*, dont elle m'envoyoit les feuilles à
» mesure qu'elle les composoit. »

Nous serions tentés de croire que ces preuves sont insuffisantes. *Segrais*, qui, de l'aveu de tout le monde, & de Madame de *la Fayette* elle-même, avoit travaillé à la *Princesse de Clèves*, sans songer à s'en faire honneur, n'étoit pas capable

d'adopter un Ouvrage, au préjudice d'une femme dont il se plaisoit à seconder les talens. On sait encore qu'il étoit peu jaloux de ses Productions. Ses succès dans l'Eglogue, où il est, jusqu'à présent, le seul qui ait su conserver la douceur & la simplicité qui conviennent à ce genre de Poésie, flattoient peu son amour-propre poétique. Il n'attacha jamais aucun mérite à ses *Nouvelles Françoises*, où l'on reconnoît la même trempe d'esprit & la même touche que dans *Zaïde*.

Comment imaginer, après cela, qu'il ait eu la malhonnêteté de se donner pour l'auteur d'un Ouvrage qu'il n'avoit pas fait, & sur-tout d'un Ouvrage composé par une femme dont le nom avoit paru à la tête d'autres Productions moins estimées & moins estimables, telles que *la Princesse de Montpensier*, les *Mémoires de la Cour de France*, & *Henriette d'Angleterre*? D'ailleurs il étoit très-facile à Madame de *la Fayette* d'envoyer les feuilles du manuscrit à M. *Huet*, à mesure qu'on les composoit : *Segrais* étoit alors logé chez elle, & cette Dame n'avoit que la peine d'écrire ou de transcrire.

Sans prétendre néanmoins décider la question, nous nous contenterons de dire que *Zaïde* est un des meilleurs Romans. Le plan en est bien concerté, les passions en sont sages, les détails agréables, le dénouement très-heureux. Ce seroit

toujours beaucoup pour la gloire de Madame de *la Fayette*, d'y avoir mis le coloris, après que *Segrais* en eut tracé le dessein.

1. FEBVRE, [ *Philippe* LE ] Président Honoraire du Bureau des Finances de la Généralité de Rouen, sa patrie, né en 1705.

Plusieurs de ses petites Brochures, accueillies dans leur temps, annoncent en général un esprit qui n'est point étranger à la Littérature ; ce sont des Lettres sur différentes Pieces de Théatre, des Songes romanesques, & d'autres bagatelles. On ne doit pas s'attendre à vivre longtemps, quand on se borne à des Pamphlets : quelques agréables qu'ils soient, ce ne sont que les enfans du moment, un autre moment les méconnoît, les tue, & les fait oublier.

M. *le Febvre* a donné encore une *Histoire abrégée de la vie d'Auguste.* Ce petit morceau d'Histoire est d'une lecture intéressante, & prouve que ses autres Ouvrages ne doivent l'oubli actuel où ils sont, qu'au choix des sujets. Quiconque, avec des talens, veut travailler pour l'immortalité, doit s'attacher à des objets immortels.

2. FEBVRE DE SAINT MARC, [ *Charles-Hugues* LE] né à Paris en 1698, mort en 17..

Il a donné de nouvelles éditions de plusieurs

bons Auteurs modernes, auxquelles il a joint des notes & des réflexions. Il auroit dû s'abstenir d'insérer, dans l'édition des Œuvres de *Chapelle*, de *Bachaumont*, de *Chaulieu*, de *Pavillon*, des Pieces qui n'appartiennent point à ces Poëtes, ou qu'ils avoient rejettées eux-mêmes. Cette fureur de grossir indiscrétement les volumes, sous prétexte de les enrichir, est commune à presque tous les Editeurs; & cependant point de moyen plus sûr de nuire au goût & à la gloire des Auteurs. On croit leur donner de la parure & de l'embonpoint; on ne leur rend que de vieux vêtemens réformés; on ne leur donne qu'une enflure hydropique, qui les défigure.

FELIBIEN, [*André*] également connu sous le nom de *des Avaux*, Historiographe du Roi, de ses Bâtimens, des Arts & des Manufactures de France, Membre de l'Académie des Inscriptions, né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695.

Personne n'a tant écrit sur la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture. Son meilleur Ouvrage est celui qui a pour titre : *Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des Peintres anciens & modernes*, dont la meilleure édition est celle de Trévoux, six vol. *in*-12, 1725. Un jugement solide, un goût exquis, une méthode claire, des tours in-

génieux, enrichissent cette production dont le style est néanmoins quelquefois diffus & peu châtié. Sa maniere de procéder est la meilleure qu'on pût employer dans un Ouvrage de cette nature. Les principes y sont exposés avec netteté, & les faits racontés avec intérêt. Il est facile de juger que l'Auteur a vu de ses propres yeux ; qu'il a examiné & réfléchi avec soin sur la plupart des objets qu'il présente au Lecteur. *Felibien* étoit ami du fameux *Poussin*, qui ne contribua pas peu à perfectionner son goût pour les Arts. Son Livre est à la portée des Artistes, des Amateurs, de ceux même qui ne seroient ni l'un ni l'autre ; c'est l'Ouvrage tout à la fois le plus agréable & le plus instructif que nous ayons en ce genre.

*Jean-François Félibien*, son fils, Historiographe des Bâtimens du Roi, Membre de l'Académie des Inscriptions, mort en 1733, est Auteur d'un *Recueil historique de la Vie & des Ouvrages des plus célebres Architectes*, qui est estimé des Artistes.

1. FÉNÉLON, [*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE] Archevêque de Cambrai, Précepteur des Enfans de France, de l'Académie Françoise, né en Quercy en 1651, mort en 1715 ; homme qui seul peut-être a eu le privilége de réunir les plus beaux & les plus heureux dons du

génie, aux ſentimens de l'ame la plus élevée, la plus ſenſible & la plus vertueuſe.

N'eût-il fait que *le Télémaque*, les premiers rangs de la gloire lui feroient aſſûrés dans la poſtérité. Il a ajouté à l'éclat des grands talens le mérite des plus hautes vertus : c'eſt plus qu'il n'en faut pour conſacrer ſon nom à l'amour & au reſpect, autant qu'à l'immortalité.

Avant lui, notre Nation étoit réduite à admirer chez les Anciens ou les Etrangers les beautés du Poëme épique : *Fénelon* parut, & nous lui dûmes la gloire de pouvoir offrir un chef-d'œuvre capable de ſurpaſſer peut-être, ou du moins de balancer la gloire de ceux qui l'avoient précédé.

Quelques-uns de nos Littérateurs modernes ont prétendu & ſoutiennent encore, que *le Télémaque* n'eſt point un Poëme. Cette aſſertion a trouvé bien des partiſans ; mais a-t-on cru aveugler les eſprits, au point de leur faire oublier les principes & la vérité ? Pour nous, qui ne connoiſſons que ces deux intérêts, en maniere de Littérature, nous ne craignons pas d'aſſûrer que cet Ouvrage eſt non-ſeulement un Poëme, mais encore un des plus beaux Poëmes épiques qui aient été faits.

Qu'eſt-ce en effet que l'Epopée ? Ce mot Grec n'a j'amais ſignifié autre choſe que *récit*, *narration*. Il eſt vrai que l'Epopée doit s'attacher au récit

d'une action grande, merveilleuse, intéressante, propre à exciter l'admiration, & à inspirer la vertu. Ces différens ressorts ne se trouvent-ils pas rassemblés dans *le Télémaque* ? En vain nous dira-t-on que la Fable ou l'action de l'Epopée doit être racontée par un Poëte ; il faut entendre d'abord l'idée qu'on attache à ce mot.

La Poésie n'a jamais été & ne sauroit être regardée que comme une imitation de la nature, la peinture des objets & des passions : le but du Poëte doit donc être de peindre. Or, quel Peintre tout à la fois plus vigoureux, plus tendre, plus animé, plus fécond, plus varié, plus naturel & plus vrai que *Fénélon* ! L'Eloquence peint sans doute ; mais dira-t-on pour cela qu'un Orateur soit Poëte ? Ce qui distingue la Poésie de l'Eloquence, c'est la fiction, la vivacité des figures, la hardiesse de l'expression, la richesse & la multiplicité des images, l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, les divers efforts du génie. L'Orateur peut employer quelquefois ces ressources, mais dès qu'il les prodigue ou les excede, dès qu'il en fait la base de ses Discours, il cesse d'être Orateur, parce que tous les Arts ont leurs limites.

Si on ajoute que la versification a toujours été le caractere & le signe distinctif de la Poésie, il

en faudroit donc conclure que tout ce qui est en vers est nécessairement Poésie, tandis que nous avons tant de Versificateurs & si peu de Poëtes. Il est bien plus naturel & plus juste de regarder la mesure & la rime comme des ornemens de convention, agréables, il est vrai, mais point essentiels. Ils ne sont, tout au plus, que la bordure du tableau. Cette bordure en releve l'éclat; & en fait quelquefois ressortir les figures, mais ne peut être comptée que parmi les ornemens accessoires. Le Rithme des Hébreux, celui des Grecs & des Latins, avoient entr'eux une différence marquée. La même différence subsiste encore aujourd'hui chez les Modernes : les Chinois, les Russes, les Lapons ont des Poëtes, & n'ont point de versification déterminée. Les Poëtes Italiens & Anglois savent se dégager, quand ils veulent, du joug de la rime, sur-tout dans les grands Poëmes. Les regles sont des obstacles au génie, & le génie sait s'élever au-dessus des regles, sans cesser d'être ce qu'il est.

Cette maxime, que nous ne prétendons pas étendre à tous les genres, mais qui, bien approfondie, suffit seule pour conserver la couronne poétique à *Fénélon*, se trouve développée dans les Ouvrages de cet Ecrivain, par des raisons aussi lumineuses que solides. » La Poésie, dit-il, perd » plus qu'elle ne gagne par les rimes. Elle perd

» beaucoup de variété, de facilité & d'harmonie.
» Souvent la rime qu'un Poëte va chercher bien
» loin, le réduit à alonger & à faire languir son
» discours ; il lui faut deux ou trois vers postiches
» pour en amener un dont il a besoin. On est
» scrupuleux pour n'employer que des rimes ri-
» ches, & on ne l'est ni sur le fonds des pensées
» & des sentimens, ni sur la clarté des termes,
» ni sur les tours naturels, ni sur la noblesse des
» expressions. La rime ne nous donne que l'uni-
» formité des finales, qui est ennuyeuse, & qu'on
» évite dans la prose, tant elle est loin de frap-
» per l'oreille. Cette répétition de syllabe lasse
» même dans les vers héroïques, où deux mascu-
» lins sont toujours suivis de deux féminins *, &c.

Nous pourrions encore appuyer notre senti-ment sur l'autorité d'*Aristote* **, de *Denis*

---

* *Réflexions sur la Poétique*, &c. adressée à M. *Dacier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

** L'EPOPÉE SE DIT DU DISCOURS EN PROSE OU EN VERS. *Arist. Poet. ch.* 1.

M. *Dacier* fait, sur ce mot d'*Aristote*, la remarque suivante : » Comme le mot Ἔπος ne se disoit pas moins, » chez les Grecs, de la Prose que des Vers, ce Législateur » de la Poésie a fort bien pu comprendre, sous le nom » d'Epopée ou de Poëme Epique, les Discours en prose, » puisqu'en effet, ils peuvent être DE VÉRITABLES » POEMES ÉPIQUES. Nos bons Romans ne le sont-ils

*d'Halicarnasse* & de *Strabon*, qui soutiennent que la versification n'est pas essentielle à l'Epopée. Parmi les Modernes, cette idée se trouve répétée dans mille endroits. *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes*, disoit l'Abbé *Terrasson*, *c'est le Télémaque; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un* POEME, *il naîtroit de celui-là.* On ne fit point un crime à *la Motte-Houdart* de s'être ainsi expliqué dans une Ode lue & applaudie par toute l'Académie Françoise, à qui elle étoit adressée.

Notre âge retrouve un *Homere*
Dans ce POEME salutaire,
Par la vertu même inventé :
Les Nymphes de la double Cîme
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité.

M. de *Sacy* ne fut contredit par personne, lorsqu'il dit que *le Télémaque étoit un* POEME ÉPIQUE, *qui mettoit notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains.*

Ajoutons à ces témoignages celui de M. *Marmontel*, qui, en soutenant qu'il n'est pas de l'es-

---

» pas ? ... Ce n'est pas le Vers qui fait le Poëte c'est » l'invention, c'est l'imitation. « *Traduct. de la Poét. d'Aristote.*

sence

ſence du Poëme héroïque d'être écrit en vers, & en appelant *Télémaque* un POEME DIVIN *, n'a certainement rien prouvé en faveur de ſon *Béliſaire*.

Qu'il nous ſoit permis, en reſpectant des noms conſacrés par les ſuffrages unanimes de tous les ſiecles, de mettre dans la même balance l'*Iliade* & l'*Enéide*, avec l'immortel Ouvrage du Cygne de Cambrai. Et d'abord, le ſujet de ces deux Poëmes eſt-il auſſi heureux que celui du Poëme François ? Le plan en eſt-il mieux entendu, l'unité d'action mieux obſervée, les épiſodes amenés avec plus d'art, le nœud plus adroitement tiſſu, & le dénouement plus naturel ? *Homere* & *Virgile* ne le cedent-ils pas ſouvent à *Fénélon* du côté de l'intérêt général, des intérêts particuliers, de la vérité des caracteres, de la beauté des ſentimens, de la ſublimité de la morale ?

Un heureux ſujet, comme une phyſionomie heureuſe, prévient d'abord en ſa faveur; & *Télémaque*, annoncé dès le début, eſt déjà sûr de tous les cœurs. Les ſujets de l'Iliade & de l'Odiſſée, celui de l'Enéide, ſont ſans doute beaux aux yeux de l'imagination; ils ne ſont réellement intéreſſans que pour les Grecs & les

* *Poët. Franç. tom.* 2, *ch.* 13.

Latins. Le ſujet du *Télémaque* eſt d'un reſſort univerſel ; il prend ſa ſource dans la nature de l'homme : rien de plus touchant que la tendreſſe filiale ; rien de plus digne des vœux de tous les hommes , qu'un ſage & heureux Gouvernement.

*Achille* eſt preſque toujours bouillant & vindicatif ; *Ulyſſe* ſouvent faux & trompeur ; *Enée* foible & ſuperſtitieux. *Télémaque* eſt, ſans interruption, d'accord avec lui-même , courageux ſans férocité, politique ſans artifice , tendre ſans foibleſſe , ferme ſans opiniâtreté , ſage ſans oſtentation , paſſionné ſans excès. S'il paroît quelquefois faillir & s'égarer , ce n'eſt qu'une adreſſe de l'Auteur pour le rendre plus intéreſſant, & donner un nouveau luſtre à ſes vertus. Toutes les différentes circonſtances où il ſe trouve , ne ſervent qu'à mieux développer ſon caractere , ſans jamais le démentir , l'affoiblir ou l'excéder.

L'Iliade a pour but de montrer les ſuites funeſtes de la déſunion parmi les Chefs d'une armée ; l'Odiſſée, de faire ſentir ce que peut la prudence ſoutenue par la valeur ; l'Enéïde, de développer la piété jointe au courage & à la conſtance. La morale du *Télémaque* eſt mieux choiſie , plus étendue , plus touchante , plus univerſellement utile. Tous les peuples & toutes les conditions y peuvent trouver des leçons qui leur ſont

propres. Elle tend à former un Prince guerrier, législateur, équitable, vertueux, & par lui, des Peuples dociles, laborieux, vaillans, fideles & heureux. Elle enseigne l'art de gouverner des Nations différentes, les moyens de conserver la paix avec ses voisins, d'affermir un Royaume au-dehors par des forces toujours prêtes, de lui donner de l'activité au dedans par des ressorts bien concertés, de l'enrichir par le commerce & l'agriculture, d'en écarter le luxe, d'en prévenir la corruption & l'indépendance par de sages loix. Elle apprend, en un mot, à respecter la Religion, à écouter la voix de la belle Nature, à aimer son pere, sa patrie, à être citoyen, ami, malheureux, esclave même, si le sort le veut.

Dans l'exposition des événemens, le Poëte a su accorder la politique la plus profonde avec les idées de la justice la plus sévere. Son grand principe, d'après la Religion chrétienne, est de rappeler tous les hommes à la concorde & à l'union, d'établir entre eux une correspondance de secours mutuels, d'émouvoir tous les cœurs en faveur de l'humanité, & de les intéresser au sort des malheureux, de quelque Nation qu'ils soient. Un tel dessein ne pouvoit naître que d'une ame sensible, & il falloit un génie supérieur pour le rendre aussi intéressant.

Admirons encore dans cet Ecrivain incompa-

rable, l'idée ſublime & neuve d'avoir caché *Minerve* ſous la forme de *Mentor*. Par cette adreſſe heureuſe, tout devient poſſible à ſon Héros; le naturel & la vraiſemblance ſe trouvent toujours d'accord avec le merveilleux. Tout ſe fait dans ſon Poëme par des ſecours divins, & tout paroît opéré par des forces humaines. En cachant au jeune *Télémaque* l'aſſiſtance d'une Divinité toujours préſente, il a l'art de ne rien dérober à ſa gloire; la vertu du jeune Grec en eſt plus vigilante & plus ferme, ſes triomphes en ſont plus glorieux & plus ſolides, ſes dangers plus intéreſſans, ſes ſuccès plus flatteurs.

Tels ſont les excellens caracteres qui aſſûreront au *Télémaque* des Lecteurs dans tous les temps & chez tous les Peuples. C'eſt par ces heureux reſſorts qu'il fera éprouver, dans la poſtérité, les mêmes impreſſions qu'il produiſit dans ſon ſiecle.

Les Poëmes épiques écrits en vers perdent beaucoup dans la Traduction, tandis que le *Télémaque* conſerve ſes beautés originales dans les Langues où on l'a traduit. La Jéruſalem délivrée, le Paradis perdu, la Henriade, fatiguent, dégoûtent même dans une longue lecture, par la monotonie de la verſification. *Le Télémaque* ſe fait lire toujours avec le même intérêt. L'eſprit ne le quitte qu'avec le deſir d'y revenir, & tout Lec-

teur en ſent les beautés, parce qu'elles ſont tout à la fois ſublimes & naturelles. Qui pourroit, en effet, réſiſter aux charmes ſéducteurs d'une élocution qui pénetre l'ame, la remue, l'échauffe, & lui fait éprouver ſans fatigue les ſenſations les plus douces & les plus variées? « Quoique cet Ou-
» vrage, dit un des * Panégyriſtes de *Fénélon*,
» ſemble écrit pour la jeuneſſe, & particuliére-
» ment pour un Prince, c'eſt pourtant le Livre
» de tous les âges & de tous les eſprits. Jamais
» on n'a fait un plus bel uſage des richeſſes de
» l'antiquité & des tréſors de l'imagination. Jamais
» la vertu n'emprunta, pour parler aux hommes,
» un langage plus enchanteur, & n'eut plus de
» droit à notre amour. Là ſe fait ſentir davantage
» ce genre d'éloquence qui eſt propre à *Fénélon*;
» cette onction pénétrante, cette élocution per-
» ſuaſive, cette abondance de ſentiment qui ſe
» répand de l'ame de l'Auteur, & qui paſſe dans
» la nôtre; cette aménité de ſtyle qui *flatte tou-*
» *jours* l'oreille, & *ne la fatigue jamais*; ces *tour-*
» *nures* nombreuſes où ſe développent tous les
» ſecrets de l'harmonie périodique, & *qui*, pour-
» tant, *ne ſemblent être que les mouvemens natu-*

* Eloge de *François de Salignac de la Motte Fénélon*, &c. Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe en 1771, par M. *de la Harpe*.

» *rels de sa phrase*, & *les accens de sa pensée ;*
» cette *diction*, toujours élégante & pure, qui
» s'éleve sans effort, qui *se passionne* sans affec-
» tation & sans recherche ; ces formes antiques
» qui sembleroient ne pas appartenir à notre
» langue, & qui l'enrichissent sans la dénatu-
» rer ; enfin cette facilité charmante, l'un des
» plus beaux caracteres du génie, qui produit
» de grandes choses sans travail, & qui *s'épan-*
» *che* sans s'épuiser.

On souscrira toujours, avec M. *de la Harpe*, à la vérité de cet éloge, parce qu'il ne fait qu'énoncer ce que tout le monde avoit dans l'esprit & dans la bouche avant le Panégyriste ; mais on s'élevera toujours contre la témérité qui le porte à lui refuser le titre de Poëme. Nous voulons croire que ce sont des sentimens étrangers qui l'ont déterminé à faire cet outrage à un des plus glorieux monumens de notre Littérature. Il falloit peut-être se prêter aux idées du Tribunal qui devoit adjuger la couronne à son Discours ; il falloit rendre un hommage à l'Auteur de la Henriade, qui ne viendra cependant jamais à bout d'obtenir parmi nous les honneurs exclusifs de l'Epopée ; il falloit prendre le ton du siecle, parler au moins d'après le langage de convention établi dans certains départemens. Mais comment n'a-t-il pas senti que de fausses idées suggérées sont toujours froides & ré-

voltantes, quelque effort qu'on fasse pour les donner comme siennes ? Un siecle où l'on n'a pas rougi de comparer un fade & ennuyeux Roman (1) à un Poëme divin, est-il donc fait pour donner des loix, contre les décisions d'un siecle plein de lumieres & de goût, qui avoit déjà fixé la question ? Quand on est capable d'avancer (2) que *Boileau* ne doit être regardé que comme un simple Versificateur ; que tous les Littérateurs du siecle dernier, à l'exception de *Perrault*, de *Boindin*, de *Terrasson* & de *la Mothe*, n'étoient pas en état de fournir à l'encyclopédie une seule page qu'on daignât lire (3) aujourd'hui ; que *Racine* n'a jamais su peindre que des Juifs (4) ; que *Corneille* n'a fait que des Scenes, & pas une bonne Piece (5) ; que *la Fontaine* n'a fait tout au plus que trente bonnes Fables (6) ; que *J. B. Rousseau* n'est qu'un Poëte

(1) *Bélisaire*, que les amis de l'Auteur ont mis à côté du *Télémaque*.

(2) C'est ce qu'ont dit & écrit presque tous les Philosophes, depuis M. *Diderot*, jusqu'à M. *de la Harpe*.

(3) Voyez l'article PERRAULT, où nous rapportons le passage dans lequel M. *Diderot* soutient cette étrange assertion.

(4) Dans une note du quatrieme Chant du Poëme des *Saisons*.

(5) *Eloge de Racine*, par M. *de la Harpe*.

(6) *Question sur l'Encyclopédie*.

de sons & de beaux mots (1) ; que *Bossuet* n'est qu'un déclamateur (2) ; quand on ne craint pas de désigner maladroitement son siecle par les noms de *Diderot*, de d'*Alembert*, de *Marmontel*, de *Delisle* & de *St. Lambert* (3) : on ne peut aller que d'absurdité en absurdité, & qu'y mettre le comble par les derniers excès de l'injustice & de l'extravagance.

Avoir présenté *Fénélon* sous les traits qui lui assûrent les honneurs de l'Epopée, c'est n'avoir fait connoître qu'une partie de ses talens. Que les ennemis de sa gloire apprennent que dans ses autres Ouvrages il a de nouveaux titres pour exciter leur jalousie, & les humilier par sa supériorité. Rien de plus éloquent que ses *Discours*, &, entre autres, celui qu'il prononça pour le Sacre de l'Electeur de Cologne. Ce Discours est un vrai modele à proposer aux Orateurs Chrétiens, soit pour l'art d'appliquer, sans affectation, l'Ecriture Sainte, soit pour celui de savoir disposer, embellir & animer les productions de leur propre génie.

Ses *Œuvres philosophiques* auront toujours le

(1) *De la poésie lyrique*, par M. *de la Harpe*, Mercure de France, Avril 1772, premier vol.

(2) *Mélanges* de M. de *Voltaire*.

(3) *Question sur l'Encyclopédie*.

mérite de réunir la précision & la netteté à la méthode & à l'élégance. Cet Ouvrage, composé pour l'instruction du Duc de *Bourgogne*, son Eleve, offrira à la jeunesse un contre-poison victorieux contre les délires de notre espece de philosophie. ..

Dans ses *Réflexions sur la Grammaire, la Rhétorique, la Poétique & l'Histoire*, on admire le Littérateur éclairé, l'Erudit sans étalage, l'Homme de goût sans affectation. Quiconque les lira avec attention, ( & tout le monde devroit s'empresser de les lire ) y apprendra à éviter les écueils, à respecter les regles, à préférer le naturel au bel-esprit, les beautés réelles & solides au feu brillant & aux pensées recherchées, l'éloquence de tous les temps à celle du moment.

Il a fait encore des *Dialogues sur l'Eloquence* pleins de réflexions lumineuses qui, prouvant son génie, ne sauroient convenir qu'à des génies aussi heureux que le sien. Sans adopter son systême, qui donneroit peut-être plus de ressorts à l'imagination & aux vrais talens, les Orateurs Chrétiens doivent au moins en suivre les préceptes, & se garantir des défauts qu'il condamne.

Nous ne parlons pas de ses Ouvrages ascétiques; c'est à la piété à les juger. Il suffit de dire que la piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumieres, de plus d'onction, de plus de douceur,

de plus de persuasion, de plus de charmes, de plus de ressources enfin, pour se faire goûter. *Fénélon* étoit, dans les choses célestes, comme dans les choses humaines, toujours entraîné par la pente de son esprit à choisir dans tout ce qu'il y avoit de plus solide & de plus exquis. La piété étoit, pour ainsi dire, la seconde vie de son ame: pouvoit-il ne la pas faire respirer dans ses Ecrits, qui portent continuellement l'empreinte de son caractere ?

Il semble qu'un tel homme n'eût jamais dû essuyer de contradictions. On sait pourtant que la sensibilité de son ame le conduisit trop loin dans une matiere où il seroit beau de s'égarer, si la Divinité ne rejettoit elle-même tout excès. Ses sentimens sur l'amour de Dieu exciterent des débats. Mais sans aigreur dans la dispute, sans entêtement dans ses idées, sans acharnement contre ses Adversaires, l'Archevêque de Cambrai se contenta d'exposer ses raisons, & les abandonna dès qu'il eut lieu de connoître qu'il défendoit une mauvaise cause. Son Livre des *Maximes des Saints* fut condamné par lui-même, aussi-tôt qu'il eut été condamné à Rome.

Ce genre de triomphe, si glorieux pour sa mémoire, prouve que si l'esprit peut s'égarer, parce qu'il est faillible, la droiture des sentimens, l'élévation de l'ame, la générosité du cœur, sont des

ressources puissantes pour contenir l'amour-propre, & faire naître la véritable gloire du sein même de ce que les hommes vulgaires seroient tentés de regarder comme une humiliation. Il fit plus, il voulut éterniser lui-même sa soumission par un monument aussi respectable que magnifique. Le Soleil de la Cathédrale de Cambrai déposera toujours contre la folle opiniâtreté de toute espece de novateurs, & attestera la magnificence & la docilité du Pasteur qui en conçut l'idée & en fit le présent*.

Son désintéressement égaloit sa modestie. *Il vaut mieux*, répondit-il à celui qui lui annonça l'incendie de sa Bibliotheque, *il vaut mieux que le feu ait pris à mes Livres, qu'à la chaumiere d'un pauvre Laboureur.*

C'est à ces traits qu'il faut reconnoître sa véritable & sublime Philosophie, & non dans un Couplet absurde que M. de *Voltaire* lui impute, & qu'il n'a jamais fait. Cette anecdote impertinente a été démentie sur des preuves sans réplique ; & quand ces preuves nous auroient manqué, il eût suffi de dire. » Philosophes, *Fénélon* eût été votre » plus grand adversaire, ne lui imputez pas vo» tre langage. «

* Ce Soleil représente la Vérité, foudroyant plusieurs Livres d'erreurs, parmi lesquels on en voit un intitulé *Maximes des Saints.*

FENOUILLOT DE FALBAIRE, [*N.*] Auteur de plusieurs Drames médiocres qui n'ont eu aucun succès, malgré le goût de la multitude pour les tableaux tristes & déchirans. C'est dans les Greffes criminels qu'il en a pris les sujets; tel est du moins celui du *Fabriquant de Londres*, Piece en cinq Actes & en prose, jouée & sifflée au Théatre François en 1771. Tel est encore le sujet de l'*Honnête-Criminel*, qui, à la faveur du sentiment qui y regne, n'a pas laissé que de réussir sur des Théatres de Société. Il s'en faut bien cependant que cette Piece lugubre, quoiqu'en vers, ait autant de mérite que la *Piété filiale* de M. *Courtial*, qui a traité en prose le même sujet. Ce dernier a le talent du dialogue, & celui de marcher avec activité au dénouement; l'autre ne songe qu'à accumuler les incidens, & perd en déclamations & en soupirs un temps qui doit être employé à l'action.

FERRAND, [*Antoine*] Conseiller à la Cour des Aydes de Paris, sa patrie, mort en 1719, âgé de 42 ans.

Le naturel & la délicatesse font l'agrément du petit Recueil de ses Poésies; elles consistent en Chansons mises en musique par *Couperin*, en Madrigaux pleins de finesse, & en Epigrammes pleines d'enjouement & de sel. Si *Ferrand* n'a pas eu la force & l'énergie pittoresque de *Rous-*

*Jeau*, il avoit du moins autant de précision & de grace. L'Epigramme suivante suffira pour donner une idée de son talent.

D'amour & de mélancolie,
*Celemnus* enfin consumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux, oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier *Egerie*,
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'Amant,
L'infidelle l'avoit tarie.

FEUTRY, [*Amé-Ambroise-Joseph*] Avocat au Parlement de Douai, né à Lille en Flandres, en 1720.

Il est connu par de petits Poëmes, des Héroïdes, des Romances & d'autres Poésies propres à justifier le succès qu'elles ont eu. Parmi ses Poëmes, on doit distinguer *le Temple de la Mort*, & *les Tombeaux*. Aucun homme de Lettres n'oubliera ce Vers si caractéristique, où d'un seul trait digne de *Michel-Ange*, il peint le Temple de la Mort,

*Le Temps, qui détruit tout, en affermit les murs.*

Avec une versification, en général, noble, forte & élégante, ce Poëte auroit dû s'attacher à y répandre un peu plus de cette douceur, de ce moëlleux, qui, sans nuire à l'énergie, donne

si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'embonpoint aux Vers, & les fait paroître faciles.

M. *Feutry* s'est encore occupé de la Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois, dont la plupart sont des Romans qui trouvent encore des Lecteurs. Il a refondu celui de *Robinson Crusoé*, & a su en écarter les longueurs & les inutilités d'une maniere si heureuse, qu'il en a fait un Livre aussi amusant qu'instructif, & qui nous paroît digne de figurer parmi le petit nombre de bons Ouvrages nécessaires à l'éducation.

FEVRE, [ *Tannegui* LE ] Professeur de Belles-Lettres à Saumur, né à Caen en 1615, mort en 1672.

Son nom mériteroit d'être, en quelque sorte, consacré parmi nous à désigner le travail & l'érudition. Personne ne possédoit mieux les Auteurs Grecs & Latins, & ne s'est plus appliqué à les commenter, à les éclaircir, & à les faire paroître sur la Scene avec tout le cortége d'une Edition travaillée avec soin. Ses Notes sur *Lucien*, *Longin*, *Eutrope*, *Justin*, sur *Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phédre*, sont d'un Editeur consommé dans l'étude & la langue de ces originaux. Il n'a pas eu le même succès lorsqu'il a voulu écrire en François; ses différentes Traductions, ainsi que ses *Vies des Poëtes*

*Grecs*, sont d'un style pesant, inexact & trop sec.

*Le Fevre* fut le pere & l'instituteur de Madame *Dacier*, ce qui n'est pas une médiocre recommandation dans la République des Lettres. N'oublions pas qu'au mérite du savoir il joignit le mérite, plus estimable encore, des vertus sociales. Les Gens de Lettres peuvent apprendre, par son exemple, à se respecter mutuellement dans les succès & dans les malheurs. Il étoit ami de *Pélisson*. Malgré la disgrace de celui-ci, il eut le courage de lui dédier son Commentaire sur *Lucrece*, pendant qu'il étoit prisonnier à la Bastille, où l'on ne va pas ordinairement chercher ses *Mécenes*. Ce seul trait prouve l'élévation de son ame & celle de son Siecle. Le nôtre qui croit assez lourdement qu'on peut tout faire avec de l'esprit & des maximes, devroit se rappeler que l'esprit ne peut jamais donner qu'un foible droit à l'estime, & que des volumes de belles maximes ne valent pas un acte de générosité.

Nous avons aujourd'hui un homme de Lettres du même nom, Auteur d'une Tragédie, intitulée *Zuma*, qui, malgré le succès qu'elle a eu au Théatre, ne figurera jamais que parmi les Pieces médiocres. La Fable en est romanesque ; point de vraisemblance dans les incidens, des situations forcées, des caracteres peu prononcés ou peu soutenus, des Scenes assez théatrales, des

mouvemens très-pathétiques, un ſtyle aſſez noble & quelquefois élégant, voilà ce qu'elle offre à la critique & à l'éloge.

FLÉCHIER, [ *Eſprit* ] Evêque de Nîmes, de l'Académie Françoiſe, né à Pernes près d'Avignon en 1632, mort en 1710.

Si on excepte ſon *Hiſtoire de Théodoſe le Grand*, de toutes les parties des Belles-Lettres qu'il a cultivées, l'Eloquence de la Chaire eſt la ſeule où il ait réuſſi d'une maniere diſtinguée. On a comparé ſes *Oraiſons funebres* à celles de *Boſſuet*, ſans faire attention que les comparaiſons deviennent ridicules ou au moins inutiles entre deux Génies différens. Celui de *Boſſuet* étoit ſublime en tout; & celui de *Fléchier* ne paroît avoir eu en partage, que la nobleſſe des penſées & l'harmonie de l'élocution. Il eſt vrai qu'il poſſédoit éminemment ces deux qualités de l'Orateur, & que perſonne n'avoit porté auſſi loin cette derniere, dont on avoit eu long-temps la ſimplicité de croire que notre Langue étoit peu ſuſceptible. L'Oraiſon funebre de M. de *Turenne* peut être regardée comme un chef-d'œuvre, par la maniere dont les différentes qualités du Héros ſont développées, & par la chaleur du ſtyle, la beauté des traits qui s'y ſuccedent ſans appareil, ſans gêne, comme la vraie peinture

de chaque objet. Les autres Oraisons funebres qu'il a composées, sans avoir autant de mérite, n'en annoncent pas moins un talent particulier d'assortir la morale & l'instruction aux éloges des différentes personnes qu'il avoit à célébrer. C'est-là, comme dit M. *Mongin*, dans un de ses Discours académiques, » c'est-là qu'on est » étonné de voir dans un seul homme l'ame » universelle de plusieurs Grands Hommes, » l'ame du Guerrier, l'ame du Sage, du grand » Magistrat & de l'habile Politique; là il s'é- » leve, il change, il se multiplie, & prend tou- » tes les formes différentes du mérite & de la » vertu. La séduction est si forte, qu'on croit voir » tout ce qu'on ne fait que lire ou qu'entendre » Avec un Livre à la main, vous êtes trans- » porté dans un des siéges & dans des batailles; » c'est l'Orateur qui vous charme, & vous n'êtes » occupé que du Héros; c'est *Fléchier* qui par- » le, & vous ne voyez que le grand *Turenne*; » l'Art cache l'Orateur, & ne montre que le » grand Capitaine ou le grand Magistrat. »

Cet éloge ne feroit point au dessus des talens de l'éloquent Evêque de Nîmes, si on n'étoit obligé d'avertir en même temps ceux qui courent la même carriere, de se garder de le prendre en tout pour modele. Trop de penchant à mettre de l'esprit dans ses pensées, trop d'affectation

dans la ſymmétrie du ſtyle, trop de goût pour les antithèſes, ne pourroient produire & n'ont peut-être déjà que trop produit de mauvaiſes copies, parce qu'il eſt plus facile d'imiter l'eſprit des grands Orateurs, que leur génie. C'eſt ſans doute cette imitation mal entendue qui a altéré ſi fort, parmi nous, le vrai goût de l'Eloquence de la Chaire. On a cru pouvoir faire revivre les Grands Hommes, & plaire, à leur exemple, en ne prenant d'eux préciſément que ce qui les empêche d'être des Grands Hommes accomplis.

Il s'en faut bien que *Fléchier* ait toujours été entêté des défauts qu'on lui reproche. La maturité de l'âge & la perfection du goût les lui firent ſentir & éviter dans ſes derniers Ouvrages. Si ſes Oraiſons funebres & ſes Sermons perdent beaucoup de leur mérite par une élégance trop compaſſée, on peut dire que ſes *Inſtructions Paſtorales*, ſes *Diſcours Synodaux*, ſont bien éloignés d'une pareille affectation. Ceux qui n'ont jamais connu le véritable eſprit de la Religion, peuvent les lire : ils y reconnoîtront ſes vrais ſentimens & ſon langage. Ceux qui s'obſtinent à reprocher à l'Egliſe un caractere odieux de dureté, d'intolérance, n'ont qu'à parcourir les inſtructions qu'il donnoit à ſes Diocéſains pendant les troubles des Cévennes ; ils verront

comment un esprit vraiment pastoral sait allier la fermeté de la foi avec la charité qu'elle ordonne ; ils admireront des exhortations propres à affermir le courage des Ministres de la Religion, & à soutenir leur patience dans les persécutions ; ils seront pénétrés de respect & d'attendrissement pour cette douceur de morale, cette générosité de sentiment, cette indulgence qui plaint l'erreur en la combattant, cette magnanimité qui se refuse même la plus légere satisfaction, lorsque les persécuteurs les plus atroces sont devenus malheureux. C'est dans ces Ouvrages enfin que la Philosophie apprendra l'usage qu'on doit faire des lumieres & du sentiment, & que l'humanité n'a pas de consolation plus solide que la Religion, comme la Politique n'a pas de meilleur appui.

FLEURY, [*Claude*] Prieur d'Argenteuil, Sous-Précepteur des Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri*, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1640, mort en 1723; un des Ecrivains qui ont honoré le plus la France & les Lettres, par la supériorité & le bon usage de leurs talens.

Son *Histoire Ecclésiastique*, qui finit au Concile de Constance, est un des plus beaux & des plus utiles monumens élevés à la gloire du Chris-

tianiſme, & le titre d'une célébrité durable. Cette Hiſtoire réunit le ton qui convient à ſon ſujet, & les qualités qui caractériſent un grand Hiſtorien. Le plan en eſt vaſte, ſagement entendu, habilement exécuté. L'Auteur n'a point écrit, comme il l'annonce lui-même, pour repaître la vaine curioſité de ceux qui ne recherchent que des faits nouveaux & extraordinaires; il s'eſt encore moins propoſé d'amuſer les Eſprits oiſifs, qui ne liſent que ſuperficiellement ou pour ſe déſennuyer. Il a écrit pour des Eſprits ſolides, pour des Chrétiens jaloux de connoître leur Religion dans ſon origine, dans ſes progrès, dans ſes vrais caracteres; pour les ames droites qui liſent dans la vue d'acquérir des connoiſſances utiles & de devenir meilleures; pour les hommes de toutes les conditions qui n'ont ni le loiſir, ni la facilité, ni le talent de puiſer dans les ſources & d'en écarter ce que la prévention, l'ignorance & la ſuperſtition ont pu y mêler de faux, d'exceſſif & d'indigne de la divinité du dogme & de la ſainteté du culte. Pour remplir, avec ſuccès, un projet ſi utile, l'érudition, le diſcernement & le zele de l'Ecrivain ſe ſont pliés à tous les objets. Traduire avec autant de force que d'exactitude les Auteurs Grecs & Latins, analyſer avec clarté & préciſion les Peres de l'Egliſe, préſenter avec une ſimplicité élo-

quente la substance des décisions des Conciles ; raconter les événemens, ou plutôt les peindre de maniere que le Lecteur croit en être témoin, tel est le résultat du travail de M. l'Abbé *Fleury*. Toujours guidé par des lumieres sûres & un jugement sain, il a subjugué les matieres, afin de les rendre plus sensibles. Une critique sage lui a fait négliger les petits faits comme superflus ou comme étrangers au but de son Histoire, qui est de mettre au grand jour la doctrine de l'Eglise, sa discipline, ses mœurs. Autant il est sévere à proscrire les inutilités, autant il se montre attentif à circonstancier les grands événemens, à recueillir scrupuleusement les détails qui ont rapport aux traits instructifs & intéressans. Jamais l'ambition inquiete d'étaler ses propres idées, défaut ordinaire à la plupart des Historiens, ne l'entraîne à prévenir les réflexions du Lecteur ; il se contente de le mettre à portée de réfléchir lui-même, en se bornant à la simple narration. Par cette louable discrétion, l'esprit n'est occupé que des actions racontées ; il les voit, les saisit, les compare, les pese, les juge. L'illusion du récit est telle, qu'on ne s'apperçoit pas qu'on lit une Histoire : on ne voit qu'une suite non interrompue de tableaux, qui frappent, intéressent, & qu'on ne quitte qu'en conservant les impressions profondes qu'ils devoient produire. Il est fâcheux,

après cela, que la monotonie trop continue du style, qu'une narration lente & trop timide, affoiblissent, en quelque sorte, aux yeux des Lecteurs délicats, le mérite de cet excellent Ouvrage. Mais où l'Ecrivain est absolument exempt de ces défauts, & se développe avec une supériorité qui étonne, c'est dans les Discours préliminaires. Ils ont été imprimés séparément, & on peut les regarder comme des Chef-d'œuvres de raison, de critique, de style, par la pureté, la précision, la force & l'élégance qui y regnent. Ces Discours renferment la quintessence de tout ce qu'on a pensé de plus sage sur l'établissement, les progrès & les révolutions de la Religion Chrétienne. L'Auteur y est Observateur éclairé, profond Politique, Dissertateur plein de sagacité, toutes les fois qu'il s'agit de remonter aux principes des troubles, d'en faire connoître les dangers, & d'indiquer les moyens de les empêcher de renaître. *Bossuet*, en un mot, n'est ni plus lumineux, ni plus sublime, dans son Discours sur l'Histoire universelle.

N'est-il pas étonnant qu'un Historien, tel que M. l'Abbé *Fleury*, ait trouvé un Continnateur aussi médiocre, que le P. *Fabre*, de l'Oratoire ? Celui-ci a bien pu entreprendre de nous donner la suite de son Histoire ; mais en marchant sur ses traces, il n'a servi qu'à faire connoître la

supériorité de son modele. Si M. l'Abbé *Ducreux*, Auteur des *Siecles Chrétiens*, avoit un style moins inégal, ce seroit à lui qu'il appartiendroit de continuer cette Histoire, puisqu'au style près, ses *Siecles Chrétiens* annoncent toutes les qualités qu'on exige dans un Historien de l'Eglise.

Nous avons encore de M. l'Abbé *Fleury*, plusieurs Ouvrages estimés, dont les plus connus sont ceux qui ont pour titre : *Mœurs des Israëlites*, & *Mœurs des Chrétiens*. Le premier offre un tableau fidele de la vie, de la conduite, des usages, du gouvernement des Hébreux : le second, écrit avec une candeur & une onction peu communes, est en même temps une introduction à l'Histoire Ecclésiastique, & une éloquente apologie de la Religion.

On ne doit pas négliger de parler de son *Traité du choix & de la méthode des Etudes*, où il décrit la marche convenable à chaque Science en particulier ; ni de son Livre des *Devoirs des Maîtres & des Domestiques*, où une philosophie chrétienne prescrit aux uns des regles de conduite conformes à l'ordre & à l'humanité, & aux autres des leçons propres à régler leur dépendance & à rendre leur sort plus heureux.

2. FLEURY, Avocat au Parlement de Paris, sa patrie. Il s'appelle *François-Thomas*, & non

*Jacques ;* il eſt *vivant* , & non *mort :* double erreur, dont nous nous étions rendus coupables dans la premiere Edition , & qu'il nous a joliment reprochée par une Lettre inſérée dans le *Mercure* du mois d'Avril 1773.

Nous voudrions bien pouvoir également, en faveur de cette Lettre , réformer ce que nous avons déjà dit de ſes Poéſies , & nous joindre aux *ſix Journaliſtes qui ont honoré ce* Poëte *d'éloges fort au deſſus de ſes eſpérances*, comme il nous en aſſûre ; mais les raiſons de M. *François-Thomas Fleury* ne nous ont pas paru aſſez concluantes. Il a beau ſoutenir qu'il s'eſt débité deux mille exemplaires de ſon Recueil ; il n'a pas fait attention, ſans doute, que deux mille Acheteurs ne ſuppoſent pas toujours deux mille Lecteurs, & encore moins deux mille Approbateurs. D'ailleurs, en avançant *qu'on ne lit point ſes Poéſies*, nous n'avons pas prétendu dire qu'on ne les a point lues, mais bien qu'on ne les liſoit plus. L'étonnement qu'on a témoigné des plaintes de M. *Fleury*, eſt malheureuſement venu à l'appui de cette aſſertion. Nous n'aurons pas plus d'égard à la priere qu'il nous fait de ſupprimer ſon article dans cette Edition. Il faut inſtruire, autant qu'on le peut, les jeunes Auteurs, par les diſgraces de la médiocrité. C'eſt pourquoi nous répéterons :

» Le

» Le Recueil de ses Poésies offre une Col-
» lection de Fables, d'Epîtres, de Chansons,
» de Madrigaux, d'Epigrammes, qu'on peut
» placer parmi les Ouvrages qu'on ne lit point;
» de la Prose en mesure & en rime, voilà tout
» ce qu'on auroit à regretter. Ses Chansons,
» pour la plupart, ont eu cependant de la vogue
» dans les Sociétés Bourgeoises. La Musique,
» sans doute, est le principe de cette petite for-
» tune; car il est certain que M. *Fleury* a le ta-
» lent de parodier les Airs, & d'y appliquer des
» paroles avec justesse. «

FONCEMAGNE, [*Etienne* LAUREAULT DE] de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions, né à Orléans en 17..

Nous ignorons s'il a fait d'autres Ouvrages, que ses Lettres à M. de *Voltaire*, au sujet du Testament politique du Cardinal de *Richelieu*; mais ces Lettres, écrites avec autant de politesse que de jugement, donnent une idée avantageuse de son esprit, de son érudition, & de la facilité de son style. Il n'y a peut-être que M. de *Voltaire* dans le monde, capable de persister, après les avoir lues, nous ne disons pas à croire, mais à soutenir que le Ministre de *Louis XIII* n'est pas l'Auteur du Testament qui porte son nom. Les raisons de M. de *Foncemagne* sont si claires, &

folides, ſi bien appuyées ſur l'hiſtoire, ſur la vraiſemblance, qu'il eſt impoſſible de ne pas abandonner le ſentiment de l'Hiſtorien du *Siecle de Louis XIV*, qui n'a paru le ſoutenir depuis avec tant d'acharnement, que pour s'épargner la honte d'une rétractation. A quoi ſert donc la Philoſophie, ſi la conviction, au lieu de l'aveu de l'erreur, ne produit que de l'opiniâtreté? Il faut cependant remarquer, à la louange de M. de *Voltaire*, qu'il a au moins ſoutenu cette querelle ſans humeur, & même avec politeſſe.

FONT DE ST. YENNE, [*N.* DE LA] de l'Académie de Lyon, ſa patrie, né en 17..

Ses Réflexions ſur la Peinture, ſes Obſervations ſur le Poëme de l'*Art de peindre*, ſes Lettres critiques ſur *Cénie*, ſur l'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre*, & ſur quelques autres Ouvrages, n'ont eu qu'un ſuccès momentané. On remarque cependant beaucoup d'eſprit & de facilité dans ces différentes Brochures; mais elles devoient néceſſairement mourir, parce que les circonſtances qui y ont donné lieu, n'exiſtent plus.

FONTAINE-MALHERBE, [*Jean*] né dans le Dioceſe de Coutance en 17..

*Argillan*, ou *le Fanatiſme des Croiſades*, Tragédie en cinq actes, *le Gouverneur*, Drame en

prose, *le Cadet de Famille*, Comédie en un acte & en vers, n'ont eu, jusqu'à présent que les honneurs de l'impression, & ne méritent tout au plus de figurer que sur les Théatres de Société, où l'on accueille tout ce qui est nouveau. Ces Pieces ne laissent pas que de supposer beaucoup d'esprit & même un certain talent dans M. *Fontaine-Malherbe*; mais ce n'est que par un vrai talent qu'on peut se distinguer de la foule des Poëtes Dramatiques, qui, chaque jour, devient plus nombreuse, sans que l'Art fasse les moindres progrès.

Les petites Pieces de Poésie que cet Auteur a présentées au Concours des Prix de l'Académie Françoise, n'ont obtenu, jusqu'à présent, que les lauriers de l'accessit. Ce seroit toujours beaucoup, si le Public eût confirmé les éloges du Tribunal; mais le vernis philosophique, répandu sur le Poëme de *la Rapidité de la Vie*, & sur le *Discours en vers sur la Philosophie*, n'en a pas imposé aux vrais Connoisseurs sur le défaut d'intérêt, de poésie & de vrai talent qu'ils y ont remarqué; ce qui n'a pas empêché de regarder ces deux Poëmes comme très-supérieurs à ceux qui ont eu le Prix.

FONTAINES: [*Pierre-François* GUYOT DES] *Voyez* DESFONTAINES.

FONTANELLE, [ *Jean-Gaspard* DE ] né à Grenoble en 1737.

Avec plus de travail, ses Ouvrages, qui annoncent des dispositions heureuses, seroient parvenus à une plus grande perfection, & auroient eu de plus grands succès. Il est impossible de ne pas sentir que cet Auteur est en état de mieux faire, & que trop de rapidité & de négligence dans la composition, ôte aux productions de sa plume un caractere qui pourroit les rendre dignes de lui.

Dans sa Tragédie d'*Ericie* ou *la Vestale*, il n'a pas su assez réprimer les effervescences de son imagination : ses pensées sont souvent fausses, & plus souvent encore trop hardies. Malgré cela, cette Piece est supérieure à la *Mélanie*, si vantée dans le Mercure, où M. *de la Harpe*, qui travailloit à ce Journal lorsque cette derniere Tragédie parut, ne s'est point épargné les transports d'admiration. Le sujet, la marche, les caracteres, dans la *Vestale*, sont infiniment mieux présentés, mieux soutenus, l'intérêt plus vivement développé, le ton plus noble, plus tragique. Cette Piece a eu encore l'avantage d'avoir servi de modele à M. *de la Harpe*, qui, en qualité d'Imitateur, devroit être un peu plus modeste.

La Traduction des Métamorphoses d'*Ovide*, par M. de *Fontanelle*, annonce une plume sinon

aussi exercée & aussi élégante que celle de l'Abbé *Bannier*, qui a traduit le même Ouvrage, du moins plus exacte, & capable de faire passer, dans notre langue, les graces & la facilité de l'ingénieux Poëte de Sulmone.

FONTENAI, [*Louis-Abel*] Abbé, né à Castelnau de Brassac, Diocese de Castres, en 1736.

Après avoir fait passer dans notre langue plusieurs morceaux intéressans de la Littérature Italienne, & avoir publié un excellent *Dictionnaire historique des Artistes*, en deux gros vol. *in*-8°. il a succédé à M. de *Querlon* dans la rédaction des *Annonces & Affiches pour la Province*; & si cette Feuille a dégénéré du côté du style, elle n'a rien perdu du côté de la solidité des principes, de la justesse de la critique, & de l'honnêteté des jugemens. Aux qualités qui caractérisent le sage & bon Littérateur, M. l'Abbé de *Fontenai* réunit des mœurs douces & aimables, qui le font chérir & rechercher de tous ceux qui le connoissent personnellement.

FONTENELLE, [*Bernard* LE BOUVIER DE] de l'Académie des Sciences, dont il fut Secrétaire pendant 22 ans, de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions, & de plusieurs autres,

né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

Son nom peut servir à deux époques différentes dans l'Histoire, chez notre Nation : au développement de la Philosophie, & à la corruption du goût.

En envisageant M. de *Fontenelle* comme Poëte, il faut oublier, pour sa gloire, qu'il a fait des Tragédies, des Comédies, &c. & ne se ressouvenir que de l'Opéra de *Thétis & Pélée*. Ses autres Poésies paroîtront également médiocres à ceux qui préferent le naturel à l'affectation du Bel-esprit. Ses *Eglogues* sur-tout sont des entretiens de Petits-Maîtres raffinés, & non des Pastorales, dont la candeur & la simplicité doivent faire le premier agrément.

Comme Prosateur, il seroit dangereux de prendre, en tout, sa maniere d'écrire pour modele. La finesse & l'agrément trop recherché, qui regnent dans sa prose, sont des amorces séduisantes, propres à égarer les jeunes esprits. Les *Lettres du Chevalier d'Her****. sont aujourd'hui regardées, avec raison, comme l'antipode du style épistolaire. Les *Dialogues des Morts* ne sont que des assauts de pensées brillantes, où l'Auteur cherche plus à étonner par les Interlocuteurs disparates, qu'à instruire en développant le vrai caractere. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit la morale ; l'étalage de l'esprit ne peut que l'affoiblir. On ne goûte,

en ce genre, que ce qui part du cœur & de la raiſon.

Si l'Ecrivain dont nous parlons étoit réduit à la ſeule gloire d'avoir mis au jour de pareilles Productions, ſa célébrité auroit fini avec ſa vie, & même avant. Mais en reconnoiſſant les défauts du Bel-eſprit, on ne peut s'empêcher de rendre juſtice au Philoſophe. Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde les matieres les plus abſtraites; de revêtir de la clarté & des agrémens du ſtyle les ſujets les plus ingrats; de répandre dans ſes Ouvrages les connoiſſances les plus étendues ſans affectation, avec ordre & dans la plus grande préciſion; de dominer, par l'aiſance de ſon eſprit, tout ce qui ſe préſentoit ſous ſa plume, dans les genres les plus oppoſés & les plus difficiles; lui aſſure la gloire d'une intelligence prompte, fine, profonde, & celle du mérite rare d'avoir ſu communiquer aux autres, ſans effort, ce qui paroiſſoit, avant lui, au-deſſus de la pénétration du commun des Lecteurs.

C'eſt ce qu'il eſt facile de remarquer dans ſon Livre ſur la *Pluralité des Mondes*, dans ſon *Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, & dans les *Eloges* qu'il a faits de pluſieurs Académiciens.

Le premier Ouvrage fait admirer un eſprit lu-

mineux qui se joue de l'embarras des systêmes, procede avec dextérité à travers les contradictions, développe sans gêne les principes qu'il a établis, & fait adopter ses idées, non en faisant sentir la touche intime de la persuasion, encore moins la force de la conviction, mais par le talent de plaire & d'amuser. L'adresse & la subtilité sont la source de tout le prestige.

L'*Histoire* de l'Académie, aussi-bien que les *Eloges* des Académiciens, forment une espece d'Encyclopédie, où tous les genres de savoir se réunissent, & sont traités d'une maniere conforme à leur objet. L'Astronome comme le Moraliste, le Médecin comme le Géometre, le Chymiste comme le Méchanicien, le Philosophe comme l'Homme d'Etat, y reconnoissent l'Homme supérieur dans chacune de leurs parties, comme s'il ne se fût attaché toute sa vie qu'à elle seule.

On ne sauroit donc lui refuser la qualité d'esprit universel. Il n'a rien inventé, il est vrai, mais il a su se rendre propres les découvertes des autres, en y ajoutant des traits de lumiere qui n'ont pas peu servi à les faire valoir. Le Livre de *Vandale* sur les Oracles, fût tombé dans l'oubli, si sa plume ne lui eût prêté des agrémens, qui ont fait disparoître la sechereſse de l'Original. On sait que cette Traduction excita de grands débats, & que le P. *Baltus* entreprit de réfuter le systême du

Traducteur. La modération de M. de *Fontenelle*, dans cette circonstance, doit servir de modele à tout Auteur raisonnable. Il étoit Philosophe dans toute l'étendue du terme, & cependant il fut toujours éloigné de ce ton dogmatique, de ce style avantageux, de cet orgueil apprêté, de cette aigreur de ressentiment, de cette intolérance presque fanatique, qui fait le caractere dominant de ceux qui ne sont Philosophes que dans le sens actuel. S'il s'égara dans ses idées, il n'eut pas la témérité de les réduire en systême; s'il avança quelques propositions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté; s'il eût quelques démêlés littéraires, il les soutint constamment avec honnêteté, ou les termina par un silence, toujours sage quand on n'offre aux autres que des découvertes opposées aux idées reçues. Ces qualités rendirent au moins sa philosophie respectable dans ses sentimens, quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ses maximes.

On lui a reproché, dans la Société, un égoïsme qui rapprochoit tout de lui-même; c'est un grand défaut, sans doute, mais on peut le lui pardonner, en ce qu'il a pris soin de le cacher autant qu'il a pu, & qu'il n'a pas cherché à l'inspirer par ses Ecrits, comme nos Moralistes modernes qui en font la base du bonheur de l'humanité, & croient s'acquitter envers la Patrie, en-

vers le genre humain, par un amour universel pour les individus qui le composent.

L'Abbé *Trublet* a fait une espece de *Fontenelliana*, où l'Admirateur enthousiaste se fait sentir à chaque ligne. Ce n'est pas ainsi qu'on fait valoir les Grands Hommes; ce n'est pas non plus d'après de tels Panégyristes qu'on doit les juger. La finesse, les graces, l'abus de l'imagination, la subtilité de l'esprit dans le style : le même esprit doué de la plus grande pénétration, étincelant des plus vives lumieres, enrichi des plus vastes connoissances ; tels sont les défauts & les qualités qui fixeront le jugement qu'on doit porter de M. de *Fontenelle*, comme Littérateur & comme Philosophe.

FORBONNAIS, [VERON DE] Inspecteur Général des Monnoies de France, Conseiller au Parlement de Metz, né en 17..

Les Ouvrages de cet Auteur, qui sont en très-grand nombre, ont presque tous pour objet les Finances, le Commerce, & sont remplis d'excellentes vues. La maniere noble, facile, & souvent élégante avec laquelle ils sont écrits, eût été capable d'embellir & de faire goûter des Productions purement littéraires, s'il s'y fût attaché. M. *Thomas* en a senti tout le mérite, &

y a * puisé les principes d'administration & d'économie dont il a enrichi son *Eloge du Duc de Sully*.

FORCE, [*Charlotte-Rose* DE CAUMONT, Demoiselle DE LA] née en Guienne en 1650, morte à Paris en 1724.

On a d'elle seize Romans, dont quelques-uns sont en plusieurs volumes. Ils annoncent en général beaucoup d'imagination, de l'esprit & le talent d'écrire. S'il y régnoit plus de vivacité & de précision, on pourroit les préférer au déluge de Productions de ce genre dont le Public est inondé tous les jours. Ils ont un avantage qui doit les faire accueillir avec plus d'indulgence, c'est que l'histoire y est mêlée avec la fiction. Les Personnages qu'elle y introduit ont presque tous existé, & leurs aventures sont conformes au caractere qu'on leur connoît. On sent bien que l'exactitude historique y est très-peu observée ; mais tant d'Historiens ont donné des Romans pour des Histoires, que celles de Mlle de *la Force*, qui n'en ont pas la prétention, ne doivent pas être jugées à la rigueur. Ses *Contes de Fées* sont pleins de variété, d'intérêt & de morale.

* Voyez les *Recherches sur les Finances*, par M. *Veron de Forbonnais*.

Elle cultiva aussi la Poésie. On trouve dans son Poëme, adressé à la Princesse de *Conti*, & dans une Epître à Madame de *Maintenon*, des détails très-heureusement rendus. La fortune ne répondit pas à l'éclat de sa naissance, ni au mérite de son esprit, si on en juge par les Vers qu'elle adressoit à cette derniere.

Ton sort est glorieux, & le mien est fatal :
Nos aïeux, autrefois, marchoient d'un pas égal ;
Cependant entre nous que je vois de distance,
Et combien ton mérite y met de différence ! &c....

1. FOUCHER, [ *Simon* ] né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, a été surnommé le *Restaurateur de la Philosophie Académicienne*, dont il a composé une assez bonne *Histoire.* On doit lui savoir gré de l'Histoire ; mais la Restauration de la Philosophie des anciens Académiciens sera toujours d'un très-petit mérite auprès des gens sensés.

Il a composé outre cela une vingtaine d'Ouvrages qu'on ne prendra pas sans doute soin de restaurer. On estime pourtant celui qui a pour titre : *Dissertation sur la Recherche de la Vérité*, suivie d'un examen particulier des sentimens de *Descartes*. Malgré l'estime qu'on a pour cet Ouvrage, *Simon Foucher* ne sera jamais qu'un Philosophe très-obscur.

2. FOUCHER, [*Paul*] Abbé, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Cenſeur Royal, né à Tours en 1704.

On trouve dans le Recueil de l'Académie dont il eſt Membre, onze ou douze *Mémoires* qui complettent un Traité hiſtorique de la Religion des anciens Perſes. Il eſt facile de juger par eux, que M. l'Abbé *Foucher* joint le mérite des recherches à l'art de les mettre en œuvre, & à celui de les rendre agréables, intéreſſantes à la lecture. Si tous les Mémoires des derniers volumes du Recueil de la même Académie étoient travaillés avec autant de ſoin, on ne ſeroit pas dans le cas de ſe plaindre que l'érudition a dégénéré parmi nous. Ce n'eſt que d'après les ſources mêmes qu'on peut éclaircir les traditions obſcures. La répétition de ce qu'ont dit les Ecrivains ſecondaires ne porte qu'une lumiere foible, dont on reconnoît l'origine, malgré les efforts qu'on fait pour la cacher.

FRAGUIER, [*Claude-François*] Abbé, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1728.

Cet Auteur a ſu parer des graces de la Littérature les richeſſes de l'Erudition. La connoiſſance du Grec, du Latin, de l'Italien, de l'Eſpa-

gnol & de l'Anglois, n'affoiblit point en lui le véritable goût de sa Langue. Dans ses Poésies Latines, on trouve une élégance & une urbanité qui en rendent la lecture intéressante, quoique les différens sujets n'en soient pas toujours intéressans. Plein de la Philosophie platonicienne, il la mit en Vers Latins, sous le titre d'*Ecole de Platon.* Ce Poëme est marqué au coin d'un génie aussi facile qu'aimable ; l'Homme de goût, le sage Moraliste, l'Ecrivain élégant, s'y montrent tour-à-tour. Ce sont peut-être les plus beaux vers qu'on ait fait depuis *Ovide*, dont ils retracent la maniere.

L'Abbé *Fraguier* ne mérite pas moins d'éloges pour ses Ouvrages de pure érudition. Ses Dissertations, insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, sont autant de morceaux précieux qui enrichissent ce Recueil, & prouvent que la délicatesse de notre langue n'étoit pas moins familiere à leur Auteur, que celle des Latins.

FRANC, [ *Jean-George* LE ] ci-devant Evêque du Puy, aujourd'hui Archevêque de Vienne, né à Montauban 1714.

Un esprit éclairé, une raison droite, une littérature étendue, une théologie lumineuse, un style pur, facile, & souvent élégant, sont les principaux traits qui dominent dans ses Ouvrages, dont la

plupart ont pour objet la défenſe de la Religion contre les attaques des Incrédules. Celui qui a pour titre : *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, eſt un des meilleurs Livres qu'on ait fait en ce genre ; on y trouve une logique preſſante & des raiſonnemens auſſi clairs que profonds, qui ne laiſſent rien à deſirer au Lecteur. Cet Ouvrage eſt le plus sûr préſervatif contre la ſéduction des Ecrits philoſophiques. Il ſera toujours aiſé à un eſprit raiſonnable de ſentir une extrême différence entre l'Homme qui raiſonne ſur des principes ſolides, & le Diſſertateur captieux, dont les idées ne marchent qu'au haſard, & ſans aucune liaiſon.

L'*Inſtruction Paſtorale ſur la prétendue Philoſophie des Incrédules modernes* ne fait pas moins d'honneur au zele & aux talens de ce Prélat ; il y eſt également clair, également profond, également nourri de l'Ecriture ſainte & de l'Erudition littéraire. C'eſt principalement à cet Ouvrage qu'il doit les ſarcaſmes que feu M. de Voltaire n'a pas rougi de lancer contre lui. Cette *Inſtruction* demandoit des réponſes, & le prétendu *Evêque d'Athéopolis* n'y a répondu que par de fades bouffonneries. Telle eſt la méthode des *Dom-Quichotes* de l'impiété : ils ne ſont braves que lorſqu'il faut combattre des moulins à vent. Dès qu'ils rencontrent un Athlète réel, ils eſquivent

le combat, & croient suppléer, par des pantalonades, à ce qui leur manque du côté de la vigueur. Il est vrai qu'ils amusent par là le peuple & les esprits légers ; mais les esprits éclairés n'en reconnoissent que mieux leur foiblesse, & bientôt les sots mêmes seront forcés d'ouvrir les yeux au milieu de la fumée enivrante dont ils les repaissent.

M. l'Archevêque de Vienne a porté de nouveaux coups aux prétendus Sages de nos jours, dans un Ouvrage qui a pour titre : *la Religion vengée de l'Incrédulité par l'Incrédulité elle-même*, auquel on ne peut opposer que des réponses futiles ou de mauvaise foi.

On doit encore à ce Prélat, dont les mœurs n'ont jamais démenti les Ecrits, l'*Avertissement* adressé, par l'Assemblée générale du Clergé de France, tenue en. 1775, *aux Fideles de ce Royaume*, » *sur les avantages de la Religion & les effets pernicieux de l'Incrédulité* ; » Ouvrage plein d'éloquence & de cette raison qui éclaire & persuade les esprits les moins disposés à goûter la vérité. Pour mettre nos Lecteurs en état d'en juger, il nous suffira de citer une des réflexions de l'Auteur sur la doctrine désespérante de ceux de nos Philosophes qui n'offrent, pour toute consolation, à l'humanité souffrante ou malheureuse, que l'attente du néant & la résolution de le hâter par une mort volontaire. » Que signifie cette des-

» niere reſſource dans les ſouffrances? Elle veut
» dire que le malheureux doit être conſolé par
» la certitude de n'être jamais heureux; comme
» ſi l'on ſe flattoit d'encourager un Navigateur,
» battu de la tempête, en l'aſſûrant qu'il n'y a
» plus de port ni de rivage pour lui; mais que,
» devant être ſubmergé ſous les débris de ſon
» vaiſſeau, il ne tient qu'à lui de prévenir ce
» déſaſtre, & de ſe jetter dans la mer. »

FRANC, [*Jean-Jacques*] frere du précédent, *voyez* POMPIGNAN.

FRANCHEVILLE, [*Joſeph* DUFRESNE DE] de l'Académie de Berlin, né à Dourlens dans la Picardie, en 1704.

On eût pu d'abord être tenté de croire que ce nom, placé à la tête de la premiere Edition de l'*Hiſtoire du Siecle de Louis XIV*, étoit un de ces noms de guerre dont M. de *Voltaire* avoit coutume de parer le frontiſpice de ſes Ouvrages; mais il eſt très-aſſûré qu'il eſt celui d'un Auteur exiſtant. Le Public eût été cependant excuſable de s'y méprendre; car les Hiſtoires, les Journaux, les Ecrits polémiques de M. de *Francheville*, ſont abſolument inconnus aujourd'hui. Si cet Auteur eſt mort pour ſon compte, il vivra du

moins à la faveur d'une Production étrangere ; & son nom pourra figurer parmi ceux des Editeurs faciles & indulgens à l'égard des Ouvrages qu'ils donnent au Public.

I. FRANCOIS I, Roi de France. Nous le plaçons ici en qualité de Restaurateur des Lettres, & comme ayant été capable de les honorer par ses Ouvrages, si les soins du Gouvernement lui eussent permis de cultiver davantage ses talens pour la Poésie.

Ce Monarque a réuni dans sa personne les dons heureux qui font les Héros & qui forment les génies aimables. Intrépide, généreux, affable, spirituel, amateur de l'étude, & sur-tout de la lecture des Anciens, il procura aux Lettres, par ses bienfaits, ce qu'il auroit voulu leur procurer par ses travaux. Les Savans de toutes les Nations éprouverent sa libéralité, & la plupart furent appellés à sa Cour. Il fonda des Colléges, établit des Imprimeries, & fit adopter à la Jurisprudence la langue Françoise, au lieu de celle des Latins qui avoit été jusqu'alors en usage dans les Arrêts & dans les Contrats. Quelques morceaux de Poésie qui nous restent de lui, font juger qu'il auroit pu figurer avec éclat parmi les bons Poëtes que sa protection fit éclore. L'Epitaphe dont il honora le tombeau de la belle

*Laure*, en passant à Avignon, fait honneur à sa Muse :

En petit lieu compris, vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue & le devoir,
Furent vaincus par l'Amant de l'aimée.
O gentil ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ;
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le Disant.

2. FRANCOIS DE SALES, [*Saint*] Evêque & Prince de Geneve, sa patrie, né en 1567, mort à Lyon en 1622 ; Ecrivain au dessus de son siecle, & que le caractere de son génie ne rendra jamais inférieur aux siecles qui le suivront.

Quiconque voudra éprouver les impressions touchantes qui résultent de l'heureux accord de la Religion & de l'humanité, des talens & des vertus, n'a qu'à lire les Ouvrages de ce saint Prélat. Tout ce qui est parti de sa plume, est marqué au coin d'une raison lumineuse & d'une onction pénétrante. Le style de ses Productions est simple, naïf, facile, intéressant. Les Leçons de morale qu'elles contiennent, les regles de conduite qu'elles prescrivent, les préceptes qu'elles indiquent, les réflexions qu'elles présentent, sont propres à satisfaire, non-seulement le Chrétien fidelle, mais encore le vrai Philosophe, autant

que le Littérateur délicat. *Le Traité de l'amour de Dieu*, *l'Introduction à la vie dévote*, ses *Lettres* à différentes personnes & sur différens sujets, sont autant de chef-d'œuvres de lumieres & de sentiment, capables de domter les esprits rebelles, & d'émouvoir les cœurs endurcis.

De pareils Ouvrages feront toujours la consolation des ames droites & chrétiennes, & feront un puissant contrepoison contre les Productions désolantes de la Philosophie. Qu'on les lise donc, si l'on veut juger sainement du véritable esprit du Christianisme & des devoirs de la tendre & solide piété. Qu'on les lise, à l'exemple de l'illustre Archevêque de Cambrai, pour acquérir cet amour de la vertu, inséparable de celui de la Religion, ce naturel, ce ton de candeur, cet air de sérénité, si rares dans tous les Ecrits, & destinés cependant à en être le plus doux charme. Qu'on les lise, & on apprendra à connoître la solide gloire & l'usage qu'on doit faire des talens. Les malheureuses célébrités qui ne sont fondées que sur les ravages de l'esprit, se dissiperont avec les erreurs qui les ont enfantées. Il ne restera qu'un odieux souvenir des Perturbateurs de la raison humaine. Les noms des *Spinosa*, des *Collins*, des *Tindal*, des *Bayle*, &c. ne seront plus qu'un objet d'indignation; tandis que celui de l'Evêque de Ge-

neve, indépendamment des hommages de la Religion, sera consacré par l'estime & les éloges de la postérité. L'amour de l'ordre prévaut toujours contre les secousses turbulentes de la nouveauté : ceux-là seuls qui ont travaillé à le maintenir ou à le rappeller, peuvent être regardés comme la gloire & les vrais bienfaiteurs du genre humain.

3. FRANÇOIS, [*Laurent*] Abbé né en Franche-Comté, vers le commencement de ce Siecle.

M. de *Voltaire* a bien pu dire dans une Epître * :

> L'Abbé *François* écrit ; le Léthé, sur ses rives,
> Reçoit avec plaisir ses Feuilles fugitives.

il a bien pu ajouter dans une note destinée à éclaircir ces Vers : « Il y a, en effet, un Abbé » nommé *François*, des Ouvrages duquel le » fleuve Léthé s'est chargé entiérement. C'est » un pauvre imbécille qui a fait un Livre en » deux volumes contre les Philosophes ; Livre » que personne ne connoît ni ne connoîtra. » La fadeur de ces plaisanteries n'a pas empêché & n'empêchera pas qu'on ne rende justice aux Ecrits

* Epître à M. *d'Alembert*.

de cet Auteur. Les *Preuves de la Religion*, ainſi que l'*Examen des faits qui ſervent de fondement au Chriſtianiſme*, ſeront toujours aux yeux d'un Critique plus impartial, la réfutation de cet abſurde badinage. Ces deux Ouvrages, ſans avoir le mérite de l'élégance dont ils peuvent ſe paſſer, ont celui de l'intérêt, de la clarté, de la ſimplicité, de la facilité & de l'onction; qui vaut bien la ſéchereſſe, l'obſcurité, l'enflure, l'entortillage & la morgue des Productions philoſophiques.

Quel étrange délire que celui de s'acharner à déprécier des Auteurs eſtimables, en cherchant à les couvrir d'un ridicule qui n'attaque que le mauvais Plaiſant! *Boileau*, à qui la Philoſophie fait un crime de la Satyre, ſongea-t-il jamais à décrier ainſi un Ecrivain quelconque? Trouve-t-on, par exemple, dans ſes Epîtres, des paſſages tels que celui-ci, au ſujet de M. *de la Beaumelle*, *ce vil croquant contre qui tout honnête homme éclate, en attendant qu'on lui ait appliqué les fleurs de lis ſur la joue ou ſur l'épaule*? A-t-il jamais dit de quelqu'un *qu'il réclamoit, dans ſon grenier,*

*La Loi qui proſtitue ſa fille & ſa femme* *?

* M. de *Voltaire*, dans cette même Epître, dit cela de M. *Larcher*, qui n'eſt point marié.

Auroit-il traité d'*Ecolier impudent qui, mourant de honte & de faim, se fit Satyrique pour avoir du pain* *, un Critique estimable qui n'eût eu d'autre tort que d'éclairer la Littérature & de venger le bon goût ?

Telles sont cependant les précieuses saillies qui enrichissent l'*Epître* amicale de l'Auteur de *Zaïre* à M. d'*Alembert*. Ecrire ainsi à ses amis, n'est-ce pas donner une étrange idée & de l'amitié qui écrit, & de l'amitié qui reçoit ? Et la Réponse la plus honnête à de pareils *Epistoliers*, ne devroit-elle pas se borner à ce demi-vers d'*Ovide* ? *Nil mihi rescribas*.

4. FRANCOIS, [ *Louis* ] Avocat au Parlement de Paris, des Académies de Nancy, de Lyon, de Marseille & de Dijon, né à Neuf-Château en 1752.

Le Philosophe de Ferney a autant célébré celui-ci qu'il a décrié le précédent. Il est vrai que les talens prématurés de M. *François* pour la Poésie, méritoient d'être accueillis du Patriarche, de nos Poëtes. A l'âge de douze ans, il avoit été reçu dans les Sociétés Littéraires dont il est Membre. Il ne paroît pas que, depuis ce temps, il se soit encore attaché à des Ouvrages de grand

* C'est en ces termes qu'il parle de M. *Clément*.

genre. Une éruption trop précoce auroit - elle affoibli dans lui les germes du génie ? Nous aimons mieux croire que, par une prudence peu ordinaire dans ce Siecle, il préfere l'avantage solide de cultiver, dans le silence de l'étude, les heureuses dispositions qu'il a reçues de la nature, à l'éclat subit & passager d'une réputation trop prompte. L'exemple de tant de jeunes *Icares*, qui ont perdu leurs ailes dès le premier essor de leur vol inconsidéré, lui a sans doute fait sentir la nécessité de laisser croître & fortifier les siennes.

C'est ainsi que nous nous sommes exprimés sur le compte de ce Littérateur dans les précédentes Editions de notre Ouvrage. Depuis la derniere, il a publié différentes Pieces de Poésie, qui prouvent que ses talens ont fait des progrès sensibles vers la perfection. Tel est, entr'autres, son *Discours sur la maniere de lire les Vers*, remarquable sur-tout par le mérite d'une Versification variée, & par l'art d'exprimer noblement & avec élégance les choses les plus communes.

Cet éloge ne paroîtra pas suspect, quand on saura que M. *François* nous a adressé dans l'Almanach des Muses de cette année, une Epître pleine d'humeur, au sujet de ce que nous avions dit de la prématurité de ses talens. C'est un singulier spectacle de voir avec quelle constance les Petits-esprits crient

crient à l'outrage, depuis la finistre publication des *Trois Siecles*, & combien les blessures de leur amour-propre les rendent ingénieux à échauffer leurs partisans. Depuis que leur malheureux Auteur a osé parler de regles & de goût à des Poëtes bizarres & volontaires, de clarté & de méthode à des Prosateurs décousus & nébuleux, de force & de chaleur à des Ecrivains froids & symmétriques, de bons sens & de précision à des Moralistes enthousiastes & confus, de justesse & de raison à des Philosophes inconséquens & téméraires, dès-lors notre siecle, ce Siecle, grace à leurs prouesses, le plus ingénieux, le plus éclairé, le plus merveilleux, le plus heureux des Siecles, s'est vu, d'après leurs déclarations, méconnu dans ses richesses, calomnié dans ses lumieres, outragé dans ses prodiges, troublé dans sa félicité; dès-lors des milliers de bouches éloquentes se sont ouvertes à la plainte, aux clameurs, à la plaisanterie; dès-lors l'Abbé *Sabatier* n'a plus été qu'un *Cuistre*, qu'un *Polisson*, qu'un méchant *Critique* & un Critique *méchant*. Ainsi les animaux lucifuges se révoltent, par leurs cris, contre le jour qui les éclaire. Quand l'illusion s'est affermie par le succès, la vérité devient odieuse, son langage importune; on tâche en vain de ramener aux principes, on n'excite que des clameurs.

FRASNAY. [ *Pierre* DE ] On ne fait pas où est né cet Auteur ; mais, c'est une bien petite gloire perdue pour sa patrie. On le connoît par un mince recueil de Fables qu'il publia en 1751, sous le titre de *Mythologie*, *ou Recueil de Fables Grecques*, *Esopiques & Sybariques*, *mises en Vers François*. Ce seul titre suffit pour donner une idée de la justesse de son esprit. Confondre les Fables d'*Esope* & des autres Fabulistes avec la Mythologie, c'est la preuve d'un grand discernement. Il eût mieux fait d'intituler son Recueil : *Parodie des Fables d'Esope*, ou plutôt, *des Fables de la Fontaine*, ( car ce Monsieur de *Frasnay* a mis en Vers les mêmes Fables que celui-ci ), que d'annoncer son travail sous un titre qui le rend doublement ridicule. On l'a pourtant loué dans le Mercure.

*Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi.*

FRERET, [ *Nicolas* ] de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1749, Ecrivain également célebre & par l'étendue, & par l'abus du savoir.

Il n'avoit pas vingt ans, qu'il avoit déja fait plusieurs *Mémoires* très-savans sur presque tous les points de la Mythologie Grecque, & à vingt-cinq il fut reçu à l'Académie des Inscrip-

tions. L'Ouvrage par lequel il débuta dans cette Compagnie, fut un Discours sur l'Origine des François, lu dans une Séance publique, & suivi de l'emprisonnement de l'Auteur à la Bastille.

Son ardeur pour l'étude, qui étoit son unique passion, le soutint dans sa captivité. Mais s'il eût voulu se guérir de sa hardiesse & de ses erreurs, ce n'étoit pas dans les Ouvrages de *Bayle* qu'il devoit chercher ses délassemens. La lecture de ce Philosophe toujours flottant dans ses principes, non-seulement enhardit sa témérité, mais encore le rendit un Sceptique outré, & ôta à son esprit la faculté de trouver une assiette fixe.

Il ne faut donc pas s'étonner que la plupart de ses Ouvrages se ressentent de cette incertitude d'idées, fruit ordinaire d'une érudition indigeste qui marche au hasard, & n'a point d'étoile polaire pour la diriger. Tout à la fois Chronologiste, Géographe, Philosophe, Mythologiste, Grammairien, il n'est instructif que pour ceux qui savent écarter les erréurs, & s'attacher avec discernement aux bonnes instructions qu'il présente. Cette attention est sur-tout nécessaire dans son *Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne*, Ouvrage où il empoisonne & altere tous les faits qui contredisent ses idées, à peu près

comme certains tempéramens convertiffent en humeurs malignes tous les alimens qu'ils prennent. Sa *Lettre de Trafibule à Leucipe* eft encore plus dangereufe. On peut la regarder comme la quinteffence des fyftêmes de *Hobbes*, de *Spinofa*, & la fource où l'Auteur du *Syftême de la Nature* eft allé enfuite puifer fes rêveries. Jamais l'Athéïfme ne parut plus réduit en principe, quoiqu'adroitement enveloppé, que dans cette Production, qui annonce par-tout l'efprit dur & le cœur corrompu.

Ces deux Ouvrages n'ont paru qu'après la mort de M. *Freret*, & le zele de fes Editeurs a moins contribué à la gloire de ce Savant, qu'à fournir un répertoire aux Incrédules, à l'Auteur du *Dictionnaire philofophique*, entr'autres, qui s'eft fouvent paré de fon érudition.

Tel eft donc l'effet ordinaire de l'abus des talens ; ils deviennent un poifon entre les mains des Frénétiques qui s'en trouvent malheureufement pourvus. L'orgueil, l'indépendauce, l'entêtement, font tour-à-tour des preftiges qui les aveuglent ; &, égarés eux-mêmes par leurs propres illufions, ils deviennent une occafion d'égarement & de folie pour les efprits foibles & inquiets qui n'attendent que des fauffes-idées pour s'y laiffer entraîner.

Cependant il faut l'avouer, M. *Freret* eût pu

tenir un rang aussi illustre qu'irréprochable parmi nos célebres Littérateurs. » Ce Savant connoissoit, dit l'Auteur de son Eloge historique *, » tous les Romans & les Théatres de presque » tous les Peuples, comme si ses lectures n'a- » voient jamais eu d'autre objet... & l'on étoit » surpris d'entendre raconter les anecdotes lit- » téraires & politiques du temps par un homme » que les Grecs, les Romains, les Celtes, les » Chinois, les Péruviens, auroient pris pour » leur Compatriote & leur Contemporain. « Que ne bornoit-il là ses travaux ! On pourroit prononcer son nom, sans rappeller aux hommes sages & religieux celui d'un homme qui a attaqué le plus ouvertement le Christianisme, & fourni le plus d'armes aux extravagans adversaires qui l'ont attaqué après lui.

FRERON, [ *Elie-Catherine* ] des Académies d'Augers, de Montauban, de Marseille, de Nancy, d'Arras & des Arcades de Rome, né à Quimper en 1719, mort à Paris en 1776.

Est-il permis d'espérer que ce Journaliste puisse jamais trouver d'autres défenseurs que M. son fils, après les anathêmes lancés contre lui, durant

* Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

sa vie & depuis sa mort, par nos Littérateurs les plus célebres ? Seroit-on bien reçu à dire que personne n'étoit plus capable de remplacer l'Abbé *Desfontaines* ; que, né avec autant d'esprit que son prédécesseur, il l'a emporté sur lui du côté du talent de la Poésie, & qu'on peut en juger par son Ode sur la Journée de Fontenoy, & par d'autres pieces connues ; que les Auteurs Grecs & Latins lui étoient aussi familiers que ceux du siecle de *Louis XIV* ; qu'il a réuni la connoissance de plusieurs Langues étrangeres au mérite de bien écrire dans la sienne ; qu'il s'est montré supérieur dans l'art de faire l'analyse d'un Ouvrage, & sur-tout d'une piece de Théatre, quand il a voulu s'en donner la peine ? Seroit-il permis d'ajouter, que peu de Littérateurs ont eu le coup d'œil plus juste pour découvrir les défauts d'un Livre, le tact plus fin pour en sentir les négligences & les beautés ; qu'il a été long-temps le seul des Journalistes qui relevoit les fautes de langage aujourd'hui si communes, & qui, en matiere de style, ait su plus finement distinguer le simple du bas, le naturel du recherché, le sublime de l'enflure, le vrai du faux ?

Par respect pour les nouveaux Oracles de notre Littérature, nous nous garderons bien d'avancer des assertions si absurdes. C'est assurément sans

intérêt, comme sans ressentiment, qu'ils ont débité, M. de *Voltaire*, entr'autres, que *Maître Freron* n'étoit qu'un *Polisson*, un *Sicophante*, un *Ivrogne*, un *Ane*, un *Insecte*, une *Chenille*, un *Vermisseau*. Quels autres noms pouvoit-il lui donner, en voyant que, parmi les cent cinquante volumes qui composent le Recueil de son Journal, il n'y en a pas un où il n'ait l'audace de critiquer ceux qui passent pour nos meilleurs Ecrivains ? Il a eu beau dire que le goût & la gloire des Lettres étoient intéressés à cette sévérité ; que les défauts des Auteurs célebres sont beaucoup plus dangereux que ceux des Auteurs médiocres, qu'on n'est jamais tenté de prendre pour modeles ; qu'il est essentiel d'arrêter les usurpations des Tyrans littéraires, qui abusent de leur réputation pour renverser les Loix, & faire respecter jusqu'à leurs écarts : de pareilles raisons ne sauroient justifier ces attentats toujours impardonnables, si on fait attention aux génies qu'ils attaquent.

De quel crime de leze-Majesté poétique ne s'est-il pas rendu coupable, par exemple, en s'acharnant sans relâche contre M. de *Voltaire* ! A-t-il pu imaginer qu'on adopteroit ses décisions, lorsqu'on l'a vu vingt fois s'efforcer de prouver que ce premier Poëte de notre Nation n'est pas si infaillible qu'on le pense ; que ses Ouvrages ne sont

pas exempts de fautes contre la Langue & le goût; qu'il a avancé des erreurs & des mensonges; qu'il est injuste dans presque toutes ses Critiques, indécent & atroce dans ses diatribes; que tous ses Opéra sont détestables; que plusieurs de ses Comédies n'ont d'autre mérite que celui de la versification; que quelques-unes de ses Tragédies sont médiocres; que ses Histoires sont remplies de faussetés, ses Satyres de calomnies, ses Romans d'impiétés?

Mais ce n'est encore là qu'un des moindres crimes de feu M. *Freron*. Pour achever de nous convaincre de sa folle témérité, il n'a laissé échapper aucune occasion de fronder les Encyclopédistes & les Philosophes. Quoiqu'on n'ait cessé de lui dire qu'il ne sauroit trop respecter ces hommes qui honorent notre Nation par leur littérature, autant que par leurs lumieres & leurs vertus, il n'a pas craint de les qualifier d'Ecrivains bizarres, de les accuser d'être vindicatifs, intolérans, orgueilleux, égoïstes, pleins de morgue. Il leur a reproché de corrompre le goût par des paradoxes & des exemples, les mœurs par des principes qui tendent à troubler & à renverser toute société. Qui ne sait cependant que ce sont les plus ardens Prédicateurs de la modération, de la tolérance; qu'ils n'ouvrent la bouche que pour recommander la modestie, & jamais pour parler d'eux-

mêmes ; que tous leurs Ecrits dépoſent en faveur du reſpect qu'ils ont pour la Religion ; la Nation, les Loix, & toute autre eſpece d'autorité.

Le moyen, après cela, que la raiſon ſoit de ſon côté !

La juſtice y eſt-elle davantage? Liſez ſes Feuilles, & vous verrez que M. *Diderot*, qui a tant écrit, tant écrit, n'a pas fait encore un bon Livre ; que M. d'*Alembert*, Traducteur de pluſieurs morceaux de *Tacite*, n'entend pas le Latin, & que ſes *Mélanges de Littérature*, ſi eſtimés de tous ſes amis, ſont écrits avec ſéchereſſe & avec froideur ; que de tous les Ouvrages de M. *Marmontel*, on ne lit plus que quelques-uns de ſes *Contes* ; que M. *Thomas* eſt moins éloquent que bourſoufflé, plus compilateur & copiſte, que cenſeur & original ; que M. *de la Harpe*, qui a traduit *Suétone*, a beſoin d'étudier encore la Langue des *Céſars* ; que les Extraits qu'il a fournis au *Mercure*, ſont plus apprêtés que ſavans ; que ſon égoïſme enfin le rend d'abord inſupportable & enſuite ridicule. Comment s'expliquer de la ſorte, & avoir le ſens commun ?

Ajoutons qu'incapable de ſentir combien le ſiecle des lumieres doit l'emporter ſur le ſiecle du goût, il a eu la ſimplicité de prendre la défenſe des *Corneilles*, des *Racines*, des *Crébillons*, contre MM. de *Voltaire* & de *Saint-Lambert* ; celle

de *Despréaux* & de *J. B. Rousseau*, contre MM. *Diderot*, *d'Alembert*, *Marmontel*, *Condorcet*, &c, qui, cependant, ont fait leurs efforts pour démontrer que l'on n'étoit pas Poëte, & que l'autre n'étoit qu'un Versificateur.

Après de si lourdes méprises, quel contraste ! Des éloges prodigués aux Littérateurs les plus minces ; de l'indulgence pour des Productions foibles ; de l'encens pour des minuties. M. *Freron* nous apprend, il est vrai, » qu'il avoit à » craindre le mécontentement de plusieurs puis- » sans *Mécènes* pleins d'entrailles pour leurs » chers petits Rimailleurs, ou leurs insipides » Romanciers ; que ses amis ont été cent fois le » trouver lorsqu'il paroissoit un Ouvrage nou- » veau, pour l'engager à n'en pas dire du mal, » parce que l'Auteur étoit vivement protégé par » tel Prince, ou tel Duc, ou telle Dame, qui » ne manqueroit pas d'employer contre sa per- » sonne & son Journal toutes les ressources du » crédit. * »

Que ne s'étoit-il fait Philosophe, ce M. *Freron* ! il auroit pu alors impunément attaquer les Grands Hommes, donner des Brevets d'honneur aux petits, en obtenir un pour lui-même, &

---

* voyez l'*Année Littéraire*, 1754, *tom.* 3.

espérer de figurer, après sa mort, dans le Calendrier des véritables Gens de Lettres.

FRESNAYE, [*Jean* VAUQUELIN, sieur DE LA] mort en 1620.

Ami de *Malherbe*, & son compatriote, il s'exerça comme lui, dans la Poésie, sans avoir les mêmes talens, & n'eut pas, par conséquent, les mêmes succès. On lui doit cependant le premier exemple du mêlange de la Prose avec les Vers, genre de composition tout à la fois commode, & capable de faire naître l'agrément & la variété, quand un esprit fécond & délicat sait le manier à propos. Il est aussi le premier qui ait donné des Idylles en notre langue.

Le Public doit toujours un tribut de reconnoissance à ceux qui lui ont procuré quelque nouveau plaisir. Il n'en est pas certainement dans la Littérature comme dans la Noblesse : l'Auteur d'une grande Maison est ordinairement un homme d'un grand mérite, & c'est de lui qu'on se fait gloire de dater ; tandis que le plus souvent un Ecrivain obscur est l'inventeur d'une nouvelle génération poétique. Mais son obscurité n'est pas une raison pour se dispenser de l'hommage qu'on doit à son invention.

FURETIERE, [*Antoine*] Abbé de Chalivoy,

de l'Académie Françoise, né à Paris, en 1620, mort en 1688.

Il fut exclu de l'Académie, parce qu'on l'accusa d'avoir profité du travail de ses Confreres pour composer le *Dictionnaire Universel* qui porte son nom. On vit dans cette occasion un procès intenté pour des mots. *Furetiere* défendit sa cause avec vivacité ; mais les injures qu'il ajouta aux raisons, la lui firent perdre. Son Dictionnaire fut néanmoins donné au Public quelques années après sa mort, & eut même plusieurs Editions ; on pouvoit le regarder comme le meilleur en ce genre, avant que le Dictionnaire de Trévoux eut paru.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, au sujet de ce dernier, qu'à force d'avoir cherché à l'enrichir, on l'a tellement surchargé d'exemples & augmenté de volumes, qu'on en a rendu l'usage aussi difficile que l'acquisition coûteuse. L'abrégé qu'on en a donné, a un autre inconvénient ; il est trop succinct & trop dépourvu d'autorités. Dans les Ouvrages d'utilité publique, il n'est pas moins essentiel d'éviter une amplification indiscrete, qu'une abréviation famélique.

*Furetiere* est encore connu par le *Roman Bourgeois*, production burlesque qui pourroit être agréable, si le Roman comique de *Scarron* n'en surpassoit la plaisanterie.

FURGAULT, [*Nicolas*] Professeur Emérite en l'Université de Paris, né dans le Diocese de Châlons, en 1706.

Nous parlerons toujours avec estime de ceux qui, comme lui, se sont occupés avec succès de l'instruction de la Jeunesse. Non-seulement il a rempli avec mérite cette utile fonction; il a encore su profiter de ses momens de loisir pour étendre davantage l'utilité de ses travaux. Sa *Grammaire Grecque*, destinée à faciliter l'intelligence de la Langue d'*Homere* & de *Platon*, est un Traité aussi clair que méthodique, de tout ce qui est nécessaire pour remplir le but qu'il s'est proposé. En fait de Livres élémentaires, le nombre des Editions est une preuve de la bonté de l'Ouvrage : le sien a été réimprimé plusieurs fois. Pour completter son Cours d'enseignemens, à cet égard, il a donné depuis un *Dictionnaire d'Antiquité Grecques & Romaines*, qui ne doit pas être confondu avec ces Compilations faméliques, que le commandement d'un Libraire fait éclore sous une plume mercenaire, auxquelles la précipitation & la négligence président, & que le Public réprouve, en murmurant contre le Compositeur & le Vendeur. Il paroît, au contraire, travaillé avec soin; il annonce une étude profonde & réfléchie, une critique éclairée, & l'Auteur a l'attention de n'y

rien avancer, qui ne soit puisé dans les sources, & appuyé sur le texte des originaux.

FUZELLIER, [ *Louis* ] né à Paris, mort en 1752, Poëte médiocre, qui a successivement travaillé pour les trois Théatres, avec plus de facilité que de génie. De toutes les Pieces qu'il a composées, il n'y en a guere que trois ou quatre qui ayent eu des succès durables, *Momus Fabuliste*, Comédie en un Acte & en prose, eut trente représentations. On sait que cette Piece est une critique ingénieuse des Fables de *la Mothe*. Les autres Drames de *Fuzellier*, qui ont réussi, appartiennent au Théatre de l'Opera, où l'on donne encore *le Carnaval du Parnasse*, & *les Fêtes Grecques & Romaines*.



G

GACON, [*François*] Prieur de Baillon, né à Lyon en 1666; mort en 1755, Versificateur satyrique, qu'on surnomma le Poëte *Sans fard*, & qui auroit eu besoin d'en employer pour relever la platitude de ses Satyres. Ce genre de composition est inexcusable, quand la bile & la grossiéreté y regnent; & l'on se rend justement odieux, quand, en disant du mal des autres, on fournit, par la maniere, des armes légitimes contre soi.

On peut à *Despréaux* pardonner la Satyre;
Il joignit l'art de plaire, au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de sa piqure adoucir les douleurs. *

Pour *Gacon* & tous ses Imitateurs, ils ne doivent attendre que l'indignation, ou pour mieux dire, le mépris public. Ses *Discours satyriques sur toutes sortes de sujets*, ne sont effectivement qu'un Recueil de platitudes rimées, dont la pensée & l'expression offrent un objet de dégoût continuel au Lecteur. Son *Homere vengé* est un Ouvrage pi-

* Discours sur l'Envie, par M. de *Voltaire*.

royable où il n'y a que des injures. Il y fait un reproche à *la Mothe Houdart* d'être aveugle, ce qui est une atrocité. Plus d'un Philosophe a souvent reproché à ses Adversaires leur naissance, leur état, leur peu de fortune. La richesse, l'opulence, la noblesse, le crédit, seroient-ils donc des titres pour avoir raison en littérature ? Et la justesse & la vérité des idées doivent-elles plier sous de semblables autorités ? La Critique a ses bornes. Tout ce qui ne contribue pas à prouver la bonté d'une cause, la décrédite nécessairement. L'*Homere vengé* donna lieu à cette Epigramme :

En vain des siecles triomphant,
De l'Univers entier *Homere* eut le suffrage ;
Le plus honteux revers l'attendoit dans notre âge :
*Houdart* l'attaque, & *Gacon* le défend.

*Gacon* a fait aussi un *Anti-Rousseau*, qui renchérit encore sur la turpitude de ses autres Ouvrages. Les injustices, les calomnies, les imputations y forment un tissu d'abominations qui révolte. La honte d'avoir marché sur les traces de *Gacon* est bien propre à humilier ceux qui, depuis lui, ont attaqué notre *Horace* François. Autant il est humiliant pour ses Adversaires de se trouver en mauvaise compagnie, autant il est glorieux pour lui de n'avoir eu que des Adversaires qu'on peut justement mépriser.

GAICHIEZ, [ *Jean* ] Oratorien, de l'Académie de Soissons, mort à Paris en 1731, âgé de 83 ans.

Cet Auteur a peu écrit, & n'a pas même mis son nom à ses Ouvrages, attention qui ne peut être que le fruit d'une timidité excessive, ou d'une très-grande modestie. A juger de son mérite par son Livre des *Maximes sur le Ministere de la Chaire*, il pouvoit, avec assûrance, se montrer au grand jour. On ne sauroit trop desirer que cet Ouvrage fût plus connu; il contient dans un petit espace ce que nous avons de plus sensé & de mieux écrit sur cette partie de l'Art oratoire. Dès qu'il parut, on l'attribua à *Massillon*, qui prouva qu'il n'en étoit pas l'Auteur, par les grands éloges qu'il lui donna, éloges que cet Ouvrage obtiendra certainement de la part de tout Lecteur capable de sentir & d'apprécier la solidité des préceptes, la profondeur des réflexions, l'énergie & la précision du style. M. de *Voltaire* en est un exemple. Il n'a pas craint de se faire honneur de plusieurs maximes qui y sont énoncées, entre autres de celle-ci, ajoutée à l'article *Despréaux*, dans les dernieres Editions du *Siecle de Louis XIV*. « Un » principe proposé d'un ton sententieux, fait im» pression, & on le retient. *Les sentences sont les* » *proverbes des honnêtes gens, comme les pro-*

» *verbes sont les sentences du Peuple.* » Chap. 7. Maximes x. Edition de 1711.

GAILLARD, [*Gabriel-Henri*] Avocat au Parlement, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Soissons en 17.., Littérateur moins célebre que plusieurs de ses Confreres de l'Académie, quoiqu'il leur soit supérieur, à bien des égards, par ses talens & le mérite de quelques-uns de ses Ouvrages, ce qui ne suppose pas qu'ils soient excellens. Il a cultivé différentes branches de la Littérature; & ses Productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent en général l'homme instruit, l'observateur éclairé qui connoît les hommes, & sait peindre les vices & les vertus avec les couleurs qui leur sont propres; mais trop de diffusion, quelquefois de la sécheresse, & assez souvent un ton peu naturel, défigurent son style, & l'excluent du nombre des bons Ecrivains. Ses *Mélanges littéraires* & son *Histoire de François I*, l'emportent sur ses autres Productions, parce qu'il y a pris plus de soin d'éviter les fautes que nous venons de lui reprocher. Nous ne parlons point de sa *Rhétorique des Demoiselles*, ni de sa *Poétique à l'usage des Dames*: ces Ouvrages sont d'une médiocrité qui humilie sa plume. Quant à ses

petites Poésies, elles seroient plus piquantes, si les apostrophes & les exclamations n'y étoient pas trop répétées, si le style en étoit aussi doux & aussi moëlleux, que la versification en est vive & serrée.

L'*Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre*, que cet Auteur a publiée depuis la derniere Edition de notre Ouvrage, ne prouve pas qu'il ait perfectionné sa maniere d'écrire. Outre que le plan en est défectueux & la marche de l'Histoire trop lente, trop méthodique, le style en est communément sec & monotone.

On dit que M. *Gaillard* est chargé de la partie littéraire du *Journal des Savans*; c'est que, depuis quelques années, depuis sur-tout que la Philosophie cherche à s'emparer des Tribunaux littéraires, ce Journal est devenu, comme la plupart des autres, un dépôt d'encens pour les Philosophes du jour, ou de critiques injustes à l'égard de ceux qui ne le sont pas.

GALLAND, [ *Antoine* ] né dans la Picardie en 1646, mort en 1715.

La Traduction des *mille & une Nuits*, est le fruit de son habileté dans les Langues Orientales. Ces Contes, faits pour amuser des enfans, ne laissent pas d'être lus avec avidité, parce que tous les hommes s'enflamment aisément pour le

merveilleux, & que la fécondité qui caractérise l'imagination arabesque, y a répandu certains traits capables de flatter un moment les esprits. Malgré cela, ils sont diffus, foiblement écrits, & insipides. La lecture de ces bizarreries n'a pas été cependant inutile à plusieurs Gens de Lettres. Les uns y ont puisé le sujet d'une Comédie ou d'un Opéra comique; les autres le sujet d'une Fable, d'une Nouvelle ou d'un Roman.

Les Contes des deux premiers volumes commençoient tous par ces mots: *Ma chere Sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.* Des jeunes gens ennuyés de cette éternelle répétition, en firent une critique, où la plume n'entra pour rien, & qui corrigea l'Auteur. Ils allerent une nuit d'hiver frapper à la porte de M. *Galland*, qui courut en chemise à la fenêtre pour savoir ce qu'on vouloit. Après l'avoir laissé se morfondre pendant quelque temps, en lui demandant toujours s'il étoit M. *Galland* lui-même, Auteur des mille & une Nuits, & celui-ci leur ayant répondu qu'oui: Monsieur *Galland*, lui dirent-ils, *si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.*

Ces *mille & une Nuits* nous ont attiré un déluge d'autres Contes, qui, pour la plupart, sont si insipides, qu'on pourroit dire, au con-

traire, à leur Auteur : *Dormez & ne nous faites point de Contes.*

GALLOIS, [ *Jean* ] Professeur en Grec, au Collége Royal, de l'Académie Françoise & de celle des Sciences, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1707.

Le *Journal des Savans* qu'il se chargea de continuer seul, après la mort de M. de *Sallo*, est un monument non équivoque de l'étendue de ses connoissances. Ce genre de travail en exigeoit un grand nombre, & de très-pénibles à acquérir. L'Abbé *Gallois* s'y étoit disposé par une étude opiniâtre, qui le mit à portée de remplir sa tâche avec succès. Il savoit le Grec, l'Hébreu, le Latin, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, l'Anglois, & les Langues Orientales ; il étoit tout à la fois Géometre, Physicien, Littérateur, Théologien, versé dans l'Histoire, Philosophe, & excellent Critique. *Vigneil-Marville*, l'Abbé *Bourzeis*, l'Abbé *Fraguier*, *Fontenelle*, &c. ont rendu les plus grands hommages à son mérite. Le Journal passa dans ses mains en 1666, & il le poussa jusqu'en 1674. Les volumes qui sont de lui, offrent une variété si étonnante de matieres, qu'on a peine à se persuader qu'un seul homme ait pu y suffire. Les extraits qu'ils contiennent, sont d'un esprit consommé dans chaque

Sciences. Les réflexions, la critique, les discussions, l'art d'analyser les matieres, s'y montrent tour-à-tour, jamais hors de propos, & répandent la lumiere sur les objets les plus abstraits.

C'est ici le lieu de remarquer que le *Journal des Savans*, qu'on peut regarder comme le pere de tous les Journaux, n'a pas été, même dans sa naissance, aussi recherché qu'il le méritoit. On peut dire cependant que, depuis son origine jusqu'à nos jours, il a été composé par des Savans célebres & d'habiles Littérateurs. Peut-être la sécheresse qu'on lui a toujours reprochée, est-elle cause de cette indifférence. Peut-être les Sciences & les Arts, auxquels il s'attache plus particuliérement, en éloignent-ils le commun des Lecteurs. Où plutôt, n'est-il pas vraisemblable que sa forme analytique, & l'attention qu'il a eue pendant long temps à ne porter aucun jugement sur les Ecrits, n'ont pas peu contribué à ce discrédit? Ce n'est pas ainsi qu'il procéda dans son établissement: le mérite & les défauts des Ouvrages y étoient appréciés avec autant de lumiere que de courage & d'équité. Il est vrai que cette liberté de prononcer sur les Écrivains, qui, en général, ne demandent que des Panégyristes, lui attira des disgraces, & en occasionna la suppression pour quelque temps; mais l'autorité comprit bientôt qu'il n'étoit pas moins essentiel de

maintenir les loix de la Littérature, que celle de la subordination dans les autres ordres de l'Etat; qu'il sera toujours avantageux aux Littérateurs d'être instruits, redressés & contenus dans les bornes qu'ils ne devoient pas franchir; que le bon usage des connoissances & des talens est un objet essentiel à l'intérêt & aux agrémens de la société; que l'abus de ces deux puissans ressorts, dignes de toute l'attention de la Politique, entraîne toujours des suites dangereuses; qu'un Esprit éclairé, courageux, inflexible, mérite de l'encouragement, & ne doit point être livré à d'injustes persécutions. Alors l'Abbé *Gallois* se vit protégé par le Monarque, & soutenu par le Ministere. Sa critique n'eut plus d'autres entraves que celle de l'honnêteté, indispensable à tout homme qui écrit, & encore plus à celui qui juge. Ses Successeurs suivent aujourd'hui les mêmes traces, si l'on en excepte celui qu'on a chargé de la partie purement littéraire de ce Journal, qui semble avoir pris à tâche, depuis quelque temps, de ne louer que les Ouvrages des Auteurs philosophes, & de critiquer avec amertume tout ce qui ne porte pas la livrée philosophique.

GAMACHES, [*Etienne-Simon*] Chanoine Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie, de l'Académie des Sciences, né à Meulan en 1672, mort à Paris en 1756.

On peut lire avec fruit quelques-uns de ses Ouvrages de Physique, de Littérature & de Morale; car il s'est également exercé dans les Sciences & dans les Belles-Lettres. Ses *Dissertations littéraires & philosophiques* ont tout à la fois le mérite de la réflexion & celui d'être écrites avec clarté & précision, quoiqu'avec trop de subtilité quelquefois. Celle qui regarde les *Agrémens du Langage*, fait sur-tout honneur à sa sagacité & à son goût. Il est vrai qu'on n'y trouve rien, ou presque rien de neuf; mais c'est beaucoup de s'attacher aux vérités connues, de les développer & de les mettre à la portée de tous les Esprits. On préférera toujours une raison sage & circonspecte, à cette folle raison qui s'égare en courant après la nouveauté, laquelle ne sauroit être qu'un travers, depuis que les notions du goût & de la langue sont fixée.

Nous aurions tort d'oublier que M. *Gamaches* a donné encore un autre Ouvrage peu connu aujourd'hui, & cependant très-digne de l'être. Cet Ouvrage, qui a pour titre, *le Systême du cœur*, parut sous le faux nom de *Clarigny*, & est dédié à M. de *Fontenelle*, ami de l'Auteur. Il contient trois Discours remplis d'une métaphysique profonde, de raisonnemens solides, & écrits d'un style noble, facile & nombreux. Le but qu'on s'y propose, est d'examiner l'origine, la marche &

& les excès des passions humaines. L'amour surtout, considéré comme affection de l'ame, naissant en nous d'elle-même, & précédant toute détermination à la volonté, y est développé dans tous ses mouvemens, & réduit à une théorie aussi lumineuse qu'utile. Il est aisé de voir que l'Auteur a beaucoup réfléchi sur les penchans de la Nature, qu'il a le talent d'en saisir & d'en peindre jusqu'aux moindres agitations & aux moindres signes. Ce seroit peu, s'il se bornoit à la simple spéculation. Il n'anatomise, pour ainsi dire, le cœur de l'homme, qu'afin de nous apprendre à en prévenir ou à en guérir les maladies. La sagesse de la conduite dépend presqu'entiérement de la connoissance de soi-même : il indique les moyens de parvenir à cette connoissance, d'en tirer des fruits, & de soustraire son ame à la tyrannie des passions; il met sous les yeux de la raison les principes qui les éveillent, les alimens qui les fortifient, & les contrepoids qui peuvent les arrêter. En sorte qu'il a l'avantage d'instruire non-seulement chaque individu, mais d'avoir fourni des lumieres à plusieurs Métaphysiciens postérieurs, qui ne se sont pas vantés de l'avoir lu.

GARASSE, [*François*] Jésuite, né à Angoulême, mort en 1631, âgé de 46 ans.

Le nom de cet Auteur eſt devenu une injure, & nous ne le plaçons ici que pour effrayer ceux qui feroient tentés de l'imiter. Il s'eſt rendu juſtement mépriſable par l'abus qu'il a fait de ſon eſprit, de ſon imagination & de ſa vivacité, toujours dépourvue de goût & de jugement. Ceux de ſes Contemporains qui lui déplurent, furent inondés d'un déluge de groſſiéretés les plus indécentes & les plus plates. Son Livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Paſquier*, peut être regardé comme les archives, où l'Auteur de la *Défenſe de mon Oncle*, a puiſé les injures qu'il a prodiguées à tant d'Ecrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & *Garaſſe*, que celui-ci ſe bornoit à dire que ſes adverſaires étoient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *ſots par bemol*, des *ſots par bequarre*, des *ſots à la plus haute gamme*, & que le Champion de l'Abbé *Bazin* a traité les ſiens non-ſeulement d'*ânes* & de *ſots*, mais de *Croquants*, de *Cuiſtres*, de *Marauts*, de *Frippons*, d'*Ivrognes*, de *Sodomiſtes*, de *Scélérats*, d'*Auteurs mourant de honte & de faim.* Chaque Siecle a donc ſa nuance. *Garaſſe* * étoit un déclamateur burleſque,

* *Garaſſe* a cependant ſervi d'autorité, & l'on ne ſera pas fâché de trouver ici une citation d'un Sermon du P. *Guérin*, Minime, qui, déclamant en Chaire contre le

Comment nommera-t-on son imitateur & enchérisseur?

1. GARNIER, [ *Robert* ] Poëte François, né à la Ferté-Bernard au Maine, en 1534, mort au Mans en 1590.

Il développa, dans l'art de la Tragédie, des ressorts que *Jodelle*, son Prédécesseur, n'avoit fait qu'entrevoir; c'est-à-dire, que ses Tragédies eurent une forme plus ajustée aux regles qu'on observe aujourd'hui. *Bradamente* eut un succès prodigieux, tant on commençoit alors à se sentir entraîner vers le vrai goût. Il donna cette Piece sous le nom de *Tragi-Comédie*, genre qu'on ne

---

Poëte *Théophile*, s'exprimoit ainsi: „ Maudit soit-tu, „ *Théophile*; maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pen- „ sées; maudite soit la main qui les a écrites; malheu- „ reux le Libraire qui les a imprimées; malheureux ceux „ qui les ont lues; malheureux ceux qui t'ont jamais „ connu; & béni soit M. le Premier Président, & béni „ soit M. le Procureur Général, qui ont purgé Paris „ de cette peste. C'est toi qui es cause que la peste est „ dans Paris. Je dirai, après le Révérend Pere *Garasse*; „ que *tu es un bélitre, que tu es un veau; que dis-je un* „ *veau? D'un veau la chair est bonne bouillie, la chair* „ *est bonne rôtie, de sa peau on en couvre des Livres; mais* „ *la tienne, méchant, n'est bonne qu'à être grillée; aussi* „ *le feras-tu demain: tu t'es moqué des Moines, & les* „ *Moines se moqueront de toi.* “

connoiſſoit pas encore en France, & titre qui ne convenoit point à ce Drame, où il n'y avoit rien de comique.

On remarque dans la verſification de *Garnier* une grande facilité. Ses Tragédies, au nombre de neuf, offrent des morceaux qu'on peut encore lire. Pluſieurs de nos Poëtes tragiques n'en ont pas redouté la lecture, & n'ont pas dédaigné d'y puiſer des idées, & quelquefois ſe ſont bornés ſeulement à en rajeunir les expreſſions.

2. GARNIER, [*N.*] Abbé, Profeſſeur d'Hébreu au Collége Royal, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en 17..

Succeſſeur de deux habiles Ecrivains dans la compoſition de l'*Hiſtoire de France ;* il ſeroit digne de marcher à côté d'eux, s'il ſe fût un peu moins écarté de leur plan, & s'il eût mis un peu plus de chaleur dans ſon ſtyle. On ne peut ſe diſpenſer de rendre juſtice à ſon mérite. Il écrit avec nobleſſe, & ſouvent avec élégance ; il a l'art de préſenter les faits d'une maniere intéreſſante ; on voit qu'il eſt plein de ſagacité dans la Critique, judicieux & quelquefois profond dans ſes Réflexions, toujours vrai dans ſes Récits. Mais qu'il nous ſoit permis d'obſerver que les Mœurs de la Nation, l'état des Arts & des

Sciences, les usages des différentes classes de Citoyens, devenus si intéressans sous la plume de MM. *Veli* & *Villaret*, sont trop négligés par le Continuateur. Ces différens objets avoient répandu un nouveau degré d'intérêt sur les travaux de ses Prédécesseurs, qui s'étoient écartés, en ce point, du plan suivi par tous ceux qui ont écrit l'Histoire de France. M. l'Abbé *Veli* avoit très-sagement senti que l'Histoire d'un Peuple ne se borne pas à l'Histoire de ses Rois ; que le Tableau de ce qu'il a été dans l'ordre moral & civil, est pour le moins aussi piquant, aux yeux d'un Lecteur avide & éclairé, que celui des révolutions de son Gouvernement. M. *Villaret* avoit suivi la route de son modele, & l'on a lieu d'être étonné que M. l'Abbé *Garnier* s'en soit écarté, pour rentrer dans celle de nos autres Historiens.

Un autre défaut qu'on peut lui reprocher, est trop de timidité dans le récit, & trop peu de cette abondance historique, si nous pouvons nous servir de ce terme, qui facilite la marche de l'Historien, & lui donne de la rapidité. « Un » homme qui écrit l'Histoire, dit M. de *Fénelon*, » doit en embrasser & en posséder toutes les » parties ; il doit la voir toute entiere, comme » d'une seule vue. Il faut en montrer l'unité, & » tirer, pour ainsi dire, d'une seule source tous les

» principaux événemens qui en dépendent. Il
» faut choisir, sur vingt endroits, celui où un
» fait sera le mieux placé pour répandre la lu-
» miere sur tous les autres. Souvent un fait mon-
» tré par avance & de loin, débrouille ce qui
» le prépare; souvent un autre fait sera mieux
» dans son jour étant placé en arriere. «

Malgré cette critique que nous jugeons indispensable, M. l'Abbé *Garnier* nous paroît digne d'être cité parmi les Historiens qu'on estime. Il s'étoit déjà distingué parmi les Littérateurs, par un Ouvrage qui a pour titre : *l'Homme de Lettres*. Des vues excellentes, une grande connoissance dans la Littérature ancienne & moderne, étrangere & nationale, dans la Morale & la Politique, prouvent que cet Auteur a bien su choisir la matiere de ses lectures, qu'il les a bien digérées, & en a tiré parti. Son *Traité de l'origine du Gouvernement François*, est dans un autre genre : il a le ton de la Dissertation ; mais l'érudition n'y marche qu'accompagnée de l'élégance & du raisonnement.

GASSENDI, [ *Pierre* ] Chanoine de Digne, en Provence, Professeur de Mathématiques au Collége Royal, né à Chantiersier, Bourg du Diocese de Digne, en 1592, mort à Paris en 1656 ; un des hommes les plus éclairés de

ſon temps, & celui qui, après *Deſcartes*, occupe le premier rang parmi les Philoſophes François.

Une pénétration ſinguliere & l'ardeur la plus opiniâtre pour l'étude, l'entraînerent de bonne heure à tous les genres du ſavoir. L'Aſtronomie, la Phyſique, les Mathématiques, la Métaphyſique, la Morale, l'Hiſtoire, fixerent tour-à-tour ſon application, & lui devinrent ſi familieres, que ſes connoiſſances, dans une ſeule de ces parties, ſuffiroient pour lui faire un nom. Le ſeul écueil, dont il ne put ſe garantir, fut un amour exceſſif pour les ſyſtêmes des Anciens. Chimeres pour chimeres, j'aime mïeux, diſoit-il, celles qui ont deux mille ans. Ce goût, qui pouvoit être raiſonnable à un certain point, devoit néanmoins être ſuivi avec modération. *Gaſſendi* n'en connut aucune à cet égard. Le zele pour l'antique Philoſophie, le porta à ſe déclarer contre celle de *Deſcartes*, & il l'attaqua avec aſſez de ſuccès, pour voir les Raiſonneurs de ſon temps ſe partager en *Carteſiens* & en *Gaſſendiſtes*.

Toujours intrépide lorſqu'il s'agiſſoit de défendre les anciennes opinions, il s'acharna à réhabiliter les atomes d'*Epicure*, ſans cependant nier, comme lui, l'exiſtence d'une premiere Cauſe, indépendante de toutes les autres. Son

penchant pour les rêveries de ce Philoſophe, donna lieu à ſes ennemis de faire naître des doutes ſur ſa foi. Rien de ſi ordinaire, dans les diſputes littéraires, que d'être attaqué ſur toute autre choſe que ſur ce dont il eſt queſtion. Mais ſa conduite, toujours chrétienne, détruiſit bientôt les calomnies répandues contre lui. Il ne faut que lire ſa Vie, écrite par le P. *Bougerel* de l'Oratoire, pour être convaincu de ſon reſpect pour la Religion, dont il pratiqua toujours les devoirs avec autant d'exactitude que de piété. D'ailleurs, aucun de ſes Ecrits ne tendoit à le mettre aux priſes avec les vérités de la foi. Il a compoſé, il eſt vrai, la *Vie d'Epicure*, mais en Hiſtorien qui ſait condamner, lorſqu'il le faut, les égaremens de celui dont il raconte les actions. Celles de *Copernic*, de *Peyreſc*, de *Tichobrahé*, &c. ſont également exemptes de tout reproche. Son expoſition de la *Philoſophie d'Epicure*, ſa *Philoſophie* particuliere, & tous ſes *Traités*, n'offrent rien qui faſſe ſoupçonner un Philoſophe entêté de ſes idées au préjudice de ce qu'il doit croire & reſpecter. Tout ce qu'on peut lui reprocher, ſe réduit à des aſſertions philoſophiques réprouvées par la raiſon, & à un ſtyle incorrect & diffus, condamné par le bon goût. Il n'avoit pas autant d'imagination & de génie que *Deſcartes*; mais *Deſcartes* avoit moins d'érudition, & peut-être

moins de raisonnement. Il répondit à un homme qui s'obstinoit à défendre la Métempsycose : *Je savois bien que l'ame des Hommes, selon ce systême, devoit passer dans le corps des animaux ; mais vous m'apprenez que l'ame des animaux repasse dans le corps des Hommes :* Réponse vraiment convenable à nos lumineux Matérialistes, qui renchérissent encore sur les Pythagoriciens.

GAUCHAT, [ *Gabriel* ] Abbé de St. Jean de Falaise, de l'Académie de Ville-Franche, né en Bourgogne, en 1709.

Les Ouvrages qu'on a de lui pour la défense de la Religion contre les Incrédules, réunissent, à la solidité des raisonnemens, une touche de littérature qui leur donne un nouveau prix. Il a su écarter, dans ses *Lettres critiques*, cet appareil de Théologie scholastique qui éloigne & décourage le Lecteur. Il y a mêlé par intervalles une ironie fine, qui répand heureusement le ridicule sur ses Adversaires, & plus particuliérement dans son *Philosophe du Valais.* Le style de toutes ses Productions est net, facile, plein de décence ; il n'y manque qu'un peu plus de noblesse & de précision.

GAUMIN, [ *Gilbert* ] Conseiller d'Etat, né à Moulins en Bourbonnois, mort dans un âge avancé, en 1667.

Outre le mérite de la capacité nécessaire à sa place, il avoit encore le goût des Lettres, & des talens propres à s'y distinguer. *Ménage* & *Gui-Patin* en parlent avec éloge, & rapportent plusieurs de ses Poésies latines, qui font regretter qu'on n'en ait pas formé un recueil. Il excelloit sur-tout dans l'Epigramme.

*Gaumin* étoit encore un des Esprits agréables & des beaux Discours de son temps. Le Luxembourg étoit ordinairement le Lycée où il alloit débiter ses nouvelles. Comme il racontoit avec autant d'aisance que d'intérêt, l'Auditoire étoit toujours très-nombreux autour de lui. Il voulut un jour faire retirer un laquais qui l'écoutoit celui-ci lui répondit : *Monsieur je retiens place ici pour mon maître.*

GAUTIER, [*Jean-Baptiste*] Abbé, né à Louviers, dans le Diocese d'Evreux, en 1685, mort à Paris en 1755.

Toute sa vie a été consumée à écrire contre les Incrédules & les Jésuites ; mais ses Ouvrages mouroient à mesure qu'ils voyoient le jour. Il fut long-temps attaché à M. de *Colbert*, Evêque de Montpellier, dont il faisoit, dit-on, les Mandemens. Selon toutes les apparences, son génie ne s'enflammoit que par la fermentation de sa bile. Ses critiques des Lettres Persannes

& de l'Essai de *Pope* sur l'Homme, en sont la preuve; le fiel & les déclamations contre les Philosophes y abondent. Ce n'est pas ainsi qu'on doit réfuter de pareils adversaires. Si on n'a pas le talent de la plaisanterie, il faut du moins avoir le langage de l'honnêteté & de la raison.

GAYOT DE PITAVAL, [*François*] Avocat, né à Lyon en 1675, mort en 1743.

Pour se dédommager du peu de succès de son éloquence au Barreau, & réparer les débris de sa fortune qui étoit médiocre, il prit le parti de se mettre aux gages d'un Libraire, & publia volume sur volume, ce qui n'est pas le moyen de faire de bons Ouvrages. Aussi ceux de *Gayot de Pitaval* ne sont-ils que des Compilations indigestes & mal écrites. Le seul qui soit connu, par l'intérêt des matieres, est celui qui a pour titre: *Causes célebres*, en vingt volumes in-12. Cette Collection seroit intéressante, si un amas trop confus de matériaux jetés au hazard, si la fadeur, l'inégalité, l'incorrection & la platitude du style, ne la rendoient rebutante pour le Lecteur le plus avide & le plus curieux.

Nous n'ignorons pas que M. *Garsault* a réduit cet Ouvrage énorme en un seul volume, sous le titre de *Faits des Causes célebres & intéressantes.* Mais celui-ci est tombé dans l'extrémité

opposée ; il n'a fait qu'un squelette. M. *Richer*, Avocat au Parlement de Paris, a évité l'un & l'autre excès dans l'Ouvrage qu'il a publié sous le même titre, & fait sur le même plan, & où le mérite d'un style noble & précis se trouve réuni à l'intérêt des matieres.

GAZON DOURXIGNÉ, [*Sébastien-Marie*] né à Quimper en 17..

Après sa Traduction du Poëme du P. *Rapin*, sur les *Jardins*, ce qu'il a fait de meilleur consiste dans des *Lettres critiques* sur quelques Tragédies modernes. Le discernement, le goût, la bonne Littérature, se font sentir dans ces petits Ouvrages polémiques, que l'enthousiasme du Public pour de mauvaises Pieces de Théatre n'empêche que trop souvent de goûter. On est fâché qu'après avoir si bien fait valoir les regles, M. *Gazon* ait donné son *Alzate, ou le Préjugé détruit*. Cette petite Comédie, en un acte & en vers, n'a point été représentée, & ne méritoit pas non plus d'être imprimée.

GEDOYN, [*Nicolas*] Abbé de Notre-Dame de Beaugency, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Orléans en 1667, mort en 1744.

La Préface qu'il a mise à la tête de son excel-

lente Traduction de *Quintilien*, prouve qu'il étoit capable de très-bien écrire d'après lui-même. Il y représente avec capacité les plus beaux traits de l'Eloquence, en découvrant en même temps les causes de sa corruption chez les Romains. Dans le cours de l'Ouvrage, on suit avec plaisir un Traducteur habile, qui, sans être l'esclave de son Original, en offre le véritable sens, embelli par les graces d'un esprit aussi élégant qu'éclairé. Cette lecture sera toujours utile aux jeunes gens qui voudront se former des idées saines sur l'Eloquence, & connoître les vrais principes du bon goût.

GENEST, [*Charles-Claude*] Abbé de S. Vilmer, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1635, mort en 1719; un des Beaux-Esprits de la Cour de Madame la Duchesse *du Maine*. Ses Vers pouvoient être agréables pour la Société qui fournissoit les sujets; mais on n'auroit pas dû les rendre publics, car la lecture en est insoutenable.

Sa Tragédie de *Pénélope*, restée au Théatre, est aujourd'hui le seul de ses Ouvrages qui ait une apparence de vie. Cette piece fut jouée pour la premiere fois, en 1684, sur le Théatre de Guénégaud, & eut huit représentations. Sa reprise fut plus heureuse en 1703; elle fut encore mieux accueillie, quand on la redonna en 1722;

& en 1745 elle eut un succès plus grand que tous ceux qu'elle avoit eus. Il est aisé de juger par-là que beaucoup de Pieces qu'on ne joue plus, obtiendroient des applaudissemens, plus encore aujourd'hui, où la disette fait tout accueillir.

Nous remarquerons, au sujet de cette Tragédie, que M. *Bossuet*, qui, comme tout le monde sait, a écrit contre le Théatre, la trouvoit si remplie de sentimens de vertu, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas d'approuver lui-même le Spectacle, si l'on y donnoit toujours des Pieces aussi épurées. L'illustre Evêque de Meaux n'avoit certainement en vue que le fond du sujet & les mœurs des personnages ; car il étoit trop connoisseur pour l'admirer du côté du style, qui est par tout foible & prosaïque.

GENNES, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement de Paris, mort en 1759.

On voit, par la lecture de ses *Mémoires*, qu'il étoit doué de la pénétration nécessaire pour saisir tous les points d'une affaire, & de l'art plus nécessaire encore de les réduire à un seul, sans obscurité. Son style, tantôt noble, tantôt badin, est toujours analogue au sujet ; sa diction est naturelle, exacte, élégante. On peut juger, par ce que cet Avocat nous a laissé, qu'il avoit du goût, & s'étoit formé sur de bons modeles, mé-

rite qui manque à plusieurs de ses Confreres, dont les talens auroient besoin d'un peu plus de correction.

GEOFFROY, [*Jean-Baptiste*] ci-devant Jésuite, ancien Professeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, de l'Académie de Caen, né à Charoles en Bourgogne en 1706.

Les Productions qu'on a de cet Auteur, pour être relatives aux devoirs de la place qu'il a occupée, n'en sont pas moins propres à être goûtées de tous les sages Littérateurs, par la chaleur & l'éloquence qu'il a su y répandre. Il a fait sur-tout un Discours latin très-bien pensé & très-bien écrit, où il examine dans quelle classe de Citoyens on doit placer un Homme de Lettres, & où il décide ainsi très-sagement la question : *S'il est honnête homme, parmi les meilleurs ; s'il est corrompu, parmi les plus dangereux.* L'Oraison funebre de M. le Dauphin, publiée en Province, nous a paru l'emporter sur presque toutes celles qu'on a débitées à Paris. Le caractere de son Héros y est très-habilement saisi, pathétiquement développé, & fait éprouver un attendrissement qui semble ne rien devoir aux sentimens de toute la France pour l'auguste Prince dont elle a ressenti si vivement la perte.

Il y a un autre Abbé du même nom, né en Lorraine en 1752, Auteur d'une *Epître sur*

*l'Education*, & de plusieurs autres Poésies qui annoncent des talens qui n'ont besoin que d'être encouragés pour devenir supérieur.

Il y a un troisieme Auteur du même nom Professeur d'éloquence en l'Université de Paris, qui, pour n'avoir pas mis son nom à ses Ouvrages, n'est pas moins connu des Gens de Lettres.

On sait que depuis la mort de M. *Fréron*, il a enrichi l'*Année Littéraire* de plusieurs articles écrits avec autant de sagesse que de goût, & capables de consoler les Amateurs de la bonne critique de la perte de ce Journaliste, si ces articles étoient en plus grand nombre.

GERARD, [*Philippe-Louis*] Chanoine de St. Louis du Louvre, né à Paris en 1732; Auteur d'un Roman en Lettres; intitulé le *Comte de Valmont*, où les principes de la Philosophie du siecle sont mis en action de la maniere la plus capable d'en faire sentir les dangers. Cet Ouvrage, aussi heureusement conçu, qu'habilement exécuté, place M. l'Abbé *Gerard* parmi les Ecrivains qui ont le plus contribué à diminuer l'espece d'autorité que les prétendus Sages de nos jours se sont acquise sur l'opinion publique, & lui donne des droits sur l'estime & la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent au maintien des mœurs & à la gloire de la Religion. Le succès soutenu

de cette Production prouve que le Public, prévenu par des artifices, reconnoît ses méprises, & revient chaque jour du fol enthousiasme qui les a occasionnées.

1. GERVAISE, [ *Nicolas* ] Abbé, né à Paris, mort en 1749.

A l'âge de 22 ans, il publia l'*Histoire naturelle & politique du Royaume de Siam*, qu'il composa à Siam même, où il avoit été conduit fort jeune par des Missionnaires de la Congrégation de *St. Vincent de Paule.* Quelques années après, on vit paroître la *Relation historique du Royaume de Macaçar.* Ces deux Ouvrages renferment des choses curieuses & qui paroissent exactes; mais le style en est foible & incorrect. La meilleure Production de l'Abbé *Gervaise* est l'*Histoire de Boëce, Sénateur Romain, avec l'Analyse des Ecrits qui nous restent de ce Philosophe.* Il y exerce une critique saine & judicieuse, qui fait honneur à ses lumieres & à son goût.

2. GERVAISE, [ *Dom Armand-François* ] frere du précédent, Carme Déchaussé, puis Abbé de la Trappe, mort ensuite simple Religieux à l'Abbaye de notre-Dame des Reclus, dans le Diocese de Troyes, où il avoit été enfermé par ordre de la Cour.

Sa plume ne s'est exercée que sur des Ouvrages de Biographie écrits avec chaleur, mais qui péchent par le défaut de justesse & par la singularité des idées. Il a écrit, dans ce goût, la Vie de *St. Cyprien*, de *St. Irenée*, de *St. Paul*, de *St. Paulin*, de *Rufin*, de *St. Epiphane*, d'*Abailard*, de l'Abbé *Suger*, de l'Abbé *Joachim*, & de plusieurs autres. Ce qui paroîtra étonnant, c'est que ce Moine qui avoit, dit on, des mœurs si dures, qu'il se rendoit insupportable à tout ce qui l'environnoit, & qui fut obligé, par cette raison, de se démettre de son Abbaye, ait traduit en françois les *Lettres d'Abailard & d'Héloïse* d'une maniere plus libre que son état, son caractere, le texte même, ne devoient le lui permettre.

GESSÉE ou JESSÉE, [*Jean* DE LA] Secrétaire du Duc d'Anjou, depuis *Henri III*, né à Mauvaisin, dans la Gascogne, en 1551, mort vers 1593, Poëte aussi médiocre que fécond.

Son penchant à la satyre lui attira bien des désagrémens qui ne le corrigerent pas. La plupart de ses Poésies, qui sont en grande quantité, furent imprimées chez *Plantin*, dont la célebre Presse n'avoit sans doute pas alors de meilleure occupation. Elles consistent en Sonnets, Ballades, Satyres, Epîtres, Odes & Quatrains.

Il n'y a guere que ces derniers, dont la lecture soit encore supportable. Ils sont moraux, ainsi qu'on peut en juger par celui-ci.

Nos vies sont pesle-mesle assorties
De bien & mal : encor, de toutes parts,
Croissent toujours, dans ce jardin espars,
Là peu d'œillets, ici beaucoup d'orties.

1. GIBERT, [ *Jean-Pierre* ] Docteur en Théologie, né à Aix en Provence en 1660, mort à Paris en 1736, Auteur peu connu des Littérateurs, mais très-estimé & très-consulté par les Jurisconsultes & les Théologiens. Il a beaucoup écrit en Latin & en François, & presque tous ses Ouvrages ont pour objet le Droit Canonique & l'Histoire Ecclésiastique. Quoique le style en soit fort négligé, ils ne laissent pas d'être fort recherchés.

2. GIBERT, [*Baltazar*] ancien Recteur de l'Université, Professeur de Rhétorique au Collége Mazarin, parent du précédent, né, comme lui, à Aix en 1662, mort en 1741.

Celui-ci est plus connu dans la Littérature, & a acquis plus de droit sur la reconnoissance des Gens de Lettres, pour avoir professé avec distinction les Humanités pendant plus d'un demi-siecle. Les Ouvrages qu'il a publiés ont été fort loués par les Journalistes, & sont encore très-vantés dans

l'Université de Paris. Notre intention n'eſt pas de contredire de juſtes ſuffrages, mais de les modérer.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique*, où l'on a copié trop aveuglement les Journaux, auroient pu ſe diſpenſer de dire que la *Rhétorique ou les Regles de l'Eloquence* de M. *Gibert*, *eſt peut-être le meilleur Livre que nous ayons ſur le bel art de perſuader & de convaincre.* Pourquoi ſe laiſſer aller facilement à des éloges excluſifs? Un Littérateur inſtruit qui lira l'Ouvrage de M. *Gibert*, n'y trouvera tout au plus qu'une compilation de la Rhétorique d'*Ariſtote*, de celle d'*Hermogène*, du Livre de l'Orateur de *Ciceron*, & de l'Inſtitution oratoire de *Quintilien.* Il eſt vrai qu'il y regne beaucoup de méthode, beaucoup d'érudition, beaucoup de citations, beaucoup d'obſervations; mais les Ouvrages didactiques, ſur-tout de cette eſpece, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien préſentées, & principalement une élocution ſoignée, propre à animer les préceptes que l'Auteur veut faire goûter. C'eſt préciſément la partie foible de cette Rhétorique. Le ſtyle en eſt tantôt diffus, tantôt obſcur, tantôt embrouillé, & toujours ſans caractere.

M. *Rollin*, dans ſon Traité des Etudes, eſt bien autrement intéreſſant. Il y eſt peut-être

moins érudit & moins profond, que le Professeur du College Mazarin dans sa Rhétorique; mais il est plus élégant, plus moëlleux, plus piquant, plus instructif, plus didactique; il a l'art d'insinuer ce qu'il enseigne. Ceux qui ont donné la préférence à l'Ouvrage de M. *Gibert*, sur tous les autres du même genre, ne connoissoient donc pas ce *Traité* estimable, ni tant d'autres Productions, telles que la Rhétorique du P. *Lami*, les principes pour la lecture des Orateurs de M. l'Abbé *Mallet*, le Cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé *Batteux*, &c. &c. que nous ne citons ici, que pour faire sentir combien on doit être réservé sur ces excès d'approbations, qui induisent toujours la multitude en erreur?

M. *Gibert* nous paroît, sans contredit, plus estimable, dans ses *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique.* Cet Ouvrage, quoique imité de celui de *Baillet*, est infiniment supérieur à son modele. Au mérite d'une compilation beaucoup mieux digérée, l'Auteur joint celui d'un style assorti à son objet. Il est aisé d'y remarquer encore un talent singulier pour l'analyse, des réflexions saines & judicieuses, ainsi que dans ses *Observations sur le Traité des Etudes*, où M. *Gibert* paroît capable de bien écrire, quand il est animé. Pourquoi ces deux Ouvrages sont-ils moins connus

que le premier ? C'eſt un de ces problêmes que la bizarrerie du Public offre ſouvent à réſoudre.

1. GILBERT, [ *Gabriel* ] Secrétaire des Commandemens de *Chriſtine*, Reine de Suede, & ſon Réſident en France, mort à Paris vers l'an 1680.

Deux de ſes *Paſtorales*, chacune en cinq actes, & un Poëme ſur l'*Art de plaire*, à l'imitation de l'Art d'aimer d'*Ovide*, ne peuvent trouver place que dans les Bibliotheques où l'on ſe pique de tout conſerver. Ces Ouvrages offrent de temps en temps quelques traits heureux, peu propres toutefois à ſoutenir une réputation dans le Monde Littéraire. Il y a même long-temps que le nom de ce Poëte ſeroit oublié, ſi les Compilateurs de Dictionnaires ne ſe fuſſent fait un devoir de le ranger parmi les Hommes célebres. *Gilbert* ne mérite point de l'être, & ne l'a jamais été.

2 GILBERT, [*N.*] né en Lorraine, en 17..

Celui-ci eſt un jeune homme, dont le Recueil de Poéſies intitulé *Début Poétique*, annonce des talens dignes d'être encouragés. A travers des longueurs & des incorrections, on y voit percer la verve, & par intervalles, les traits du génie. De l'élévation dans les ſentimens, de la force & du courage dans les penſées, de l'har-

monie quelquefois imitative dans l'expression, une coupe de vers vigoureuse, pleine d'aisance & de variété, sont d'heureux présages pour le succès de sa Muse naissante. De telles dispositions ne nous permettent pas de dissimuler les défauts qui la déparent, & dont l'étude, le travail, le goût, peuvent facilement la corriger. C'est pourquoi nous exhortons M. *Gilbert* à ménager plus habilement ses transitions le plus souvent brusques ; à s'attacher à trouver le mot propre qui lui échappe ordinairement, & dont il ne paroît pas assez sentir la prix ; à écarter sur-tout de ses Pieces les Vers oiseux, toujours insipides, parce qu'ils n'ajoutent rien au sujet. Il en coûte, il est vrai, aux jeunes gens de lutter contre eux-mêmes, & de se plier aux loix de la critique ; mais qu'ils se rappellent cet arrêt de *Boileau*,

C'est peu qu'en un Ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ;
Il faut que chaque chose soit mise en son lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu.

la maxime est dure ; mais la gloire solide n'est attachée qu'à ce prix.

Tels sont les conseils que nous donnions à M. *Gilbert* dans la derniere édition de notre Ouvrage. Ce jeune Poëte a publié depuis plusieurs Odes & deux Satyres, dont le mérite rare justifie

pleinement les espérances que nous avions données de son talent. Les Journalistes les moins portés à lui rendre justice, n'ont pu s'empêcher d'y reconnoître un excellent ton de versification, des images grandes & sublimes, des pensées & des tableaux pleins de feu & d'énergie, & un grand nombre de Vers que les meilleurs Poëtes du siecle dernier n'auroient pas désavoués. Ce qu'on ne sauroit trop louer dans M. *Gilbert*, c'est d'avoir non-seulement respecté les principes du goût & de la Religion, mais d'avoir eu le courage de les défendre contre les attaques multipliées de la Secte philosophique, qu'il personnifie ainsi dans sa premiere Satyre :

Un monstre, dans nos murs, croît & se fortifie,
Qui, paré du manteau de la Philosophie,
Que dis-je ? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talens, & détruit la vertu :
Dangereux Novateur, par son cruel systême,
Il veut du Ciel désert chasser l'Etre suprême ;
Et du corps expiré l'ame éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Le monstre toutefois n'a point un air farouche ;
Toujours l'humanité respire sur sa bouche.
D'abord, de l'Univers Réformateur discret,
Il semoit ses Ecrits à l'ombre du secret,
Errant, proscrit par-tout, mais souple en sa disgrace :
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des Beaux-Arts ; nouveau Dieu des mortels,
De leurs Dieux diffamés usurpa les Autels... &c.

GILLET.

GILLET, [*Louis-Joachim*] Chanoine Régulier & Bibliothécaire de l'Abbaye de Sainte-Génevieve, né dans le Diocese de Saint-Malo, en 1680, mort en 1753.

Sa Traduction de l'Historien *Josephe* est préférable à celle d'*Arnaud d'Andilly*, pour la fidélité; mais elle lui est très inférieure pour la chaleur, la pureté & l'élégance du style. Il est fâcheux que l'éloquence ne se déploye souvent qu'aux dépens de la vérité; il est fâcheux encore qu'un Traducteur exact n'ait pas toujours le talent de faire ressortir les beautés de son original.

GIRAC, [*Paul-Thomas* DE] né à Angoulême, mort à Paris en 1663, n'est connu que par les Ecrits qu'il publia contre *Costar*, qui mettoit *Voiture* au dessus de *Balzac*. Il étoit plus versé dans l'Histoire & la Littérature, que son Adversaire; mais il étoit moins poli. On est étonné des termes qu'il emploie jusques dans l'argument des Chapitres de son Ouvrage; en voici un qui peut donner une idée de sa maniere: *Bévues, faussetés, contradictions, ignorance, impudence de M. Costar. Qu'il est un insigne menteur, un étourdi, un calomniateur, un vrai pied-plat, un grand chicaneur, un insolent, un imposteur.* Un tel début détournera tout Lecteur honnête de lire le reste du Chapitre, supposé que cet Ou-

vrage oublié tombe entre ses mains. Quelles bonnes raisons peut-on attendre d'un homme qui oublie toute raison dès le commencement ?

1. GIRARD DE VILLE-THIERI, [ *Jean* ] Abbé, né à Paris, mort dans la même ville en 1709, âgé de 68 ans.

Une vingtaine d'Ouvrages ascétiques sont le tribut que ses talens ont consacré au progrès de la piété. Il est non-seulement louable de ses bonnes intentions, mais encore très-digne d'estime par l'onction, les lumieres & l'instruction qu'il a su répandre dans ces différentes Productions, qui ont d'ailleurs le mérite d'être assez bien écrites. Les plus connues sont *le véritable Pénitent* & *le chemin du Ciel*, chacune en deux volumes *in*-12.

Les Littérateurs peu dévots seront étonnés de la place que nous donnons ici à cet Abbé ; mais ceux qui comprennent & ceux qui prouvent qu'une dévotion sage & éclairée est capable de rendre le mérite littéraire plus intéressant, souscriront volontiers à cette admission.

2. GIRARD, [ *N.* ] Abbé, de l'Académie Françoise, Secrétaire-Interprete du Roi, mort en 1748.

Il y a d'excellentes choses dans sa *Grammaire*,

connue ſous le titre de *Principes de la Langue Françoiſe* : malgré cela, cet Ouvrage, où l'on trouve rarement des obſervations neuves, dont les regles & les enſeignemens ſont ſi compliqués, dont le ſtyle eſt tantôt recherché, précieux, tantôt abſtrait & embrouillé, le diſtingue peu du commun des Grammairiens. Le principal fondement de la réputation de M. l'Abbé *Girard* conſiſte dans ſes *Synonymes François*. Ce titre ſembleroit d'abord annoncer un ſyſtême conçu d'après l'idée attachée ordinairement au terme de *Synonymes* : au contraire, l'Auteur prouve très-évidemment que notre Langue n'a pas deux mots qui ſignifient préciſément, & dans un égal degré de nuance, la même choſe. En conſéquence de ce principe, il s'eſt appliqué à développer le vrai ſens, la véritable acception des mots qui ont entr'eux une premiere reſſemblance de ſignification, & c'eſt-là ce qu'il faut entendre par les mots ſynonymes. Il les a claſſés & mis dans le jour le plus propre à en faire ſentir la valeur, la force, l'énergie & les différentes acceptions qui les diſtinguent. Non-ſeulement il joint, dans ſes examens, la clarté & la préciſion à la juſteſſe & à la méthode ; il réunit encore, dans les exemples qu'il donne, le mérite de la morale & la délicateſſe des penſées.

C'eſt à des Littérateurs auſſi utiles, que l'Aca-

démie Françoiſe, principalement inſtituée pour la perfection de la Langue, devroit réſerver les honneurs de ſes fauteuils, ſi ſouvent occupés par des Ecrivains qui méconnoiſſent la Langue & la dégradent.

M. *Beauzée* a donné une nouvelle édition des Synonymes de M. l'Abbé *Girard*, où il en a ajouté quelques-uns de ſa façon, ſans parvenir à autre choſe, qu'à faire ſentir que ſon modele eſt inimitable.

GIRAUD, [ *Claude-Marie* ] Docteur en Médecine, né à Lons-le-Saunier, en Franche-Comté, en 17..

Les dons des Muſes ſont bizarrement confondus avec ceux d'*Eſculape*, dans quelques-uns des Ouvrages qu'il a donnés au Public. Pour s'en convaincre, il ſuffit de parcourir ſes deux Poëmes en proſe, dont le titre ſeul eſt capable d'effrayer : l'un eſt intitulé, *la Thériacade*, l'autre, *la Diabotanogamie*. On s'attend bien que la ſuite doit répondre à des annonces auſſi étranges. Il faut néanmoins avouer que l'Auteur a ſu y répandre des traits d'eſprit, de la morale, & quelques ſaillies d'une imagination pleine d'enjoûment. L'Epiſode de *Solemnus*, qui ſe trouve dans le dernier Poëme, eſt comme un tableau de l'*Albane*. Dans l'*Apothéoſe du Docteur Procope*, en ſix

Chants & en Vers, la Poésie parle le langage du Docteur *Diafoirus* ; mais avec assez d'esprit & de talent, pour faire regretter que le Poëte ait choisi des sujets si bizarres. Le *Temple de Mémoire*, mêlé de Vers & de Prose, eût mérité à l'Auteur d'y avoir une place distinguée, s'il l'eût construit avec un peu plus de soin & plus de goût.

Les meilleurs Ouvrages de M. *Giraud* sont des Chansons, des Madrigaux, des Epîtres & d'autres pieces fugitives qui le disputent à ce que nous avons de plus agréable dans ce genre ; mais que sa modestie l'a empêché jusqu'à présent de mettre au jour.

On connoît son *Epître du Diable à M. de Voltaire*, dont on a fait une trentaine d'éditions. Les traits en sont ingénieux, & d'autant plus piquans, qu'ils sont tous fondés sur la vérité : ainsi nous ne dirons pas que le Diable ait mal choisi son Secrétaire.

GIROUST, [ *Jacques* ] Jésuite, né à Beaufort en Anjou, en 1641, mort à Paris en 1689.

Il n'a pas une onction aussi moëlleuse & aussi délicate que le P. *Cheminais*, ni une éloquence aussi persuasive ; ses *Sermons* approchent cependant de cette touche vive & douce, qui a servi

peut-être de modele à ce dernier. Quand on les lit, il est aisé d'y remarquer beaucoup d'incorrections dans le style, qui pouvoient être moins sensibles dans le débit, où la chaleur de l'action cache & fait même pardonner les négligences de composition. Quoi qu'il en soit, le P. *Giroust* a été un des bons Prédicateurs de son temps, & le P. *Bretonneau* nous a donné une Edition de ses Sermons, qui trouvent des Lecteurs disposés à les goûter.

GLAIN, [ *N.* DE SAINT ] né à Limoges en 1620, mort vers la fin du dernier Siecle.

Pour professer plus librement le Calvinisme, Il prit le parti de se retirer en Hollande. Ses premiers travaux littéraires se bornent à la composition de la Gazette. Ensuite devenu Athée par la lecture des Ouvrages de *Spinosa*, sa plume s'exerça à une mauvaise Traduction du *Tractatus Theologico-Politicus* de ce bizarre Incrédule. Nous ne parlons de cette Traduction, que pour faire remarquer qu'on y a puisé les premiers argumens, dont on a farci tant de déclamations contre *Moïse* & l'ancien Testament.

Le plus petit germe suffit à la Philosophie, pour faire éclore des monstres. Elle ne craint pas de les aller chercher dans des pays barbares & inconnus.

GLATIGNY, [ *Gabriel* DE ] premier Avocat général de la Cour des Monnoies de Lyon, de l'Académie de la même ville, sa patrie, né en 1690, mort en 1755.

On a imprimé, quelque temps après sa mort, le Recueil de ses *Œuvres*, qui consistent en des Harangues, prononcées au Palais, & en des Discours académiques. On voit, par ces Ecrits, qu'il n'étoit pas sans talent; qu'il écrivoit avec une sorte de facilité peu ordinaire dans la Province. Mais on voit en même temps, qu'il avoit des prétentions au savoir & au Bel-esprit, ce qui nuit toujours aux bonnes qualités. D'ailleurs son style est peu noble & peu animé. Ses *Œuvres* n'ont pas laissé d'avoir une seconde Edition.

GOAR, [ *Jacques* ] Dominicain, né à Paris en 1601, mort en 1653.

Un de ces Hommes qui, sans littérature & sans goût, réussissent quelquefois à faire des Ouvrages utiles. Tel est celui qu'il a donné sous le titre d'*Eucologe*, ou *Rituel des Grecs*, dans lequel on trouve des recherches très-curieuses sur la Lithurgie sacrée des Orientaux. Le long séjour qu'il fit dans le Levant, le mit sans doute à portée de s'instruire par lui-même de tout ce qui concerne les cérémonies & pratiques religieuses des Peuples qui l'habitent. Mais s'il y

acquit de l'érudition, il y oublia le génie de sa langue.

1. GODEAU, [ *Antoine* ] Evêque de Grasse, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672.

Dans son temps, il passoit pour un des meilleurs Auteurs, soit en Vers, soit en Prose. Aujourd'hui on sait seulement qu'il a écrit, sans qu'on se donne la peine de lire ses Ouvrages, qui déplaisent par la prolixité du style, quoique l'élocution en soit facile & nombreuse. Son *Histoire de l'Eglise* a de la noblesse & de la simplicité; mais n'est pas exempte du défaut que nous venons de lui reprocher. Il n'a pas plus évité cet écueil en Poésie qu'en Prose. On dit pourtant que sa *Paraphrase du Cantique des trois jeunes Hébreux* lui valut l'Evêché de Grasse. Il paroît que cette anecdote n'a été imaginée que pour faire dire un bon mot, ou plutôt un mauvais rebus * au Cardinal de *Richelieu*. Quoi qu'il en soit, cette longue Paraphrase ne valoit pas un Evêché; on n'y trouve par-tout que des

* *Vous m'avez donné Benedicite*, lui dit le Cardinal, à ce qu'on prétend, *& moi je vous donne Grasse.* Le premier Verset du Cantique des trois jeunes Hébreux, en latin, & la plupart des suivans commencent par *Benedicite.*

*fleurs d'or sur le Ciel étalées*, des *miracles roulans*, de *vivans écueils*, & mille autres expressions semblables que le bon sens rejette, & que n'admit jamais la belle Poésie. Le seul mérite qu'on y reconnoisse, est le nombre & l'harmonie, qualités rares dans les Poëtes, ses contemporains. Il faut cependant rendre justice à quelques Strophes, & sur-tout à celle-ci, dont le quatrieme Vers paroîtra très-heureux :

Qu'on te bénisse dans les Cieux,
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les étoiles,
Et d'où jusqu'aux Enfers tu lances tes rayons.

L'immense Recueil de ses Poésies offre quelques autres morceaux assez heureux, mais toujours noyés dans un déluge de Vers vuides & boursoufflés. Enfin, on peut s'en rapporter, à quelque chose près, au jugement que *Boileau* portoit de ce Poëte. » M. *Godeau* est un Poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire » de lui ce que *Longin* dit d'*Hypéride*, qu'il est » toujours à jeun, & qu'il n'a rien qui remue ni » qui échauffe : en un mot, qu'il n'a point cette » force de style & cette vivacité d'expression » qu'on cherche dans les Ouvrages, & qui les » font durer. Je ne sais point s'il passera à la

» postérité, mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. »

Nous remarquerons, avant de finir cet article, qu'on lit dans une Ode de M. *Godeau à Louis XIII*, une image, rendue presque mot à mot dans la Tragédie de *Polieucte*.

Mais leur gloire tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il y a dans la Tragédie :

Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il est difficile de se déterminer à soupçonner *Corneille* de plagiat ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Ode à *Louis XIII* est antérieure aux premieres représentations de *Polieucte*.

2. GODEAU, [*Michel*] Professeur de Rhétorique au Collége des Grassins, Recteur de l'Université, & Curé de St. Côme à Paris ; n'est connu que par la peine inutile qu'il s'est donnée de traduire ou plutôt de travestir en Vers latins les Œuvres poétiques de *Despréaux*. Le *Vir-*

*gile* de *Scarron* approche plus de l'Enéide, que cette Traduction ridicule, de son original.

GODESCAR, [ *Jean-François* ] Chanoine de St. Honoré, né dans le Diocese de Rouen en 1728.

Celui-ci a traduit, en société, avec M. l'Abbé *Marie*, Professeur de Mathématiques au Collége Mazarin, & Sous-Précepteur de M. le Comte d'Angoulême, un Ouvrage Anglois, fait par *Bulter*, & intitulé, *Vie des Peres, des Martyrs & des autres principaux Saints, tirée des Actes originaux & des monumens les plus authentiques*. Il ne faut pas confondre cette Traduction avec ces Versions séches & littérales, où l'on croit devoir tout sacrifier à l'exactitude, & révérer le texte jusques dans ses défauts. Sans s'assujettir aussi scrupuleusement à son Original, l'Auteur dont nous parlons s'est permis de refondre, d'ajouter, de retrancher, toutes les fois qu'il l'a jugé néceffaire à la perfection de son travail, & on peut dire qu'il l'a fait avec autant de discernement que de succès. En suivant cette méthode, qui prouve beaucoup de sagacité, beaucoup de connoissances, il est parvenu à donner non-seulement une Collection intéressante des actions principales des Saints que l'Eglise révere dans ses Fastes, mais encore de présenter dans l'ensemble

de l'Ouvrage un tableau assez suivi de l'Histoire de l'Eglise. Les Notes qu'il a cru devoir ajouter, pour éclaircir certains points, soit de l'Histoire Littéraire, soit de l'Histoire Sacrée ou Profane, portent l'empreinte d'une érudition étendue & d'une critique éclairée. Son style est, en général, pur, naturel, simple, sans exclure l'élégance, & a le mérite d'être toujours proportionné aux divers objets qui se présentent à traiter.

Cette Traduction nous a paru mériter une attention particuliere, parce qu'elle donne lieu à des réflexions très-propres à confondre les sarcasmes de l'impiété. Jusqu'à présent la plus puissante ressource des Incrédules a été de saisir malignement certains traits qu'un zele indiscret avoit répandus dans la Vie de plusieurs Saints. Ils ont cru qu'en y jetant du ridicule, ils viendroient à bout de détruire la véritable piété. Toujours prêts à triompher de la moindre imprudence, ils n'ont pas rougi d'insister sur des bagatelles, & de faire tourner au mépris de la Religion, des écarts que la Religion est la premiere à condamner. Ce pitoyable manége a bien pu en imposer à des Esprits plus foibles encore, que ceux dont ils ont voulu ridiculiser les travers. Mais aujourd'hui que des lumieres plus sûres, qu'un zele mieux entendu dirige les Ecrivains qui consacrent leurs travaux au main-

tien de la Foi & de ses Pratiques, tout ce vain appareil de triomphe tombe & s'évanouit. Ne voit-on pas en effet la Religion s'épurer d'elle-même, sans rien perdre de son véritable esprit? Ses vrais Zélateurs ont-ils besoin d'être décidés par les clameurs d'une fausse Philosophie, pour en écarter des fables dont l'ignorance a voulu l'étayer, sans penser qu'un tel secours lui étoit injurieux?

M. l'Abbé *Godescar*, dans la partie à laquelle il s'est attaché, peut se flatter de partager cette gloire. Les Vies qu'il offre au Lecteur, sont très-éloignées de tout pieux excès. Les faits qu'il raconte sont appuyés sur des preuves incontestables, présentés sans enthousiasme, & dirigés d'une maniere très-utile pour instruire & édifier.

GOGUET, [*Antoine-Yves*] Conseiller au Parlement de Paris, sa patrie en 1716, mort en 1758.

On a de cet Auteur un Ouvrage intitulé: *L'origine des Loix, des Sciences & de leurs progrès chez les anciens Peuples*, où l'on considere le progrès des connoissances humaines, depuis *Adam* jusqu'à *Cyrus*. Cette matiere est traitée avec autant d'exactitude que d'habileté. Les recherches & les réflexions profondes y répandent également du jour & de l'intérêt. Le travail, il

eſt vrai, s'y fait plus ſentir que le génie ; mais le génie perce quelquefois de maniere à donner une idée très-favorable des vues & du mérite de l'Auteur. C'eſt dommage que ſa carriere n'ait pas été plus longue ; il auroit pu enrichir notre Littérature de pluſieurs autres Livres utiles. On dit même qu'il ſe préparoit à développer, pour la France en particulier, ce qu'il avoit d'abord entrepris pour les anciens Peuples; nouvelle raiſon qui juſtifie nos regrets.

GOMBAUD, [*Jean* OGIER DE], né à Saint Juſt de Luſſac en Saintonge, mort à Paris en 1666, âgé de près de cent ans, Membre très-oublié de l'Académie Françoiſe, moins parce qu'il fut un des premiers reçus dans cette Compagnie, que parce qu'il étoit peu fait pour conſerver la moindre réputation. *Boileau* a trouvé cependant quelques-uns de ſes Sonnets paſſables; qu'on y joigne trois ou quatre Epigrammes pleines de naturel & de vivacité, & l'on aura, en moins de trois pages, tout l'eſprit de *Gombaud*.

GOMBERVILLE, [*Marin* LE ROI, ſieur DE] de l'Académie Françoiſe, né dans le Diocefe de Paris en 1600, mort en 1674.

Si les louanges des Contemporains pouvoient aſſurer l'immortalité, cet Auteur, qui n'eſt plus

connu, tiendroit un rang diſtingué ſur notre Parnaſſe. Tel eſt le ſort ordinaire de ces réputations ſoufflées par l'eſprit de parti, ou par une amitié indiſcrete ; elles s'évanouiſſent auſſi promptement qu'elles ont été créées. On fit pour *Gomberville*, pendant ſa vie, ce que deux ou trois Journaliſtes font aujourd'hui en faveur d'une foule d'Auteurs médiocres qui ne valent pas mieux que lui. Il fut gratifié de pluſieurs Odes, Epîtres, Sonnets, & entre autres, d'un de *Maynard*, où l'on eſt étonné de voir la louange prodiguée ſans meſure.

Travaille utilement pour la poſtérité,
Abandonne la Fable, & prends ſoin de l'Hiſtoire ;
Ton eſprit, plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera ſa gloire.

Ta plume, *Gomberville*, a touché les Savans,
Dont le goût épuré connoît les bonnes choſes.
L'art, qui fait les Diſcours fleuris & décevans,
Montre toute ſa pompe en ce que tu compoſes.

Cette heureuſe éloquence abaiſſe tes rivaux ;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux ;
Tes Princes fabuleux l'ont puiſſamment charmée.

Rome plaint les diſerts qu'*Auguſte* a careſſés ;
Tes Ecrits ont enfin guéri la Renommée
De l'amour qu'elle avoit pour les ſiecles paſſés.

Qu'avoit fait *Gomberville*, pour mériter une

ſi forte doſe d'encens ? Quelques Romans inſipides que le peuple ne voudroit pas lire à préſent ; quelques Poéſies dont le Recueil ſeroit à peine ſupportable, quand on le réduiroit à quatre pages. Pourroit-on compter, après cela, ſur tant de brevets d'honneur décochés ſi libéralement du pied des Alpes, promulgués par l'Auteur du Mercure; & adoptés par une multitude de Louangeurs qui ne ſe doutent certainement pas que la louange eſt un ridicule pour ceux à qui on la donne ſans qu'ils la méritent, & pour ceux qui ſe croient en droit de la diſpenſer ?

GOMEZ, [ *Madelaine-Angélique* POISSON DE ] née à Paris en 1684, morte à St. Germain-en-Laye en 1770.

Sa plume a été auſſi féconde qu'intéreſſante. Plus de cinquante volumes de Romans atteſtent ſa facilité & ſon talent pour ces ſortes de bagatelles, qui ceſſent quelquefois d'en être, quand elles tendent à l'inſtruction & à la morale. Les plus connus de tous, & ceux qui méritent le plus de l'être, ſont les *Journées amuſantes* & les *cent Nouvelles Nouvelles*, où, par un mêlange d'Hiſtoires & de Contes, l'Auteur trouve le moyen d'inſtruire & de plaire. Il y regne autant d'imagination que de variété. Pourquoi faut il que le merveilleux en détruiſe quelquefois l'intérêt, &

que les longueurs en déparent le ſtyle, d'ailleurs agréable & facile ?

GOMICOURT, [*Auguſtin-Pierre* DE] Secrétaire du Gouvernement de Picardie & d'Artois, de l'Académie d'Amiens, ſa patrie.

Né avec des talens propres à le faire exiſter par lui-même, après avoir donné deux bons Ouvrages de ſon propre fonds, il s'eſt attaché à des Compilations, & par malheur, il ne paroît pas avoir ſu bien choiſir ſes matériaux. On en a de lui une intitulée : *Eſprit des Philoſophes & Ecrivains célebres de ce ſiecle*, à la tête deſquels il a mis *M. d'Alembert*. Nous avons d'abord cru que cette primauté étoit pour ſuivre l'ordre alphabétique ; mais le Compilateur aſſûre très-poſitivement que c'eſt par ordre de mérite & de diſtinction : *c'eſt parce que je crois*, dit-il très-ſérieuſement, *pouvoir aſſigner à cet Auteur eſtimable la premiere place parmi les Philoſophes de nos jours, non-ſeulement de ma Nation, mais de toutes celles de l'Europe*. Si telle a été ſa perſuaſion, il auroit dû au moins ne pas nous préſenter un *Eſprit* auſſi volatil que celui de cet Extrait. *Le premier Philoſophe de l'Europe* y paroît dans un raccourci qui étonne, & d'une ſéchereſſe plus que géométrique, ce qui n'eſt pas propre à faire honneur à la *Philoſophie*. Auſſi ne faut-il pas être ſurpris que le Pu-

blic, dont le Compilateur bénévole a voulu pressentir le goût, n'ait pas desiré de lui voir augmenter sa Collection. Cet homme substantiel eût bientôt réduit tous nos Philosophes à rien.

Il n'est pas plus heureux, lorsqu'il dit que *notre siecle ne le cede en rien aux plus célebres de l'antiquité.* A-t-il pu ignorer que ceux de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, & de *Louis XIV*, seront toujours, par excellence, les fideles du goût & de la raison? Sur quel fondement seroit donc assûrée la préséance du nôtre? Seroit-ce sur les lumieres philosophiques? Mais ne sait-on pas que tous ces beaux siecles ont dégénéré, quand ces météores ont paru?

M. de *Gomicourt* est beaucoup plus connu par un ouvrage périodique, intitulé : *l'Observateur François à Londres*, où il fait répandre de l'intérêt sur les matieres qu'il traite. Il faut croire qu'abandonné à lui-même, son jugement est moins exposé aux méprises, que lorsque l'enthousiasme philosophique lui sert de guide.

GOUDELIN, [*Pierre*] né à Toulouse, mort dans la même ville en 1649, âgé de 67 ans, célebre Poëte Gascon, dont les Ouvrages subsisteront tant qu'on parlera la Langue dans laquelle ils sont écrits, & qui serviront à la faire subsister elle-même.

Il s'eſt exercé dans l'Epigramme, le Sonnet, l'Epître, l'Idylle, la Chanſon, l'Ode & le Chant Royal, & a excellé dans tous ces genres. Nous oſons dire, ſans crainte d'être démentis par ceux qui ſont en état d'apprécier ſes Ouvrages, qu'il le diſpute à nos meilleurs Poëtes par l'agrément & la fécondité des images & des fictions, l'élégance & la variété des tours, la juſteſſe & l'originalité des expreſſions, & ſur-tout par l'harmonie imitative. Quoiqu'il eût reçu de la nature une imagination vive & brillante, un caractere tendre & enjoué, & un génie véritablement poétique, nous doutons qu'il eût également réuſſi, s'il avoit écrit en François, Langue pauvre & timide en comparaiſon de celle qu'on parle en Languedoc. Celle-ci eſt non-ſeulement riche & hardie, mais pittoreſque, flexible, douce, énergique, variée & harmonieuſe. Elle n'a ni expreſſions triviales, ni images baſſes, parce que le Peuple y donne le ton, & qu'une Langue qui n'eſt point ſujette au caprice des Cours & des Académies, ne peut ni s'appauvrir, ni dégénérer *.

---

* L'idiome Languedocien n'eſt autre choſe que la *Langue Romance* ou *Romaine*, que parloient les François avant que leurs Rois euſſent fixé leur ſéjour à Paris. On peut s'en convaincre par la lecture du *Nitar*, Auteur du neuvieme ſiecle, qui, dans ſon Hiſtoire des

*Bayle*, *Doujat*, *Pelisson*, le P. *Vaniere*, *Campistron*, à qui la Langue de *Goudelin* n'étoit point étrangere, faisoient beaucoup de cas de ses Poésies; c'est sans doute ce qui a engagé M. *Titon du Tillet* à placer ce Poëte dans son Parnasse François. La ville de Toulouse, pleine d'admiration pour ses talens, & d'estime pour ses vertus, lui fit une pension pendant les vingt dernieres années de sa vie, & lorsqu'il fut mort, plaça son buste dans le Capitole, à côté de celui du Poëte *Maynard*, son Compatriote.

GOUJET, [*Claude-Pierre*] Abbé, des Académies de Marseille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1767.

De plus de trente Ouvrages que nous avons de cet Auteur, on ne connoît guere que son

---

guerres entre les fils de *Louis le Débonnaire*, rapporte plusieurs passages écrits en *Langue Romance*, qui ne different en rien du langage usité aujourd'hui chez les Languedociens. Les différentes Poésies qui nous restent des *Troubadours* ou *Trouveyres*, en sont une nouvelle preuve. Cette Langue fut, dans la suite, appelée *Provençale*, du nom des Comtes de Toulouse, qui prenoient le titre de *Marquis & de Seigneurs de Provence*. C'est ce qui fit donner le nom de *Poëtes Provençaux* aux Troubadours & autres Poëtes de la Gaule Narbonnoise.

*Supplément* au Dictionnaire de *Moréri*, & sa *Bibliotheque Françoise*. Ce dernier Ouvrage lui donnera toujours de la célébrité. L'érudition qui y abonde, le style qui, sans être ni vif, ni délicat, a une rondeur justement proportionnée à ce genre de composition, sont propres à satisfaire le Lecteur curieux & censé. On auroit seulement voulu que M. l'Abbé *Goujet* se fût borné à la qualité d'Historien, sans prendre celle de Juge. Pour prononcer sur les Ouvrages d'esprit, il faut être connoisseur & impartial. Cet Auteur a trop paru oublier que ces deux qualités lui manquoient.

GOULU, [ *Jean* ] Général de l'Ordre des Feuillans, né à Paris en 1576, mort dans la même ville en 1629.

Ce n'étoit pas la peine qu'il se fît connoître dans la République des Lettres par un démêlé tel que celui qu'il eut avec *Balzac*. La fermentation de son esprit, plus fait pour la solitude & le recueillement, que pour l'escrime littéraire, ne produisit que des Libelles aussi absurdes que platement écrits. Ils sont oubliés aujourd'hui pour l'honneur de sa politesse : ses Vers & ses Traductions le sont aussi pour l'honneur de sa littérature.

GOURCY, [ *N.* DE ] Abbé, de l'Académie de Nancy, né en 17..

L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres a couronné deux de ſes Ouvrages, dont l'un eſt l'*Hiſtoire philoſophique & politique des Loix de Licurgue :* l'autre roule ſur cette queſtion : *Quel fut l'état des perſonnes en France ſous les deux premieres Races*, &c. ? L'Académie Françoiſe n'a pas jugé à propos de couronner de même ſon *Eloge de Deſcartes*, mais elle l'a fait imprimer.

Ces titres ne ſeroient pas ſuffiſans pour prétendre à une réputation ſolide, ſi M. l'Abbé de *Gourcy* n'annonçoit d'ailleurs des talens capables de ſe développer dans la ſuite d'une maniere plus avantageuſe. Dans les trois Ouvrages dont nous venons de parler, il paroît inſtruit, judicieux, méthodique, & capable de rendre ſes connoiſſances utiles ; ſes idées ſont nettes, ſon ſtyle eſt ſimple. Il n'a donc beſoin que d'acquérir un peu plus de vivacité & de préciſion, quand même il ſe borneroit à des diſcuſſions érudites. Il eſt d'autant plus naturel d'eſpérer qu'il acquerra ces deux qualités eſſentielles, qu'il paroît avoir du goût pour les bons modeles & du zele pour les défendre. On peut en juger par une petite Brochure de ſa compoſition, intitulée : *Rouſſeau vengé, ou Obſervations ſur la critique qu'en a faite M. de la Harpe, & en général ſur les critiques qu'on faits des grands Ecrivains.*

GOURNAY, [ *Marie* JARS DE ] morte à Paris en 1645, âgée de 80 ans, fut en haute considération parmi nos premiers Académiciens.

Elle étoit très-jalouse de la société des Beaux-esprits; & quiconque prétendoit à ce genre de gloire, devoit, avant toutes choses, un tribut à sa vanité. A ce ridicule près, qui n'en est plus un aujourd'hui, à force d'être commun, Mademoiselle de *Gournay* n'étoit pas sans mérite. Son esprit étoit orné; elle avoit l'imagination vive & agréable, une érudition peu commune parmi les personnes de son sexe. Il est facile de s'en convaincre par ses Ouvrages, dont les derniers mots paroîtront certainement singuliers. «Si ce Livre me » survit, dit-elle, je défends à toute personne, » telle qu'elle soit, d'y ajouter, diminuer ni changer jamais aucune chose, soit aux mots ou en la » substance, sous peine à ceux qui l'entrepren- » dront, d'être tenus pour détestables aux yeux » des gens d'honneur, comme violateurs d'un » sépulcre innocent.... Les insolences, voire les » meurtres de réputation que je vois tous les jours » en pareils cas en cet impertinent siecle, me portent à lâcher cette imprécation.» De si terribles anathêmes ont effrayé le Lecteur, & c'est apparemment pour ne pas s'exposer à la tentation qu'elle redoutoit si fort, qu'on ne lit plus ses ouvrages. On leur rendoit cependant un grand service d'en

retrancher une infinité de mots surannés, pour lesquels Mlle. de *Gournay* a toujours eu la plus tendre affection, ce qui engagea *Ménage* à la faire figurer dans sa *Requête des Dictionnaires.* Le Cardinal de *Richelieu* ne pouvoit s'empêcher de rire, quand il lui en entendoit prononcer. *Tant mieux*, lui répondit-elle un jour, *je fais un grand bien à la France.* La finesse de ce mot consistoit à faire entendre au Ministre qu'elle conservoit les jours de son Eminence en l'égayant, genre de flatterie plus fait pour plaire à celui qui en étoit l'objet qu'au Lecteur, qui n'en jugera pas de même.

Il ne faut pas ignorer que Mlle. de *Gournay*, fut fille adoptive de *Michel Montagne*, choisi par elle-même pour pere, après la mort de ses parens. On lui doit une Edition des *Essais*, avec une Préface à sa maniere, où l'on trouve des traits de sens, d'esprit & d'érudition, qui ont fourni, par parenthèse, à *Pascal*, trois ou quatre de ses plus brillantes pensées.

GRAFFIGNY, [*Françoise* D'HAPPONCOURT DE] née à Nancy en 1696, morte à Paris en 1758.

Ses *Lettres Péruviennes* lui ont fait une grande réputation. Quoiqu'il regne dans ce Roman un ton de métaphysique contre nature, sur-tout dans une

une femme, & très-nuisible à l'intérêt; quoiqu'on y trouve quelques expressions alambiquées; quoique le dénouement en soit totalement manqué, on ne peut cependant se refuser, en le lisant, au charme séducteur qui en rend la lecture agréable, & en fait oublier les défauts. Tout ce que la tendresse a de plus vif & de plus touchant, tout ce que la nature, animée par le sentiment, tout ce qu'une élégante naïveté, la richesse des détails, la variété des images, la chaleur du style, le pathétique des situations peuvent offrir à l'ame pour l'intéresser, la captiver & l'attendrir, se trouve dans cet Ouvrage préférable à mille autres du même genre. On est seulement fâché que l'infidélité de *Zilia*, contre l'attente du Lecteur, vienne amortir la sensibilité qu'elle inspire. Son changement, dont les motifs, malgré l'adresse de l'Auteur, trouvent peu de grace dans un cœur délicat, change aussi les sentimens qu'on se plaisoit à éprouver en sa faveur. Elle a beau faire des tours de force pour justifier sa foiblesse, on n'y découvre plus que les prestiges d'une conscience qui veut s'étourdir sur ses fautes, mais qui n'en imposent point au Juge impartial qui doit les condamner.

Madame de *Graffigny* est Auteur du Drame de *Celie*, en cinq Actes & en prose. Cette Piece eut beaucoup de succès dans sa nouveauté, & le Public se plaît à la voir représenter. Tel sera toujours

le ſort de ces Pieces où l'intérêt domine, quand elles ſeront réduites aux juſtes bornes que leur bon goût doit leur preſcrire.

GRAMMOND, [*Gabriel*, Seigneur DE] Préſident au Parlement de Toulouſe, mort en 1654.

On fait peu de cas de ſon *Hiſtoire de Louis XIII*, à cauſe de l'inexactitude des faits, que l'envie de plaire au Cardinal de *Richelieu* lui fit dénaturer; mais on eſtime ſon Hiſtoire des Guerres, que ce même Monarque eut à ſoutenir contre ſes Sujets Proteſtans, à cauſe des recherches & des anecdotes curieuſes qu'elle renferme. Le ſtyle de ces deux Ouvrages eſt peu ſoigné.

1. GRAND, [*Joachim* LE] Abbé, né à St. Lo, en Normandie, en 1653, mort à Paris en 1733.

Il fut très-profond dans l'Hiſtoire & dans la Politique, & ſe diſtingua dans pluſieurs ambaſſades, où, ſous le titre de Secrétaire, il eut la plus grande part aux affaires qui ſe négocierent de ſon temps. A ſon retour, il exerça dans le Miniſtere des Affaires étrangeres, la même place que M. l'Abbé de *la Ville* & M. *Gérard* ont ſucceſſivement remplie avec tant de diſtinction & de ſuccès. Quoiqu'on ne liſe plus ſes différens Mémoires, parce que les objets ſur leſquels ils roulent ont ceſſé

d'être intéressans, on y trouve néanmoins des anecdotes & des vues propres à amuser & à instruire les curieux. Son *Histoire du divorce d'Henri VIII* est un Recueil de faits qu'on peut sur-tout consulter utilement, pour connoître les principaux ressorts mis en œuvre dans ce célebre événement.

2. GRAND, [*Marc-Antoine* LE] Comédien, mort à Paris en 1728, âgé de 56 ans.

Peu content de prêter sa voix aux Productions des autres, il voulut occuper la Scene de ses propres Ouvrages. Le défaut principal de ses Comédies est d'être en général peu régulieres & trop licencieuses ; mais elles offrent de la gaieté, des saillies, du naturel, un dialogue vif & des traits d'un très-bon comique. Plusieurs sont restées au Théatre. *L'Aveugle clairvoyant*, *l'Ami de tout le monde*, & *la Nouveauté*, sont celles qui reparoissent le plus souvent.

Il y a aujourd'hui un Auteur du même nom, né à Montpellier, qui s'est également exercé dans l'Art de la Comédie, mais qui n'a eu aucune espece de succès, & qui n'annonce aucun talent.

GRANGE, [*Joseph* DE CHANCEL DE LA] né au Château d'Antoniat, près de Périgueux, en 1676, mort au même Château en 1758.

Ses plus grands succès ont été précisément dans

le genre qu'il auroit dû s'interdire. Tout le monde connoît ses *Philippiques*, Ouvrage aussi plein d'énergie que de fiel & d'atrocité, dont la poésie ne fait pas pardonner les monstrueux écarts. Malheur à ceux qui n'ont d'esprit qu'autant que la bile fermente dans leur estomac ! L'esprit qui naît des passions déréglées, ne peut que s'égarer. Il perd, aux yeux des hommes sages, tout le mérite qui peut briller dans ses créations. Il y a toute apparence que cette sorte d'esprit étoit le seul partage de M. de *la Grange*. Ce qu'il a fait de sang-froid est au-dessous du médiocre. Ses Tragédies ne conservent pas même le plus foible reste de cette chaleur impétueuse qu'on remarque dans ses *Philippiques*. *Amasis*, *Ino* & *Mélicerte* sont restées au Théatre, sans qu'on s'empresse de les faire reparoître. Le défaut de simplicité dans le plan, les négligences dans la versification, ont été cause du discrédit de cette derniere, quoiqu'elle soit d'ailleurs intéressante & pathétique. La premiere est beaucoup mieux conduite ; mais les défauts de l'élocution nuisent au mérite qu'elle a d'ailleurs. Malgré sa médiocrité, elle n'a pas laissé de fournir, au Marquis de *Maffei* & à M. de *Voltaire*, le sujet de leur *Mérope*, sous des personnages différens.

Pour apprécier en deux mots les talens & les défauts dramatiques de M. de *la Grange*, qu'on

réunisse, d'un côté, la fécondité de l'invention, la liaison dans l'intrigue, l'adresse dans l'enchaînement des scenes, la justesse & l'intelligence dans le dialogue; & de l'autre, les travers d'une imagination romanesque à la foiblesse du style, au manque de vigueur dans les caracteres, à trop de langueur dans le dialogue; & l'on aura une juste idée du mérite de ce Poëte. On peut encore plus sûrement conclure qu'il n'avoit de talent décidé que pour la satyre, en ce que ses *Opéra* sont même inférieurs à ses Tragédies.

La malignité de son caractere ne l'abandonna presque jamais. Après avoir fait des Vers à la louange du Gouverneur des Isles de Sainte Marguerite, où il étoit prisonnier, & en avoir obtenu, par reconnoissance, un peu plus de liberté, il fit bientôt après une Epigramme violente contre le même homme; ce qui le replongea dans une plus étroite prison. Ce trait suffit seul pour faire connoître que les talens sont toujours dangereux pour les mauvais caracteres.

Il a laissé un fils qui a cultivé aussi la Poésie. Si les Vers de celui-ci sont très-éloignés de la perfection, ils ne sont pas du moins souillés par les mêmes emportemens que ceux de son pere.

Il y a eu plusieurs Littérateurs de ce nom, qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous venons de parler. *La Grange*, de Montpellier,

mort à Paris en 1769, Auteur d'une douzaine de Comédies, dont quelques-unes eurent du ſuccès dans leur nouveauté: M. d'*Olaiband de la Grange*, qui s'eſt également exercé dans l'Art de la Comédie, mais dont les Pieces n'ont été jouées que ſur des Théatres de Société : M. *la Grange de Checieux*, mort à Paris en 1774, Auteur d'un Ouvrage de Politique, intitulé, *la conduite des François juſtifiée*, accueilli du Public dans le temps, & qui méritoit de l'être : enfin, M. de *la Grange*, à qui nous devons une bonne Traduction de *Lucrece*, & une médiocre des Œuvres de *Séneque* le Philoſophe. Cette derniere Traduction eſt poſthume, & précédée d'un Diſcours préliminaire, dans lequel on trouvera des détails ſur le mérite & le talent perſonnel de ce Littérateur, mort à Paris en 1776.

GRAVILLE, [*Barthelemi-Claude* GRAILLARD DE] né à Paris en 1727, mort en 1764.

De toutes les Brochures dont il a été le pere, la ſeule qui lui ait ſurvécu eſt celle qui a pour titre, l'*Ami des Filles.* Qu'on ne la regarde pas comme un de ces Ouvrages approfondis, médités avec ſoin, & toujours irréprochables dans leurs maximes : ce ſera aſſez de convenir qu'elle eſt écrite avec facilité, & qu'elle contient des avis dont le Sexe peut tirer de l'utilité.

GRÉCOURT, [ *Jean-Baptiste-Joseph* VILLARS DE ] Chanoine de Tours, sa patrie, né vers 1683, mort dans la même ville en 1743, Poëte moins agréable que libertin, moins ingénieux qu'ordurier.

Il s'est exercé dans le genre des Contes de *la Fontaine* & des Epigrammes de *Rousseau*, sans songer qu'il n'avoit ni le même génie que ces deux Poëtes, ni les mêmes qualités pour se faire pardonner ses licences. Le Poëme de *Philotanus* n'eut de succès que par les circonstances, & parce que la malignité humaine est toujours avide de ce qui la flatte. L'uniformité du style, le peu de noblesse des pensées, le défaut de finesse & même d'imagination, réduisent ce Poëme, plus burlesque que marotique, dans la classe de ces Ouvrages qui ne sont supportables que pour les esprits méchans & les ames corrompues, seuls capables de se plaindre que nous n'ayons pas loué cette infame Production.

GRESSET, [ *Jean-Baptiste-Louis* ] de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, né à Amiens, mort en 1777.

*Vert-vert* sera toujours un Poëme charmant & inimitable. Sans souiller sa plume par l'impiété & la licence, qui déshonorent celle de l'Auteur de *la Pucelle*, le Poëte a su y répandre un

agrément, une fraîcheur & une vivacité de coloris qui le rendent aussi piquant dans les détails, qu'il est riche & ingénieux dans la fiction. Cet agréable badinage sera toujours distingué parmi les Productions originales, qui font aimer aux Etrangers la gaieté Françoise, sans leur donner une mauvaise idée de nos mœurs.

Les autres Poésies légeres de M. *Gresset* le mettent également au-dessus des Poëtes de nos jours, qui se sont exercés dans le même genre. Si on leur pardonne quelques négligences qui donnent quelquefois de l'agrément au style, & certaines longueurs qui refroidissent, par intervalles, le Lecteur, on conviendra que c'est ce que nous avons de mieux pour le naturel, les graces & la simplicité.

*Le Méchant* sera toujours, de l'aveu de nos Connoisseurs, une de nos excellentes Comédies, & un vrai modele de versification. Le ton de cette Piece est du meilleur goût, le Dialogue plein d'aisance & de vivacité, le style précis, élégant & varié; les caracteres en sont saisis, dessinés avec finesse & rendus avec vérité.

M. de *Voltaire* a donc eu tort de plaisanter M. *Gresset* sur ses scrupules au sujet des offrandes qu'il a faites à *Thalie*. Il étoit très-permis à un Poëte, toujours attentif à respecter les mœurs & la Religion, de se repentir publi-

quement d'avoir exercé ses talens dans un genre que l'austere vertu est très-éloignée d'approuver. D'ailleurs, personne ne devroit être plus réservé sur la plaisanterie, lorsqu'il s'agit de Comédie, que l'Auteur de la *Prude*, de *l'Indiscret*, de *la Femme qui a raison*, du *Droit du Seigneur*, de *Charlot*, ou *la Comtesse de Givry*, du *Dépositaire*, en un mot de toutes les Comédies réprouvées qui ont paru sous son nom.

Un trait trop honorable aux Lettres pour être passé sous silence, c'est que notre jeune Monarque, touché du sage emploi que M. *Gresset* a toujours fait de ses talens, lui avoit accordé, peu d'années avant sa mort, des Lettres de Noblesse, dont voici le préambule. » *Louis*, &c. » Les avantages que les Sciences, les Belles- » Lettres & les Arts procurent à notre Royau- » me, nous invitent à ne négliger aucun des » moyens qui peuvent contribuer à leur main- » tien & à leurs progrès. Les titres d'honneur » répandus avec discernement sur ceux qui les » cultivent, nous paroissent l'encouragement le » plus flatteur que nous puissions leur donner. Par- » mi ceux de nos sujets qui se sont livrés à l'étude » des Belles-Lettres, notre cher & bien-amé *Jean-* » *Baptiste-Louis Gresset* s'y est distingué par des » Ouvrages qui lui ont acquis une célébrité » d'autant mieux méritée, que la Religion & la

» décence, toujours respectées dans ses Ecrits,
» n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. Sa
» réputation a depuis long-temps engagé l'Aca-
» démie Françoise à le recevoir au nombre de ses
» Membres, & nous l'avons vu, avec satisfac-
» tion, nous offrir, en qualité de Directeur, les hom-
» mages de cette Académie, la premiere fois que
» nous avons bien voulu l'admettre à nous les
» présenter, à l'occasion de notre avénement à
» la Couronne. Nous savons d'ailleurs qu'il est
» issu d'une famille honnête, de notre ville
» d'Amiens; que son aïeul & son pere y ont rem-
» plis différentes Charges municipales, & qu'ils
» y ont toujours, ainsi que le sieur *Gresset* lui-
» même, vécu de cette maniere honorable, qui,
» en rapprochant de la Noblesse, est en quelque
» sorte un degré pour y monter, &c. «

GREVIN, [*Jacques*] né à Clermont en Beauvoisis, mort à Turin en 1570, âgé de 29 ans, Poëte oublié & contemporain de *Ronsard*.

Tout ce qu'on peut dire à son sujet, c'est qu'il paroît avoir le premier introduit parmi nous l'usage des Chansons galantes, dont il avoit tiré le modele des Italiens & des Espagnols. Celles qu'on a faites depuis, devoient nécessairement faire oublier les siennes. Ce genre étoit proprement réservé à notre Nation, & aucune n'y a plus excellé.

GRIFFET, [*Henri*] Jésuite, Prédicateur du Roi, né à Moulins en Bourbonnois en 1698, mort en 1771.

L'éloquence de la Chaire, l'Histoire & la Critique ont successivement exercé ses talens. Ses *Sermons*, quoique très-estimables, quoique d'un style naturel, oratoire & assorti aux différens sujets, ne sont pas la partie la plus frappante de son mérite. La *Continuation de l'Histoire de France du P. Daniel*, & *l'Histoire de Louis XIII*, est vraiement ce qui lui assûre une gloire solide parmi nos utiles Littérateurs. Les Dissertations qu'il a répandues dans le corps de l'Ouvrage du P. *Daniel*, sont d'une instruction & d'une netteté qui jette le plus grand jour sur plusieurs points de nos Annales, qui n'étoient pas encore assez développés. L'érudition, la sagacité, la méthode, y marchent d'un pas égal, revêtus du genre de style convenable à ces sortes de discussions. Le volume qu'il a ajouté aux *Mémoires chronologiques* du P. d'*Avrigny*, son Confrere, a le même mérite. Son dernier Ouvrage sur les *Preuves de l'Histoire*, doit être regardé comme le Code de tous les Historiens.

On a encore du P. *Griffet*, plusieurs Livres de piété, comme l'*Année du Chrétien*, l'*Exercice de Piété pour la Communion*, &c. qui prou-

vent autant la diversité de ses talens, que son zele pour la Religion.

GROS DE BESPLAS, [*Joseph-Marie-Anne*] Docteur de Sorbonne, Vicaire-Général du Diocese de Besançon, Aumônier de MONSIEUR, Prédicateur du Roi, de l'Académie de Beziers, né à Castelnaudary en 1734.

Il a su mériter à la fois, par ses Ouvrages, & l'estime des Littérateurs & la reconnoissance des bons Citoyens. Celui qui a pour titre, *des Causes du bonheur public*, offre une infinité de vues patriotiques, qui donnent l'idée la plus avantageuse de son cœur, en même temps qu'elles honorent son esprit, par la maniere énergique dont elles sont présentées. Son *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, malgré quelques idées singulieres que le vrai goût n'adoptera jamais, peut être regardé comme un des morceaux de Littérature les plus instructifs qui aient paru sur cet objet. C'est un tableau raccourci des progrès & de la décadence de la Prédication dans les différens Siecles, accompagné d'observations didactiques, qui supposent une étude approfondie des Auteurs sacrés & profanes qui se sont distingués dans la carriere de l'éloquence. Il ne tient qu'à M. l'Abbé de *Besplas* d'y marcher lui-

même avec gloire, à en juger par le *Panégyrique de S. Bernard*, & par le *Discours sur la Cène*, imprimés à la suite de cet Essai. Doué d'une sensibilité vive & touchante, d'une imagination brillante & féconde, nourri de la lecture des Ecrivains les plus substantiels, il n'a besoin, pour cet effet, que de mettre plus de liaison dans ses idées, communément nobles & élevées, plus de naturel dans son style, souvent énergique & élégant, mais surchargé de figures parasites, de métaphores recherchées, qui le rendent quelquefois emphatique & boursoufflé. Nous ne craignons pas d'être accusés de trop de sévérité dans ces remarques, parce que la critique n'humilie que les esprits médiocres ou incorrigibles.

GROSIER, [*Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre*] Abbé, né à St. Omer en 1743.

Les articles qu'il a fournis à l'*Année Littéraire*, du vivant & après la mort de M. *Freron*, annoncent un Littérateur formé sur l'étude réfléchie des bons modeles ; un Critique doué de l'esprit d'analyse, & d'une sagacité merveilleuse pour saisir les beautés & les défauts d'un Ouvrage; un Ecrivain correct, zélé pour les vrais principes, & capable d'y ramener les esprits qui s'en écartent. C'est ce qui fait regretter qu'il n'ait pas continué d'enrichir cet Ouvrage du fruit de son travail.

Nous ignorons les motifs qui l'en empêchent ; mais nous savons que son zele pour le maintien des regles, l'a porté à solliciter la Rédaction d'un Journal Littéraire, & que les Philosophes, si intéressés à arrêter la plume des Ecrivains en état d'éclairer le Public sur leurs défauts & leurs travers, ont eu le crédit de faire supprimer ce Journal. On ne peut cependant nier que le Gouvernement ne soit intéressé à multiplier les Ouvrages capables de rappeler les Littérateurs aux principes du goût & de la raison. Et véritablement, ce seroit fermer les yeux aux considérations les plus indispensables de la Politique, que de ne pas regarder la Littérature comme un des objets les plus dignes de l'attention du Ministere. Les Productions de l'esprit ont toujours eu une influence marquée sur le génie des Nations, sur leurs mœurs, sur les révolutions qu'elles ont éprouvées, & peuvent même être la source de ces révolutions. Quand on ne les considéreroit que comme un moyen de gloire & de délassement, c'en seroit assez pour devoir mettre en œuvre tous les moyens capables d'en prévenir la dégradation. L'état actuel de la Littérature, en France, démontre, à présent plus que jamais, la nécessité d'y travailler efficacement. L'esprit d'anarchie s'est répandu sur tous les genres : en matiere de goût, comme en matiere de raison, tout se réduit à l'arbitraire ; le plus

grand nombre des Ouvrages d'agrément annoncent l'oubli des regles, l'amour des ſyſtêmes, le renverſement des principes reçus ; les Ouvrages de morale ne ſont le plus ſouvent que le fruit d'une imagination indépendante, qui aſſujettit à ſes caprices les ſentimens, les devoirs, les bienſéances ; dans les Ouvrages de raiſonnement, le ſophiſme triomphe, la Philoſophie attaque les vérités les plus certaines, mine avec activité les fondemens de la Religion, des Loix, des Mœurs, rompt les nœuds de la Société, & obſcurcit juſqu'aux notions les plus claires de la Nature. Comment ces déſordres pourroient-ils ſubſiſter, ſans que l'intérêt général n'en éprouvât des atteintes ?

Au milieu de ce renverſement général, que chaque moment peut rendre plus rapide & plus funeſte, il exiſte cependant des Eſprits ſages, des Ames honnêtes, des Citoyens zélés pour le véritable honneur de leur patrie : mais à quoi peuvent ſe réduire les efforts de leur zele ? A gémir ſur les travers dominans, à deſirer qu'on les réprime, à murmurer de l'indifférence qu'on témoigne à cet égard.

Il eſt donc eſſentiel de remédier à leur impuiſſance ; & parmi tous les moyens qu'un Gouvernement ſage peut employer ſans ſe compromettre, le meilleur ſeroit d'autoriſer des voix affidées & courageuſes, deſtinées à avertir, à re-

dreſſer, à confondre, à humilier même ceux qui s'écartent des vrais principes. Il faut, à une raiſon révoltée & entreprenante, oppoſer une raiſon réfléchie & capable de ramener aux idées qu'on doit avoir de chaque objet; il faut, pour réprimer l'eſprit d'indépendance introduit dans tous les genres littéraires, armer des plumes attentives à rappeler les regles & à proſcrire les abus. Les Journaux ſeuls peuvent offrir des reſſources sûres pour rétablir l'ordre & repouſſer les uſurpations; & preſque tous ſont aujourd'hui dévoués aux Corrupteurs du goût & de la morale : il n'y a guere que l'*Année Littéraire* & les *Annonces & Affiches pour la Province*, où l'on oſe les combattre & les ridiculiſer, encore même les Auteurs de ces Feuilles, auſſi patriotiques que littéraires, ſont-ils ſouvent expoſés aux perſécutions de l'amour-propre des Auteurs bleſſés de leurs cenſures, &c... Quoi donc! l'intérêt de quelques Ecrivains qui, à toute force, veulent ſe faire eſtimer, en dépit de la raiſon & du bon goût, ſera-t-il préférable au bien général? Ne vaudroit-il pas mieux s'attacher aux vrais modeles, ne point pervertir les genres, profiter de la critique, que de crier à l'injuſtice, pour ſoutenir des Productions dont le ſuccès dangereux n'eſt appuyé que ſur les ſuffrages de l'ignorance, de la ſéduction ou de l'eſprit de parti? Peut-on igno-

rer, ce qu'on a répété cent fois, que tout Ouvrage livré au Public, par la voie de l'impreſſion,

Devient eſclave né de quiconque l'achete ?

qu'il eſt auſſi permis aux Journaliſtes & aux Eſprits éclairés qui en ſentent les défauts, de les mettre en évidence, pour en corriger les autres, qu'il eſt permis à un Juge de rappeler à l'autorité des Loix quiconque s'en écarte ?

Ne ſeroit il donc pas plus digne du zele des Protecteurs de la Littérature, & de ceux à qui la police en eſt confiée, d'encourager les bons Critiques, & de n'autoriſer que ceux qui, comme l'Abbé *Groſier*, ont fait preuve d'attachement pour les vrais principes, de courage & de talent pour les défendre, plutôt que de prêter l'oreille aux clameurs de quelques petits Auteurs qui emploieroient plus utilement leur temps à ſe corriger, qu'à ſe plaindre ? Un tel moyen ſeroit plus sûr pour remédier à la corruption du goût, le conſerver dans toute ſa pureté, & faire avorter une foule d'Ouvrages qui ne peuvent que déshonorer la Littérature & la ruiner entiérement.

GROSLEY, [ *Pierre-Jean* ] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, né à Troyes en 1718.

Il a beaucoup écrit, & preſque tous ſes Ou-

vrages ſont inſtructifs. A ce titre, il eſt en droit d'être admis dans le petit nombre des Littérateurs qui ſoutiennent parmi nous le goût de l'érudition. Avec un ſtyle plus ſoigné, il ſeroit encore plus intéreſſant, & par-là même plus utile. Son *Voyage d'Italie*, celui *de Londres*, ſont les plus eſtimées de ſes Productions, où, malgré de petites inexactitudes, on reconnoît l'Obſervateur judicieux & l'Ecrivain capable de communiquer ſes obſervations d'une maniere auſſi agréable qu'inſtructive.

GUEDEVILLE, [*Nicolas*] né à Rouen vers 1650, mort en 1712.

Après avoir quitté les Bénédictins, il ſe réfugia en Hollande, où il ſe maria. La néceſſité vraiſemblablement le jeta dans le métier d'Ecrivain.

Les Ouvrages qu'on a de lui ſe reſſentent également & du mauvais état de ſa fortune & de la trempe de ſes ſentimens. Le plus connu eſt un Journal intitulé, *l'Eſprit des Cours de l'Europe*, qui n'eſt qu'un Recueil de déclamations pleines de fiel, de menſonges, de platitudes & d'atrocités. M. d'*Avaux* le fit ſupprimer; mais l'Auteur le continua, après la mort de ce Miniſtre, ſous le titre de *Nouvelles dès Cours de l'Europe*, juſqu'en 1710.

Malgré la baſſeſſe du ſtyle, cet Ouvrage a été recherché, parce que la ſatyre eſt piquante pour le commun des eſprits, & encore plus pour ceux qui y applaudiſſent ſans diſcernement. Il faut bien ſe garder d'accueillir de ſemblables Productions. Quand la ſatyre eſt inſolente & calomnieuſe, elle n'eſt propre qu'à révolter les ames honnêtes. Elle eſt pardonnable & utile, lorſqu'elle attaque des défauts ou des abus réels, en reſpectant les loix de la bienſéance, & en annonçant ſur-tout plus de zele que de malignité.

GUELLETTE, [ *Thomas-Simon* ] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1683, mort à Charenton en 1766.

Les *Contes Mogols*, les *Mille & une heure*, les *Mille & un quart d'heure* ſont le fruit de ſa plume facile & plus attentive à conſulter le goût des perſonnes frivoles & oiſives, que l'utilité du Lecteur éclairé & judicieux. On doit être peu ſurpris que ſes revêries aient été bien reçues, dès qu'elles furent miſes au jour. Il eſt une certaine claſſe d'eſprits, & c'eſt le plus grand nombre, incapables de s'attacher à des lectures ſolides; il leur faut des Livres qui ne demandent ni application ni étude; mais le talent de les amuſer n'a pas droit de prétendre aux honneurs dûs aux talens réels & honorables.

GUENEBAULD, [ *Jean* ] Médecin, né à Dijon, mort dans la même ville en 1630.

On a de cet Auteur un Ouvrage de près de 200 pages *in*-4o. intitulé, *Le Réveil de Chindonax, Prince des Vacies, Druydes, Celtiques, Dijonnois, avec la ſainteté, religion & diverſité des cérémonies obſervées aux anciennes ſépultures.* Ce Livre eſt une preuve frappante de l'intempérance des conjectures où ſe portent les enthouſiaſtes de l'antiquité. On avoit trouvé dans une vigne appartenante à M. de *Guenebauld* un tombeau de pierre où étoit une inſcription grecque qu'on a traduite ainſi :

« Dans le Bocage de Mithra, ce Tombeau » couvre le Corps de Chindonax, Grand Prêtre. » Retire-toi, impie, car les Dieux ſauveurs » gardent mes cendres. »

Il n'en a pas fallu davantage pour faire, ſur des preuves très-légeres, de ce *Chindonax*, un Prince des Vacies, des Druydes, des Celtes, des Dijonnois, & pour amener un Traité de la ſainteté, de la Religion, des diverſes cérémonies obſervées aux anciennes ſépultures. Il peut y avoir des recherches utiles dans ce Traité ; mais on conviendra que, d'après la ſeule inſcription, il faut avoir bien du courage, pour faire de *Chindonax* un Prince des Vacies, des Druydes, &c. Quoi qu'il en ſoit, nous remarquerons au

ſujet de cette découverte, que M. *Guenebauld* ne fut pas le ſeul qui s'en enthouſiaſma. *Caſaubon* alla exprès de Geneve à Dijon pour voir ce monument : le Préſident de *Thou* voulut l'acheter. Le Docteur ne put s'en détacher qu'en faveur du Cardinal de *Richelieu*, qui lui donna en échange la Charge de Bailli de l'Abbaye de Cîteaux, d'une utilité plus réelle. Après la mort du Cardinal, ce tombeau paſſa entre les mains de *Gaſton*, Duc d'Orléans. Depuis ce temps-là, on ne ſait ce que cette pierre eſt devenue. M. l'Abbé *le Bœuf*, très-avide, comme on ſait, de ces ſortes de morceaux, aſſûre cependant l'avoir vue dans la baſſe-cour d'un Curé, près de Verſailles, où elle ſert d'abreuvoir. C'eſt ainſi que tout dépérit dans la vie.

GUENÉE, [ *Antoine* ] Abbé, ci-devant Profeſſeur de Rhétorique au Collége du Pleſſis, né dans le Dioceſe de Sens, eſt principalement connu par un Ouvrage, intitulé, *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire*, où l'on venge la Nation Juive des calomnies de cet Ecrivain. On y releve avec force les erreurs, les mépriſes, les contradictions, les bévues, les abſurdités dans leſquelles il eſt tombé, lorſqu'il a voulu diſſerter ſur l'ancien Peuple de Dieu & ſur les Livres ſacrés. Il eſt

peu d'Ouvrages polémiques écrits avec autant de solidité, de sagesse, de méthode & d'honnêteté. Cependant M. de *Voltaire* n'y a répondu que par des plaisanteries & des injures toujours plus faciles que les raisons, sur-tout quand on défend une mauvaise cause. Mais ses invectives n'ont pu nuire au succès de ces *Lettres*, dont on vient de donner une quatrieme Edition, qui n'a pas été moins bien accueillie du Public que les précédentes.

On ne peut refuser à M. l'Abbé *Guenée* une grande érudition, une profonde connoissance de l'Histoire ancienne en général & de celle des Hébreux en particulier, une logique vive & pressante, de la justesse dans les idées, de la clarté & de la netteté dans le style, qui n'est peut-être pas assez animé, & un ton de modestie & de politesse d'autant plus généreux, que l'Auteur prend la défense de la vérité contre un Adversaire qui l'avoit traité d'*Imbécille* & de *Franc Ignorant*. Tel a été de tout temps le caractere du défunt Patriarche de la Philosophie; il lui falloit des Lecteurs bénévoles ou de timides Adversaires & faciles à subjuguer, sans quoi il se dépitoit & prodiguoit les injures. Ne diroit-on pas que, semblable aux Divinités d'*Homere*, il n'avoit une contenance divine que peut avaler l'encens de ses aveugles Adorateurs? en effet,

dès que les parfums cessoient de brûler sur ses Autels, dès qu'un Profane venoit entamer son offrande, dès qu'on osoit douter de la vérité de ses oracles, on voyoit alors ce Dieu se fâcher, se trahir & se ravaler au-dessous de l'homme.

GUERET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1641, mort dans la même ville en 1688.

*Le Parnasse réformé*, & *la Guerre des Auteurs*, qui en est la suite, eurent beaucoup de succès dans leur nouveauté, & seroient encore aujourd'hui des Ouvrages piquans, si la plaisanterie & l'ironie qui y dominent étoient d'un meilleur goût. Ce qu'on y remarque de plus estimable, est la droiture & le zele de leur Auteur. Il étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de son temps, qui n'étoient cependant rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. Pour avoir un succès durable, il eût fallu que *Gueret* eût su mieux modérer ses saillies, & qu'il eût attaqué ce travers de son Siecle avec des armes plus propres à en faire sentir le ridicule & les dangereux effets. Tant que les Auteurs médiocres auront la ressource de suppléer au défaut de mérite par le manége des petites séductions de Société, la Littérature sera médiocre, parce que le vrai talent, qui dédaigne les ma-

nœuvres, sera toujours opprimé & méconnu. Les Rossignols déserteront les bosquets du Parnasse, pour y laisser glapir les Roitelets, à moins que le Dieu du Goût ne vienne en personne écorcher les *Marsias*, & distribuer des oreilles d'âne aux *Midas* qui les protegent ou les approuvent.

GUÉRIN DU ROCHER, [*Pierre*] ci-devant Jésuite, né près de Falaise, en 1731.

Malgré le goût du Siecle pour les choses frivoles, on a accueilli, avec autant d'admiration que de reconnoissance, le savant Ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Histoire véritable des temps fabuleux*, dans lequel il nous apprend que tout ce qu'*Hérodote*, *Manethon*, *Eratosthène* & *Diodore de Sicile*, racontent de l'Egypte & des Egyptiens, n'est qu'une imitation défigurée & pleine d'erreurs des endroits de l'Ecriture-Sainte, qui concernent cette nation & la contrée qu'elle habitoit. Cette découverte, qui suppose une étude réfléchie & combinée des Langues anciennes & une connoissance approfondie de l'Histoire, n'est pas appuyée sur des rapports vagues & isolés, mais sur toute la suite de l'Histoire des Egyptiens, rapprochée de celle des Hébreux, mais sur une ressemblance si sensible, si soutenue, qu'on ne peut la regarder comme fortuite, sans renoncer à tout ce que l'érudition présente de plus con-
vaincant

vaincant. D'après cette analogie ſi caractériſée, le ſavant Auteur prétend que les Prêtres Egyptiens ayant eu connoiſſance des Livres Hébreux, & que, s'étant apperçus qu'ils contenoient des détails ſur leur patrie, ils s'en ſervirent pour ſe fabriquer des Annales & une longue ſuite de Rois, dont les noms altérés, à la vérité, ſe trouvent dans l'Hiſtorien ſacré. Telle a été la manie de preſque tous les Peuples : ils ont fait remonter leur origine le plus haut qu'ils ont pu, croyant la rendre plus illuſtre; & pour cet effet, il a fallu inventer des Fables & ſe forger une longue ſuite de Rois, dont la tige ſe perd parmi les Dieux ou les demi-Dieux. De-là vient que toutes les origines des anciens Peuples ſont abſurdes.

Au reſte, M. l'Abbé *Guérin* ſe propoſe de donner une ſuite à ſon Ouvrage. Les trois gros volumes qu'il a publiés n'en forment que la premiere partie. Il travaille à la ſeconde, qui renfermera l'Hiſtoire des Aſſyriens, des Babyloniens, des Lydiens, & les commencemens de celle des Medes & des Perſes. Cette ſeconde partie ſera encore ſuivie d'une troiſieme, où l'Auteur ſe propoſe de débrouiller le chaos immenſe des Mythologies, telles que celles des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs, & de quelques autres Peuples. Il ſoumettra de même à l'examen de ſa critique vraiment profonde & lumineuſe, les

premiers temps hiſtoriques de l'Empire Romain, qu'il regarde avec raiſon comme altérés par quantité de Fables que les Hiſtoriens ont copiées les uns après les autres. On ſent combien cette tâche demande de recherches, de travail & de ſagacité. Nous ne doutons pas que M. l'Abbé *Guérin* ne s'en acquitte, de maniere à s'acquérir de nouveaux droits ſur l'admiration & l'eſtime du Public.

GUIBERT, [*N.* Madame] Penſionnaire du Roi, née à Verſailles en 1725.

Ses Vers ont été loués par les Journaliſtes; mais ceux qui les liſent ſans prévention, trouvent qu'elle eût pu ſe diſpenſer d'en publier le Recueil. Madame *Guibert* a joint, dit-on, dans ſa premiere jeuneſſe, les agrémens de la figure à la prétention de l'eſprit : elle a dû, ſans doute, l'accueil de ſes Poéſies à l'empire de ſes charmes. Les Lecteurs qui ne l'ont point vue, ſont donc diſpenſés d'être auſſi indulgens, & on peut lui dire que c'eſt deſirer trop de faveurs à la fois, celles des Grâces & des Muſes.

GUICHARD, [*Jean-François*] né en 17.. Poëte léger, plein d'eſprit & de ſaillies.

Il ne s'eſt encore exercé que dans des bagatelles, & ſortiroit peut-être de ſon talent, s'il entreprenoit un Ouvrage ſérieux & de longue

haleine. Nos Journaux ont souvent présenté de petites Pieces de Poésies de sa façon, qui ont été goûtées. Le Recueil qu'il se propose d'en donner pourra être très-piquant, à condition qu'il en écartera certains Contes trop libres, répandus sous son nom dans les Sociétés. Sa petite Comédie lyrique du *Bucheron* est pleine d'agrément, de gaieté, & est bien mieux assortie au vrai goût du Théatre Italien, que le jargon philosophique qu'on a eu la maladresse d'y admettre.

GUICHENON, [*Samuel*] Historiographe de France, de Savoie & de Dombes, né à Mâcon en 1607, mort en 1664.

Ceux qui écrivent sur l'Histoire de France, trouveront de grands secours dans ses Ouvrages; ils contiennent des recherches curieuses qui remontent fort haut. Son *Histoire de Bresse & de Bugey*, dont on a donné une nouvelle Edition en 1770, son *Histoire généalogique de la Maison de Savoie*, fourniront toujours un Recueil de titres, de chartres, d'observations, d'éclaircissemens propres à débrouiller le chaos de l'Histoire, dont on ne sauroit trop constater les monumens. Au reste, ces Ouvrages sont enrichis de figures bien différentes de celles qui embellissent nos Brochures. Les premieres tendent vraiment à instruire le Lecteur; les secondes ne l'amusent

tout au plus qu'un moment, sans sauver l'Ouvrage de la proscription.

GUYON, [ *N.* ] Abbé, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, mort en 1771.

Il est moins connu par son *Histoire Romaine*, son *Histoire des Indes*, celle *des Amazones*, celle *des Empires*, & son *Essai critique sur* celui *d'Occident*, que par l'*Oracle des nouveaux Philosophes.* Il entreprend, dans cet Ouvrage, de réfuter les erreurs & les impiétés de M. de *Voltaire.* Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, & de mettre cet Ecrivain en contradiction avec lui-même. Un tel Livre devoit être accueilli par les esprits éclairés & par les honnêtes gens; aussi tous les Lecteurs sensés en ont-ils fait cas, & le nombre des Editions qu'il a eues en prouveroit le mérite, quand même la tournure, l'invention & le style ne le rendroient pas intéressant.

Il étoit naturel que l'Oracle, si vivement attaqué dans son sanctuaire, se déchaînât contre le Profanateur de ses mysteres. Par malheur, l'Oracle s'est expliqué de maniere à prouver, combien il étoit indigne du culte que la superstition lui rendoit. Les termes les plus bas sont sortis en foule de sa bouche sacrée; en sorte que jamais Divinité ne fit entendre un pareil lan-

gage, nous ne repeterons pas tous les anathêmes de sa fureur; il suffit de dire qu'il appelle son Adversaire, *Valet de Libraire*, *Auteur de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs*, *le dernier des Ecrivains inutiles*, *& par conséquent le dernier des Hommes*. On conviendra aisément, que ces raisons ne sont rien moins que divines. Voici ce qu'un simple Mortel y a répondu dans un * Ouvrage édifiant.

» Les derniers des hommes, M. de *Voltaire*, » sont ceux qui sont les plus dangereux, & les » plus dangereux sont ces Ecrivains dont la plume » s'efforce de renverser tout à la fois l'ordre de » la Religion & celui de la Société; ces Ecrivains » qui dégradent les Lettres par l'injustice de leur » haine, l'amertume de leur style, la licence de » leurs déclamations, l'atrocité de leurs calom- » nies, le renversement de toutes les bienséan- » ces; ces Ecrivains qui amusent, par leurs bons » mots & leurs sarcasmes, la multitude ignorante » & légere, & qui osent ridiculiser le mérite & » l'honnêteté; ces Ecrivains qui veulent être » plaisans aux dépens de ce qu'il y a de plus

* *Tableau philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie*, à Paris, chez *le Jay*, Libraire, rue St. Jacques.

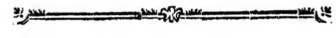
» sacré & de plus respectable, qui veulent être
» crus en dépit du jugement & de la raison, qui
» veulent être estimés malgré la justice & le bon
» goût; ces Ecrivains enfin que le délire encen-
» se, & qui, noircis par la fumée de l'encens
» même qu'ils ont reçu, sont mis ensuite au re-
» but, comme ces fausses Divinités que la su-
» perstition la plus grossiere ne peut adorer qu'un
» moment. «

GUYS, [*Jean-Baptiste*] de l'Académie de Caen, né à Marseille en 17..

Son Drame en Vers libres d'*Abaillard & d'Héloïse*, n'est point fait pour être représenté; sa Tragédie de *Térée*, en cinq actes, ne l'a jamais été; mais on remarque dans ces deux Pieces une versification facile & quelquefois pleine de chaleur.

Il y a un Auteur du même nom & de la même ville, à qui nous devons un *Voyage littéraire de la Grece*, en deux vol. *in*-8°, plein de recherches curieuses & très-instructives, mais défigurées par beaucoup de citations parasites, & par un style plus Provençal que François.





## H

1. HABERT, [ *François* ] né à Iſſoudun en Berri, Poëte qui vivoit ſous *François I* & ſous *Henri II.*

Après *Marot*, il eſt celui de tous ſes Contemporains qui a réuni le plus de grace & d'énergie dans ſes Ouvrages, qui ſont très-nombreux & très-négligés aujourd'hui. Les Littérateurs qui ne ſe laiſſent point aller au torrent de la mode & du Bel-eſprit, y trouveront cependant des morceaux qui, du côté de la force & de l'imagination, ſont infiniment ſupérieurs aux morceaux prétendus choiſis dans nos anciens Poëtes, qui figurent dans tant de Recueils. C'eſt ſur-tout dans les Epîtres qu'*Habert* a le mieux réuſſi. Il en a d'hiſtoriques; de badines, de philoſophiques. De ce dernier genre, eſt celle qu'il adreſſe au Comte de *Nevers*, dont le but eſt de prouver qu'il n'y a point de véritable nobleſſe ſans vertu :

Non pas vertu de laquelle eſt veſtu
L'homme arrogant, qu'on dit vertu mondaine,
Qui ſemble belle, & ne vaut un feſtu,
Pour ce qu'elle eſt de tout orgueil fontaine.
Mais bien vertu excellente, haultaine,
Qui fait des Grands la naiſſance florir,

Qui sous les pieds met l'envie & la haine,
En s'attachant à ce qu'on doit chérir;
Vertu qui vient d'une source certaine
De vérité, non sujette à mourir.

*Pierre* HABERT, son frere, n'eut pas autant de succès dans la Poésie. Ses Ouvrages ne laisserent pas de lui procurer des Charges honorables à la Cour de *Charles IX* & d'*Henri III*. Il fut pere d'un autre Poëte connu sous le nom d'*Isaac Habert*, dont les Productions sont aussi inconnues que les siennes. De ce dernier naquit *Isaac Habert*, mort Evêque de Vabres en 1688. Nous avons de celui-ci des Poésies latines assez estimées, des Hymnes, entre autres, insérées dans quelques Bréviaires, qui, par la chaleur & l'onction, donnent une idée favorable de ses talens & de sa piété.

2. HABERT, [ *Philippe* ] Commissaire d'Artillerie, un des premiers qui furent reçus à l'Académie Françoise, né à Paris en 1603, mort en 1637, d'une autre famille que les précédens.

Nous connoissons de lui un Poëme de trois cents Vers, intitulé *le Temple de la Mort*, où l'harmonie se fait sentir autant que la verve, & où le langage est beaucoup plus pur que dans la plupart des Ouvrages de son temps & même de celui-ci; ce qui prouve qu'il avoit du génie, & qu'il auroit

pu porter plus loin la perfection de ses talens, si la mort n'eût abrégé sa carriere. On sera étonné du début de son Poëme, sur-tout si on se rappelle que *Despréaux* & *Racine* n'étoient pas nés quand il parut.

Sous ces climats glacés où le flambeau du monde
Espand avec regret sa lumiere féconde,
Dans une Isle déserte est un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.
Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure;
La terre, pour toute herbe, y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons.
Mille sources de sang y font mille rivieres, *&c.*

3. HABERT, [*Germain*] Abbé & Comte de Cérisy, de l'Académie Françoise, mort à Paris, sa patrie, en 1655, frere du précédent, & aussi bon Poëte que lui.

Le plus distingué de ses Ouvrages est la *Métamorphose des yeux d'Iris changés en Astres*, Poëme d'environ sept cents Vers, digne de figurer à côté des meilleures métamorphoses d'*Ovide*, soit pour l'invention, qui en est aussi ingénieuse que féconde, soit pour la Poésie, qui est noble, coulante, pleine de chaleur & de sentiment, mais où le goût de l'antithese & des pointes se montre avec trop d'affectation.

HALDE, [ *Jean-Baptiste* DU ] Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1743.

La République des Lettres lui doit l'excellente *Description historique, géographique & physique de l'Empire de la Chine*, en quatre volumes *in-folio*. Cet Ouvrage est ce que nous avions de plus complet, de mieux digéré & de plus exact sur ce vaste Empire, avant qu'on en publiât l'*Histoire générale*, traduite du texte Chinois par le P. de *Mailla*. On l'a traduit dans presque toutes les Langues de l'Europe, en entier ou par extraits. Le style en est simple, judicieux, coulant; tel, en un mot, qu'il convient à une Description historique.

Ce Jésuite a eu aussi une grande part au Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*, écrites des Missions étrangeres, où, parmi des récits propres à intéresser la piété, on trouve des détails de Géographie, de Physique, d'Astronomie, d'Histoire Naturelle, dignes de l'attention des Curieux & des Savans. Parmi ces derniers, plusieurs ont su profiter de quantité de découvertes qui eussent vraisemblablement échappé sans cette importante Collection. *Voyez* l'art. *la* MARCHE.

HALLÉ, [ *Pierre* ] Professeur en Droit Canonique dans l'Université de Paris, né à Bayeux

en 1611, mort à Paris en 1689, mérite d'être plus connu des Jurifconfultes que des Littérateurs. On a de lui un Recueil de Poéfies & de Harangues Latines, publiées pendant qu'il étoit Profeffeur de Rhétorique au Collége d'Harcourt, & qui ne peuvent être eftimées que de ceux qui ne connoiffent pas les bons Poëtes & les bons Orateurs.

Si cet Auteur n'a pas été heureux dans la partie des Belles-Lettres, il s'eft rendu juftement recommandable dans la Faculté de Droit, en introduifant dans fes Ecoles la difcipline qu'on y obferve aujourd'hui.

HAMILTON, [*Antoine* Comte D'] mort à St. Germain-en-Laye en 1720.

Ses Poéfies font très-agréables pour ceux qui préferent l'efprit & la gentilleffe au fentiment. Son Epître au Comte de *Grammont*, mêlée de profe & de vers, eft une des plus jolies Pieces de ce genre. Les Romans qu'il a faits n'amufent que par un ton de badinage & de plaifanterie, dont il a le premier donné l'exemple. Ses *Contes des Fées* font l'ornement de plufieurs Recueils, & ne font pas indignes de la lecture d'un homme fage, qui veut paffer agréablement une heure de loifir. Celui du *Bélier* fur-tout eft recommandable par des critiques pleines de fineffe &

par un précepte donné, ſans air de prétention, aux Gens de Lettres : *Bélier, mon ami, je t'en prie, commence par le commencement.* On lui attribue les *Mémoires du Comte de Grammont*, qui ſont très-bien écrits, & qu'on peut propoſer comme un modele à ſuivre dans ces ſortes de Productions.

HARDI ou HARDY, [*Alexandre*] Poëte François qui vivoit du temps d'*Henri IV*, & pere de quarante Pieces de Théatre, parmi leſquelles il n'y en a pas une bonne. Cet Auteur ne travailloit que pour vivre, & la faim ne donne ni le tact néceſſaire pour ſentir les beautés, ni le temps de les perfectionner. Son ſtyle cependant eſt plus analogue au genre dramatique que celui de tous ſes Prédéceſſeurs. Il fut un des premiers à introduire ſur la Scene les Vers héroïques. Ceux par leſquels il commence ſa *Didon* ne ſont pas irréprochables ; mais on en fait de nos jours de plus mauvais :

*Grands Dieux, qui diſpoſez de l'Empire du Monde ;*
*Toi, qui portes en main le tonnerre qui gronde,*
*Jupiter, ennemi du Peuple Phrygien,*
*Qui fais que notre Troye à préſent n'eſt plus rien*, &c.

Au reſte, il ne faut pas chercher dans ce Poëte les regles des trois unités. On voit, dans une de

ses Pieces, intitulée *la Force du sang*, une fille enlevée de chez son pere, au premier acte, qui, au second, paroît dans la maison du Ravisseur · elle accouche d'un fils, au troisieme; ce fils, au quatrieme, se trouve âgé de sept ans, & au cinquieme acte, est reconnu par son pere. Dans ces temps encore barbares, les Auteurs & les Spectateurs étoient également peu difficiles; on n'étoit nullement étonné de voir le début d'une Piece s'annoncer dans un lieu, & le dénouement arriver dans un autre, vingt ans après.

HARDION, [*Jacques*] de l'Académie Françoise & de celle des Belles-Lettres, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1766.

Ce n'est pas sur les éloges de M. *Thomas*, son successeur à l'Académie Françoise, ni sur ceux de M. *le Beau*, qu'il faut juger du mérite de cet Ecrivain. Quand les louanges sont d'étiquette, on peut se dispenser de les prendre à la lettre. M. *Hardion* a beaucoup travaillé, mais ses Ouvrages ne sont le plus souvent qu'une compilation où le jugement & la saine critique n'ont pas universellement présidé. Sa *Nouvelle Histoire poétique* n'est qu'un Recueil de morceaux traduits d'*Homere*, d'*Ovide*, & de *Virgile*, dont il a fait un corps, auquel il a donné la forme historique, & qu'il a revêtu de son style net &

facile, à la vérité, mais ſouvent inégal. Ses deux *Traités* de la Poéſie & de l'Eloquence ſont une répétition inutile des préceptes des Grands Maîtres anciens & modernes. On n'y trouve pas une ſeule penſée qui lui appartienne. L'*Hiſtoire Univerſelle* eſt ce qu'il a fait de mieux, mais on pourroit en faire une meilleure pour remplir les vues qu'il s'étoit propoſées.

HARDOUIN, [*Jean*] Jéſuite, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729; un des plus profonds & le plus ſingulier de tous les Savans qui aient paru dans la Littérature.

L'immenſité de ſon érudition le précipita dans les plus abſurdes chimeres. A force de ſavoir, il embrouilla tout, & la grande connoiſſance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendoit que tous les Ouvrages Grecs & Latins étoient, à l'exception de quatre ou cinq, des Ouvrages compoſés par des Moines du treizieme Siecle. Les Jéſuites l'obligerent de ſe rétracter, ce qu'il fit, ſans changer d'opinion, preuve certaine de folie. Son Livre, intitulé *Athei detecti*, ne pouvoit être non plus que le fruit d'une imagination bleſſée qui réaliſoit tout ce qui ſe préſentoit à elle. On ſera ſurpris, après cela, d'apprendre que nous lui avons l'obligation de pluſieurs excellens Ouvrages

d'Hiſtoire & de Critique ; tant il eſt vrai que le travers de l'eſprit n'exclut pas toujours des lumieres capables de produire quelquefois de bonnes choſes.

HARDUIN, [ *Alexandre-Xavier* ] Avocat, Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Arras, ſa patrie, né en 1718.

Nos meilleurs Grammairiens ont parlé avec éloge de ſes Ouvrages, qui concernent tous notre Langue, ſi on en excepte des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Province d'Artois.* Nous avons, en effet, peu de Livres de Grammaire plus méthodiques & plus inſtructifs que ſes *Remarques diverſes ſur la prononciation & ſur l'orthographe.* Tel eſt le titre modeſte d'un Ouvrage profond & très-bien diſcuté, dont le but eſt de faire connoître le nombre & la qualité des ſons, & les diverſes articulations qui ſont en uſage dans notre Langue ; auſſi bien que leurs rélations avec les ſignes qu'on emploie pour les repréſenter ſur le papier. Cette matiere eſt traitée avec l'habileté d'un homme conſommé dans la méchanique de la Langue Françoiſe. M. *Harduin* ne laiſſe rien échapper ; il diſcute des points eſſentiels que nos Grammairiens les plus célebres avoient oubliés, & releve les fautes dans leſquelles ils étoient tombés. Comme il a tra-

vaillé ſur la partie la plus ingrate de la Grammaire, ſes Ouvrages ſont répandus; mais on n'en eſt pas moins obligé de rendre juſtice à ſes connoiſſances & au zele qu'il a eu pour les communiquer à ceux qui ſont capables d'en ſentir le prix.

HAUTEROCHE, [*Noël* LE BRETON, Sieur DE] mort à Paris en 1707, à 90 ans.

Egalement Acteur & Poëte, il a composé plusieurs Comédies, dont quelques-unes, conduites avec art, ſont d'une gaieté aſſez piquante. *Le Deuil*, *Criſpin Médecin*, *le Cocher ſuppoſé*, ſont reſtées au Théatre, & ſervent quelquefois à dédommager le Parterre de nos lugubres Pantomimes, triſtes enfans de la Comédie larmoyante.

HAYER, [*Jean-Nicolas-Hubert*] Récollet, né à Sar-Louis en 1708.

Le meilleur Traité & le plus complet que nous ayons dans notre Langue *ſur la Spiritualité & l'Immortalité de l'ame*, eſt le fruit du travail de ce Religieux. Ce Traité, formant pluſieurs volumes, eſt écrit d'un ſtyle clair, net & facile. Il annonce plus l'Homme de Lettres, que le Théologien. Des réflexions ſolides, des comparaiſons juſtes, des applications lumineuſes,

font reffortir avec intérêt les matieres, & conduifent fans fatigue l'efprit à la conviction.

Les autres Ouvrages du P. *Hayer* ont pareillement pour objet la défenfe de la Religion. Sans être auffi eftimable que le premier, ils prouvent l'activité de fon zele, & ne font pas moins honneur à fes lumieres qu'à fes fentimens.

HELVÉTIUS, [ *Claude - Adrien* ] ancien Maître-d'Hôtel de la Reine, ci-devant Fermier-Général, né à Paris en 1715, mort dans la même ville en 1771.

Le goût, ou pour mieux dire, une paffion enthoufiafte pour les Lettres, le porta à de grands facrifices, & l'engagea dans de grands écarts. Tout le monde connoît le fort de fon Livre *de l'Efprit*, où une Métaphyfique téméraire a répandu tant d'erreurs & enfanté tant d'affertions infoutenables. Mais fi M. *Helvétius* a eu le malheur de fe tromper, il a eu au moins le courage de fe rétracter, & la prudence de ne rien mettre au jour, depuis le malheureux fuccès de fon Ouvrage.

S'il nous eft permis de faire quelques réflexions fur fon caractere, nous ferons autorifés à dire, que l'amour de la célébrité & trop de penchant à fe laiffer féduire par des infinuations artificieufes, ont été la vraie caufe de l'abus qu'il a fait de fes

talens, propres d'ailleurs à le faire estimer. La candeur, la bienfaisance & les autres vertus de son ame faisoient pardonner, par ceux dont il étoit connu, les illusions de sa Philosophie. Nous pouvons assûrer, d'après nos propres observations, qu'elle étoit dans lui une espece de manie involontaire, fruit de ses premieres liaisons, plutôt qu'une morgue arrogante & systématique. Aussi M. *Helvétius* n'adopta-t-il jamais les intrigues & les procédés de la cabale qui avoit sû se l'attacher d'abord par adresse, & le conserver ensuite, par la juste crainte qu'il avoit d'en devenir la victime. Il connoissoit trop bien le *Stylum philosophicum*, pour ne pas s'attendre à se voir accablé de sarcasmes, pour peu qu'il eût paru se détacher de l'étendard sous lequel on le retenoit captif. Il se contentoit de gémir, dans le sein de l'amitié, de l'extravagance & des excès de tant de Maniaques qui se faisoient gloire de l'avoir pour Confrere. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paroître Philosophe, avec tant de risques; & la foiblesse de n'oser cesser de l'être, avec tant de moyens d'assûrer sa gloire par d'autres bons Ouvrages qu'il étoit capable de donner.

*N. B.* Cet Article, tel qu'on vient de le lire, a servi de texte à feu M. de *Voltaire*, pour nous accuser d'ingratitude à l'égard de l'Auteur

qui en eſt l'objet. Quoique les eſprits judicieux & vraiment éclairés, les ſeuls dont l'homme ſage doive ambitionner l'eſtime, ſachent démêler la calomnie à travers les artifices de la malignité, il ne ſera pas inutile de réfuter celle-ci, moins pour notre juſtification, que pour faire connoître avec quelles armes on a repouſſé nos critiques. Pour cet effet, il nous ſuffira d'extraire d'une de nos Lettres à un Seigneur étranger, l'endroit où nous lui avons rendu compte de l'Ecrit où M. de *Voltaire* nous impute d'avoir *déchiré le cadavre de M. Helvétius.*

« Je paſſe, Monſieur, au quatrieme Libelle ;
» ſon titre eſt des *Dictionnaires de calomnies* *,
» auxquels il fourniroit un article des mieux con-
» ditionnés. Oh ! pour celui-ci, M., il n'eſt pas
» permis d'en rire : c'eſt un fatras morne, lan-
» goureux, indigeſte; une triſte doléance de M. de
» *Voltaire*, qui y parle en ſon propre nom. Et
» que dit-il ? Il m'impute ce à quoi je n'ai jamais
» ſongé ; il me tranſporte où je ne ſuis jamais
» allé... Par exemple, vous connoiſſez la ville
» de Strasbourg, Capitale de l'Alſace : j'ignore

---

* Ce Libelle, qui a d'abord paru ſous le titre d'*Extrait d'un Ouvrage nouveau*, *Chap.* 15, fait à préſent partie du tome 13 de la *Collection complette des Œuvres de M. de Voltaire*, en 41 vol. *in*-8°.

» si vous y avez jamais été ; pour moi, je sais » bien que je ne l'ai jamais vue que sur la Carte ; » & cependant, par un trait de sa plume magique, me voilà ès-prisons de ladite ville, occupé à faire des *Vers infames*, & voilà le Nécromant de Ferney en possession de mes Vers » Alsaciens. Quelle invention ! Comme on décrédite jusqu'à la vérité même, quand on se » permet de pareilles impostures ! Si vous lui » écrivez jamais, M., priez-le de vous envoyer » ces Vers, avec un certificat du Préteur, du » Géolier & de la Muse libertine qui m'aura » inspiré si magnifiquement : il y a apparence que » M. de *Voltaire* connoît tout ce monde-là...

» Ce n'est pas tout : il prétend, dans le même » Ouvrage & avec la même vérité, qu'ayant été » tiré de *la plus extrême misere* par feu M. *Helvétius*, la premiere chose que je fais après sa » mort, est de *l'outrager avec fureur*, & de *déchirer son cadavre*.

» Lisez, M., je vous prie, l'article *Helvétius* » dans les différentes éditions des *Trois Siecles*, » & vous verrez si je l'ai outragé, je ne dis pas » *avec fureur*, mais d'aucune maniere ; vous » verrez si, dans un Ouvrage spécialement dirigé » contre les principes dangereux de la nouvelle » Philosophie, il étoit possible de s'exprimer avec » plus de modération sur le Livre *de l'Esprit*. Je

» me suis acquitté, dans cet article, de ce que
» je devois au Public & à M. *Helvétius* : de ce
» que je devois au Public, en condamnant des
» erreurs que l'Auteur lui-même avoit rétractées
» authentiquement : de ce que je devois à l'a-
» mitié de M. *Helvétius*, en passant rapidement
» sur l'abus de ses talens, en plaignant ses illu-
» sions, en rendant justice aux bonnes qualités
» que je lui avois reconnues, & en m'indignant,
» par intérêt pour lui, contre une fausse Philo-
» sophie qui fut toujours l'ennemie de sa répu-
» tation & de son repos.

» Si ce généreux ami vivoit encore, il ren-
» droit plus de justice à mes sentimens, & feroit
» le premier à s'élever contre l'Ecrivain qui lui
» fait les honneurs de m'avoir tiré d'une *misere*
» que je n'ai point éprouvée. Il diroit que s'il
» me mit au nombre de ses Pensionnaires, après
» m'avoir appelé dans la Capitale, ce ne fut que
» pour me procurer une indépendance qui me
» donnât le loisir de cultiver les Belles-Lettres,
» & pour m'ôter tout prétexte d'ambitionner quel-
» que place qui eût pu me dérober ce loisir. Il
» pourroit dire encore que, dans nos conversa-
» tions, je me suis souvent élevé contre la Secte
» qui l'avoit attiré dans son parti, & qu'il mé-
» prisoit si fort, parce qu'il en connoissoit mieux
» l'artifice. Je pourrois, à mon tour, lui rappeler

» les anecdotes qu'il m'apprenoit chaque jour » sur le compte des Philosophes, les plaisanteries que nous en faisions ensémble, les éloges » qu'il a donnés à des Productions où ils étoient » attaqués. Il n'ignoroit pas que je m'étois élevé » contre eux dans la *Ratomanie*, dès 1767, & » dans le *Tableau Philosophique de l'Esprit de M.* » *de Voltaire*, au commencement de 1771. Il se » ressouviendroit sur-tout de ce jour où l'un de » leurs Coriphées oublia si fort en sa présence, à » l'occasion de ce dernier Ouvrage, & la Philosophie & l'honnêteté. [ *Voyez* l'article CONDORCET ] La crainte d'une inimitié redoutable put bien imposer silence à son indignation, » pendant que le Philosophe Géometre m'accabloit d'injures en style de Crocheteur : elle ne » put ni étouffer le mépris que méritoit un tel » procédé, ni l'empêcher de me dire le lendemain » en propres termes : *Ces vilains Philosophes dégradent perpétuellement les Lettres. Dès que* » *leur humeur est en jeu, ils n'ont d'égard ni pour* » *les jeunes Littérateurs, ni pour eux-mêmes. Ils* » *finiront par se faire honnir.*

» Revenons à M. de *Voltaire.* Comment a-t-il » osé m'imposer d'avoir outragé M. *Helvetius*, » que j'ai, au contraire, cherché à excuser, lui » qui a attendu sa mort pour relever les erreurs » du Livre *de l'Esprit*, avec une sévérité & une

» amertume qui décelent plus de haine pour » l'Auteur, que d'amour & de zele pour la vé» rité. Lisez, M., lisez les *Questions sur l'En» cyclopédie* *; & si vous vous rappelez la ma» niere dont certains Sauvages traitent leurs » ennemis, qu'ils mettent en pieces après leur » mort, vous aurez une idée de celle dont » l'honnête Philosophe des Alpes a traité cet » Ecrivain, jusqu'alors l'objet de ses adulations. »

I. HÉNAULT, d'autres écrivent HESNAULT, [*Jean*] né à Paris, mort en 1682.

*Boileau* ne lui a pas rendu justice, en le confondant, dans sa neuvieme Satyre, avec *Bardin*, *Colletet*, *Pelletier*. Son Sonnet sur un *Avorton*, celui qu'il fit contre le Ministre *Colbert*, un autre sur la Vie privée, sont des preuves décisives de ses talens pour la Poésie. Ce fut lui qui en inspira le goût & en apprit les regles à Madame *Deshoulieres*; peut-être même a-t-il sacrifié, à la gloire de cette Dame, quelques morceaux dont il auroit pu lui-même se faire honneur. Du moins l'a-t-on pensé de son temps, & le pense-t-on encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il étoit peu jaloux de la gloire que donnent les talens, comme

---

* Tome VI, page 265, 266 & suiv. de l'édition en 42 vol. *in*-8°.

il le paroît par une Lettre adressée à son Eleve, pour l'exhorter à ne pas tant s'appliquer à l'étude.

On ne peut craindre trop d'être trop estimée,
Rien ne nous asservit comme la Renommée.
On perd bien du repos pour faire un peu du bruit,
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
Pour moi, je ne suis point la dupe de la Gloire;
Je vous cede ma place au Temple de Mémoire, &c.

On assûre que ce Poëte avoit traduit en Vers tout le Poëme de *Lucrece*, & qu'il le mit au feu par des motifs de conscience. A juger de cette Traduction par les cent premiers Vers qui nous en restent, & que nous devons à ses amis, c'eût été un des meilleurs Ouvrages de ce genre. Les divers morceaux qu'il a traduits de *Séneque le Tragique*, nous confirment encore dans cette idée. On a oublié d'insérer, dans le Recueil de ses Poésies, une Eglogue & une Elégie qui feroient honneur certainement à la plupart des Poëtes de nos jours. L'Elégie, dont le sujet principal est le combat de la Raison contre l'Amour, offre sur-tout de très-beaux Vers, beaucoup de morale & des sentimens bien rendus. Tel en est le début :

Echappé des périls d'un ardente jeunesse,
Et parvenu dans l'âge où regne la sagesse,
Je m'étois résolu d'écouter là Raison,
Et d'être sage au moins dans l'arriere saison.

Je

Je contemplois déjà les miseres humaines,
Et j'en accusois plus nos plaisirs que nos peines;
J'en accusois sur-tout nos plaisirs amoureux,
Comme les plus légers & les plus dangereux;
Je voyois qu'à la fin tous les cœurs s'en dégoûtent,
Ou par les maux qu'ils font, ou par les biens qu'ils coûtent;
Et me ressouvenant de ce qu'ils m'ont coûté,
Je m'en croyois aussi pour toujours dégoûté;
Mais j'osai voir *Olympe*, &c.

Nous y ajouterons ce morceau, où le Poëte fait parler la Raison, qui vient de l'exhorter à ne pas la confondre avec l'Opinion.

Fuis le phantôme vain qui porte mes couleurs,
La folle Opinion, Reine des fantastiques,
Source de tant de biens & de maux chimériques.
C'est elle qui, de l'homme augmentant les besoins,
Multiplie avec eux ses travaux & ses soins;
Qui lui faisant haïr le repos & la joie,
Aux avares soucis livre son ame en proie;
Qui lui fait de la Gloire ensanglanter l'Autel,
Et courir à la mort, pour se rendre immortel.
C'est elle qui corrompt les mœurs & les maximes,
Ravale des vertus, & couronne des crimes,
Selon son intérêt regle ses sentimens,
Juge des actions par les événemens,
Méprise un vertueux que le Ciel abandonne,
Révere un scélérat que le bonheur couronne,
Aux Peuples inquiets vante les nouveautés,
Et leur fait un Héros d'un Chef de Révoltés, &c.

L'Auteur de l'*Art Poétique* n'auroit-il pas dû

retrancher du nombre des mauvais Poëtes un homme qui penſoit & verſifioit ainſi * ? Son jugement, à l'égard d'*Hénault*, ne doit donc être regardé que comme un de ces excès auxquels le penchant à la ſatyre entraîne quelquefois les esprits les plus éclairés & les plus juſtes d'ailleurs.

2. HÉNAULT, [ *Charles-Jean-François* ] Préſident Honoraire au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, mort à Paris, ſa patrie, en 1770.

Ceux qui ſont capables d'apprécier la méthode & la préciſion, la profondeur & la clarté, la multitude des inſtructions & la brièveté des volumes, l'art de préſenter en raccourci des tableaux, ſans rien dérober aux objets les plus étendus & les plus multipliés, trouveront toutes ces qualités réunies dans ſon *Abrégé chronolo-*

---

* « C'étoit, dit M. de *la Monnoie*, un des hommes de » ſon temps qui tournoit le mieux un vers. *Deſpréaux*, » ſi délicat là deſſus, ne le nioit pas ; & quand on lui » demandoit, pourquoi donc au troiſieme Chant de ſon » Lutrin, & dans ſa neuvieme Satyre, il en avoit parlé » avec mépris ? Il répondit, qu'au lieu d'*Heſnault*, il » avoit d'abord mis *Bourſault*, & enſuite *Perrault*, avec » leſquels il s'étoit réconcilié, & leur avoit ſubſtitué, en » dernier lieu, *Heſnault*, qui, étant mort dès 1682, étoit » hors d'état de former aucune plainte. »

*gique de l'Histoire de France.* Cet Ouvrage lui a procuré une grande célébrité pendant sa vie, & lui en assûrera une plus solide encore dans la postérité. Ses Imitateurs se sont infiniment multipliés, mais n'ont point approché de ses succès; aussi n'avoient-ils pas le même génie. On pense bien que, si le Président *Hénault* n'eût composé que la Comédie du *Réveil d'Epiménide*, & la Tragédie de *François II*, il eût été facile de l'égaler & même de le surpasser en ce genre, qui n'étoit nullement le sien.

HERBELOT, [ *Barthelemi* D' ] né à Paris en 1625, mort dans la même ville en 1695.

L'érudition répandue dans sa *Bibliotheque Orientale* & dans son *Dictionnaire Turc*, a donné à son nom une espece de célébrité qu'il conserve encore. Cette *Bibliotheque* renferme les précis de quantité de Livres Arabes, Persans & Turcs. On peut y puiser des connoissances curieuses sur les mœurs, les usages, les cérémonies de plusieurs Peuples, sur lesquels on avoit peu de notion avant lui. M. *Galland* en a été l'Editeur, & a mis à la tête de cette Collection, une Préface, où il expose l'utilité du travail de d'*Herbelot*, dont il étoit aisé de se convaincre par la seule lecture de l'Ouvrage.

1. HÉRITIER, [ *Nicolas* L' ] Hiſtoriographe de France, mort à Paris, ſa patrie, 1680.

Après avoir donné au Théatre deux Tragédies qui n'eurent pas de ſuccès & n'en méritoient aucun, il s'adonna à l'Hiſtoire, où il ne réuſſit pas mieux. On peut en juger par ſon *Tableau hiſtorique des principaux événemens de la Monarchie Françoiſe*, Ouvrage d'un ſtyle diffus, traînant, & ſurchargé de détails inutiles, qui annoncent plutôt l'homme écrivant pour remplir les fonctions de ſa place d'Hiſtoriographe & faire des volumes, qu'un Ecrivain judicieux & exercé dans la Littérature. Il eſt à remarquer que notre Hiſtoire n'a jamais été mieux écrite que par ceux qui s'y ſont appliqués par l'impulſion du talent & non par celle du devoir qui ne le donne pas.

La Traduction du *Traité de la Paix & de la Guerre par Grotius*, prouve que M. l'*Héritier* étoit auſſi mince Traducteur, que Poëte médiocre & mauvais Hiſtorien.

2. HÉRITIER DE VILLANDON, [*Marie-Jeanne* L' ] fille du précédent, de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Ricovrati, née à Paris en 1664, morte en 1734.

Quoique ſes Ouvrages, qui conſiſtent en des

Romans, des Contes, des Traductions & des Poésies, soient semés de traits d'imagination, d'esprit & de facilité, ils sont allés grossir la masse des Livres destinés à l'oubli. La raison de cette disgrace est qu'ils ne s'élevent pas au dessus de la médiocrité, destinée, de tous les temps, à une mort prompte & sans éclat. Ils ont cependant reçu de grands éloges de ses Contemporains; mais la Postérité actuelle ne daigne pas plus lire ces éloges, que les Productions qui en ont été l'objet. Ce ne sont pas les louanges qui font vivre les Ecrits; c'est aux Ecrits à vivre par leur propre mérite, & à justifier les louanges.

HERMANT, [ *Godefroi* ] Chanoine de Beauvais, sa patrie, & ancien Recteur de l'Université, né en 1617, mort à Paris en 1690, après avoir été exclu de la Sorbonne.

M. de *Voltaire* ne le connoissoit sans doute pas, quand il a dit, dans sa Notice des Ecrivains du *Siecle de Louis XIV*, qu'il n'avoit fait que des Ouvrages polémiques. Il est vrai que sa plume s'est beaucoup exercée sur des discussions théologiques, & que ces Productions ont subi le sort commun à tous les enfans de la dispute & de l'humeur, & qui ne devroient pas naître & meurent toujours avec la honte d'avoir existé; mais il n'est pas moins vrai que M. *Hermant*

a laissé beaucoup d'autres Ecrits, tels que les *Vies* de *St. Athanase*, de *St. Basyle*, de *St. Grégoire de Naziance*, de *St. Chrysostôme*, de *St. Ambroise*, & des Traductions de quelques Ouvrages des Peres de l'Eglise, le tout écrit avec beaucoup d'enflure & de diffusion. Il n'en faut pas davantage pour ôter toute envie de les lire, excepté à ceux qui savent pardonner le verbiage en faveur de l'instruction.

HERSAN, [ *Marc-Antoine* ] Professeur de Rhétorique au Collége du Plessis, & ensuite d'Eloquence au Collége Royal, né à Compiegne en 1652, mort en 1724.

Il a servi les Lettres de deux manieres très-utiles, en les enseignant avec zele, & en leur procurant des secours par des établissemens. La fondation du Collége de Compiegne, à ses propres dépens, suffiroit pour faire honneur à sa mémoire, si ses Ouvrages ne lui donnoient un rang parmi nos Littérateurs estimables. Le plus connu & le meilleur est l'*Oraison funebre du Chancelier le Tellier*, écrite en Latin. Le style en est noble, pur, bien soutenu. La Traduction qu'en a donnée l'Abbé *Bosquillon*, sans en faire sentir tout le mérite, ne laisse pas d'être élégante & de donner une idée des beautés qu'elle contient.

Les Poéſies Latines de M. *Herſan* ne ſont pas de la premiere force ; elles annoncent plus de goût dans l'expreſſion, que de richeſſe dans l'invention ; malgré cela, on peut les mettre à côté de ce que pluſieurs Modernes ont composé de mieux en ce genre.

HOUTEVILLE, [*Claude-François*] de l'Académie Françoiſe, mort à Paris, ſa patrie, en 1742.

La réputation de ſon Ouvrage de *la Vérité de la Religion, prouvée par les faits*, ne ſe ſoutint pas long-temps, quoique ce Livre l'eût fait recevoir à l'Académie. L'Abbé *Desfontaines* fut un des premiers à en faire connoître les défauts, & ſa critique ſe trouva bientôt d'accord avec le jugement du Public, qui revint, à cette occaſion, de ſes premiers applaudiſſemens. La nouvelle Edition corrigée, que l'Auteur en donna quelque temps après, n'eut pas le pouvoir de le réhabiliter. Pour y réuſſir il eût fallu refondre l'Ouvrage en entier. Plan, ſtyle, choix des matieres, rien n'étoit analogue au grand & riche objet qu'il avoit à traiter. Eſt-ce par une élocution maniérée, néologique, ſurchargée de chûtes épigrammatiques, qu'on peut ſe flatter de confondre l'Incrédule & de faire triompher la vérité ? Ces minces reſſorts peuvent éblouir les eſprits fa-

ciles, dans une Brochure ou un Ouvrage de Philosophie. La Religion dédaigna toujours de pareilles armes, & désavouera quiconque osera y recourir contre ses Adversaires.

HUET, [ *Pierre-Daniel* ] Evêque d'Avranches, de l'Académie Françoise, né à Caen en 1632, mort à Paris en 1721.

Tous ses Ouvrages abondent en une érudition qui étonne l'esprit & suppose l'étude la plus longue, la plus immense & la plus réfléchie. Son *Traité de l'Origine des Romans* offre tant de recherches curieuses, de remarques instructives, de décisions judicieuses en matiere de goût, qui lui donneroit une place distinguée parmi les Littérateurs, quand il n'auroit pas d'autres titres.

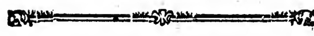
La *Démonstration évangélique* est d'un autre genre. Cet Ouvrage, le plus riche, le plus complet, le plus décisif qu'on ait en matiere de Religion, réunit à la multitude des preuves historiques, un ordre & une force de style qui en rendent la lecture intéressante. Ceux qui se plaignent de n'y pas trouver assez de raisonnemens, ignorent que la Logique (dont on peut abuser) n'est pas toujours propre à éclairer & à convaincre l'esprit; que l'enchaînement des faits conduit de lui-même & sans peine à la connois-

fance de la vérité. Les Ecrivains qui ont attaqué la Religion, fe font attachés à des faits particuliers qu'ils ont ajuftés à leur maniere, pour en tirer parti en faveur de l'incrédulité. M. *Huet* les préfente tous fans déguifement ; il y joint les autorités propres à les appuyer ; il en rend la conféquence facile & victorieufe à tout efprit jufte & dégagé du préjugé des paffions. C'eft par-là que fon Ouvrage eft devenu claffique dans toutes les Théologies de l'Europe. Il le compofa avant d'avoir embraffé l'Etat eccléfiaftique, où il n'entra qu'à l'âge de 46 ans. *Louis XIV*, qui connoiffoit tout fon mérite, lui donna l'Évêché d'Avranches, l'affocia au grand *Boffuet* pour l'éducation de M. le Dauphin, en qualité de Sous-Précepteur. Ce fut M. *Huet* qui traça le plan & dirigea l'exécution de tous ces Commentaires utiles qu'on nomma *Dauphins*. Il fe démit de fon Evêché, afin d'avoir plus de temps à donner à l'étude, & fe retira enfuite à la Maifon Profeffe des Jéfuites de Paris, où il paffa les vingt dernieres années de fa vie.

On a encore de cet Auteur plufieurs Ouvrages de Géométrie, de Philofophie, de Morale, de Politique, d'Hiftoire, de Critique, de Grammaire, de Poéfie Grecque & Latine, dont la plupart font eftimés. Son *Hiftoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*, eft dans la

maniere de l'Auteur, c'eſt-à-dire, qu'on y trouve une érudition ſage & éclairée par un jugement exquis. Son *Traité philoſophique de la foibleſſe de l'Eſprit humain*, lui a ſuſcité des Cenſeurs. Il eſt vrai qu'il y ſoutient des paradoxes, mais ces paradoxes n'ont rien qui puiſſe faire croire qu'il ait douté des vérités de la Religion, comme un des Coriphées de la Philoſophie n'a pas craint de l'aſſûrer. Telle eſt la ruſe ordinaire des Incrédules : ils s'efforcent d'aſſocier à leur Secte tous les Grands Hommes, en jetant malignement des nuages ſur la ſincérité de leur foi. M. *Huet* n'a jamais rien dit ni rien avancé qui puiſſe favoriſer cet odieux artifice. Il fut toujours auſſi fidele à ſes devoirs que zélé pour la gloire de la Religion, & mourut dans des ſentimens dignes des Ouvrages qu'il avoit publiés pour la défendre.





J

JACOB, [*Louis*] Carme, Bibliothécaire du Cardinal de *Retz*, né à Châlons-sur-Saone, en 1608, mort à Paris en 1670; un de ces Ecrivains laborieux qui n'ont d'autre mérite que celui des recherches, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'être quelquefois très-utiles.

Ceux du P. *Jacob* ont tous pour objet l'Histoire Littéraire, & quoiqu'ils offrent des inexactitudes, & soient écrits en Latin barbare, ils lui ont mérité un rang distingué parmi les Erudits du Siecle dernier. On prétend que sa *Bibliographie Parisienne*, dans laquelle il rendoit compte de tous les Livres qui s'imprimoient à Paris, a donné la premiere idée des Journaux, & que ce ne fut que d'après cette espece de Catalogue que M. *Sallo* conçut le dessein du Journal des Savans. Si cette anecdote est hasardée, du moins est-il certain que *Baillet*, le P. *Nicéron*, *Bayle* & *du Pin*, ont beaucoup puisé dans les Ouvrages de ce Religieux. Celui dont ils ont tiré le plus de parti, a pour titre, *Bibliotheca pontificia*, où l'Auteur donne un Abrégé de la Vie des Papes, une Notice des Ecrits publiés par eux & contre eux; ce qui suffit

pour ranger le P. *Jacob* parmi les Compilateurs utiles.

JACQUELOT, [ *Isaac* ] Théologien Protestant, né à Vassy, en Champagne, en 1647, mort à Berlin en 1708.

Il passe pour un des meilleurs Prédicateurs de sa Secte. Quelques-uns des nôtres en ont, sans doute, jugé de même; car il est facile de reconnoître dans leurs Discours plusieurs morceaux de cet Auteur.

*Jacquelot* eut de grands démêlés avec *Bayle* & le Ministre *Jurieu*. Ces démêlés produisirent beaucoup d'Ecrits qu'on ne lit plus. On a de lui un Traité de l'existence de Dieu, préféré à celui de *Fénélon* pour la méthode, la force & la chaîne des raisonnemens. Il y démontre cette vérité, en réfutant, d'une maniere victorieuse, les atomes d'*Epicure*, les argumens de *Lucrece*, & le systême de *Spinosa*. L'Histoire universelle, supérieurement envisagée, vient à l'appui de ces raisons, & ne laisse rien à desirer dans sa démonstration. Nous avons encore de lui un Traité de l'Inspiration des Livres sacrés, dont la premiere partie est très-estimée. Le style de cet Auteur est coulant & rapide, mais incorrect, négligé; défaut ordinaire à ceux qui écrivent en pays étranger, où l'Ecrivain oublie son langage, & où les Lecteurs ne sont pas difficiles à contenter.

JACQUIN, [ *Armand-Pierre* ] Abbé, des Académies de Rouen, de Metz & d'Arras, né à Amiens en 1721.

Ses *Entretiens sur les Romans*, & ses autres Ouvrages littéraires, annoncent des connoissances, le talent d'écrire, sans avoir rien qui les distingue de cette foule de Productions qui se perdent dans le Public.

Ce qu'il a fait de mieux, sont deux volumes de *Sermons* pour l'Avent & le Carême, où l'onction & le zele caractérisent cet Orateur Chrétien. On n'y trouve point, à la vérité, ces traits de force qui étonnent l'Auditeur; ces tableaux énergiques qui le frappent, ces grands mouvemens qui l'entraînent : mais il est aussi très-éloigné de cette affectation de descriptions frivoles, plus propres à amuser qu'à instruire; de ces portraits où l'on s'occupe plus du coloris, que de la vérité; de cette recherche d'esprit qui éteint le feu de l'action, & invite à croire qu'on n'est pas plus persuadé soi-même, qu'on ne s'inquiete de persuader les autres; de ces pensées plus fines que solides; de ces tours plus brillans que naturels; de ces expressions plus mondaines qu'oratoires; ressources indignes de la majesté de la Chaire, & plus ajustées au ton des fauteuils académiques, où le sommeil de celui qui parle, est le précurseur de celui des personnes qui écoutent. Ses

Discours offrent de la méthode, de la clarté; quelquefois de la véhémence, de la douceur, toujours du naturel. M. l'Abbé *Jacquin* paroît s'être formé sur *Cheminais*. Il n'a pas un caractere aussi marqué, ni une éloquence aussi soutenue que son modele; malgré cela, il intéresse à la lecture. Il paroît persuadé de tout ce qu'il dit; & ce mérite si rare aujourd'hui, exige qu'on lui fasse grace de ce qui lui manque.

JARDIN [*Benigne* DU] ancien Maître des Requêtes, né à Paris en 17..

Sa Traduction de *Pétrone* n'est qu'une paraphrase sans goût, sans élégance, qui ne conserve aucun des caracteres de l'original. Quoique les fragmens trouvés par *Nodot* soient reconnus pour des Ecrits supposés, M. *du Jardin* n'a pas craint de les admettre & de les traduire, parce qu'ils donnent une liaison apparente au corps de l'Ouvrage. Les Vers latins sont rendus par des Vers françois, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns d'heureux. Les Notes qui accompagnent la Traduction, sont, pour la plupart, fort instructives.

M. *du Jardin* a fait aussi une Histoire de *Rienzy*, moins bien écrite & plus abrégée que celle du P. *Ducerceau*, antérieure à la sienne. Le seul morceau bien frappé est le portrait qu'il fait

de son Héros. » Né, dit-il, avec un esprit vif,
» élevé, entreprenant, une conception facile,
» une mémoire sûre, un génie subtil & délié,
» beaucoup de facilité à s'exprimer, un cœur faux
» & dissimulé, une ambition sans bornes, il se
» donna tout entier à l'étude, en sorte qu'il de-
» vint bon Grammairien, meilleur Rhétoricien,
» excellent Humaniste. Il employoit les jours &
» les nuits à la lecture; il savoit par cœur *Tite-*
» *Live*, *Ciceron*, *Valere-Maxime* & *Séneque*. Il
» avoit une admiration particuliere pour *Jules-*
» *César*, qu'il se proposoit pour modele. Il paf-
» soit son temps à défricher les Inscriptions qu'il
» cherchoit sur les marbres brisés des ruines les
» plus anciennes, & les expliquoit mieux que
» personne. Il s'écrioit souvent : ô Dieu ! que
» sont devenus ces Grands Hommes ? Ne rever-
» ra-t-on plus de véritables Romains ? La justice
» est-elle exilée pour jamais ? Il étoit d'une figure
» avantageuse, févere Observateur des Loix :
» moyen dont il se servoit pour gagner la bienveil-
» lance du Peuple; fourbe, imposteur, hypocrite,
» faisant servir la Religion à ses desseins, mettant
» en œuvre les révélations & les visions, pour
» s'autoriser; effronté jusqu'à se vanter d'affermir
» l'autorité du Pape, dans le même temps qu'il
» la sapoit par les fondemens; fier dans la prof-
» périté, prompt à s'abattre dans l'adversité,

» étonné des moindres revers ; mais, avec la ré-
» flexion, capable de se servir des moyens les
» plus hardis pour se relever. «

JARDINS DE VILLEDIEU, [*Marie-Catherine* DES] née à Alençon en 1632, morte en 1683.

On disoit que, pour écrire ses Romans, elle s'étoit servie d'une plume tirée des ailes de l'Amour, louange peut-être excessive, mais due au talent avec lequel elle a su peindre la puissance de ce Dieu. Peu d'hommes ont mieux connu la marche des passions, & peu ont su les mettre en action avec plus d'énergie. Ses principaux Ouvrages, en ce genre, sont *les Désordres de l'Amour*, *les Annales galantes*, *les Exilés*, *les Amours des Grands Hommes*. Dans tous, on reconnoît une adresse singuliere à profiter de certains traits de l'Histoire, pour parvenir au but qu'elle s'étoit proposé, & ce but est toujours une morale agréablement embellie, seul mérite qui puisse faire valoir un Roman.

Sa vie auroit fourni matiere à un des plus singuliers. A l'âge de dix-neuf ans elle vint à Paris, où elle épousa d'abord M. de *Villedieu*. Peu de temps après elle se sépara de lui, consentit que ce mariage fût déclaré nul, & se remaria avec M. de *Chate*. Après la mort de celui-ci,

elle épousa M. *Desjardins*, son cousin. Quoique son premier mari ait été vraisemblablement celui qu'elle a le moins aimé, son nom lui fut cependant toujours cher ; elle le mit constamment à la tête de tous ses Ouvrages, peut-être parce qu'elle le trouvoit plus propre à parer un frontispice.

Après avoir lu les Romans de Madame de *Villedieu*, on est fâché de savoir qu'elle est l'Auteur de *Manlius*, de *Nitetis*, & d'une espece de Tragi-Comédie, intitulée, *le Favori*, trois Pieces qui prouvent combien elle a méconnu son talent. Ses Poésies fugitives sont infiniment plus dignes de l'attention du Lecteur. La plupart sont d'un goût & d'une délicatesse capables d'effacer tout ce que la foule de nos Poëtes fugitifs modernes ont fait de plus passable. Un des Beaux esprits de son temps a tâché de la louer par ces Vers prosaïques.

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes ;
Il ne faut que vous mettre en train ;
Tout le monde, *Iris*, vous admire :
Si les Dieux se mêloient d'écrire,
Ils emprunteroient votre main.
Vous faites des choses si belles,
Si justes & si naturelles,
Que votre style est sans égal ;
Sans cesse je vous étudie :
Qui peut être votre Copie,
Passe pour être Original.

JARRY, [*Laurent* JUILLARD DU] Abbé, né près de Xaintes en 1658, mort vers 1718.

Ses *Oraiſons funebres* & ſes *Sermons* ſont fort négligés aujourd'hui. Ils offrent cependant, par intervalles, pluſieurs traits d'une éloquence vive, noble, & digne du ton qui convient à la Chaire. Ses *Poéſies Chrétiennes* ſont plus dignes de l'oubli dans lequel elles ſont tombées depuis long-temps, quoique quelques-unes aient été couronnées par l'Académie Françoiſe. Une Ode, entr'autres, ſur le Vœu de *Louis XIII* ( ſujet propoſé en 1714 ), fut préférée à celle de M. de *Voltaire*, qui avoit concouru. Il faut convenir que celui-ci méritoit de l'emporter ſur ſon concurrent, dont les Vers ſont plus bourſoufflés que poétiques, & nullement aſſortis au ton de l'Ode. Pour ſe venger de l'Académie, M. de *Voltaire* fit imprimer ſon Ouvrage à la ſuite du Poëme de *la Ligue*, aujourd'hui *la Henriade*, en y joignant une Note qui contenoit de vifs reproches à ſes Juges. Comme ces deux morceaux ne ſont point dans le Recueil des Œuvres de M. de *Voltaire*, on ſera peut-être charmé d'en trouver ici quelques traits.

» L'Ode ſuivante, dit-il dans la Note, fut » préſentée à l'Académie en 1714, au ſujet du » Vœu de *Louis XIII*, que *Louis XIV* venoit » d'accomplir, en faiſant conſtruire l'Autel de

» Notre-Dame de Paris. La Piece de M. de » *Voltaire* ne remporta point le prix. L'Académie la mit au-dessous de celle de M. l'Abbé » du *Jarry*, que le Public trouva très-mauvaise » quand elle parut, & qui commence par ces » trois Vers ;

» Enfin ce jour paroît où le saint Tabernacle,
» D'ornemens enrichi, nous offre un beau spectacle ;
» La mort ravit un Roi plein d'un projet si beau, &c.

» L'Académie ne s'apperçut point de tous les » défauts de cette Piece, qui est très-plate, très- » prosaïque, & où l'on trouve des *Poles glacés* » & des *Poles brûlans*, & jugea à propos de la » couronner.

» Voyez le Recueil de l'Académie 1714, chez » *Coignard*. Faut-il s'étonner que ceux qui ont » du talent pour les Vers, ne veuillent plus composer pour les prix d'une Académie qui juge » si mal ?

Voici quelques Strophes de l'Ode :

» Du Roi des Rois la voix puissante
» S'est fait entendre dans ces lieux :
» L'or brille, la toile est vivante,
» Le marbre s'anime à mes yeux.
» Prêtresses de ce Sanctuaire,
» La Paix, la Piété sincere,
» La Foi, Souveraine des Rois,
» Du Très-Haut Filles immortelles,

» Rassemblent en foule autour d'elles
» Les Arts animés par leurs voix.

» O Vierges ! compagnes des Justes,
» Je vois deux Héros * prosternés,
» Dépouiller leurs bandeaux augustes,
» Par vos mains tant de fois ornés :
» Mais quelle Puissance céleste
» Imprime sur leur front modeste
» Cette suprême majesté ?
» Terrible & sacré caractere,
» Dans qui l'œil étonné révere
» Les traits de la Divinité.

» L'un voua ces pompeux Portiques ;
» Son fils vient de les élever.
» O que de projets héroïques
» Seul il est digne d'achever !
» C'est lui, c'est ce Sage intrépide,
» Qui triompha du sort perfide,
» Contre sa vertu conjuré,
» Et de la discorde étouffée
» Vient dresser un nouveau trophée
» Sur l'Autel qu'il a consacré **.

» Telle autrefois la Cité sainte
» Vit le plus sage des Mortels,
» Du Dieu qu'enferme son enceinte,
» Dresser les superbes Autels.

---

* Les Statues de *Louis XIII* & de *Louis XIV* sont aux deux côtés de l'Autel.

** La paix de l'Empereur, faite dans le temps que le Chœur a été achevé.

» Sa main redoutable & chérie,
» Loin de sa paisible Patrie,
» Ecartoit les troubles affreux,
» Et son autorité tranquille
» Sur un peuple à lui seul docile,
» Faisoit luire des jours heureux. «

Il est aisé de connoître par ce que nous venons de citer, que M. de *Voltaire* a été de tout temps très-sensible. Après tout, il n'avoit pas tort dans cette occasion. Si sa Muse eût toujours parlé un langage aussi religieux, il eût eu la gloire, non pas de faire des Odes comparables à celles de *Rousseau* & de M. de *Pompignan*, mais de se faire estimer de tous les honnêtes gens, & n'auroit pas fait *la Pucelle*, *le Cadenat*, *la Guerre de Geneve*, & tant d'autres Pieces, qu'on peut regarder comme les Trophées de la Licence & l'avilissement de la Poésie.

JAUBERT, [ *N.* ] Abbé, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, né en 17..

Cet Auteur sera caractérisé, en disant, que son *Eloge de la Roture* n'a rien de noble ; son Livre *des Causes de la Dépopulation, & des Moyens d'y remédier*, rien que d'utile ; sa *Traduction de l'Imitation de Jesus-Christ*, rien que d'édifiant ; & celles *des Œuvres d'Ausonne*, rien que de médiocre.

JAUCOURT, [ *Louis*, Chevalier DE ] de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, Stokholm, Bordeaux, &c. né en 17..

Il eſt rare de trouver dans les perſonnes de ſa naiſſance autant d'amour pour le travail & de zele pour les Lettres. Cet Ecrivain laborieux, après avoir donné beaucoup d'Ouvrages Latins & François ſur la Médecine, [ dont il ne nous appartient pas de juger le mérite ] s'eſt livré tout entier à l'Encyclopédie. On peut dire que les deux tiers de cette immenſe Compilation ont été fournis par lui ſeul. Ce n'eſt pas qu'il ait tiré tout de ſon propre fonds : la vie d'un homme ne ſuffiroit pas pour produire une ſi grande abondance d'idées & de préceptes ſur tant de matieres différentes : mais on doit lui ſavoir gré d'avoir ſoutenu ſi courageuſement la fatigue & le dégoût des recherches, & d'avoir préſenté les penſées d'autrui ſous un jour qui les rend plus ſenſibles & plus intéreſſantes que dans les originaux.

M. de *Jaucourt* eût encore ajouté à ſa gloire, en ſe rendant plus ſévere dans le choix des matériaux, & en indiquant les ſources où il les a puiſés. Cette remarque ne nous empêchera pas de dire à ſa louange, que, malgré ſon zele pour l'Encyclopédie, l'eſprit philoſophique ne l'a ja-

mais entraîné dans aucun de ces démêlés, où la Philosophie de notre Siecle a si fort prouvé combien elle étoit éloignée de la véritable Philosophie. Il auroit même, dit-on, à se plaindre de l'ingratitude des Philosophes encyclopédistes, s'il eût attendu de la reconnoissance de leur part. L'expérience l'a sans doute éclairé sur les principes de ces Messieurs, dont il est si facile de se détacher, quand on a été à portée d'en juger par la pratique. Si cela est, en le rendant à ses propres sentimens, elle ne fera qu'offrir au suffrage du Public un Littérateur habile, autant que noble & désintéressé, qui n'a besoin d'aucun manége, d'aucun Parti pour se faire estimer.

JEANNIN, [ *Pierre* ] simple Avocat, puis Conseiller, puis premier Président au Parlement de Dijon, mort en 1622, âgé de 82 ans.

Son éloquence & son mérite l'éleverent aux premieres charges de la Robe. Il a laissé des *Mémoires* & des *Négociations* que le Cardinal de *Richelieu* appeloit son *Bréviaire*, & qu'on peut lire encore aujourd'hui avec plaisir, quoique le style en soit suranné. Avec du talent pour les affaires, le Président *Jeannin* eut le temps d'observer. Il vécut sous sept Regnes différens, & fut employé dans les Négociations les plus

importantes, où il montra toujours autant d'intelligence, que de probité.

JEUNE, [*Jean* LE] Oratorien, né à Poligny, en Franche-Comté, en 1592, mort à Limoges en 1672.

Dix gros volumes de *Sermons* déposent en faveur de son zele & de sa facilité. Il fut regardé comme un des plus célebres Prédicateurs de son temps; & si on lui pardonne le défaut de goût & les vices du style de son siecle, on conviendra que, du côté de l'onction, de la simplicité & de l'instruction, il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il a eue. Il la conserve encore parmi ceux qui font plus de cas des choses, que de la maniere, du ton, & de l'arrangement des mots. Ses Sermons furent traduits en Latin sous ce titre: *Johannis Junii deliciæ Pastorum sive conciones*, ce qui prouve combien on les estimoit. On assûre que la lecture de cet Orateur ne fut point inutile à M. *Marsillon*, qui sut en éviter les défauts, & y puiser les germes de cette facilité & de cette chaleur qui le rendent si persuasif.

IMBERT, [*Barthelemi*] de l'Académie de Nîmes, sa patrie, né en 1747.

Peu d'Auteurs ont eu dans la carriere poétique

que un début aussi brillant. Le Poëme du *Jugement de Paris* est une espece de phénomenes. Ce trait de la Fable, si rebattu dans la Poésie ancienne, si souvent & si foiblement traité dans la Poésie moderne, a paru rajeunir sous la plume de ce Poëte, & enrichi d'une invention plus piquante, & d'un nouveau ressort qui produit le plus grand effet. Sans s'assujettir aux Traditions de la Mythologie, le génie de M. *Imbert* a créé son Héros, & le caractere qu'il lui a donné est des mieux imaginés & des plus agréablement soutenus. Rien de si ingénieux & de si simple que le plan de ce Poëme. Les trois Déesses y sont présentées sous des couleurs riantes & très-distinctes, selon les attributs que la Fable leur a départis. Pour les détails, on ne sauroit trop y applaudir : l'élégance, le naturel, l'aménité, y répandant un air de vie qui égaye l'imagination, la fixe sur tous les objets, & les lui rend sensibles. Pourquoi sommes-nous dans le cas de reprocher à ce joli Poëme un peu de longueur dans l'action, de trop longs discours qui le refroidissent, & de petites incorrections qui en déparent quelquefois le style, fait pour n'admettre rien de vicieux, ni même de médiocre ?

*Le Jugement de Pâris* a été suivi d'un volume de *Fables*, & d'un volume d'*Historiettes & Nouvelles, en Vers*, dont le ton ori-

ginal distingue ce jeune Poëte des Fabulistes & des Conteurs de nos jours. Versification leste, piquante, coupée avec une agréable variété : morale saine, ingénieuse, utile, & très-heureusement exprimée : fécondité d'invention dans les sujets, dans les tournures, dans les détails, dans les applications : imitations heureuses des graces ingénues de l'Auteur de *Joconde :* telles sont les richesses que la Muse de ce nouveau Fabuliste offre aux Amateurs de l'Apologue & du Conte, c'est-à-dire, à toute espece de Lecteurs. Serons-nous encore accusés d'être trop séveres, si nous remarquons que, dans certaines de ses Fables, le naturel n'est pas toujours aussi bien saisi qu'il pourroit l'être ; que ce qu'on appelle les mœurs dans les animaux, n'est pas d'accord avec les idées que nous en avons ; que la moralité vient quelquefois trop brusquement, & n'est ni aussi juste, ni aussi saillante que le récit le promettoit, & que, parmi ses Historiettes, il y en a plusieurs dont la trivialité du sujet n'est rachetée, ni par la nouveauté des tours, ni par l'agrément du style ? Non, la critique ne peut qu'humilier l'impuissance & révolter l'amour-propre indigent. Avertir des défauts qui lui échappent un Peintre habile, entre les mains de qui on voit un pinceau capable de tout, c'est se montrer jaloux de sa gloire & non de son mérite ; c'est lui indi-

quer les routes de la perfection, & concourir foiblement à la vérité, mais toujours concourir aux chef-d'œuvres que le Public a droit d'attendre de ses talens.

JOANNET, [*Claude*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né à Dôle en 17..

On trouve dans ses *Elémens de la Poésie Françoise* des réflexions judicieuses, une critique fine, des regles sûres; les caracteres d'un bon Poëte y sont tracés avec discernement & avec goût. Si son style étoit toujours égal, & sa maniere de s'exprimer toujours correcte, cet Ouvrage pourroit être regardé comme le meilleur & le plus complet qu'on nous ait donné sur cette matiere. Malgré ces deux défauts qui en affoiblissent & n'en détruisent pas le mérite, les Compilateurs de l'Encyclopédie n'ont pas dédaigné d'en faire souvent usage. L'article *Jeu de mots*, entr'autres, est entiérement copié des *Elémens* de M. l'Abbé *Joannet*. Qui ne feroit pas étonné de voir son nom supprimé au bas de cet Article, qui lui appartient en entier; tandis qu'on y voit si exactement figurer celui de tant d'Ecrivains obscurs qui sont allés s'ensevelir dans ce vaste Sépulcre !

M. l'Abbé *Joannet* est l'Auteur de quelques

autres Ouvrages, & a long-temps travaillé au *Journal Chrétien.*

JODELLE, [*Etienne*] né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573.

Avant lui la Tragédie n'étoit chez nous que ce qu'elle fut d'abord chez les Grecs, c'est-à-dire, informe & grossiere. A-peu-près comme les Payens célébrerent leurs Divinités dans des chants ou dans quelque récit qu'ils exécutoient en leur honneur; de même, parmi nous, les premiers Poëtes, prétendus Tragiques, s'attacherent à représenter des Mysteres, sans s'assujettir à aucune des Regles de l'Art Dramatique.

*Jodelle* a le premier distribué les Tragédies & les Comédies en actes, les actes en scenes, & rappelé les trois unités prescrites par *Arioste.* Voilà à-peu-près à quoi se reduit tout son mérite; car sa Tragédie de *Cléopatre*, celle de *Didon*, & sa Comédie d'*Eugene*, ne peuvent être comparées même aux plus mauvaises Pieces d'à présent; mais dans un siecle grossier, c'est beaucoup que d'imaginer quelque chose.

*Jodelle* fut regardé, pendant quelque temps, comme un génie supérieur. *Henri II* lui accorda une gratification de cinq cents écus après la représentation de *Cléopatre*; &, pour renouveller les

uſage des Anciens, il fit conduire chez lui un bouc couronné de lierre, dont la barbe & les cornes étoient dorées. Ce triomphe fut paſſager. Cet Auteur, ſi bien fêté, eut peu après des Rivaux qui firent oublier ſes Eſſais; ſon nom eût éprouvé le même ſort, ſi ce Poëte ne faiſoit époque dans l'hiſtoire de notre Théatre.

1. JOLY, [*Guy*] Conſeiller du Roi au Châtelet, Secrétaire du Cardinal de *Retz*.

Il s'en faut de beaucoup que ſes *Mémoires* vaillent ceux de ſon Maître, qui, par ſon eſprit, conſerve la même ſupériorité qu'il avoit ſur lui par ſon rang. On y trouve quelques détails curieux; mais tant d'autres Ecrivains ont parlé des mêmes faits, que les *Mémoires de Joly* pourroient être ſupprimés ſans conſéquence.

2. JOLY, [*Claude*] Evêque d'Agen, né à Bury, dans le Dioceſe de Verdun, en 1610, mort en 1678.

Les *Prônes* qu'on a de lui ont été beaucoup eſtimés autrefois. Ils méritent encore de l'être, quoiqu'ils aient été ſurpaſſés par pluſieurs autres Ouvrages de ce genre, donnés depuis au Public. Nous ne prétendons pas placer dans cette claſſe pluſieurs Prônes modernes qui ne les valent pas.

3. JOLY, [*Joſeph-Romain*] Capucin, né à St. Claude en 1725.

Celui-ci a cultivé presque tous les genres de Littérature, sans qu'on puisse dire qu'il ait réussi dans aucun. Il a composé des Discours, des Histoires, des Critiques, des Satyres, des Contes, des Epigrammes, des Cantiques, des Tragédies, un Poëme Epique en douze Chants, des Lettres sur les Spectacles, sur les Duels, sur le Sabbat des Sorciers, sur la Reine des Abeilles, sur les Convulsionnaires; & pas un de ces Ouvrages n'a fait assez de sensation dans le monde pour attacher la moindre célébrité au nom de l'Auteur. On ne peut cependant lui refuser des connoissances, de l'érudition, des idées; mais ces qualités sont perdues pour le Public, quand elles ne sont pas mises en œuvre par le talent, ou relevées par le mérite du style.

JOUBERT, [*Joseph*] Jésuite, né à Lyon, mort en 1724.

Tout le monde connoît son *Dictionnaire François-Latin*, devenu un Ouvrage classique. Cette espece de travail procureroit aujourd'hui peu de gloire; mais dans le temps du P. *Joubert*, il supposoit quelques talens, de l'application, de l'étude, & sur-tout le desir estimable d'être utile au Public.

JOUVENCY, [*Joseph*] Jésuite, né à Paris en 1643, mort à Rome en 1719.

Une latinité pure, élégante, facile, & comparable, à beaucoup d'égards, à celle des Anciens, forme le coloris de tous ses Ouvrages. Ses *Harangues* & son Traité de l'*Art d'apprendre & d'enseigner*, ajoutent au mérite du style, celui des préceptes & du bon goût. Les Notes qu'il a faites sur *Horace*, *Perse*, & *Juvenal*, sont des modeles de clarté & de précision; il est difficile de développer l'esprit d'un Auteur, avec plus de substance & en moins de mots, contre la coutume des Commentateurs. Il ne faut pas s'étonner que ces Ouvrages, aussi bien que son *Appendix de Diis & Heroïbus Poëticis*, soient devenus des Livres classiques. Nous ne parlerons pas de sa Continuation de l'Histoire de sa Société, où la richesse de l'imagination & l'élégance de l'expression se font autant sentir, que les préjugés ultramontains qui lui attirerent la condamnation du Parlement de Paris.

IRAIL, [*Augustin-Simon*], Prieur de St. Vincent-les-Moissac, né au Puy en Velay en 1719. Il est connu dans la République des Lettres par un Ouvrage qui a excité de justes murmures : cet Ouvrage a pour titre : *Querelles littéraires*, & pour Epigraphe, le *Tantæ ne animis celestibus iræ !* On y trouve l'Histoire des démêlés des Ecrivains les plus célebres, anciens & modernes;

il eſt aſſez bien écrit, & contient un grand nombre d'anecdotes ſingulieres, propres à le rendre amuſant; mais la vérité, la juſtice & le bon goût y ſont preſque toujours ſacrifiés à M. de *Voltaire*, dont M. l'Abbé *Iraïl* a élevé un des petits neveux. Le Lecteur même un peu éclairé n'y peut méconnoître, en pluſieurs endroits, la touche & les idées de l'Hiſtorien du *Siecle de Louis XIV*: c'eſt ſa maniere d'écrire, ſa tournure d'eſprit, ſa façon de penſer; ce qui a fait dire à quelques perſonnes, qu'il avoit eu grande part à cet Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, le ſtyle n'en eſt pas toujours ſoutenu; tous les faits n'en ſont pas exacts, ni les jugemens équitables. On diroit que le but de l'Auteur eſt de juſtifier M. *de Voltaire* de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des Gens de Lettres qu'il a ſi cruellement outragés, & de le placer au deſſus de tous les Ecrivains ſes prédéceſſeurs, dans les différens genres de Littérature qui ont exercé ſa plume.

Sans cela, M. l'Abbé *Iraïl* auroit-il dit, en parlant de *Racine*, qu'il place au deſſus du ſublime *Corneille : Heureux s'il eût été auſſi grand Philoſophe qu'il étoit grand Poëte !* On ne voit pas ce qu'auroit pu ajouter au mérite de *Racine* cette bienheureuſe Philoſophie, que le bon M. *Iraïl* prend la peine de lui ſouhaiter ſans s'appercevoir qu'il avoit la véritable, celle du cœur.

C'étoit, sans doute, pour réserver à M. de *Voltaire* un degré de prééminence sur l'Auteur de *Phedre*, d'*Athalie*, de *Britannicus*, &c. Il ignoroit vraisemblablement qu'il faudroit une grande dose de philosophie pour équivaloir au mérite de ces Chef-d'œuvres.

Auroit-il dit encore que *les Oraisons funebres de Bossuet, & son Discours sur l'Histoire universelle, sont les seuls de ses Ouvrages qui méritent l'immortalité*, s'il n'eût eu intention, à l'exemple de son *Mécène*, de déprimer tout ce qui éleve les Ouvrages de controverse de ce Prélat, au dessus des misérables rapsodies qu'on a débitées contre la Religion ?

Auroit-il accusé M. de *Fénélon d'avoir fait des Vers galans dans le goût de ceux de Quinault*, si son souffleur ne lui eût suggéré cette ridicule anecdote, démentie si formellement par le neveu de ce Grand Homme, & par l'Abbé de *Lavile ?*

Auroit-il ajouté, en parlant de ce vertueux Archevêque, & de M. *Bossuet*, *qu'ils avoient une façon de penser toute philosophique, & que s'ils étoient nés à Londres, ils auroient donné l'essor à leur génie, & déployé leurs principes, que personne n'a bien connus*, s'il n'avoit voulu grossir la Liste philosophique de deux noms, qui en seront toujours le fléau ?

Auroit-il été assez injuste, à l'égard de *Boileau*, pour avancer qu'*on ne peut lui refuser toutes les parties d'un grand Poëte, excepté l'invention*, si le *Lutrin*, qui est tout invention, n'étoit un meilleur Poëme * que *la Henriade* ?

Auroit-il eu enfin la simplicité d'assûrer, qu'il n'est rien sorti des mains de M. de *Voltaire*, qui ne respire l'amour du vrai, si l'Auteur de l'*Histoire générale*, du *Siecle de Louis XIV*, du *Siecle de Louis XV*, & de cent autres Histoires, n'eût dirigé sa plume, ou plutôt ne l'eût aveuglé sur la sottise qu'il avançoit ?

Nous ne relevons pas mille autres mensonges répandus dans cet Ouvrage, & sur-tout dans les articles qui regardent les démêlés de M. de *Voltaire* avec *J. B. Rousseau*, l'Abbé *Desfontaines*, M. de *Maupertuis*, &c., que nous avons traités d'une maniere plus conforme à la vérité, dans le *Tableau philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire.* Nous nous contentons d'avertir le Lecteur du cas qu'on doit faire de ces Auteurs prétendus impartiaux, qui ne s'occupent jamais que de ceux pour qui ils écrivent, sans réfléchir sur ce qu'ils écrivent.

* Ceux qui doutent que le *Lutrin* ne soit un meilleur Ouvrage que la *Henriade*, considérée comme Poëme, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qui a été fait de ces deux Ouvrages.

IVETEAUX, [*Nicolas* VAUQUELIN DES] Abbé, fils du Poëte *la Fresnaye*, né dans un Château près de Falaise, mort en 1649; est plus connu par son goût pour les plaisirs, que par ses Ouvrages, quoiqu'il écrivît, dit-on, purement en Latin, en Italien & en François, soit en Prose, soit en Vers.

Il ne nous reste de lui qu'un Poëme médiocre, intitulé, l'*Institution du Prince*, composé pour M. de *Vendôme*, dont il étoit alors Précepteur, & quelques Pieces fugitives insérées dans le Recueil, qui a pour titre, *Délices de la Poésie Françoise*. A juger de son esprit par ces petites Pieces, on peut assûrer qu'il l'avoit délicat & orné; mais c'est le chant de la Fauvette, & non celui du Rossignol.

L'Abbé *des Iveteaux* fut plus singulier dans ses mœurs, qu'il ne l'est dans ses Ecrits. A cause de sa vie licentieuse, il se fit chasser de la Cour, où il étoit Précepteur du Dauphin, depuis *Louis XIII*. Cette disgrace ne l'affligea pas beaucoup. L'amour du repos, celui des plaisirs, deux sources de Philosophie pour ceux qui n'en connoissent pas de meilleures, le consolerent de la perte de sa fortune & de son honneur. Tel est l'effet assez ordinaire de cet égoïsme, qui, réduisant chaque Individu à lui-même, ne l'attache qu'à ce qui le flatte, & le porte à ne

compter pour rien les égards qui le lient à la Société. Un esprit d'indépendance, le plus funeste de tous les travers, rend son ame insensible, nous ne dirons pas à tout, mais du moins au blâme. L'orgueil, toujours avide de louanges, dédaigne alors celles qu'il ne peut obtenir, & brave la censure qu'il ne peut éviter. C'est ainsi qu'on parvient à cette prétendue élévation d'ame, ou plutôt à cette insouciance destructive de tout sentiment noble, & dans laquelle on ne s'endort avec complaisance, que parce que n'écoutant que soi-même, on ne trouve pas de Contradicteurs : espece de mort morale, dont on ose faire une vertu sublime, tandis qu'elle anéantit toutes les vertus. C'est ce qui a fait dire avec raison à *J. J. Rousseau*, que le fanatisme est moins dangereux que la Philosophie, qui conduit toujours à cet égarement. Et quelle étoit la Philosophie de *des Ivetaux ?* Un genre de délire moins sombre que la morgue dominante, mais aussi absurde dans sa maniere.

Cet homme ne voyoit rien de si beau que la vie pastorale ; c'est pourquoi, sans sortir de la ville, il chercha à contenter la bizarrerie de son goût pour les champs. Il s'habilloit en Berger, & dans cet équipage, la houlette à la main, la pannetiere au côté, le chapeau de paille sur la tête, accompagné d'une Chanteuse des rues,

érigée en Bergere, il se promenoit dans un jardin, & s'imaginoit mener paître ses troupeaux. Pour completter la Bergerie, il chantoit des airs champêtres, pendant que sa Maîtresse jouoit de la harpe, [ instrument qui n'est pas fort pastoral ] & attiroit par ses airs des oiseaux de voliere, dressés péniblement à ce manége.

Une telle manie n'a pas trouvé beaucoup d'Imitateurs, quoique *des Iveteaux* ait trouvé des Panégyristes : mais chacun a sa maniere de philosopher ; & qu'importe la maniere, si elles tendent toutes au même but ?

JURIEU, [ *Pierre* ] Ministre Protestant, né dans le diocese de Blois en 1637, mort à Rotterdam en 1713, où il étoit Professeur de Théologie.

Il est moins connu par ses Ouvrages, que par ses démêlés avec *Bayle*, *Bossuet*, M. *Arnaud*. Tout ce qu'il a écrit annonce le Sectaire hardi, violent & fanatique, & n'est plus lu aujourd'hui, parce que les déclamations intéressent peu, quand la cause des démêlés ne subsiste plus, & qu'elles révoltent toujours, quand elles sont portées à l'excès.





# L

LABAT, [ *Jean-Baptiste* ] Dominicain, né à Paris, mort dans la même ville en 1738, âgé de 75 ans.

Quoiqu'il paroisse tomber quelquefois dans les travers des Ecrivains voyageurs, qui observent mal & exagerent toujours, on trouve néanmoins des détails vrais & intéressans dans son *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*. Il y donne une idée assez étendue de l'Histoire Naturelle de ce pays, des Mœurs, de la Religion, du Gouvernement & du Commerce de ses Habitans. Ce Voyage est écrit avec un ton de liberté & de franchise qui plaît, malgré la proxilité de l'incorrection du style. L'Auteur le composa, dit-on, sur les lieux.

Le P. *Labat* a fait aussi l'Histoire de ses *Voyages en Espagne & en Italie*, qui sont beaucoup moins lus, depuis que tant de Voyageurs ont écrit sur ces mêmes Contrées.

Il a donné encore d'autres Rélations historiques de divers pays; & rédigé les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux; Envoyé du Roi de France à la Porte*. Ces Mémoires ne sont pas à l'abri de reproche, ou, pour mieux dire, ils fourmillent

de fautes de toute espece, comme on peut en juger par une très-bonne Critique publiée contre eux dans le temps, sous le nom d'un Secrétaire de l'Ambassadeur *Méhémet Effendi.*

LABBE, [*Philippe*] Jésuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667.

On feroit une Bibliotheque de tous les fruits de son travail, Ses Ouvrages, presque tous en Latin, forment une immensité de vol. *in-fol.* Les plus connus sont la *grande Collection des Conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliotheque des Bibliotheques*, & le *Chronologue François.* On chercheroit vainement dans ces Ecrits de la pureté, de la précision & du goût. L'Auteur a un peu trop négligé ces qualités qui donnent un nouveau lustre à l'érudition. Peut-être a-t-il trop écrit pour se former à bien écrire.

LABÉ, [*Louise* CHARLY, dit] *surnommée la Belle Cordiere*, parce qu'elle étoit femme d'un Marchand de cordes, née à Lyon en 1526, morte en 1566.

Elle cultiva la Poésie dans un temps où les moindres principes de goût étoient encore inconnus. Ce qui prouve qu'elle étoit née avec de vrais talens, c'est que, malgré la barbarie de son siecle, on remarque dans ses Poésies, des

traits d'esprit & de délicateſſe qui ſont le plus grand plaiſir. L'Allégorie, intitulée, *Débats de folie & d'amour*, eſt un Ouvrage plein d'images, de naturel, de fineſſe, dont le ſujet eſt auſſi ingénieux, que la morale en eſt utile.

LA BEAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.

LABOUREUR, ] *Jean* LE ] Aumônier du Roi, né à Montmorency, près de Paris, en 1623, mort en 1676.

Tous ſes Ouvrages hiſtoriques ne ſont bons qu'à être conſultés par ceux qui travaillent ſur l'Hiſtoire, & qui ſont bien aiſe de s'épargner la peine de puiſer dans les ſources, en feuilletant les Ouvrages des Auteurs qui ont fait les frais du premier travail.

1. LACOMBE, [ *Jacques* ] Avocat, puis Libraire, né à Paris en 1724.

Après avoir tâché de ſe rendre utile au Public par des Ouvrages, tels qu'une *Traduction de Siphylis*, *de Fracaſtor*; *l'Hiſtoire des Révolutions de l'Empire de Ruſſie*, *l'Hiſtoire de Chriſtine*, *Reine de Suede*; *l'Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Ancienne*, celui de *l'Hiſtoire du Nord*, *le Dictionnaire Portatif des Beaux-Arts*, & la *Poétique* de M. de *Voltaire*; de l'amour,

des Lettres, il eſt paſſé à celui de la Librairie. Peut-être lui a-t-il paru plus doux & plus avantageux d'acquérir, par cette voie, un certain empire dans la Littérature, que ſes talens ne lui auroient pas procuré. Il faut cependant convenir que ſes Compilations annoncent des connoiſſances, de l'ordre, du diſcernement, & qu'elles pourroient contribuer à l'inſtruction, ſi elles ne favoriſoient trop la pareſſe, par la méthode ſuperficielle des abrégés.

M. *Lacombe* pourroit rendre des ſervices plus réels aux Lettres, en uſant avec plus de fermeté de la ſurintendance qu'il s'eſt établie ſur un grand nombre de nos Journaliſtes ; car il a ſu ſoumettre au joug de ſa preſſe, non-ſeulement tous les petits Journaux, mais encore le *Mercure.* Ce dernier Recueil ſur-tout, qu'on a vu autrefois intéreſſant par le choix des Pieces & l'impartialité des jugemens, ne paroît être, depuis qu'il en a la direction, qu'un dépôt de fadeurs & de délires philoſophiques qui commencent à fatiguer le Public éclairé. Comment le vrai goût pourroit-il ne pas être ſoulevé par la fumée inſipide de tant d'encens prodigué à des Ouvrages médiocres ? & le bon ſens ne pas être révolté par l'enthouſiaſme que l'eſprit de parti y affiche dans toutes les occaſions ?

Ce Journal, deſtiné dans ſon origine à ré-

cueillir les prémices des Muses naissantes, à offrir aux yeux de la Nation les premiers germes des talens capables de flatter ses espérances, à former un mêlange intéressant des traits de délicatesse, d'agrément, de force & de sensibilité qu'a produits l'imagination françoise ; à rendre compte de ce que les Sciences & les Beaux-Arts enfantent tous les jours ; à encourager les Artistes par de justes éloges, ou à les éclairer par des critiques lumineuses : ce Journal borne à présent tout son mérite à des Logogryphes dignes du seizieme siecle, à des Contes d'une froideur qui glace l'esprit, ou d'une extravagance qui égare le sentiment & corrompt le goût; à quelques Pieces fugitives en l'honneur des Héros littéraires du temps, admises par préférence sur d'autres Productions plus propres à être goûtées ; à des analyses infidelles ou partiales, qui contredisent ouvertement les regles de la Littérature ou celles de la décence : ce Journal enfin n'est plus qu'un théatre burlesque où l'on voit toujours reparoître les mêmes Acteurs, tenir les mêmes propos, ressasser les mêmes principes, décrier les Grands Hommes, & déifier les plus minces avortons.

Nous ne prétendons pas imputer à M. *Lacombe* ces désordres dont il sera la premiere victime, puisque le décri de ce Journal ne peut qu'entraîner la diminution des Souscripteurs. Mais ne devroit-il

pas réprimer ses Gagistes, & exclure de sa domination les plumes foibles ou téméraires ? Ne devroit-il pas rejeter tant de lambeaux parasites, consacrés à des extases ridicules sur l'excellence prétendue de tant de mauvaises pieces * de Théatre foudroyées par le Parterre, & réhabilitées dans ses Bureaux ? Ne devroit-il pas défendre, en vertu de son autorité pécuniaire, ( à M. *de la Harpe*, par exemple ) d'outrager le grand *Roüsseau* ** en faveur de M. de *Voltaire* & de *la Mothe Houdart*; de décrier le génie des *Corneille*, des *Bossuet*, des *Despréaux*, &c. ; de persifler nos bons Ecrivains, pour applaudir aux corrupteurs du goût ; Ne devroit-il pas abaisser, par de sages avis, ce ton de suffisance qui n'est pas celui de la supériorité, mais le fruit d'un égoïsme dont l'excès souleveroit l'indignation, s'il étoit moins ridicule ? Ne devroit-il pas lui dire, avant toutes choses : ne louez pas si obstinément vos propres Ouvrages ; car le Public ne rétractera pas le jugement qu'il en a porté ; ne célébrez pas les Philosophes, parce que le temps de l'illusion est à son terme ; ne farcissez pas vos Extraits

* De la *Mere jalouse*, entre autres. Voyez le *Mercure* de Mars 1772.

** Voyez le *Mercure* d'Avril 1772, premier vol.

des éloges que M. de *Voltaire* vous prodigue ; parce qu'on fait que M. de *Voltaire* ne loue que la médiocrité ; n'ajoutez point aux Lettres qu'il vous écrit, parce que vous les gâtez par vos amplifications ; ne les faites pas arriver trop tôt *, parce que vos bévues font trop fenfibles ; gardez vous fur-tout de m'en écrire à moi-même, parce qu'on fait que nous nous voyons tous les jours ; & fi enfin la manie de vous fêtoyer vous-même eft incurable, fabriquez au moins votre encens en France, ne le faites pas venir ** de Ruffie ; car fi vous favez bien copier le ftyle des Poëtes du Nord, il n'eft pas fi aifé de jouer le Seigneur de Ruffie !

* Dans le fecond vol. du *Mercure* d'Avril 1772, qui ne parut que le 17 ou le 18 du même mois, M. *de la Harpe* rend compte des *Odes Pythiques de Pindare*, traduites par M. de *Chabanon* : dans le *Mercure* du mois de Mai fuivant, on trouve une Lettre de M. de *Voltaire* à M. *de la Harpe*, dans laquelle on lui dit qu'il *a rendu au très-eftimable M. de Chabanon la juftice que mérite fa profe noble & harmonieufe*. Or, cette Lettre de M. de *Voltaire* eft datée *du* 18 *Avril* 1772, c'eft-à-dire, du jour même que parut à Paris le Mercure où fe trouve l'Extrait en queftion.

** Voyez, dans le premier vol. du *Mercure* de Juillet 1773, une Lettre de M. *de la Harpe* à M. *Lacombe*, accompagnée d'une Piece de Vers adreffée à M. *de la Harpe* par un prétendu Seigneur Ruffe.

De cette maniere, M. *Lacombe* réprimeroit les abus de sa Presse, préviendroit les murmures des Gens de Lettres, & réuniroit à l'estime qu'on doit à sa politesse, l'avantage de contribuer, sans aucun reproche, à l'amusement & à l'utilité du Public.

Nous apprenons dans le moment que cet Auteur-Libraire n'a plus la direction du *Mercure*, ni d'aucun autre Journal, & qu'il s'est vu contraint d'abandonner le Commerce de la Librairie, pour s'être chargé trop facilement des Ouvrages de MM. *Marmontel*, *de la Harpe*, *Gaillard*, &c. qu'il n'a pu vendre, & qui l'ont ruiné.

2. LACOMBE DE PREZEL, [ *Honoré* ] Avocat, frere du précédent, né à Paris en 1725.

Cinq ou six Dictionnaires, tel que le *Dictionnaire Iconologique*, celui *du Citoyen*; celui *de Jurisprudence & de Pratique*, celui d'*Anecdotes & de Traits singuliers*, celui *de Portraits des Hommes célebres*, dont quelques-uns ont eu du succès, sont le fruit de ses travaux littéraires. On remarque dans ces différentes Compilations, de la méthode & du goût, de l'arrangement & du choix dans les matieres. Voilà à peu près tout le mérite que comporte ce genre de travail. On dira peut-être qu'il n'est pas propre à pro-

curer une gloire brillante : à la bonne heure, il fait du moins goûter la satisfaction de s'être rendu utile ; & ce qui n'est pas moins satisfaisant ; l'avantage de s'être enrichi.

3. LACOMBE, [ *François* ] né à Avignon en 1733.

Ce nom est destiné sans doute à figurer à la tête de tout ce qui s'appelle Dictionnaire ou Compilation. Celui-ci est Compositeur d'un *Dictionnaire du vieux langage François*, qui peut être utile à ceux qui aiment la lecture de nos anciens Auteurs, aux Généalogistes, aux Chartriers, aux Notaires, sur-tout aux derniers, lorsqu'ils sont embarrassés pour l'intelligence de quelques expressions hors d'usage. Il a aussi donné une Edition des *Lettres choisies de Christine, Reine de Suede.* Ces Lettres ont été bien accueillies du Public, parce qu'elles sont véritablement d'elle. Il n'en a pas été ainsi des *Lettres secretes*, publiées par le même Auteur, sous le nom de cette même Princesse, parce qu'il étoit aisé d'en sentir la supposition. D'ailleurs, elles ne sont nullement propres à faire honneur à cette Reine. Elle y paroît pédante, orgueilleuse, livrée à toutes les passions, sans décence, & presque sans jugement. Sa conduite, il est vrai, pourroit faire croire qu'elle en a écrit certaines ; mais il vaut

mieux les rejeter toutes comme apocriphes, puisque la fausseté manifeste de quelques-unes, forme un préjugé légitime contre la vérité des autres.

On doit encore à M. *Lacombe* la Traduction de quelques Ouvrages Anglois, tels que *les Lettres* de Mylord *Shaftersbury sur l'enthousiasme*; *les Lettres historiques & philosophiques* du Comte d'*Oreri*, *sur la Vie & les Ouvrages du Docteur Swift*, quelques Poésies de *Pope* & de *Dryden*, &c. Si dans ces différentes Traductions. Il n'a pas toujours le mérite de l'élégance, on ne peut lui refuser celui de l'exactitude, de la précision & de la clarté.

1. LACROIX, [ *Pierre-Firmin* ] Avocat au Parlement de Toulouse, de l'Académie des Jeux Floraux, né en 173..

Le Recueil de ses *Mémoires* offre une diversité de causes intéressantes, bien présentées, & sur-tout un style noble, facile, élégant, propre à servir quelquefois de modele à la plupart des Avocats de la Capitale, quoique M. *Lacroix* n'ait jamais quitté la Province, où l'on a souvent à lutter, principalement dans la sienne, contre l'habitude d'un idiome particulier, qui influe souvent sur la maniere d'écrire.

On a encore de cet Auteur plusieurs petits

Ouvrages qui ont un rapport plus particulier avec les Belles-Lettres, & qui ne font pas moins honneur à sa plume.

2. LACROIX, [*N.* DE] Avocat, né à Paris en 17..

Qu'il n'ait point fait les *Lettres d'Asi à Zurac*, celles du *Colonel Talbert*, le *Traité de Morale*, que nous lui avons attribués, (d'après l'Auteur de *la France Littéraire*) peu importe au Public, & encore moins à sa réputation. On peut en dire autant des *Mémoires du Chevalier de Gonthieu*, qu'il ne désavoue pas, aussi-bien que des *Mémoires d'un Américain*, des *Lettres d'un Philosophe sensible*, & des cinq premiers volumes du *Spectateur François*, que cet Ecrivain réclame dans une Lettre à l'Auteur du Mercure. En prononçant ainsi, nous serons d'accord avec sa modestie ; car il déclare * franchement *qu'il n'a aucune prétention au suffrage de la postérité*. Peut-être est-il plus jaloux des éloges du siecle présent. Il est vrai que la maniere de penser, de disserter, de moraliser, est un titre assuré pour plaire aux tristes Penseurs de notre temps ; mais encore faudroit-il savoir assaisonner ses

* Dans le premier vol. du *Mercure* de Janvier 1773, pag. 156.

pensées ;

pensées, ses dissertations, sa morale, les embellir des graces du style, & les présenter ainsi parées au Lecteur, qui n'estime que ce qu'il peut goûter. Par malheur, le génie de M. de *Lacroix* est morne, sec, empesé, pédantesque, & ne sort de sa gravité que pour lancer des poiutes & des jeux de mots plus désastrueux encore que son style ordinaire.

3. LACROIX, [ *Jean-François* DE ] né à Compiegne en 17..

*L'Esprit de Mlle. Scudéry*, Ouvrage qui suppose le talent de l'analyse, eu égard à la diffusion qui regne d'un bout à l'autre dans les Productions de cette Demoiselle, le *Dictionnaire des Cultes Religieux*, celui *des Batailles*, le *Dictionnaire d'Education*, celui *des Dits & Faits mémorables*, lui méritent une place parmi ceux qui, sans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu figurer parmi les Auteurs. Il a néanmoins le mérite d'avoir su joindre l'utile & l'agréable dans ces différens Recueils, dont le titre du dernier nous paroît fautif. C'eût été assez d'intituler cet Ouvrage, *Dictionnaire des Dits mémorables*; car les *Faits* y sont très-rares & toujours secondaires. Un Dictionnaire de ce dernier genre devroit présenter un récit abrégé des principaux événemens arrivés sur notre Globe,

& celui de M. de *Lacroix* ne contient que des Anecdotes & des Bons-mots.

LADVOCAT, [ *Jean-Baptiste* ] Docteur, Bibliothécaire & Professeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs, dans le Diocese de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765.

La diversité des objets auxquels il s'est attaché, l'a sans doute empêché, non de réussir, mais d'exceller dans aucun genre, comme la trempe de son esprit sembloit l'annoncer. Belles-Lettres, Langues savantes, Philosophie, Mathématiques, Théologie, Critique, Histoire sacrée & profane, ecclésiastique & littéraire, tout a été de son ressort, & voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer chacune de ces parties. Il s'est cependant rendu utile à plusieurs égards, ce qui doit lui mériter une place parmi les bons Littérateurs de ce Siecle.

On fait cas de sa *Grammaire* Hébraïque, composée pour l'instruction de ses Eleves, aussi bien que de son *Dictionnaire géographique* portatif, publié sous le nom de *Vosgien*, où il a su réduire à de justes notions, les détails trop diffus de celui de *la Martiniere*. Son *Dictionnaire historique* portatif conservera toujours sa supériorité sur tous les Ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, & sur ceux même qu'on a publiés

depuis. Il est moins complet que le *nouveau Dictionnaire historique* en six volumes ; mais on y trouve aussi moins d'inexactitudes, moins d'erreurs, moins de fausses citations, moins de faux jugemens, moins de fautes de style & de typographie.

Les Auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus de tort de s'élever contre celui de M. l'Abbé *Ladvocat*, qu'ils sont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reprochées, & qu'ils en ont commis une infinité d'autres beaucoup plus répréhensibles. Ajoutons qu'ils ont souvent copié l'Auteur qu'ils se sont efforcés de déprimer ; & quand ils ne l'ont pas copié, ce n'a été que pour s'égarer, ou montrer une partialité puisée dans le *Dictionnaire historique, littéraire & critique*, qu'ils ont également décrié. Etre tout à la fois plagiaires & détracteurs des Ecrivains qu'on met à contribution, c'est manquer à la reconnoissance & à l'honnêteté ; mais c'est suivre une méthode assez ordinaire à plusieurs Gens de Lettres.

LAFARE, [*Charles-Auguste*, Marquis DE] Capitaine des Gardes de *Monsieur*, puis du Duc d'Orléans, Régent, né dans le Vivarais en 1644, mort en 1712.

Il avoit près de soixante ans lorsqu'il commença

à s'exercer dans la Poésie. La légéreté, les graces & l'enjouement de sa Muse, feroient croire que toute la vivacité d'une heureuse jeunesse a présidé à ses compositions. Ses premiers hommages furent consacrés à Madame de *Caylus* : ce sont aussi les plus jolis Vers * qu'il ait faits. Après ce début, l'amour, le vin & les plaisirs furent les objets de ses Chants, sur lesquels une imagination gaie, une touche fine & délicate, un génie agréable & facile, répandent un coloris que les regles austeres du Parnasse n'avouerons pas toujours ; mais qui n'en paroît que plus original. L'Abbé de *Chaulieu*, son ami, lui inspira sans doute le goût des Poésies légeres, & avec lui, cette liberté épicurienne qui se plaît à afficher l'*insouciance* dans la plupart de ses Pieces. Les inclinations & les idées de ces deux Poëtes étoient les mêmes. L'inexactitude & l'incorrection ne paroissoient pas, à leurs yeux, des défauts capables de gêner leurs saillies. Il faut convenir que leur négligence étoit le plus souvent la mere des graces. Il y a seulement entre eux cette différence, que les Vers de M. de *Lasare* sont souvent trop négligés, & n'ont pas cette vivacité, cette ai-

* Ils commencent ainsi :

*M'abandonnant un jour à la tristesse,*
*Sans espérance & même sans desir, &c.*

ſance ſoutenue, cette variété de tours & d'expreſſions qui font de *Chaulieu* un Poëte inimitable.

Avant de s'égayer dans les jeux d'une Muſe badine, M. de *Lafare* avoit manié les crayons de l'Hiſtoire. On ne peut trop s'étonner qu'un homme dont les Poéſies annoncent un caractere porté à l'indulgence, & qui en avoit lui-même beſoin, ſe ſoit livré, avec ſi peu de réſerve, au fiel qui domine dans ſes *Mémoires de Réflexions ſur les principaux événemens du Regne de Louis XIV*. Ces Mémoires ne ſont, à proprement parler, qu'une ſatyre d'un bout à l'autre. L'humeur qui y éclate en décrédite l'autorité, & inſpire une juſte défiance au Lecteur.

LAFARGUE, [ *Etienne* DE ] Avocat au Parlement de Pau, des Académies de Caen, de Lyon & de Bordeaux, né à Dax en 1728.

On trouve, dans ſes *Œuvres mêlées*, pluſieurs petits Ouvrages qui annoncent un homme éclairé, un Obſervateur judicieux, un ſage Moraliſte, un Ecrivain qui, ſans être de la premiere ni de la ſeconde claſſe, ne laiſſe pas d'avoir du mérite.

LAFITAU, [ *Pierre-François* ] Evêque de Siſteron, né à Bordeaux en 1685, mort en 1764.

Nous ne dirons pas, d'après le Gazetier Eccléſiaſtique, comme les Auteurs du *Nouveau*

*Dictionnaire historique des* Hommes célebres que l'*Histoire de la Constitution* UNIGENITUS de M. *Lafitau*, *offre plus de légéreté dans le style*, *que de vérité dans les faits*, & ce sera par un esprit d'impartialité. Au contraire, nous dirons qu'on y trouve le vrai, qui doit être la base de tout Ouvrage historique, & avec le vrai de l'ordre, de la clarté, du développement, un style noble, convenable à l'Histoire, & une modération dont on ne doit jamais s'écarter. Ses Ouvrages de piété sont écrits avec onction, avec élégance, & renferment des maximes très-utiles pour la conduite des ames pieuses. Si ses *Sermons* n'abondent pas en raisonnemens & en solidité, ils sont du moins bien supérieurs aux Discours légers de la plupart de nos Orateurs modernes, & n'ont point du tout l'*air d'être plutôt l'Ouvrage d'un Moine Portugais que d'un Evêque François*, comme l'a dit encore, avec son élégance ordinaire, le Gazetier Ecclésiastique.

LAFONT, [*N.* DE] né à Paris en 1686, mort en 1725.

Son exemple doit servir d'instruction pour les talens & pour les mœurs. Sa mort, causée par la débauche, l'enleva dans la vigueur de l'âge, & l'empêcha de se faire une grande réputation

dans la carriere dramatique. De plusieurs Comédies qu'il a composées, on ne joue aujourd'hui que les *Trois Freres rivaux*. Son Ballet lyrique des *Fêtes de Thalie*, représenté pour la premiere fois en 1714, eut quatre-vingts représentations de suite, & reparoît avec succès. La vigueur de l'esprit, les graces du pinceau, se font sentir dans ces deux Productions, quoique d'un genre différent.

LAFONTAINE, [ *Jean* ] de l'Académie Françoise, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695.

Croiroit-on que l'homme de tous les âges, de toutes les Nations, le Poëte de la Nature, le génie peut-être le plus original qui ait paru dans le Monde Littéraire, ait trouvé dans notre siecle des détracteurs ? Croiroit-on que, parmi ces détracteurs, le plus acharné soit précisément celui qui en eût dû le mieux sentir tout le mérite, M. de Voltaire ? Nous n'insinuerons pas qu'après s'être exercé dans tous les genres, ce célebre Ecrivain a voulu déprimer le seul Poëte qu'il eût tenté, vainement d'imiter, & dont il n'a pas même essayé de suivre la carriere. Ce motif suffiroit pour ôter toute autorité à son jugement. Mais quand on le voit, dans différentes Brochures, réduire tantôt à *trente* les bonnes Fables de l'*Esope* Fran-

çois, tantôt à une *cinquantaine*, & en dernier lieu * lui en accorder, comme par grace, *quatre-vingts*; quand on lui entend dire que ce Poëte *n'a rien inventé*, *qu'il n'a qu'un ſtyle*, *qu'il écrivoit un Opéra du même ſtyle dont il parloit de Jeannot Lapin & de Rominagrobis*; *que ſon génie n'étoit nullement propre à la Poéſie ſublime, & que tout cela pouvoit excuſer Boileau de n'avoir pas fait mention de lui, & de ne l'avoir jamais compté parmi ceux qui faiſoient honneur au ſiecle de Louis XIV* **, il eſt impoſſible de ne pas croire que, dans une critique auſſi peu judicieuſe, il n'a eu d'autre objet que de s'égayer par des paradoxes. Ne devroit-il pas craindre de ſoulever contre lui, non-ſeulement ſes Compatriotes, mais encore tous les Peuples éclairés de l'Europe, qui ne s'applaudiſſent de leurs progrès dans notre langue, qu'à proportion qu'ils ſentent mieux les beautés originales de ces mêmes Fables qu'il cherche à dépriſer?

---

* *Queſtion ſur l'Encyclopédie*, ſixieme Partie, article *Fable.*

** *Ibid.* Voyez auſſi les *Mêlanges*, édition de 1713. Voyez encore le tome 13 de l'édition *in-8°*. en 41 volumes, où il dit en propres mots, page 334, *qu'il demandoit l'aumône à M. le Duc de Vendôme, pour aller voir des filles.*

Après cette observation, il seroit inutile de réfuter des décisions aussi étrangeres que celles que nous venons de citer. Cependant, comme un nom accrédité dans la Littérature, n'est que trop capable aujourd'hui d'en imposer à la multitude ; comme les esprits foibles & légers se laissent aisément ébranler par le persifflage ; comme la plupart d'entr'eux cessent d'admirer, dès que la mode le commande, ou que le ridicule les effraie, il est nécessaire de défendre la gloire d'un des premiers Poëtes de la Nation.

Nous remarquerons d'abord que la méthode de M. de *Voltaire*, pour décrier *Lafontaine*, est précisément la même qu'il a constamment employée contre les grands Génies qui ont illustré notre Littérature. *Descartes*, *Corneille*, *Montesquieu*, les deux *Rousseau*, *Crébillon*, *Maupertuis*, M. *le Franc*, seroient déchus depuis long-temps de leur célébrité, si on eût souscrit à cette formule qui lui est si familiere : *un homme qui s'exprime ainsi*, *mérite-t-il...* formule qui ne vient jamais qu'après l'exposition de quelques fautes légeres contre la langue, & presque inévitables dans les Ouvrages de génie.

Nous ne prétendons pas justifier *Lafontaine* sur quelques défauts de langage : nous pourrions dire que ces défauts tiennent en quelque sorte à la tournure de sa pensée, & contribuent sou-

vent à l'embellir. Il en est de ces inexactitudes comme des licences poétiques ; dès qu'elles produisent un grand effet, elles cessent d'être des licences blâmables. Nous nous contenterons de dire que M. de *Voltaire*, si févere sur cet article, en offre plus d'exemples dans sa Poésie, que tous les Auteurs qui ont éprouvé sa censure : la *Henriade* seule en fournit plus de mille qu'il feroit aisé d'indiquer. Nous ajouterons que ces mêmes fautes, incapables de diminuer le mérite des bons Ouvrages, feroient des titres de condamnation contre les siens, parce qu'il s'en appuie pour décrier ceux des autres.

Il n'est pas mieux fondé, lorsqu'il refuse à *Lafontaine* le talent de l'invention. M. de *Voltaire* peut-il ignorer que le coloris a toujours été sa partie principale ? N'est-on pas en droit de lui dire que son plus grand mérite en Poésie, est d'embellir tout ce qu'il touche ? Et embellir, est-ce inventer ?

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

*Lafontaine*, à qui appartient cette maxime, a la gloire de s'être fait un genre à lui-même, & de ne rien devoir à personne. En convenant que plusieurs sujets de ses Fables ont été tirés d'*Esope*, de *Phedre*, de *Locman*, on sera certainement autorisé à dire que la maniere neuve,

originale, naïve, pleine de grace & de fécondité, dont il les a présentés, l'en rend le créateur. Ce Fabuliste est comme un statuaire habile, qui sait former une figure accomplie d'un bloc informe & grossier, lequel, sans son ciseau, n'auroit eu qu'une existence obscure. D'ailleurs, toutes ses fables n'ont pas été tirées d'un font étranger. Il en est un très-grand nombre qu'il ne doit qu'à lui-même ; & la maniere dont il traite ses sujets, le met bien au-dessus des Auteurs qui lui ont quelquefois fourni des matériaux. C'est à ces traits qu'on reconnoît le vrai Poëte. Nature du sujet, sagesse du plan, ordonnance des tableaux, fraîcheur du coloris, choix des ornemens, richesse des détails, naturel des descriptions, vérité des caracteres, finesse de morale, tout y fait sentir cette heureuse facilité inconnue avant lui.

On l'accuse encore d'avoir toujours le même style. Prétend-on dire par-là que ses Fables sont toutes écrites de la même maniere, du même ton ? Et dans ce cas, comment ne s'est-on pas apperçu qu'on avançoit une absurdité démentie par la seule inspection de son Recueil ? Quelle variété de sujets, de dessein, d'exécution, de costume, d'images, de tours, d'expressions, de morale ! On y reconnoît par-tout, à la vérité, le même caractere de génie, comme on reconnoît la touche de *Rubens* à chaçun de ses tableaux ? mais chaque objet y

eſt traité avec les couleurs qui lui ſont propres.

Si on veut faire entendre que *Lafontaine* n'a fait que des Fables, ou qu'il n'eſt eſtimable que dans cette ſeule partie, ſes Imitations des Métamorphoſes d'Ovide, ſa belle Elégie ſur la diſgrace de M. *Fouquet*, ſes Diſcours à Madame de *Monteſpan*, à Madame de la *Sabliere*, & quelques autres de ſes Ouvrages, feront la réfutation de cette injuſtice, & la preuve qu'il étoit capable de réuſſir & même d'exceller dans plus d'un genre. En un mot, quand il ſeroit vrai que *Lafontaine* n'eût jamais eu qu'un ſtyle, il ſeroit toujours certain qu'il a eu celui du génie. Pourquoi en auroit-il changé? Mais c'eſt préciſément par la variété & le charme inexprimable de ſon ſtyle, que ce Poëte mérite, de l'aveu de tous les gens de goût, d'être placé parmi les Ecrivains du premier ordre. » Le ſtyle de *Lafontaine*, dit celui » de ſes Panégyriſtes que l'Académie de Mar» ſeille a couronné, eſt peut-être ce que l'Hiſ» toire de tous les ſiecles offre de plus étonnant. » C'eſt à lui ſeul qu'il étoit réſervé de faire ad» mirer, dans la briéveté d'un Apologue, l'ac» cord des nuances les plus touchantes, & l'har» monie des couleurs les plus oppoſées. Souvent » une ſeule Fable réunit la naïveté de *Marot*, le » badinage & l'eſprit de *Voiture*, des traits de » la plus haute Poéſie, & pluſieurs de ces Vers

» que la force du fens grave à jamais dans la » mémoire. Nul Auteur n'a mieux poffédé cette » foupleffe de l'ame, qui fuit tous les mouve- » mens de fon fujet. «

A-t-on plus de raifon de lui refufer de l'aptitude au fublime? La Fable du Statuaire, celle du Chêne & du Rofeau, celle du Payfan du Danube, & une infinité d'autres, ne font-elles pas des créations d'un efprit qui fait s'élever dès que fon fujet exige de la nobleffe, de la force, de l'enthoufiafme? Y a-t-il, foit parmi les Anciens, foit parmi les Modernes, un Poëte qui offre autant d'exemples du fublime de fentiment & du fublime d'expreffion? M. *Marmontel*, qui juge quelquefois fainement des grands Maîtres, dit, en parlant de *Lafontaine*, que nous n'avons pas de *Poëte plus riant*, *plus fécond*, *plus varié*, *plus gracieux & plus* SUBLIME; il recommande la lecture de fes Fables aux jeunes Poëtes, pour en étudier la verfification & le ftyle; *où les Pédans*, ajoute-t-il, *n'ont fu relever que des négligences*, *& dont les beautés raviffent les hommes de l'Art les plus exercés & les hommes de goût les plus délicats* *.

Que faut-il donc conclure de la critique de

* Poëtique Françoife, Chap. XVII, *de la Fable*.

M. de *Voltaire* & du silence de *Boileau* *, sur lequel il s'appuie ? Rien autre chose, si ce n'est que l'un & l'autre tournent au désavantage de ces deux Auteurs. Sans chercher à pénétrer les motifs de l'Auteur de l'*Art Poétique*, on pourroit assurer que ce Poëme cesse d'être complet, puisqu'il n'y dit rien de la Fable, genre le plus capable de faire honneur à notre Parnasse & à notre Langue. *Boileau* ne pouvoit ignorer combien *Moliere* faisoit cas de notre Fabuliste ; & M. de *Voltaire*, si instruit dans les anecdotes littéraires, auroit dû se rappeller que ce Juge si éclairé de l'esprit & du cœur humain, avoit dit à ce même *Boileau* & à *Racine* : *Messieurs, ne raillez point le bon homme, il ira plus loin que nous.* Ne seroit-il pas honteux pour la gloire des Lettres, que la modestie de *Lafontaine*, la simplicité de son caractere & de ses mœurs, eussent affoibli l'estime de ses talens aux yeux des deux hommes les plus en état de les apprécier ? Quelles qu'aient été leurs idées, les Fables de ce Poëte si délicat & si naïf seront toujours des chef-d'œuvres. Les plus médiocres n'ont pas encore été

* Si *Boileau* n'a pas fait mention de *Lafontaine* dans son *Art Poétique*, il a beaucoup parlé de ce Poëte dans sa Dissertation sur *Joconde*, où il le propose comme un modele de naturel & de naïveté.

égalées par ceux qui ont le mieux réussi dans la même carriere.

Il est fâcheux pour les mœurs, que ses *Contes*, qui sont autant de modeles de la narration la plus piquante, la plus naturelle & la plus gracieuse, soient en même temps un Recueil de tableaux que la jeunesse doit redouter. La simplicité de l'Auteur étoit bien éloignée d'en prévoir tout le danger. Il les regardoit, au contraire, comme des préservatifs contre les piéges de la séduction; ce qui lui faisoit dire, avec une confiance que la candeur seule de son caractere peut sauver du soupçon de fausseté:

J'ouvre l'esprit, & rends le sexe habile
A se garder des piéges divers:
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiront mes vers.

Tout le monde sait combien le repentir expia ces écarts de son imagination, quand on eut dissipé sa sécurité;

Vrai dans tous ses Ecrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'Auteur de *Joconde* est armé d'un cilice: *

Peut-être ces marques non équivoques de

---

* Epître de M. *Racine* le fils à *J. B. Rousseau*.

repentir ont-elles soulevé contre lui plusieurs Héros de la Philosophie. Leur admiration & leur suffrage ne se reglent que sur les rapports qu'on a avec leur façon de penser. On lit depuis long-temps sur les degrés du Trône d'où ils dispensent les réputations :

> Et la Prose & les Vers, tout nous sera soumis :
> Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.

Qu'ils apprennent cependant que *Lafontaine* a plus droit qu'aucun d'eux au titre de Philosophe qu'ils usurpent. Une seule de ses Fables renferme plus de vraie philosophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les Ouvrages dont ils fatiguent le Public. La philosophie du Fabuliste, il est vrai, ne ressemble en rien à cette manie audacieuse qui tourmente, dégrade & ruine l'humanité, en prétendant l'instruire ; elle est puisée, au contraire, dans la saine raison, présentée avec décence, avec intérêt, & est toujours d'accord avec la politesse & la vertu. Qu'on lise avec attention ces traits qui s'offrent à notre mémoire.

> Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
> Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
> Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
> Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle ;
> Véritable Vautour, que le fils de *Japhet*
> Représente enchaîné sur son triste sommet,

L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte ;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croît qu'elle donne.
Approche-t-il du but ? quitte-t-il ce ſéjour ?
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.



Les vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les vices ſont freres ;
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres ;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger ſous le même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes, en un ſujet éminemment placées ;
Se tenir par la main ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt ; l'autre eſt prudent, mais froid, &c.



Deux Démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la Raiſon :
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie ;
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un Amour, & l'autre Ambition.
Cette derniere étend plus loin ſon Empire ;
Car même elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir, &c.



Du titre de Clément rendez-le ambitieux ; (*Louis XIV*)
C'eſt par-là que les Rois ſont ſemblables aux Dieux.
Du magnanime *Henri* qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put ſe venger il en perdit l'envie ;
Inſpirez à *Louis* cette même douceur :
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.



Comme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois
 Le ſoient auſſi ; c'eſt l'indulgence
 Qui fait le plus beau de leurs droits,
 Non les douceurs de la vengeance, &c.



Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoi.



La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon Inventeur ;
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon Auteur.



Vouloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le dédale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.



Il ne se faut jamais moquer des misérables ;
Car qui peut se flatter d'être toujours heureux ;



Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincere, &c.



Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

Il seroit aisé de pousser plus loin les citations ; mais c'est plus qu'il n'en faut pour faire dire de *Lafontaine*, qu'en qualité de Philosophe il connut la vraie sagesse & l'art de la faire aimer, comme on a dit de lui, en qualité de Poëte :

Il peignit la Nature, & garda les pinceaux.

LAFOSSE, [ *Antoine* DE ] premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie des Apatistes de Florence, né à Paris, mort en 1708, âgé d'environ 55 ans.

Deux ou trois Tragédies & principalement celle de *Manlius*, Piece dans le genre de *Corneille*, l'ont placé parmi les bons Auteurs de notre Théatre. Il n'a pas une force aussi continue que son modele ; mais il a en général la

touche noble, vigoureuse. Ses plans sont réguliers; ses caracteres vrais, énergiques & bien rendus.

*Lafosse* avoit toutes les qualités d'un homme estimable & d'un vrai Philosophe dans le sens que les bons Moralistes attachent à ce mot. *Il préféroit les Lettres à la fortune & la vertu aux Lettres*, dit M. du *Tillet*, sentiment qui donne un nouveau prix à ses talens.

LA HARPE, [*Jean* DE] de l'Académie Françoise & de celle de Rouen, né à Paris, rue de la Harpe, en 1740, Littérateur d'une destinée aussi bizarre que malheureuse. Les Philosophes, dont il a été l'Eleve, l'Explorateur & le Hérault, se sont efforcés d'en faire un Grand Homme, & leurs efforts n'ont abouti qu'à le rendre ridicule : ses Adversaires, indisposés sans doute par le ton de suffisance, qui se manifeste dans ses moindres Ecrits, en ont fait un Nain, un Pigmée, un Lilliputien, & il faut convenir qu'ils l'ont un peu trop raccourci. Par cette double contrariété, il est également devenu le jouet de la louange & du blâme, en sorte qu'il n'est presque plus possible d'en parler sans un mouvement de dédain ou de plaisanterie.

Nous ne lui refuserons cependant pas, comme tant d'autres, de l'esprit, des connoissances, & même un certain talent ; mais nous remarque-

rons que, par une triste fatalité, ces trois qualités littéraires ne s'annoncent dans lui, qu'avec un défaut de consistance & de maintien, si l'on peut se servir de ce terme, qui leur ôte tout le prix. Cet *esprit*, malgré l'appareil de réflexion & de dignité qu'il s'efforce de se donner, n'a jamais pu se débarrasser d'un je ne sais quel air de petitesse qui en décrédite les créations ; ces *connoissances*, pour être annoncées d'une maniere affectée & présomptueuse, tombent inévitablement dans les disgraces attachées à l'ignorance & au pédantisme ; ce *talent*, pour n'avoir pas été sagement cultivé, pour afficher trop de confiance, décele continuellement sa foiblesse, & révolte plus qu'il n'attache ; en deux mots, on peut, d'après l'expression de son premier Maître, M. de *Voltaire*, comparer l'esprit de M. de *la Harpe*, à *un four qui ne cuit point.*

De ce four, pour nous servir de ce terme assez plaisant, sont sortis différens Ouvrages, tous marqués au même défaut de *coction* & de maturité : des *Héroïdes*, qui, avec de l'aisance & de la douceur, manquoient absolument de cette énergie, de cette chaleur, de cette variété, de ces mouvemens qui font vivre le style & annoncent le Poëte vivant : des *Poëmes*, des *Odes*, des *Epîtres*, sans verve, sans goût, & dont l'unique effet a été de faire partager la honte de

leur médiocrité aux Académiciens qui ont couronné plusieurs de ces Pieces : des *Tragédies*, qui, à l'exception de *Warwick* , ne s'élevent pas au dessus des Productions scholastiques ; & encore sur ce *Warwick* , M. de *la Harpe* peut-il dire, *mille bruits en courent à ma honte.* On parle, à ce sujet, d'un M. *Magnan*, d'un Pere *Kéli*, qui se mêloit de faire des Tragédies ; & si la Tradition est vraie, la Piece, après avoir paru sur un Théatre de College, seroit venue se montrer sur celui de la Capitale, sans autre façon que de petits changemens, qui, dit-on, ne l'ont pas embellie. Nous ne garantissons pas cette Anecdote, pour laisser une Production passable à son Auteur putatif ; du moins est-il certain que feu M. *Piron* , dit, après l'avoir vu représenter : *ce jeune homme n'a que cette Piece dans le ventre.* Tout le monde convient que *Timoléon*, *Pharamond*, *Gustave-Vasa*, *Menzikoff*, *les Barmécides*, qui sont sortis du même crû, après elle, n'ont pas démenti la prédiction. Pour *Mélanie*, le Rédacteur du *Mercure*, malgré les défauts du plan, le peu d'énergie des caracteres, la langueur de l'action, le peu de vraisemblance des incidens, a eu beau s'armer de courage pour la comparer aux bonnes Pieces * de *Racine*, chacun s'est

* Nous n'ignorons pas que M. de *Voltaire* a dit har-

écrié : Fi de l'impertinent Journaliste ! & par malheur ce Journaliste étoit M. de *la Harpe*.

Toujours malheureux dans ses élucubrations littéraires, cet Ecrivain a donné une Traduction de *Suétone*, qui n'a fait que le jeter dans un autre genre de déconvenue. On a rendu justice aux Observations judicieuses du Discours préliminaire; mais les contre-sens!.. les solécismes!.. les bévues!.. elles ont été relevées par des Critiques très-propres à lui faire sentir la nécessité de traduire une seconde fois son Auteur, ou à le dégoûter pour jamais de la traduction.

Quant à ses *Eloges historiques*, ils ont eu la même destinée que ses autres Ouvrages : célébrés dans le *Mercure*, après avoir été couronnés par l'Académie, ils ont été sifflés, avec l'Académie & le *Mercure*, par le Public. Ce n'est pas qu'ils soient tout-à-fait dépourvus de mérite : ils annoncent des connoissances, des lumieres, un esprit cultivé, & sont écrits avec assez de correction ; mais ils manquent tous de cette chaleur qui anime

---

diment qu'il ne connoissoit pas *de Piece mieux écrite que Mélanie* ; mais personne n'ignore non plus combien M. de *Voltaire* étoit prodigue d'éloges à l'égard de ses adulateurs. Quand il seroit vrai que *Phedre* ne fût pas mieux écrite que *Mélanie*, s'ensuit-il que celle-ci soit une bonne Piece ? La correction du style peut-elle racheter les défauts de l'intrigue & des caracteres ?

& passionne le Lecteur, qui le fait entrer dans les sentimens du Panégyriste, & sans laquelle il n'existe pas de vrai talent. Outre que le style en est communément froid & compassé, les pensées en sont triviales, ou peu justes, & ne sont point liées ensemble. De plus, il y regne un ton dogmatique & magistral, qui décele un Auteur jaloux de ses petites idées, & indispose contre lui le Lecteur le plus porté à l'indulgence.

C'est sur-tout à ce défaut de modestie & de bienséance, dans la maniere de présenter ses idées, que M. de *la Harpe* doit attribuer le peu de succès de ses Ouvrages & le peu d'estime dont il jouit parmi les Littérateurs, parmi les Gens du monde, & même parmi les Philosophes, ses Protecteurs. Le ton avantageux ne convient à personne, moins encore à un Auteur, dont presque tous les pas dans la carriere des Lettres ont été marqués par des chûtes ou par des humiliations. Qui pourroit n'être pas révolté de le voir recueillir soigneusement les éloges qu'il a reçus de M. de *Voltaire*, dans des Lettres particulieres, de lui entendre répéter, au sujet de son *Eloge de Fénélon*, que *c'est-là le style des Grands Maîtres*, que *c'est le Génie du grand Siecle passé, fondu dans la Philosophie du Siecle présent*, &, au sujet de sa *Mélanie*, que l'*Europe attendoit cette Piece* avec impatience: l'Europe !

l'Europe ! *Risum teneatis, amici.* Qui pourroit sur-tout retenir son indignation, à la lecture de la Note dont il a accompagné son *Epître au Tasse* : « Elle obtint, dit-il, le premier *accessit*, » lorsque les *Conseils à un jeune Poëte* [ autre » Epître de M. de *la Harpe* ] remporterent le » prix. L'Auteur ne voulut pas l'imprimer alors, » *pour ne pas trop irriter l'envie*, que cette *double* » *histoire* affligeoit assez. Ses ennemis *affecterent* » de prendre ce *ménagement* pour de la *timidité* ; » ils prétendoient qu'il n'osoit pas imprimer sa » Piece, & lui adresserent, à ce sujet, les défis » *les plus plaisans* du monde. *Pauvres gens* » ! *Corneille*, le grand *Corneille* auroit-il osé prendre ce ton à l'égard des détracteurs du *Cid* ? & s'il l'eût pris, le Public le lui eût-il pardonné ? Car on sait avec quelle amertume ses Contemporains lui ont reproché d'avoir dit, avec vérité néanmoins,

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Ce qui n'a pas peu contribué encore à indisposer le Public contre M. *de la Harpe*, c'est la maniere impérieuse avec laquelle il a exercé les fonctions de Journaliste, soit dans le *Journal de Politique & de Littérature*, mort entre ses mains, soit dans le *Mercure de France*, auquel il travaille aujourd'hui pour la seconde fois. Ce *Mercure*

eſt ſur-tout le Théatre où cet Ecrivain déploie avec le plus d'éclat ſa majeſté littéraire, & fait le mieux ſentir le poids de ſon autorité. C'eſt là qu'il peut dire, avec bien plus de raiſon, ce que diſoit le Fou du Roi *Jacques*, en s'aſſéyant ſur le Trône de ſon Maître : JE REGNE ; c'eſt là qu'il prononce en juge ſouverain ſur nos trois Spectacles, qu'il donne des loix aux Poëtes & des leçons aux Comédiens ; c'eſt là, en un mot, qu'il diſpenſe à ſon gré les honneurs ou les diſgraces littéraires. Le ſeul inconvénient qu'il éprouve, c'eſt que ſes jugemens & ſes décrets ne ſont jamais reſpectés : il exiſte même des Profanes qui pouſſent l'aveuglement juſqu'à ſe croire honorés par ſes anathêmes.

Quoique les paroles qui viennent de nous échapper ſentent un peu l'irrévérence, qu'on ne s'imagine pas que nous voulions le troubler dans l'exercice de ſa domination. Qu'il jouiſſe, au contraire, de ſes triomphes dans la petite planete où il s'eſt réfugié ; qu'il y exerce infatigablement ſes fonctions thuribulaires au pied des Autels de la Philoſophie, & ſe morfonde à nous crier que MM. *Marmontel*, *Thomas*, *Gaillard*, *Condorcet*, &c., ſont les Parangons de la belle Littérature ; il peut y affubler, tant qu'il voudra, de ſes couronnes, les *St. Ange*, les d'*Abancourt*, les *Murville*, les *Viéville* & tant d'autres illuſtres ; nous

ne porterons point envie à de si glorieuses félicités ; & si ce n'est pas assez, qu'après y avoir exercé ses miséricordes, il y fasse de même éclater ses rigueurs. Que la gloire des *Corneilles*, des *Despréaux*, des *Rousseau*, des *Montesquieu*, soit la premiere victime de son goût offensé ; qu'il y répete que le premier *n'a fait que des Scenes & pas une bonne Piece* ; que l'Oracle de notre Parnasse n'est qu'un *Versificateur* ; que le *Pindare* François ne *savoit pas sa Langue*, *& ne mérite point le surnom de* GRAND ; que le *Temple de Gnide* n'est qu'*un lieu commun.* Qu'il y redise, avec autant de vérité que de politesse, que M. *Linguet* est un *plat Ecrivain*, un homme *ignorant*, *étranger à la Littérature*, un *Ecolier* qui n'a *aucun principe de critique*; qu'il s'y justifie, comme il pourra, de s'être revêtu des dépouilles de cet Ecolier ennemi, après avoir causé sa disgrace. Il peut encore se disculper des reproches qu'on lui a faits d'avoir, le premier, troublé les cendres de M. de *Voltaire*, après avoir été, durant sa vie, son plus constant adulateur. Pour nous, qui connoissons & la nature de la planete dont il dirige les mouvemens, & les besoins de la République dont il est le Dictateur, bien loin de blâmer sa conduite, nous conviendrons qu'elle est plus sage qu'on ne l'imagine. Il faut, en effet, que l'horizon de ce petit Etat offre, sans

interruption, des météores, des phénomenes, des monſtres ; qu'on y joue des ſcenes plaiſantes, qu'on y faſſe des tours d'adreſſe : ſans cela, qui voudroit s'en occuper ? Et, pour paſſer à des raiſons plus graves, que deviendroit la Philoſophie, ſi le *Mercure* ceſſoit d'être un entrepôt de louanges deſtinées à conſoler ſes partiſans, un arſenal d'où il puiſſe partir une artillerie capable d'effrayer les Rebelles, un bureau d'adreſſe pour les Lettres, les Réponſes, les Repliques & toutes les honnêtes induſtries qu'elle ſait ſi habilement employer ; un magaſin de gentilleſſes, d'ironies, d'épigrammes ? Et ce magaſin n'a-t-il jamais été mieux fourni que depuis que M. de *la Harpe* en a la direction ?

Mais hélas ! tant de gloire entraîne de grands ſoins !

C'eſt pourquoi nous avertirons M. de *la Harpe* de s'attacher plus qu'il n'a fait à renforcer & égayer ſon ſtyle, à enrichir & à déniaiſer ſon érudition, à aiguiſer & à dégauchir ſon diſcernement, d'être plus adroit, lorſqu'il voudra louer ſes propres Ouvrages ; de ne pas ſe trahir, en effectant pour les autres le mépris qu'on a tort, ſans doute, d'avoir pour lui ; enfin, de ne pas confondre, pour ſon repos, le langage d'une juſte cenſure, avec celui de la jalouſie.

Après cela, que M. de *la Harpe* vienne se plaindre de l'Auteur des *Trois Siecles !* l'amitié la plus solide & la plus éclairée pourroit-elle lui donner des conseils plus nécessaires & plus avantageux ?

S'il se plaint que nous avons renchéri sur notre premiere critique, qu'il se souvienne que le but de cet Ouvrage est de tendre à la perfection ; & s'il nous accusoit de contradiction à son sujet, qu'il apprenne que se corriger n'est pas se contredire, & qu'en fait de jugemens littéraires, comme en matiere de Testamens, les derniers sont toujours les meilleurs.

LAINEZ, [ *Alexandre* ] né à Chimai en Hainault en 1650, mort à Paris en 1710.

Ce n'est pas le grand nombre des poésies de cet Auteur qui l'a rendu célebre. La singularité de ses mœurs & l'originalité de son talent ont fait sa réputation. Son caractere aussi indépendant, que son imagination étoit vive & féconde, ne lui a pas permis de s'appliquer constamment à un même Ouvrage, & l'amour de la gloire n'a jamais pu le porter à recueillir & à retoucher ce qu'il avoit composé en différentes occasions. Il nous reste un très-petit nombre de ses Poésies, encore a-t-il fallu que ses amis aient pris soin eux-mêmes de les garantir de l'oubli.

Il feroit à fouhaiter qu'ils euffent pu en recueillir davantage. Ses vers ont une tournure qui n'eft qu'à lui feul. Sa maniere de peindre, l'agrément de fon coloris, la vivacité de fes expreffions, la chaleur de fa compofition, le diftinguent de tous ceux qui fe font exercés dans le genre de Poéfies fugitives. Parmi fes Ouvrages perdus, ceux qu'on doit regretter davantage, font une *Epître à Bayle*, qui, dit-on, étoit bien faite, & un Poëme de deux mille Vers fur les Campagnes de *Charles XII*, dont les fragmens qui nous reftent donnent la plus haute idée. Son Madrigal à Madame de *Martel* fait connoître combien fon efprit étoit facile, délicat & orné.

Le tendre Appelle, un jour, dans ces jeux fi vantés
Qu'Athenes autrefois confacroit à *Neptune*,
Vit, au fortir de l'onde, éclater cent beautés;
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de fa *Vénus* un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas! s'il avoit vu la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

*Lafontaine*, *Boileau* & *Chapelle* faifoient beaucoup de cas de *Lainez* & de fes Poéfies. *Chapelle* fur-tout l'eftima d'une façon particuliere. La reffemblance d'efprit, de caractere & de conduite décide fouvent les fuffrages des hommes : ce fut par-là fans doute que *Lainez* fe

rendit si aimable aux yeux de son confrere, qui avoit les mêmes penchans.

LALANDE, [*Joseph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE] de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Stockholm, de Harlem, de Bologne, de Florence & des Arcades de Rome, né en 17..

Il a cultivé tout à la fois les Lettres & les Sciences. A ce dernier égard, on le place parmi les premiers Astronomes de notre Nation. En qualité de Littérateur, il a fait connoître, par quelques bons Ouvrages, qu'il eût été en état de se distinguer dans cette carriere, s'il s'y fût totalement renfermée. Son *Voyage d'Italie* est écrit avec autant d'ordre & de méthode, que de jugement & d'érudition. Tout ce qui regarde la Topographie & les Beaux-Arts, y est traité de maniere à donner de justes & de saines idées sur les différentes Contrées & sur les Chef-d'œuvres de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de cette délicieuse partie de l'Europe. Les réflexions critiques de l'Auteur se trouvent toujours d'accord avec les vrais principes de l'Art, & avec les remarques des habiles Artistes. On trouve encore, dans les Ouvrages de M. *Lalande*, un *Eloge du Maréchal de Saxe*; assez bien écrit,

pour faire penser que l'Eloquence ne lui est pas plus étrangere que l'Astronomie.

LALANE, [*Pierre*] Poëte qui vivoit du temps de *Ménage*. Il ne fit imprimer que trois Pieces, parce que la délicatesse de son goût ne lui permit pas, dit-on, d'en faire paroître davantage. On eût pu ajouter qu'il en avoit mis au jour deux de trop, car il n'y a que ses *Stances à Ménage* qui vaillent la peine d'être lues. En passant légérement sur quelques-unes qui sont minces ou qui ne sont que des répétitions, nous rapporterons ici les meilleures, afin de convaincre qu'il n'est point d'Auteur médiocre où l'on ne puisse trouver des traits estimables. Il s'agit dans ces Stances d'inviter *Ménage* à venir habiter la Campagne.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelques légers qu'ils puissent estre,
Viens, *Ménage*, en ce lieu champestre;
Où, content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton maistre.

Non que le Maistre que tu sers
Ne soit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers
Ne soit charmante & desirable.

Lui-mesme viendroit dans ces bois,
Jouir, au murmure de l'onde,

D'une félicité profonde,
Si les oracles de sa voix
N'estoient pour le salut du monde.

Toi qui peux prendre ce loisir,
Fuis le tumulte de la ville ;
Et si tu veux être tranquille,
Ton ame ne sauroit choisir
Un plus délicieux asyle. ...

Les plaisirs y sont purs & doux,
Comme l'air que l'on y respire ;
L'innocent y tient son empire,
Et chacun, sans être jaloux,
Y possede ce qu'il desire....

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le Courtisan s'immole ;
Nous est moins qu'une vaine Idole ;
Et nous méprisons la splendeur
De tous les trésors du Pactole.

Nous n'avons sçu que trop souvent
Tout ce que peut un beau visage ;
Mais par un tel apprentissage,
Notre cœur, devenu savant,
En est aussi devenu sage.

Ici, comme dans un miroir,
Nostre ame à soi-mesme connue,
Et de nulle erreur prévenue,
Se considere & se fait voir
Libre, sans fard & toute nue.

Des violentes passions,
Qui la tenoient enveloppée,

Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ses actions
Elle est seulement occupée....

Viens donc en ces lieux peu battus,
Où la Fortune & ses caresses,
L'Amour & toutes ses tendresses
Cedent aux solides vertus,
Qui sont nos biens & nos Maîtresses.

*Lalane* avoit épousé *Marie Galtelle des Roches*, qui, selon lui, étoit une des plus belles femmes de son temps. Une mort prématurée la lui enleva. Après l'avoir célébrée pendant sa vie, il la célébra après sa mort, & l'on soupçonneroit son amour ou ses regrets d'avoir été très-foibles, à en juger par les Vers que M. de *Saint-Marc* a eu tort de recueillir contre l'intention de l'Auteur, qui n'avoit fait que leur rendre justice, en les déclarant indignes de voir le grand jour.

LALLOUETTE, [ *Ambroise* ] Chanoine de Sainte Opportune, à Paris, sa patrie, né en 1654, mort en 1724.

Dans son *Histoire* des Traductions Françoises de l'Écriture-Sainte, & dans son *Histoire & Abrégé* des Ouvrages Latins, Italiens & François, publiés pour & contre la Comédie & l'Opéra, on rencontre des choses instructives &

curieuses, qui doivent faire pardonner les défauts de style, dont ces deux Ouvrages ne sont pas exempts. Celui qui a rapport à l'Ecriture-Sainte, donne sur-tout l'idée d'un Ecrivain laborieux, attentif, éclairé, qui sait régler à propos les falsifications que les Ministres Protestans se sont si souvent permises, pour ajuster les textes aux principes de leur doctrine.

1. LAMARRE, [*Nicolas* DE] Doyen des Commissaires du Châtelet, mort en 1723, âgé de 82 ans.

Tout le monde connoît son *Traité de la Police*, Ouvrage plein de détails instructifs, de réflexions solides, de vues utiles. Personne avant lui n'avoit embrassé cette matiere. On ne peut pas dire que ce *Traité* soit complet & exempt de défauts; mais un Ecrivain habile qui sauroit en conserver les matériaux, les employer avec plus de discernement & de critique, auroit peu de chose à faire, pour en tirer un grand parti & rendre des services précieux à cette partie essentielle de tout Gouvernement éclairé.

2. LAMARRE, [*N.*] ex-Abbé, né en Bretagne, mort en 1742, Poëte qui n'étoit ni sans esprit, ni sans talens, mais à qui une vie dissipée ne permit pas de s'élever au dessus de la

médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former son goût auroient perfectionné ses heureuses dispositions pour la Scene lyrique. On remarque dans sa *Zaïde*, Reine de Grenade, de l'ordre dans le plan, de l'intelligence dans la distribution des scenes, du naturel & de la vivacité dans les idées & les expressions, du sentiment & du pathétique dans les situations.

La Pastorale de *Titon & l'Aurore*, mise en Musique par M. *Mondonville*, est une Production posthume de la Muse de M. *Lamarre*. Le Musicien y a fait des changemens qui l'ont rendue un des Tableaux les plus pompeux de notre Théatre lyrique, qui ne peut guere se soutenir que par la magnificence.

Nous ne parlons pas des Pieces fugitives de ce Poëte, assez indignes d'être recueillies. Elles se réduisent, si l'on en excepte ses Couplets à la Princesse de *Conti*, à des pensées foibles, & le plus souvent à de la Prose rimée.

1. LAMBERT, [ *Anne-Thérese* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE ] née en 1647, morte à Paris en 1733 ; une des Femmes qui a fait le plus d'honneur, par son esprit & ses connoissances, à la Cour de Madame la Duchesse *du Maine*.

Elle fut l'Eleve de *Bachaumont*, son beau-

pere, qui ne négligea rien pour cultiver les heureuses dispositions qu'elle annonçoit dès son enfance. Personne n'a mieux rendu les caracteres d'une morale sage, sensible, & embellie par les graces du style. Les *Avis d'une mere à son fils*, ceux *d'une mere à sa fille*, sont d'une instruction saine, tendre & remplie d'aménité. Madame *Lambert* a un mérite qui manque à la plupart des Auteurs moralistes, & principalement à ceux de son sexe. Elle ne s'attache point à des définitions métaphysiques de la vertu, elle ne s'occupe qu'à en inspirer le goût; & sa maniere d'en parler est très-propre à la faire aimer. Lorsqu'elle cite les Auteurs classiques, Latins & François, c'est toujours sans affectation & sans pédanterie. Les jeunes personnes qui voudront se former le cœur & l'esprit, ne sauroient trop se nourrir de la lecture de ses Ouvrages. Son *Traité de l'Amitié* fait sentir ce doux sentiment, le fait desirer, &, prouve qu'elle avoit une ame propre à le faire naître. On ne peut reprocher à Madame *Lambert* que des négligences dans le style, & un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature.

2. LAMBERT, [*Joseph*] Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1654, mort en 1722.

Il a beaucoup écrit, & tous ses Ouvrages ont pour objet la morale chrétienne. Les plus connus

ſont des Homélies imprimées ſous le titre d'*Année Evangélique*, des Conférences intitulées, *Diſcours ſur la vie eccléſiaſtique*, des *Inſtructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'année. On y remarque, en général, un eſprit nourri de la lecture des Livres ſaints, quelquefois de l'onction, & preſque toujours des regles de conduite utiles & propres à éclairer ceux qui auroient un vrai deſir de pratiquer les devoirs de la Religion. Il n'eſt pas toujours exact ; la multitude de ſes compoſitions l'a ſans doute jeté quelquefois dans des négligences & des mépriſes, qu'un plus mûr examen lui auroit fait corriger.

3. LAMBERT, [*Claude-François*] Abbé, né à Dôle ; mort à Paris en 1765, a compoſé des Romans où le ſtyle du beſoin & de la faim ſe fait ſentir à chaque page, & des Hiſtoires qu'on ne lit guere que pour les noms & les dates. Le plus connu de ſes Ouvrages eſt l'*Hiſtoire littéraire du Siecle de Louis XIV*, diviſée en autant de Livres qu'il y a de claſſes de Littérateurs & de Savans, & dont chaque Livre eſt précédé d'un Diſcours ſur l'origine & les progrès de chaque Art, de chaque Science. Ces diſcours, au nombre de ſeize, ſont écrits comme le reſte de l'Ouvrage, c'eſt-à-dire, que le ſtyle en eſt

lourd & diffus, que les réflexions en sont triviales, les détails ennuyeux, les faits mal exposés. Son *Histoire générale de tous les Peuples* n'est pas mieux écrite. On y trouve, il est vrai, ce qu'il faudroit aller chercher dans cent Auteurs différens; mais on y chercheroit vainement du goût, de l'exactitude dans les faits, de la vérité dans les portraits, de la nouveauté dans les idées, de la noblesse & de la correction dans le langage. Il arrive souvent à M. *Lambert* de se recopier & de tomber en contradiction avec lui-même, défaut ordinaire aux longues compilations.

1. LAMI, [*Bernard*] Prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715.

Nous ne le jugerons pas sur ses Productions de Théologie, qui se réduisent pour la plupart à des discussions polémiques, ni sur ses Ouvrages de Mathématiques, dont on fait cas. Nous ne parlons que de ce qu'il a fait dans le genre littéraire; & l'on peut dire que ses *Entretiens sur les Sciences & la maniere d'étudier*, forment une composition estimable, dont la lecture seroit très-utile aux jeunes gens assez sages pour vouloir s'instruire, avant d'exercer leur plume au hasard & sans principes. L'Auteur leur donne des avis très-judicieux, & leur indique avec discernement les sources où ils peuvent puiser.

Sa *Rhétorique, ou l'art de parler*, ſans être le meilleur Ouvrage que nous ayons dans cette partie, eſt néanmoins très-propre, par l'érudition & la profondeur des réflexions qui y dominent, à former l'eſprit, & à lui faire contracter l'heureuſe habitude de juger des choſes ſur des principes clairs & ſolides. On y trouve une Préface lumineuſe, qui donne d'abord une juſte idée de la matiere que l'Auteur va traiter. Ce Livre n'eſt pas tout-à-fait à la portée de la Jeuneſſe qu'on inſtruit dans les Colléges ; mais tout homme, accoutumé à concevoir & à réfléchir, y puiſera de quoi s'inſtruire ; le Grammairien comme le Poëte, l'Orateur comme le Logicien, l'Hiſtorien comme le Philoſophe. Au mérite des choſes, il réunit celui de la méthode, d'un ſtyle clair & quelquefois noble & élégant.

2. LAMI, [*Dom François*] Bénédictin, né à Montereau, près de Chartres, en 1636, mort à Saint-Denis en 1711.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique* diſent que, de tous les Bénédictins, il eſt celui qui a le mieux écrit en François. Si cela étoit vrai, on donneroit une bien mauvaiſe idée de la plume des Ecrivains de cet Ordre, parmi leſquels on en trouve un grand nombre de plus eſtimables du côté du ſtyle, que le P. *Lami*. En

effet, les Ouvrages de ce Religieux sont d'une diffusion, d'une monotonie, d'une foiblesse d'expression, qui en rendent la lecture insipide. Nous avons eu la patience d'en lire plusieurs, celui entr'autres qui a pour titre, *la Rhétorique de College, trahie par son Apologiste*, contre l'Ouvrage de M. *Gibert*. Nous pensions y trouver de quoi nous instruire, & nous n'y avons vu qu'un verbiage fatiguant. Quand on est aussi plat & aussi vuide de choses, dans un Ouvrage polémique où l'on attaque un célebre Professeur, comment peut-on être intéressant dans d'autres Productions ? Cet Ecrivain nous a paru le même dans ses *Lettres philosophiques sur divers sujets*, où une loquacité, une profusion de raisonnemens qui ne disent rien, une surcharge de mots inutiles, autorisent à prononcer sur cet Ouvrage cette sentence mortelle :

*Sunt verba & voces, prætereaque nihil.*

1. LAMOIGNON, [ *Guillaume* DE ] Premier Président du Parlement de Paris, où il naquit en 1617, & où il mourut en 1677, plus connu dans la République des Lettres par les justes éloges de *Boileau* & l'Oraison Funebre de *Flechier*, que par ses Ouvrages qui sont dispersés & ne subsistent que dans de vieux Recueils. Ce Magistrat aussi recommandable par ses mœurs

& sa probité, que par ses talens, a eu la gloire d'être un des plus zélés Protecteurs des Lettres. Il les aidoit par ses conseils, & *Boileau* lui doit l'idée & la perfection de son *Lutrin.*

2. LAMOIGNON, [ *Chrétien-François* DE ] Avocat-Général du Parlement de Paris, de l'Académie des Inscriptions, fils de *Guillaume*, né à Paris en 1644, mort dans la même ville, en 1709, n'avoit pas moins de talens que son pere, & eut plus d'occasion de les faire briller. Ses *Plaidoyers* sont d'un style véhément, rapide, pleins de pensées nobles, de tours énergiques, & d'expressions heureuses. On peut les regarder comme des Traités de Jurisprudence, où l'Orateur, l'Historien, le Naturaliste, le Philosophe & même le Théologien trouveroient à s'instruire. Nous ne parlons pas des qualités de son cœur; son nom seul les annonce. Ce Magistrat auroit démenti son sang, si elles n'eussent pas été d'accord avec les vertus qui y sont depuis long-temps héréditaires.

LANCELOT, [ *Dom Claude* ] Bénédictin, né à Paris en 1615, mort en 1695; un de ces Littérateurs, qui, sans avoir une réputation brillante, n'en ont pas moins rendu aux Lettres des services très-intéressans.

Ses excellentes Grammaires ſont d'un grand ſecours, pour faciliter à la Jeuneſſe la connoiſſance du Grec & du Latin. C'eſt à lui que nous devons *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque*, *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*, ainſi que l'*Abrégé* de ces deux *Méthodes* connues ſous le nom de Port-Royal. On voit, par ces Ouvrages élémentaires, devenus claſſiques, que perſonne ne connoiſſoit mieux le méchaniſme de la langue d'*Homere* & de celle de *Virgile.*

Le *Jardin des Racines Grecques* du même Auteur, eſt un des Livres les plus propres à faciliter l'intelligence de cette Langue, ſi peu cultivée aujourd'hui. Ce n'eſt donc pas faute de ſecours qu'on néglige ſi fort les Auteurs Grecs. Il ſeroit inutile d'inviter à cette étude la plus grande partie de nos Littérateurs actuels. Ils ſont décidés à ne vouloir les connoître que dans les Traductions ; encore la plupart ignorent-ils qu'elles exiſtent. La facilité de ſe faire une réputation chez les eſprits frivoles, les diſpenſe de tout travail. Mais il eſt encore temps d'apprendre aux jeunes gens, ſuſceptibles d'être dirigés vers les ſources du génie, qu'on ne peut devenir un grand Homme, qu'en s'attachant à la lecture des grands Modeles, & que ce n'eſt qu'en allumant ſon flambeau aux rayons du ſoleil, qu'on

peut, comme *Prométhée*, communiquer à ses Ouvrages le feu qui leur donne la vie.

LANGLOIS, [ *Jean-Baptiste* ] Jésuite, né à Nevers en 1663, mort en 1706.

De plusieurs Ouvrages qu'il a faits, on n'estime aujourd'hui que son *Histoire des Croisades contre les Albigeois*: elle suppose de grandes recherches, de la critique, & sur-tout l'art de les fondre habilement dans le cours de la narration. Le P. *Benoît*, Jacobin, avoit traité le même sujet; mais la forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, en gâtoit les matieres : un style lourd déparoit le mérite des choses, au lieu que le P. *Langlois* a su les embellir, & les rendre intéressantes par une diction noble, aisée, & quelquefois pleine de chaleur & d'élégance.

1. LANGUET, [ *Hubert* ] né à Viteaux, en Bourgogne, en 1518, mort à Anvers en 1581; fougueux Protestant, dont la Harangue à *Charles IX* fit plus de bruit, par sa hardiesse, que par son éloquence. On la trouve dans le premier tome des *Mémoires* du Regne de ce Prince. Les autres Ouvrages de *Languet* consistent en des morceaux d'Histoire, & des Traités de Politique, assez médiocrement écrits, qui furent cependant recherchés, dans leur nouveauté, faute de mieux.

2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI, [*Jean-Joseph*] Docteur de Sorbonne, Archevêque de Sens, arriere-petit-neveu du précédent, de l'Académie Françoise, né à Dijon en 1677, mort en 1753.

On a de lui des Ouvrages théologiques, ascétiques, historiques, polémiques, académiques, dont plusieurs ont été traduits en Latin, par le cas qu'on en a fait. Les Recueils de l'Académie Françoise conservent plusieurs *Discours* de sa façon, qui annoncent un sage Littérateur & un Ecrivain élégant, mais souvent diffus.

Ce Prélat est un des Ministres de l'Eglise, qui ont été le plus maltraités par l'Auteur du *Dictionnaire critique.* Peut-être ce Lexicographe a-t-il trouvé mauvais que M. *Languet* ait figuré, avec avantage, dans un parti contraire au sien, si l'on dit appeler parti, celui de l'Eglise, auquel M. *Languet* fut toujours attaché, & dont il fut un des plus zélés Défenseurs. Nous ajouterons donc, par un principe d'équité, que ce Prélat doit être regardé, sinon comme un des premiers Ecrivains de l'Eglise, du moins comme un Ministre laborieux, dont les talens sont plus dignes d'éloge que de critique. La piété que respirent ses Ouvrages, & celle qu'il a fait paroître dans toute sa conduite, sont de nouveaux titres qui déposent en sa faveur, & réfutent les

imputations du Censeur Biographe. Ce n'est jamais en cherchant à déprimer injustement ses Adversaires, c'est en prouvant qu'on pense mieux qu'eux, c'est sur-tout par la douceur & l'équité, qu'on peut, en matiere de doctrine, appuyer sa propre cause, ou, pour mieux dire, qu'on s'attache à la bonne, on n'aura pas besoin de mauvaises ressources pour la soutenir.

LANOUE, [*Jean* SAUVÉ DE] Comédien, né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761.

Le jeu de cet Acteur étoit, dit-on, naturel, rempli d'intelligence, de noblesse & de sentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. C'est plus qu'il n'en faut pour nous mettre en droit de dire, qu'il étoit donc meilleur Comédien que bon Poëte dramatique.

Il ne s'ensuit pas de-là qu'il fut sans mérite dans ce dernier genre. Sa Tragédie de *Mahomet II* offre des beautés qui justifient le succès qu'elle a eu, & dont elle jouit encore. L'Auteur a eu l'art de disposer les Scenes de maniere que l'action ne languit point, & c'est par cette espece de magie, peu connue des Poëtes tragiques d'à présent, qu'il a su en rendre les défauts moins sensibles.

De six Comédies que nous avons de lui, il y en a cinq au-dessous du médiocre ; mais

*la Coquette corrigée* eſt une des meilleures Pieces de caractere qui aient été faites de nos jours quoiqu'elle ne ſoit pas non plus exempte de défauts. Il n'y a pas de Théatre de Province où elle ne reparoiſſe trois ou quatre fois l'an, & toujours avec de nouveaux applaudiſſemens. On la verroit, ſans doute, avec le même plaiſir, dans la Capitale, ſi des raiſons, dont il ſeroit aiſé de deviner la cauſe, n'empêchoient les Comédiens de la jouer. Car enfin cette Piece offre des détails très-piquans, & des vers que tout le monde ſait par cœur. Tels ſont ceux, entre autres, qui reglent la conduite d'un honnête homme, trompé par une Maîtreſſe perfide:

Le bruit eſt pour le fat, la plainte pour le ſot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, & ne dit mot.

Ces vers ſont applicables à plus d'une circonſtance de la vie.

LAPLACE, [ *Pierre-Antoine* DE ] de l'Académie d'Arras, né à Calais en 1709, Traducteur du *Théatre Anglois*, Ouvrage qui manquoit à notre Langue, & par lequel M. de *Laplace* s'eſt rendu utile à notre Littérature. Cette Traduction nous a procuré des richeſſes dramatiques; & ces richeſſes, pour n'être pas dignes d'être miſes en comparaiſon avec les

nôtres, n'en offrent pas moins au Lecteur mille beautés à admirer, malgré l'irrégularité ordinaire aux Pieces Angloises. Le Traducteur s'est attaché à rendre l'Original selon le style dans lequel il est écrit, c'est-à-dire, qu'il traduit tantôt en vers, tantôt en prose, & qu'il emploie quelquefois des vers alexandrins sans rimes, qu'on appelle vers blancs, fort en usage en Angleterre, & qui y rendent la versification bien plus facile que parmi nous. Un autre service que M. de *Laplace* a rendu, par cette Traduction, c'est d'avoir ouvert une source, où ceux de nos Auteurs qui n'entendent pas l'Anglois, peuvent aller puiser des idées, des situations, des caracteres, des sujets même, pour les naturaliser ensuite sur notre Scene. M. de *Voltaire*, plus que tout autre, n'a pas négligé d'en faire usage, avant que l'Ouvrage même de M. de *Laplace* parut. La Tragédie de *Zaïre* est entiérement calquée sur la Tragédie d'*Othello* de *Shakespear*. Dans l'une & l'autre Piece, c'est un amour excessif qui forme l'action, c'est la jalousie qui en est le ressort, c'est une méprise qui enfante la catastrophe. *Othello* croit sa femme infidelle, à la vue d'un mouchoir qu'on lui persuade qu'elle a donné à un de ses Rivaux ; *Orosmane* entre en fureur à la vue d'une lettre écrite par *Zaïre* à *Nérestan*, qu'il croit son Rival. *Othello* tue sa femme, se poignarde lui-même après qu'on l'a désabusé ;

désabusé ; *Orosmane* en fait autant. L'un & l'autre expriment, avant de se poignarder, les mêmes sentimens, avec cette seule différence, que ceux d'*Othello* sont plus vifs & mieux rendus.

M. de *Laplace* a encore fait passer dans notre Langue plusieurs bons Romans Anglois, en les corrigeant d'une certaine prolixité, de certains détails minutieux, qui n'auroient pas été de notre goût. L'*Histoire de Tom-Jones*, *l'Orpheline Angloise*, &c. lui donnent de nouveaux droits à notre reconnoissance.

Il a fait aussi des Tragédies qui méritoient quelques succès. *Venise sauvée* en a eu beaucoup plus que *Jeanne d'Angleterre* & qu'*Adelle de Ponthieu.* De plus, il a long-temps travaillé au Mercure de France ; mais ce n'est pas la partie la plus irréprochable de ses travaux. Les louanges peu justes & trop prodiguées dont il a chargé ce Journal, nous dispensent de lui en donner à cet égard.

LAPORTE, [ *Joseph* DE ] Abbé, né à Béfort en Alsace en 172..

Après avoir débuté, dans la carriere des Lettres, par des Journaux & d'autres Ouvrages de critique, où il a su assez généralement observer les regles du goût & celles de l'honnêteté, il a renoncé

au dangereux office de Journaliste & de Critique, dans la crainte d'être forcé de louer des Ouvrages foibles, ou de s'attirer des ennemis, en les appréciant à leur juste valeur. Les Compilations ont, depuis, exercé sa plume; mais il faut se garder de confondre les siennes avec celles de tant d'autres, qui n'ont fait que moissonner indistinctement, dans le champ d'autrui, le bon grain avec l'ivraie, en se réduisant à la simple fonction de Copiste, qui exige au moins de l'attention & du discernement dans le choix des matieres. M. l'Abbé de *Laporte* a compilé, il est vrai; mais il a su revêtir de son style, toujours facile & souvent agréable, la plupart des Ouvrages dont il a donné des Abrégés. Tel est son *Voyageur François*, dont il a déjà publié vingt-quatre volumes, & qui jouit d'un succès d'autant mieux mérité, que c'est la plus variée, la plus intéressante & la mieux écrite des Collections de ce genre.

LARCHER, [*N.*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Dijon en 1726, Littérateur infiniment plus versé dans l'Histoire des anciens Peuples, & dans la connoissance des bons Auteurs Grecs & Latins, que nos Philosophes, qui n'ont cherché à répandre du ridicule sur l'érudition & sur ceux qui la cultivent, que

par la manie générale de proscrire tous les genres de mérite qu'ils n'ont pas. Il est vrai que l'érudition de ce Savant a dû leur être incommode, par son zele à relever quantité de bévues répandues dans leurs Ecrits, & à redresser les falsifications qu'ils se sont permises pour appuyer leurs systêmes.

Son *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*, a allumé la bile de M. de *Voltaire*, & lui a attiré des injures qui ne ressemblent à rien moins qu'à des traits d'érudition. Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici un échantillon du style polémique de ce célebre Ecrivain. Nous allons citer un morceau du *Tableau philosophique de son Esprit*, où se trouvent rassemblées les principales injures qu'il lui a prodiguées, dans un Libelle intitulé, *Défense de mon Oncle.* On verra par-là de quel côté est la raison, & sur qui tombent la honte & le ridicule.

## EXTRAIT DES NOUVELLES DE FERNEY, DANS LE PAYS DE GEX.

» Les Savans de France, justement alarmés du
» tort que M. de *Voltaire* faisoit à l'érudition,
» par ses bévues, ses anachronismes, ses fausses
» interprétations, (comme il appert par plusieurs
» de ses Ouvrages, & notamment par sa *Phi-*
» *losophie de l'Histoire*) s'assemblerent à Paris,
» pour trouver moyen de remédier à ce désordre.

» La matiere mise en délibération, ils convinrent
» qu'on lui députeroit en poste un d'entre eux,
» avec pouvoir de l'interroger juridiquement, &
» de juger s'il avoit les qualités nécessaires pour
» former un bon Historien ; mais principalement
» pour s'éclaircir s'il savoit le Grec. M. *Larcher*
» fut choisi pour cette importante commission.
» Il part, accompagné d'un témoin irréprocha-
» ble, arrive dans le pays de Gex, & se trans-
» porte au domicile du sieur de *Voltaire*. Il le
» trouve occupé au Grec, à la vérité, mais à du
» Grec à côté duquel étoit une mauvaise Traduc-
» tion. Il lisoit les anciens Auteurs, mais c'étoit
» dans des Extraits infideles, qu'on lui avoit
» fournis des pays étrangers. Vous venez sans
» doute, Messieurs, dit-il aux deux Députés, pour
» rendre hommage à mes lumieres & à mes ta-
» lens ? Est-ce par hasard de la part de quelque
» Puissance que vous venez ? C'est de la part du
» Monde savant, répond M. *Larcher*. L'hommage
» du Monde savant vaut bien celui d'un Prince,
» reprit modestement M. de *Voltaire*. Oui, sans
» doute, continue le Député ; mais ce n'est pas
» de quoi il s'agit. Le Monde savant, ajoute-t-il,
» est fort étonné que vous usurpiez ses droits,
» sans avoir pour ce les connoissances requises.
» Vous parlez des Ecrivains Grecs que vous n'en-
» tendez pas ; vous employez le mot barbare de

» *Basilai*, qui n'est point grec, au lieu de *Basileis*; vous vous servez du mot de *despote*, » sans en savoir la signification, vous avez souvent le mot de *demiourgos* à la bouche, & vous » ignorez ce qu'il veut dire; vous prenez le nom » de *Dynastie* pour celui d'une Province ou Contrée; vous appelez les Prêtres Egyptiens des » *bouteilles*; car c'est ce que signifie le mot *choas* » que vous leur appliquez; vous faites passer à » *Hercule* le détroit de *Calpé* & d'*Abila* dans son » gobelet, au lieu de dire qu'il le passa dans un » navire appelé *Scyphus* : enfin vous êtes véhémentement soupçonné, par plusieurs de vos » citations, de ne pas entendre ce dont vous » voulez parler.

» Le Savant du pays de Gex étonné, se mit » aussi-tôt à crier : *Je suis Seigneur de Ferney*, » *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*, » *& Membre de cent Académies*. Ce n'est pas ce » dont il est question, reprit M. *Larcher*, nous » parlons de Grec. Alors l'Interrogé entre en » fureur, & se met à crier : *Cuistre*, *Faussaire* *, » *Paillard*. Ce n'est pas du méchant François, » c'est du Grec qu'on vous demande. L'Interrogé

* Telles sont les graves raisons que M. de *Voltaire* apporte contre les savantes réfutations de M. *Larcher*; tout ce qui est en italique est exactement de lui.

» répond : *Bouc*, *Crasseux*, *Sodomite.* Ceci est
» encore du François, & non du Grec, ajouta
» le Député. Mais puisque vous ne voulez pas
» répondre sur le Grec, voyons sur les Au-
» teurs.

» Pourquoi vous êtes-vous avisé de dire que
» *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de
» quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent,
» de distance de l'une à l'autre? Pourquoi faites-
» vous de cent quatre-vingts stades, huit de nos
» grandes lieues, tandis que cent quatre vingts
» stades ne font qu'environ trois & demi de nos
» petites lieues? Pourquoi établissez-vous des
» Temples à *Eleusine*, où il n'y en eut jamais?
» Pourquoi faites-vous d'*Eleusine* une Divinité
» particuliere, tandis qu'*Eleusine* n'est qu'un sur-
» nom de *Cérès*? Pourquoi faites-vous flageller,
» par des Prêtres d'*Eleusine*, les Pénitens & les
» Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le passage
» de *Pausanias*, que vous avez cité pour preu-
» ve, que de petites baguettes, avec lesquel-
» les les Prêtres frappoient, dans les cérémo-
» nies, non les Initiés & les Pénitens, mais
» les Images des Dieux des Enfers, parce que
» ces Dieux retenoient *Proserpine*?

» Le Grec moderne est interdit par toutes ces
» questions. Ses accès le reprennent. Il se met à
» crier, dans son délire : *Janséniste, qu'on a*

» *vu donner des ſcenes au cimetiere de St. Médard, vil & ancien Répétiteur du Collége Mazarin....*

» Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon Compagnon, l'étude du Grec vient de renverſer, dès le commencement, la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai donné des ſcenes au cimetiere de St. Médard, moi qui ſuis né en 1726, & les convulſions en 1729. Il me fait Répétiteur au Collége Mazarin, moi dont la fortune a permis que j'euſſe un Répétiteur. Ne nous en étonnons pas ; c'eſt ainſi qu'il renverſe tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes lectures d'*Hérodote*, ſa rage pour le *Sanchoniaton*, forgé par *Porphyre*, ſa fureur de vouloir ſe perdre dans l'antiquité pour perdre enſuite le ſiecle préſent par ſes rêveries.

» Pendant qu'il parloit ainſi, le Philoſophe hiſtorien étoit tombé en foibleſſe, ſes petits yeux de feu s'étoient fermés, & ſa grande bouche reſtoit ouverte. Les Députés ſe retirerent, & le laiſſerent dans cet état, en prenant la précaution d'avertir qu'on allât lui jeter de l'eau ſur la tête, & lui faire prendre de l'ellébore pour purger ſon cerveau.

» Ils retournerent à Paris, faire leur rapport juridique, & le Monde ſavant convaincu que

» M. de *Voltaire* étoit *mentis & Græcæ Linguæ* » *non compos*, il fut délibéré, d'une voix unanime, de lui envoyer un Rudiment Grec, un » Répétiteur du Collége Mazarin, & un *Prêtre* » *d'Eleusine* pour le *fesser*, d'après son systême, » en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En attendant, ordre à lui de n'écrire que très-peu en » François, & défense de parler jamais de » Grec. »

M. *Larcher* ne s'est pas borné à des Critiques; on a de lui une excellente Traduction de l'*Electre* d'*Euripide*, de quelques Poésies de *Pope*, & de plusieurs morceaux des *Transactions philosophiques* de la Société Royale de Londres, dont il se propose de publier la suite. Il est encore Auteur d'un *Mémoire sur Vénus*, auquel l'Académie Royale des Inscriptions a adjugé le Prix de la Saint-Martin 1775. Ce Mémoire annonce une érudition prodigieuse. On y éclaircit quels furent les noms & les attributs divers de *Vénus* chez les différens Peuples de la Grece & de l'Italie; quelles furent l'origine & les raisons de ces attributs; quel a été le culte de cette Déesse; quels ont été les Statues, les Temples, les Tableaux célèbres de cette Divinité, & les Artistes qui se sont illustrés dans ces Ouvrages. On y cite, corrige, compare, concilie 167 Auteurs anciens; on y indique 243 noms différens de cette mere

des Amours, 104 de ses Statues, 7 de ses Tableaux, 185 de ses Temples, & 24 Artistes célebres qui avoient travaillé pour elle. *M. Larcher* mérite d'être compté pour le 25e.; jamais aucun Adorateur de *Vénus* ne lui a dressé un Monument si laborieux, & qui annonce autant de connoissances.

Tous ces Ouvrages sont plus que suffisans pour donner une idée avantageuse de cet Homme de Lettres, dont les mœurs douces & honnêtes méritoient autant d'égards, que l'utilité de ses travaux.

LARREY, [ *Isaac* DE ] Protestant, né à Montvilliers, dans la Normandie, en 1638, mort à Berlin en 1719.

Ceux de ses Ouvrages où l'esprit de parti n'est point entré, sont assez estimables, & du côté des choses & du côté du style ; c'est pourquoi on lit encore son *Histoire de l'Empereur Auguste*. Celle d'*Eléonore*, femme de *Louis VII*, annonce un Réfugié qui veut plaire aux Anglois. Le même esprit a présidé à la composition de l'*Histoire d'Angleterre*, qui n'est plus recherchée aujourd'hui que pour les beaux Portraits en gravure dont elle est enrichie. Son *Histoire de Louis XIV* n'est le plus souvent qu'une compilation informe des Gazettes étrangeres de son temps, dont les

Auteurs n'annonçoient ni ne vouloient dire la vérité. L'expreſſion favorite de cet Hiſtorien eſt, *on dit*. Jamais Ecrivain ne l'employa plus fréquemment, parce qu'aucun Ecrivain n'a été plus avide de tous les bruits populaires & de toutes les calomnies débitées en faveur de ſa Secte.

LARUE, [*Charles* DE] Jéſuite, né à Paris en 1643, mort en 1725.

Dès ſa jeuneſſe, les Belles-Lettres & la Poéſie Latine & Françoiſe exercerent ſes talens, qui préſagerent des ſuccès, & on peut dire qu'il en a eu de propres à le diſtinguer des Littérateurs & des Poëtes de Collége. *Corneille* ne crut pas s'abaiſſer, en traduiſant en Vers François ſon *Poëme de Louis XIV*, & fit l'éloge du jeune Poëte, lorſqu'il préſenta ſa Traduction au Roi. Le Monarque conçut dès-lors la plus grande eſtime pour ce Jéſuite, qui ne profeſſoit encore que les Humanités.

La verve poétique du P. *Larue* ſe développa bien davantage dans des Tragédies Latines & Françoiſes. De ce dernier genre eſt celle de *Sylla*, honorée des éloges du grand *Corneille*. On dit que les Comédiens ſe préparoient à la jouer, lorſque, l'Auteur, qui ne s'étoit jamais propoſé de travailler pour eux, obtint un ordre pour en arrêter la repréſentation. Ses liaiſons avec le

Comédien *Baron* ont pu le faire ſoupçonner d'avoir un goût plus décidé pour le Théatre, que ſon état ne le permettoit : on étoit même perſuadé de ſon temps, comme on l'eſt encore aujourd'hui, que l'*Andrienne* & l'*Homme à bonnes fortunes* devoient beaucoup à ſes talens. Que cette Anecdote ſoit vraie ou fauſſe, il eſt certain que la maturité de l'âge dirigea les talens de ce Jéſuite vers leur véritable objet. La carriere de la Chaire lui offrit un champ où il ſe fit une très-grande réputation, que ſes *Sermons* imprimés juſtifient, quoiqu'ils aient perdu quantité de traits que l'imagination de l'Auteur enfantoit ſubitement dans la chaleur du débit.

Sans avoir la force & la ſolidité de *Bourdaloue*, le P. *Larue* a quelquefois plus d'élévation, & ſa morale annonce un eſprit auſſi fin obſervateur, qu'heureux à trouver des expreſſions & des tours propres à rendre ſes idées, & à les faire ſaiſir par une vive impreſſion. Cet Orateur eſt ſur-tout frappant dans les Diſcours du *Pécheur mourant*, du *Pécheur mort*, & dans celui des *Calamités publiques*. Il eſt plus brillant, plus éloquent, plus ſoutenu dans ſes Oraiſons funebres. Celle du Maréchal de *Luxembourg*, celle du Duc & de la Ducheſſe de *Bourgogne*, dont le texte eſt auſſi heureux que le ſujet en étoit affligeant, ſeront toujours regardées comme un des plus

beaux monumens de l'éloquence de la Chaire.

Nous ne parlons pas du Recueil de ses Poésies fugitives, dont *Barbou* a donné une édition magnifique, où les Connoisseurs trouvent plus d'esprit, de délicatesse & de sentiment, qu'il n'en faudroit pour faire une grande réputation à quiconque se seroit borné à ce seul genre.

LATTAIGNANT, [*Gabriel-Charles* DE] Chanoine de Rheims, né à Paris au commencement de ce siecle.

Sa Muse a su se plier à tous les goûts. Tantôt gaie, tantôt sensible, elle a célébré successivement la joie & les langueurs. Il paroîtra étrange que M. l'Abbé de *Lattaignant* ait choisi le genre des Chansons préférablement à tout autre. Sans doute qu'il a mieux aimé suivre les impressions de son génie que la décence de son état, qui lui a paru trop sévere. Qu'on lui pardonne cet oubli, & il pourra occuper une place parmi les Esprits agréables qui font honneur à la gaieté françoise. Si ses Chansons ne sont pas toujours égales, s'il en a quelques-unes de froides & de peu naturelles, il en a beaucoup d'ingénieuses & de très-délicates.

Une réserve dont on doit lui savoir gré, c'est que la vivacité de son imagination n'a jamais laissé échapper aucun trait contre la Religion,

aucun de ces transports qu'on appelle philosophiques, aucune de ces saillies licencieuses qui coûtoient si peu aux *Grécourt*, aux *Chaulieu*, & à quelques autres qui n'avoient jamais tant d'esprit que pour le vice & contre Dieu. On peut même dire à sa gloire, qu'il a réparé les légéretés de sa Muse, par des Productions plus dignes de ses talens. Ses Cantiques Spirituels lui feront plus d'honneur dans les Esprits sages, que ses Ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens de la part des Esprits frivoles, dont les suffrages ne valent pas la peine qu'on leur sacrifie les devoirs.

LAVAL, [*P. A.*] Comédien, né en 17..

On a lu, dans sa nouveauté, un Ouvrage de sa façon, intitulé, *le Tableau du Siecle*, où l'on s'est apperçu que la connoissance assez exacte de nos mœurs étoit revêtue d'un style trop lâche, trop diffus & quelquefois trop familier. Il a publié aussi une Apologie du Théatre, en réponse à la Lettre de *J. J. Rousseau* sur les Spectacles. Rien n'étoit plus naturel que les motifs de son zele; c'étoit soutenir les avantages de son métier. Mais il s'en faut bien que les armes soient égales entre son Adversaire & lui, soit pour le fond des choses, soit pour la vigueur de l'élocution. On doit cependant lui rendre justice du côté de la modéra-

tion avec laquelle il présente ses raisons ; c'est beaucoup d'être modéré dans la dispute, lors même qu'on a tort.

LAUGIER, [*Marc-Antoine*] Abbé, ci-devant Jésuite, Associé des Académies d'Angers, de Marseille & de Lyon, né à Manosque, dans le Diocese de Sisteron, en 1713, mort à Paris en 1769.

Ce qu'il a écrit sur la Musique, la Peinture, l'Architecture, montre des connoissances & du talent pour saisir les principes & les finesses de ces trois Arts ; ses *Essais sur l'Architecture* sont sur-tout très-estimés.

L'*Oraison funebre* du Prince de *Dombes* a des beautés d'éloquence qui font juger qu'il s'est mépris en s'attachant à un autre genre. Ce genre est l'Histoire, dont il a défiguré l'esprit & le style, en la surchargeant de traits plus oratoires qu'historiques, d'une intempérance de figures, d'un luxe d'expressions déplacées, d'une affectation de grands mots qui ne produisent que des sons, lorsqu'on a droit d'attendre des réflexions ou des faits. C'est ainsi qu'il a écrit son *Histoire de Venise*, où il compare, en ces termes, cette République à celle de Gênes : « C'étoient comme » deux tourbillons qui, gênés l'un par l'autre dans » leur rencontre, menaçoient incessamment de

» s'absorber l'un & l'autre par des forces incompatibles de leur expansion ; dominant l'un & l'autre sur deux mers opposées, l'endroit où elles se réunissent étoit pour eux un centre de concurrence, où ils ne portoient qu'une détermination décidée à se croiser. » Ce galimatias n'est-il pas du *Diderot* tout pur ? Un Ecrivain qui se permet des comparaisons aussi amphigouriques, qui les répete en toute occasion & même sans occasion, n'est-il pas aussi peu propre à écrire l'Histoire, que l'Auteur de l'*Interprétation de la Nature* à traiter la Métaphysique ?

LAUJON, [*Pierre*] ci-devant Secrétaire des Commandemens du Comte de *Clermont*, né à Paris en 17.. Poëte agréable, ingénieux, délicat, dont les Pastorales & les Ballets sont un des principaux ornemens de notre Théatre lyrique.

Le naturel & le tendre de la Poésie, l'intelligence & les ressorts de ce genre de Spectacle y sont employés avec une finesse qui en rend l'effet des plus intéressans. Tout le monde sait par cœur des morceaux du Ballet d'*Eglé* & de l'Opéra de *Sylvie*, dont les Vers sont si naturels & si harmonieux, qu'ils font, pour ainsi dire, valoir la Musique, quoiqu'excellente par elle-même, au lieu que, pour tant d'autres, c'est la Musique qui fait supporter les Vers. Un autre trait qui dis-

tingue encore les Productions de M. *Laujon* c'est que le sentiment y consiste moins dans une affectation de paroles doucereuses, que dans un fond de chaleur & de sensibilité qui anime l'expression. Ces précieuses qualités se font sur-tout remarquer dans ses Chansons, dont il a donné depuis peu le Recueil, sous le titre des *A-propos de Société.*

LAULANHIER, [*Michel-Joseph* DE] Evêque d'Egée, né au Cheylard dans le Vivarais en 1718.

Plein de zele pour la Religion, & doué du talent d'écrire avec onction, il a publié plusieurs Ouvrages en faveur du Christianisme, contre les attaques multipliées de la nouvelle Philosophie, où, par des raisonnemens solides & à la portée de tous les Esprits, il prouve la vérité, l'utilité & la nécessité de la Religion. Celui qui a pour titre, *Reflexions critiques & patriotiques*, dont la troisieme édition vient de paroître, offre à la fois & le langage d'un Apôtre zélé de la morale évangélique, & les vues d'un Citoyen jaloux de la gloire de sa patrie. On ne peut lire ces *Réflexions*, sans en aimer l'Auteur, qui les a publiées sous le nom d'un Militaire, pour se rendre moins suspect aux Militaires mêmes à qui elles sont adressées. Il est aisé de voir que ce n'est pas le desir de la célébrité qui lui a fait prendre la plume

contre les Philosophes, c'est l'amour de la Religion qu'ils s'efforcent d'anéantir, l'amour des mœurs qu'ils corrompent, l'amour de l'humanité entiere qu'ils affligent par leurs systêmes également absurdes & désolans.

LAUNOY, [ *Jean* DE ] Docteur en Théologie, né à Valdesie dans la Basse-Normandie en 1603, mort à Paris en 1678, homme des plus érudits de son temps, comme on peut en juger par dix volumes *in-folio* qu'on a de lui. Il s'attacha principalement à des discussions sur plusieurs Saints qui, selon lui, n'avoient jamais existé. Le seul titre qu'il ait pour être placé parmi les Littérateurs, est son *Histoire du Collége de Navarre*, encore faut-il faire grace à sa maniere dure & barbare d'écrire, en faveur des recherches curieuses qu'il offre au Lecteur.

LAURÉS, [ *Antoine* Chevalier DE ] né à Gignac, dans le Diocese de Montpellier en 17..

Nous n'établirons pas l'éloge de ses talens sur quatre couronnes obtenues à l'Académie des Jeux Floraux, ni sur trois autres décernées par l'Académie-Françoise. Ces lauriers littéraires ont été si souvent prodigués au hasard ou par systême, que la gloire qui peut en revenir, commence à être généralement décriée. Il seroit cependant in-

juste de refuser des éloges à quelques Odes de M. le Chevalier de *Laurés*, pleines de verve & d'enthousiasme, principalement dans celle qu'il a faite sur le *Jeu*.

Mais ce Poëte a oublié volontiers ces petits triomphes, pour s'attacher à un Ouvrage plus capable d'établir & d'étendre solidement sa réputation, quoique l'exécution n'ait pas entiérement répondu à l'idée qu'on avoit conçue de son talent pour la Poésie héroïque. C'est de la Traduction de la Pharsale de *Lucain* que nous voulons parler. On sait qu'il ne s'est point assujetti à rendre scrupuleusement son modele ; qu'il l'a réformé, changé, imité, selon les divers efforts de sa Muse & les inspirations de son goût ; & l'on peut dire que son travail est d'autant plus propre à lui faire honneur, que les morceaux où il s'est le plus écarté de l'original, ne sont pas les moins estimables de son Poëme. C'est dommage qu'à force d'avoir abrégé l'Auteur Latin, sous prétexte de faire disparoître les défauts qui le déparent, & de rapprocher les beautés qui le font admirer, M. le Chevalier de *Laurés* soit quelquefois tombé dans une sécheresse non moins condamnable que l'enflure & le faux sublime de l'Original. Si *Lucain* s'abandonne trop à la fécondité de son imagination ; son imitateur, à force de vouloir le réduire, le rend maigre, décharné, & c'est sur-tout

à ce défaut de juste embonpoint qu'on doit attribuer le peu de succès de son Ouvrage. Il faut cependant convenir qu'il mérite, à plusieurs égards, l'estime des gens de goût. M. le Chevalier de *Laurés* s'y montre souvent égal & quelquefois même supérieur au Poëte Latin, comme dans le discours que *Pompée* adresse aux compagnons de sa fuite, après sa défaite. Ce morceau, ainsi que beaucoup d'autres, où il a employé des images qui ne sont point dans l'Original, donnent l'idée la plus avantageuse de son talent, & doivent le faire distinguer de la foule des Poëtes Traducteurs.

Jusqu'à présent on ne paroît pas avoir assez senti l'utilité des imitations, pour le développement des dispositions de l'esprit & de l'imagination. On s'est persuadé qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, à l'égard des Auteurs Grecs & Latins, que de traduire, & l'on n'a pas fait attention que la diversité du génie des Peuples, celle des Langues, étoient des obstacles insurmontables pour une bonne Traduction. On a souvent dit, avec raison, que la meilleure de toutes ne sauroit ressembler qu'à l'envers d'une tapisserie, ou, tout au plus, qu'à l'Estampe d'un Tableau.

Il est donc bien plus digne des soins de quiconque est né avec du talent, de ne pas s'asser-

vir à rendre un Original mot à mot, phrase par phrase, idée par idée, image par image. Il est bien plus noble d'imiter ces Fondeurs habiles, qui, sachant conserver l'attitude & les principaux traits d'une Statue, forment un nouveau moule pour la rendre avec les beautés qu'elle avoit déjà, lui donner celles qui lui manquoient, & la corriger des défauts qui en rendoient l'exécution moins heureuse.

Telle a été, de tout temps, la marche des Hommes de génie. *Virgile* a imité *Homere*; *Horace* s'est formé sur *Pindare* & sur *Anacréon*; *Boileau* avoit pris *Horace* pour modele, avant de tirer des chef-d'œuvres de son propre fonds. *Corneille* & *Racine* ont puisé dans *Sophocle* & *Euripide* les alimens qui ont nourri & échauffé leur Muse; & après s'être nourris & pénétrés de la substance des Grands Hommes qui les avoient précédés, ils sont devenus eux-mêmes propres à seconder l'essor de quiconque voudroit s'élever sur leurs traces.

LAUS DE BOISSY, [*N.*] Lieutenant de la Connétablie, né en 17.., ancien soi-disant *Secrétaire du Parnasse*, reprouvé bientôt de cette fonction, parce qu'il faut du jugement & du goût pour la remplir.

Ce Recueil éphémere, affublé de pauvres notes,

parut cependant ſous une puiſſante protection. Le Lieutenant de la Connétablie l'avoit dédié au Grand-Maître de la Poéſie Françoiſe, M. de *Voltaire.* Il devoit paroître quatre fois l'an; mais l'arriere-ſaiſon lui a été mortelle : il n'a pu finir ſon premier cours. Ce digne Ouvrage mourut à ſa troiſieme apparition, malgré les efforts de pluſieurs Philoſophes ſubalternes, & même, dit-on, de quelques Philoſophes du premier ordre.

Après cela, M. *Laus de Boiſſy* a fait une *Lettre ſur la Danſe.* Nous aurions voulu lire cette Production, mais elle avoit déjà ſi pleinement rempli ſa deſtinée, que nous n'avons pu nous la procurer.

M. *Laus de Boiſſy* a enfin donné une Critique des *Trois Siecles*, ſous ce titre, *ADDITION à l'Ouvrage intitulé* les Trois Siecles de notre Littérature, *ou LETTRE critique, adreſſée à M. l'Abbé* SABATIER DE CASTRES, *ſoi-diſant Auteur de ce Dictionnaire.* Nous nous garderons bien de lui faire des reproches de nous avoir maltraités; nous lui pardonnerons même juſqu'à ſon intention. Il ſera toujours flatteur pour un Ecrivain quelconque de ſe voir ainſi critiqué; & nous devons rendre cette juſtice aux Zélateurs de la Philoſophie, qu'ils nous ont ſouvent procuré cette conſolation. Nous prendrons ſeulement

la liberté d'avertir M. *Laus de Boissy*, que quand on veut faire des Critiques plaisantes, il faut d'abord être plaisant, puis instruit, puis véridique, puis honnête. Nous l'avertirons que ce n'est pas assez de savoir coudre les lambeaux étrangers à son Ouvrage, & dont on reconnoît d'abord la friperie; de posséder l'heureux talent de pousser de grandes exclamations sur le mérite de M. de *Voltaire*: que ce n'est pas assez d'avoir été admis à compulser les Archives du *Mercure*: d'avoir enluminé son Pamflet de plusieurs traits d'esprit, empruntés de ce piquant Journal, de nous reprocher habilement d'avoir omis quantité d'Ouvrages qui étoient sous presse, & que nous ne pouvions connoître aussi bien que le Philologue. Nous lui dirons encore qu'il est essentiel à un Génie, comme le sien, de ne pas employer les mensonges, les injures, les traits de mauvaise foi, de ne pas se presser de traiter sur des bagatelles; d'éviter les *tudieu !* les *tout-doux !* les *ventre-saint-gris !* les *alte-là, M. l'Abbé !* les *comme vous y allez !* & mille autres gentillesses, qui répandent, à la vérité, beaucoup d'agrément sur son Ouvrage, mais que les honnêtes gens ne goûtent plus, depuis qu'ils se sont détachés de la Philosophie. Nous ajouterons enfin qu'il n'eût pas dû sur-tout confondre parmi les Ecrivains des Trois Siecles de notre Littérature,

depuis *François I*, jusqu'à nos jours, *Guillaume de Lorris* & *Clopinel*, qui vivoient dans le treizieme siecle; encore moins faire un Auteur distingué du prétendu M. *Vosgien*, qui n'est qu'un nom factice, mis par l'Abbé *Ladvocat* à la tête de son *Dictionnaire Géographique*; ce dont il eût pu s'instruire dans notre Ouvrage même. La premiere de ces fautes est d'un homme qui ne sait pas l'histoire de notre Littérature; la seconde d'un homme qui en ignore les finesses. En profitant de tous ces avis, M. *Laus de Boissy*, dit *Alethophile* * pourra devenir, sinon un grand défenseur des Auteurs philosophes, du moins un défenseur qui ne les rendra pas si ridicules.

N'oublions pas d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que l'assaut qu'il nous a livré lui a valu de la part de M. de *Voltaire*, avec le présent d'un nouveau Volume de ses Œuvres, ce qui autrefois eût été d'un grand prix, un Brevet d'honneur ** dans la Littérature. Mais hélas! pourquoi faut-il que ces Titres de noblesse littéraire ressemblent aujourd'hui à ces Billets, qui

* C'est le nom qu'a pris M. *Laus de Boissy*, dans la *Lettre* qu'il nous a adressée.

** Voyez, dans le Mercure du mois de Mai 1773, la *Lettre de M. de Voltaire à M. Laus de Boissy*.

pour avoir été trop multipliés, se trouverent, à la chûte du systême, des papiers stériles entre les mains des Agioteurs qui les avoient eus à si bon marché !

LEBEUF, [ *Jean* ] Chanoine d'Auxerre, sa patrie, né en 1687, mort en 1760, a été un des plus grands Zélateurs des Monumens de l'antiquité.

Le *Mercure de France*, depuis 1720 jusqu'en 1740, contient plus de cent Dissertations, Mémoires, ou Lettres de sa composition. Tous ces différens Ouvrages sont historiques & ont pour objet des choses curieuses. L'Abbé *Desfontaines* appeloit M. l'Abbé *Lebeuf*, le *Pausanias*, le *Suidas* du Siecle, & comparoit ses Observations historiques aux Observations physiques de *Galilée*, de *Malpighi* & de *Newton*. S'il étoit question d'apprécier son style, on pourroit se dispenser de chercher des comparaisons aussi glorieuses ; mais M. l'Abbé *Lebeuf* aura au moins la gloire d'avoir servi utilement les Lettres, par ses recherches laborieuses & ses heureuses découvertes. Il y auroit de l'injustice à en exiger davantage de ces especes de Mineurs infatigables, qui découvrent les Métaux, en laissant aux autres le soin de les polir.

LEGENDRE, [*Louis*] Chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Rouen en 1655, mort à Paris en 1733, Auteur d'une mauvaise *Histoire de France* en sept volumes *in-12*, d'une *Vie du Cardinal d'Amboise* qui ne vaut guere mieux, & de plusieurs autres Ouvrages, parmi lesquels il y en a un très-estimé & très-digne de l'être. Cet Ouvrage a pour titre : *Mœurs & Coutumes des François dans les différens temps de la Monarchie.* M. l'Abbé *Veli* & M. *Villaret* en ont senti tout le mérite, & c'est là où ils ont puisé la plupart des notes curieuses, dont ils ont enrichi leur *Histoire de France*, à la fin de chaque Regne. M. l'Abbé *Garnier*, leur Continuateur, ne paroît pas avoir connu cet Ouvrage, ou avoir jugé à propos d'en tirer le même parti. Cette branche de notre Histoire est cependant un objet intéressant qui n'a pas peu contribué au succès des Volumes qui ont paru avant les siens.

Au sujet des anciennes coutumes des François, on trouve dans le Livre de M. *Legendre* plusieurs articles qui méritent l'attention d'un Lecteur curieux, comme la façon de faire la Guerre, l'administration de la Justice, les Diettes, les Cours plénieres, l'Origine des Fiefs, l'institution des Ordres de Chevalerie, les Joûtes, les Tournois. Tous ces divers objets y sont

traités avec clarté, avec précision, & l'on ne peut y voir, qu'avec beaucoup de plaisir, réunies dans un seul Volume, une infinité de choses intéressantes, noyées dans les Histoires générales.

LEGIER, [*N.*] né en Franche-Comté en 173..

Les Productions de sa Muse avoient été enterrées au hasard, jusqu'en 1769, dans différens Journaux. On peut dire que le Recueil donné au Public, cette même année, par M. *Légier*, sous le titre d'*Amusémens Poétiques*, les a toutes réunies dans le même tombeau. Nous ne croyons pas aggraver, par cette expression, le sort de cette triste famille, destinée à vivre peu de temps, étant le fruit d'une Muse froide, foible & décharnée, dont la postérité ne pouvoit être qu'éphémere.

M. *Légier* a été aussi malheureux du côté du Théatre. Il a donné aux Italiens, en 1763, une Comédie intitulée, le *Rendez-vous inutile*, qui fut un Rendez-vous très-fâcheux pour lui, puisque sa Piece fut sifflée. Sa Comédie des *Protégés* a été plus heureuse, en ce qu'on lui a épargné, dit-on, les disgraces de la Scene.

Il ne faut pas conclure de-là, que ce Poëte soit sans esprit. Il montre quelquefois de l'imagination dans l'invention des sujets, des traits

pétillans, des pensées ingénieuses ; mais l'esprit, sans le talent, ne procura jamais de succès, & le talent ne se fit jamais sentir dans des Vers assez communément prosaïques, sans grace, & péniblement travaillés. Ce n'est point l'abeille légere qui se joue sur les fleurs pour y préparer son miel ; c'est la fourmi qui voiture laborieusement les minces denrées qui doivent former son magasin.

LELONG, [*Jacques*] Bibliothécaire & Prêtre de la Maison de l'Oratoire, né à Paris en 1665, mort en 1721 ; Auteur laborieux & utile, à qui nous devons deux *Bibliotheques*, l'une *sacrée*, écrite en Latin, l'autre *historique* & écrite en François, dans laquelle il a rassemblé tous les Ouvrages qui ont rapport à notre Histoire. C'est particuliérement par cette derniere qu'il a rendu de grands services aux Historiens. En indiquant les sources où l'on peut puiser, on épargne des recherches pénibles & souvent rebutantes aux Esprits capables de travailler avec succès, mais trop indolens pour soutenir les travaux préliminaires. L'Ouvrage dont nous parlons a exigé la plus grande assiduité & les plus grands efforts de patience ; ce qui suffit pour obtenir grace à son Auteur sur plusieurs inexactitudes échappées à son attention. Elles ont d'ailleurs été

corrigées dans la nouvelle édition donnée par M. *Fevret de Fontette*, qui a beaucoup augmenté cet Ouvrage, & y a joint des Notices, des Extraits, des Analyses, quelquefois même des jugemens assez exacts sur un grand nombre de Livres peu connus. L'Editeur s'est sur-tout appliqué à donner une idée des Ouvrages qui ont précédé l'établissement des Journaux littéraires, où dont les Journalistes n'ont pas parlé.

On dit que le P. *Lelong* savoit l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Chaldéen, l'Italien, le Portugais, l'Espagnol & l'Anglois. Quand même on en croiroit sur ce point les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, qui ont copié, à cet égard, les autres Lexicographes, la réalité de ces connoissances importeroit peu au Public, qui ne fait cas que de celles qui ont pu contribuer à la perfection des Ouvrages qu'on lui présente. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais Compilateur n'eut plus ce qu'on appelle l'esprit du métier. Il étoit plus jaloux de la découverte d'un lambeau d'érudition, de la verification d'une date, que de l'exactitude & de la correction du style; aussi le sien est-il dépourvu de tout ce qui peut plaire ou intéresser. On ne doit pas lui en faire un grand crime, non plus que du dégoût général qu'il témoigna toujours pour l'Eloquence, la Poésie & les Belles-Lettres. Rien n'étoit plus naturel,

Le P. *Malebranche* lui reprochoit quelquefois les mouvemens qu'il se donnoit pour découvrir un titre de Livre, une date ou quelqu'autre minutie. *La vérité est si estimable*, lui répondit-il, *qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir.* C'étoit appliquer un grand principe à de bien minces bagatelles.

LEMIÉRE, [ *Antoine-Marin* ] né à Paris en 17..

Il est incontestable qu'il n'est pas né Poëte ; & que, par conséquent, il ne le déviendra jamais.

> *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os*
> *Magna sonaturum, de nominis hujus honorem.*

Voilà le terrible anathême qu'*Horace* a prononcé contre lui, & que le Public ratifie tous les jours. Ce seroit donc vraiment ici le cas de dire, en nous servant des expressions de M. *Lemiére*, que *des cerveaux les chanterelles élastiques s'accordent* à réprouver ses Tragédies, comme des Poëmes d'une versification propre à les roidir & à les ruiner. Il y a apparence que les Comédiens ont redouté pour leur gosier le même sort ; car on ne les donne plus. *Idomenée* est mort après sa naissance ; *Térée* est rentré dans les ténebres ;

*Guillaume Tell*, après avoir débité un François Suiſſe, a dit;

> Je pars, j'erre en ces rocs où par-tout ſe hériſſe,
> Cette chaîne de monts qui couronne la Suiſſe. *

Et perſonne n'a été tenté de le rappeler. On ne s'eſt pas plus empreſſé de retirer *la Veuve de Malabar* des flammes où on l'eût jetée, ſi elle ne ſe fût pas exécutée d'elle-même. *Artaxerce*, environné de tant de poignards, n'eſt réellement mort que du poiſon de l'ennui mortel qu'il a communiqué aux Spectateurs; & l'on ne ſait pas ce que *Barnewelt* ſeroit devenu, ſi on eût permis qu'il parût ſur la Scene.

Telle eſt l'hiſtoire tragique des Tragédies de M. *Lemiére*. Si ſon *Hypermeneſtre* a paru ſurvivre au déſaſtre de ſa triſte famille, c'eſt plutôt à la faveur des décorations, que par l'intérêt répandu ſur ſes malheurs. Une lampe d'une main, un poignard de l'autre, une femme toujours prête à être égorgée, & qui, par un quart de converſion, ne l'eſt pas, ont paru, à des yeux avides de ſpectacle, un jeu d'optique qu'on pouvoit ſupporter quelquefois; mais les gens de goût ſavent combien cette pantomime eſt peu propre à intéreſſer, ou plutôt combien elle prouve la ſéchereſſe

* Vers de la Tragédie de *Guillaume Tell*.

d'un esprit qui a eu besoin de recourir à de si minces ressorts.

M. *Lemiére* paroît avoir renoncé au Cothurne. On applaudiroit à sa prudence, si son Poëme sur la *Peinture* étoit propre à le venger des défauts qu'on lui reproche. Malheureusement il est par-tout le même homme. En prenant le pinceau, on croit qu'il ne tient en main qu'une lime. Il avoit cependant, dans ce dernier Ouvrage, un modele bien capable de féconder son imagination, & d'adoucir son style. Le Poëme de M. l'Abbé de *Marsy* auroit pu lui enseigner le secret de rendre sa touche plus moëlleuse; mais l'indomtable roideur de son poignet a résisté à tout & n'a jamais voulu fléchir. C'étoit peu d'avoir su imiter le plan & la marche de ce Poëte ingénieux, élégant & délicat, il falloit, comme lui, avoir le talent de donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'on vouloit présenter. M. *Lemiére* paroît n'avoir pas senti qu'il manquoit de ce talent. Il a cru que l'esprit pouvoit suppléer à tout. Nous ne dissimulerons pas qu'il seroit plus en état qu'aucun autre de remplacer par-là le défaut de poésie & de versification, si cet esprit étoit moins baroque & dirigé par un goût plus sûr & plus exercé. Les meilleu.s morceaux de son Poëme ( & l'on ne peut dis. convenir qu'il n'y en ait un certain nombre de

bons ), sont offusqués par des tirades de Vers durs, gigantesques puériles, incorrects, monotones, que la force & la nouveauté de quelques pensées ne sauvent pas du blâme. Nous osons prédire le même sort au nouveau Poëme qu'il va publier, & qu'il a baptisé *les Fastes François*, en seize Chants. Il en a publié plusieurs morceaux dans la *Gazette Littéraire* des Deux-Ponts, & ce sont ces morceaux qui nous engagent à prononcer cette triste prédiction. On ne la trouvera certainement pas hasardée, si l'on juge du ton de l'Ouvrage & de la maniere du Peintre, par ce portrait du Docteur *Young*, qu'il a placé dans le seizieme Chant, ou seizieme rang de cette Galerie :

Détracteur de la vie, *Young*, Anglois farouche,
Noctambule pressé que le soleil se couche,
Pour méditer en paix tes funebres tableaux,
Apôtre de la mort, prêchant sur des tombeaux,
A travers quel nuage ou quel verre infidele
Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle ?
Lorsque, loin des vivans, tu vis auprès des morts ;
Rêveur infortuné, crois-tu veiller ? Tu dors.
*Young*, pourquoi, semblable à l'orage en furie,
Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie ?
En butte aux maux du corps, en butte aux noirs chagrins,
L'homme jouit-il donc de trop de jours sereins ?
Et veux-tu de son cœur qu'étouffant le murmure,
Il ajoute à l'impôt qu'il paie à la Nature ?

Ah ! c'est trop sur la tombe où l'homme en paix s'endort,
Cultiver de tes mains les cyprès de la Mort ;
C'est trop nous appeler sous ces ombres funebres,
Pose la bêche, *Young*, & sors de ces ténebres.

Avec une étoile poétique aussi malheureuse, M. *Lemière* ne devoit pas mieux réussir dans la Poésie légere. On est tenté de rire, mais dans un sens contraire à celui qu'il s'est proposé, lorsqu'on lit les gentillesses répandues dans la plupart de ses Epîtres. On se rappelle alors très-à-propos ces Vers de *Lafontaine*,

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace, &c.

Malgré cela, il a eu des admirateurs intrépides. Il faut convenir que ces admirateurs n'ont encore osé lui prodiguer leurs applaudissemens que dans l'*Almanach des Muses*, Almanach dont l'Auteur n'est pas plus infaillible dans ses éloges, que le Faiseur d'Almanach de Liege ne l'est dans ses prédictions. La seule fois qu'il a rencontré la vérité, c'est quand il a dit que *ce Poëte a une maniere à lui*. Il y a toute apparence que cette maniere demeurera à son original. Malheur à qui la lui enleveroit !

r. LEMONIER. [*N.*] Cinq ou six petites Comédies mêlées d'ariettes, parmi lesquelles la

*Maître en Droit* & le *Cadi dupé*, sont les seuls qui aient eu un succès durable, annoncent dans lui des talens pour ce nouveau genre de spectacle. Ne mettons pas, au reste, ces sortes de succès au rang des titres qui peuvent assûrer une gloire solide dans quelque état que l'on soit, & encore moins dans les Lettres. On ne se fait jamais un grand nom par de petites choses; mais enfin il est des Esprits qui amusent pour le moment, & le suffrage du moment est toute la récompense qu'ils doivent attendre.

2. LEMONNIER, [ *N.* ] Chanoine de la Sainte-Chapelle, né en Normandie en 17..

D'abord, intelligent & heureux dans la *Traduction de Térence*, il s'est singuliérement mépris dans celle de *Perse*, faite suivant un nouveau systême que l'exécution n'a point justifié. Les Traductions du premier de ces deux Poëtes, par M. *le Maître de Sacy* & par Madame *Dacier*, ne sembloient pas pouvoir être surpassées. M. l'Abbé *Lemonnier* a fait voir qu'on pouvoit enchérir encore : *Térence* a paru, dans notre Langue, avec une aisance & une exactitude qu'il eût employées lui-même pour s'exprimer, s'il eût écrit en François.

*Perse*, au contraire, a eu un fort bien différent. Le Traducteur, pour s'être attaché à rendre

ce Poëte mot à mot, lui fait parler un langage tudesque & très-souvent inintelligible. Il n'a pas fait attention que chaque Langue a son génie particulier, ses tours, ses licences, & que prétendre les faire passer littéralement dans une autre Langue, c'est dénaturer également & l'Original & la Langue dans laquelle on traduit. Telle expression noble dans le Latin, devient ridicule dans le François. Nous n'en citerons qu'un exemple, parce que cette matiere a été suffisamment éclaircie.

*Pline*, en parlant des qualités extérieures de *Trajan*, dit, après en avoir fait l'énumération, *nonnè longè latèque Principem ostentant?* Seroit-ce bien traduire que d'exprimer ainsi cette pensée : Ses dehors *ne montrent-ils pas le Prince en long & en large?*

Telle est pourtant là maniere dont le nouveau Traducteur veut qu'on rende les Auteurs, & celle à laquelle il s'est attaché dans la Version des Satyres de *Perse.* L'Abbé de *marolles*, le plus méprisé aujourd'hui de tous les Traducteurs, n'a pas poussé la servitude jusques-là. *Horace* avoit déjà proscrit l'assujettissement littéral, *nec verbum verbo curabis reddere fidus interpres.* Ceux qui se sont fait un nom dans la Traduction, ne l'ont dû qu'à leur attention à se pénétrer de l'esprit de leur Original, à en saisir les beautés, &

à les faire passer dans une Langue étrangere ; sans s'attacher à l'exactitude des mots. C'est surtout en fait de Traduction que la lettre tue & que l'esprit donne la vie.

Le mauvais succès de la Version de *Perse* déterminera sans doute M. l'Abbé *Lemonnier* à suivre pour celle de *Plaute*, à laquelle il travaille, dit-on, la même méthode qu'il a observée en traduisant les Comédies de *Térence*. Cette méthode est certainement la meilleure ; & pourquoi chercher des routes nouvelles, quand on peut marcher avec aisance & avec sûreté dans un chemin depuis long-temps connu pour conduire à la perfection ?

Le Volume de *Fables* qu'il a publiées, a déjà prouvé combien il est capable de saisir, dans la pratique, le vrai caractere de chaque genre. Peu de nos Fabulistes ont montré plus de talent pour faire ressortir une morale saine, instructive & touchante, des sujets qui paroîtroient d'abord le moins s'y prêter ; plus d'aisance & de vivacité dans la versification ; plus de naturel & d'aménité dans la maniere d'exprimer leurs pensées. Ces qualités, que nous reconnoissons dans les *Fables* de M. *Lemonnier*, ne font pas oublier, il est vrai, que ses détails tombent souvent dans la diffusion, à force de fécondité ; que sa simplicité, pour être trop

familiere, devient quelquefois triviale & rebutante ; que sa facilité à tourner une même pensée de différentes façons, donne un air languissant à certains endroits de ses Récits, riches d'ailleurs en tournures, en images, & en sentimens. Mais ces défauts sont aussi aisés à corriger, que faciles à connoître. En continuant le genre pour lequel il semble né, le Fabuliste en écartera ce qui le dépare ; & ses talens perfectionnés, par ce moyen, n'auront même plus besoin de l'indulgence, qu'ils sont en droit d'obtenir aujourd'hui par le mérite qui les annonce. Il n'est pas moins important pour lui de se guérir d'un amour de la singularité, qui se manifeste dans toutes ses Préfaces. Celle qui est à la tête de ses *Fables*, par exemple, est sur-tout marquée au coin de l'indépendance & de l'innovation. Rien de plus déplacé que de consacrer tant de pages à dénaturer les justes idées que nous avions de l'Apologue, à en présenter de fausses, & à proscrire les regles respectées jusqu'à nous. Cette Préface est remplie d'ailleurs d'inutilités, de méprises, de paradoxes, de critiques injustes, très-faciles à réfuter, si les bornes d'un Article, tel que celui-ci, nous le permettoient. En Littérature, comme en Morale, vouloir tout réduire à l'arbitraire, c'est moins la preuve d'un esprit inventif & original, que l'indice de la

dépravation du jugement & de l'inquiétude qui en eſt le fruit.

LENFANT, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant, né dans la Beauce, en 1661, mort en 1728.

De tous les Miniſtres Proteſtans, de l'autre Siecle, qui ont écrit chez l'Etranger, il eſt celui dont le ſtyle eſt le plus pur & le plus modéré. La plupart des Ouvrages de ſes Confreres, ſont des déclamations pleines d'emportemens & de menſonges ; le langage en eſt auſſi dégoûtant, par ſa barbarie, que le fond des ſentimens en eſt révoltant. Pour lui, ſans renoncer à ſes préjugés. [comme il le paroît par ſon *Hiſtoire de la Papeſſe Jeanne*, qui ne peut être que le fruit d'un eſprit exceſſivement crédule, ou d'une imagination trop facile à ſe remplir de tout ce qui favoriſe les rêveries d'une Secte] il a ſu répandre, dans d'autres Ouvrages hiſtoriques, du diſcernement, de l'ordre, de la netteté, de l'élégance & de l'inſtruction. Tel eſt le caractere de ſes *Hiſtoires* des Conciles de *Conſtance*, de *Piſe*, de *Bâle*, qui, à proprement parler, ne ſont qu'une continuation du même ſujet. L'extinction du grand Schiſme d'Occident, y eſt très-bien développée, à l'eſprit de parti près, qui égare quelquefois l'Auteur. Ces Hiſtoires ſont écrites d'ailleurs d'un ſtyle, tantôt ſimple & tan-

tôt noble, tantôt grave & tantôt rapide, selon la différence des objets qui se présentent.

M. l'Abbé *Pluquet* & M. *Alletz* ont profité des Ouvrages de M. *Lenfant*, l'un dans le Dictionnaire des Hérésies, l'autre dans celui des Conciles. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent toujours puisé dans d'aussi bonnes sources, quant à la diction. Le Dictionnaire de M. *Alletz*, principalement, offre une bigarrure de style qui déplaît, par la différence qui se trouve entre un article & un autre article, soit pour le ton, soit pour l'expression. Ce défaut considérable est assez ordinaire aux Compilations, où les Auteurs ne font que copier, sans se donner la peine, & sans avoir le talent de refondre & de coloxier les lambeaux qu'ils tirent de différens Ecrivains.

LENGLET DUFRESNOY, [ *Nicolas* ] Abbé, né à Beauvais en 1674, mort à Paris en 1755.

La France a produit peu d'Auteurs aussi laborieux & aussi féconds. Le Public lui doit quarante Ouvrages, qui forment plus de trois cents volumes. Religion, Morale, Politique, Histoire Géographie, Chymie, tout a été de son ressort, & par-tout on y reconnoît l'Homme érudit, mais sans jugement, sans principes, & sans goût.

Cet Auteur a été en cela un exemple très-capable de prouver combien un eſprit cauſtique, indépendant, aidé d'une mémoire prodigieuſe, eſt propre à enfanter d'erreurs, & à les débiter avec aſſûrance. Jamais les ſages Réglemens de la Police, pour la Librairie, ne contrarierent perſonne plus que lui : auſſi fut-il toujours en guerre avec les Cenſeurs qu'on lui donnoit pour examiner ſes Manuſcrits. Entêté dans ſes idées, il ne pouvoit ſe réſoudre aux changemens ou aux ſuppreſſions les plus néceſſaires. Sa méthode étoit, de rétablir à l'impreſſion ce qu'on avoit rejeté ou changé à l'examen. Souvent il ne s'en tenoit pas là. Le Cenſeur, dont il étoit mécontent, devoit s'attendre à quelque trait ſatyrique, dans le premier Ouvrage que l'Auteur faiſoit imprimer.

Un pareil travers paroîtra, ſans doute, excuſable dans le Siecle où nous ſommes. Nous ne diſſimulerons pas qu'il eſt des Cenſeurs, dont la ſévérité peu éclairée, les difficultés minutieuſes, la foibleſſe, la puſillanimité, l'eſprit de parti, peuvent donner de juſtes mécontentemens aux Auteurs les plus irréprochables. Ils oublient trop aiſément qu'ils ne ſont pas Juges des Productions qu'on leur ſoumet, & que leur unique fonction eſt de rejeter ce qui peut bleſſer la Religion, les Mœurs & les Loix. Mais nous n'en

ſommes pas moins convaincus de la néceſſité de donner des entraves aux eſprits fougueux qui cherchent à égarer les autres, après s'être égarés eux-mêmes. Un Etat policé doit n'admettre que les lumieres utiles & bienfaiſantes, & rejeter celles qui ſont équivoques ou dangereuſes. Moins d'Hommes ſavans, ou des Savans raiſonnables & bons Citoyens, telle ſera la deviſe de tout Gouvernement ſage.

Si l'Abbé *Dufreſnoy* eût pu ſe perſuader qu'il valoit mieux ne rien écrire, que d'écrire ſans regle & ſans égard, il ſe feroit épargné bien des déſagrémens. Pendant le cours de ſa vie, il habita moins ſa maiſon que la Baſtille, où il fut enfermé dix à douze fois. Il étoit ſi accoutumé à ces fréquens voyages, qu'en voyant paroître l'Exempt *Tapin*, auſſi tôt, ſans lui donner le temps de s'expliquer, *allons vîte*, diſoit-il à ſa Gouvernante, *mon petit paquet*, *du linge*, *du tabac*.

LÉONARD. [*N.*] né en Amérique en 17.. Ce jeune Poëte annonce des talens, ſur-tout pour l'Idylle, genre de Poéſie, qui, depuis Madame *Deshoulieres*, a été cultivé aſſez infructueuſement parmi nous. Ses Paſtorales ſont très-variées, & offrent un agréable tiſſu de Penſées naturelles, naïves, délicates, embellies par une verſification douce, ſimple,

facile, & qui forme le vrai caractere de cette espece de Production, dont la tendresse est l'ame & l'aménité le coloris.

LIGER, [ *Louis* ] né à Auxerre en 1658, mort à Guerchi, à trois lieues d'Auxerre, en 1717.

Cet Auteur a écrit sur les Parterres, les Jardins, les Potagers, les Vergers, les Champs, la Cuisine, & généralement sur tout ce qui a rapport à l'économie domestique. Il a peut-être rendu en cela des services très-utiles; mais c'est à ceux pour qui il a travaillé à apprécier son mérite.

LIGNAC, [ *Joseph-Adrien* LE LARGE DE ] d'abord Jésuite, puis Oratorien, puis Abbé, né à Poitiers, mort à Paris en 1762.

On connoît peu ses Ouvrages de Métaphique & d'Histoire naturelle, très-estimés cependant de ceux qui sont capables d'apprécier ce genre de mérite; tels sont les *Elémens de Métaphysique, tirés de l'Expérience*; l'*Examen sérieux & comique du Livre de l'Esprit*; les *Mémoires pour l'Histoire des Araignées*, & les *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*. Ce dernier Ouvrage prouve sur-tout une connoissance très-profonde & très-étendue de la Nature & de ses

productions. L'auteur y critique, avec les égards dus à un de nos premiers Ecrivains, plusieurs observations de M. de *Buffon*. Ses critiques sont assez sensées, mais quelquefois trop minutieuses.

M. de *Lignac* a encore composé, contre les Fatalistes modernes, un Ouvrage très-bien raisonné, intitulé, *Témoignage du sens intime* & *de l'expérience*, *&c.* On dit que la mort l'a empêché d'exécuter le plan de défense de la Religion, dont *Pascal* a laissé les riches matériaux. Peut-être les pensées qu'il eût tirées de son propre fonds, n'eussent-elles pas été aussi sublimes que celles de l'Auteur des *Provinciales* ; mais on peut juger, par ses Ouvrages, qu'il étoit en état de composer un bon Livre, sur un aussi solide fondement.

LIMOJON. [*Ignace-François*] *Voyez* SAINT-DIDIER.

LINANT, [*Michel*] né à Louviers, en 1709 ; mort en 1749.

Malgré la réclamation d'un de ses amis *, au zele duquel nous applaudissons, nous ne changerons rien à ce que nous avons dit. M. *Linant*

* Voyez, dans le *Journal Encyclopédique* du mois de Juin 1773, une Lettre de M. l'Abbé *Yart*, Censeur Royal, au sujet de cet article.

sera toujours, à notre jugement, un de ces Esprits subalternes qui ne savent exister, qu'en s'attachant, pour ainsi dire, au service de quelques Hommes célebres. Il a été un des protégés de M. de *Voltaire*, & peut-être un des plus reconnoissans; car il n'a cessé de chanter ses louanges & ses bienfaits, dans plusieurs Odes, assez froides, & dans la Préface d'une Edition qu'il a donnée de la Henriade, où son Génie tutélaire est célébré avec enthousiasme. On a dit que M. de *Voltaire* avoit pris soin de former ses talens. Il paroît, ou que le Maître n'étoit pas difficile sur le choix de ses Eleves, ou que l'Eleve a bien peu profité des soins du Maître; car les Poésies de M. *Linant* sont très-médiocres, si l'on en excepte le Madrigal que voici, où l'on trouvera un éloge délicat & fin du château de Cirey & de l'illustre Marquise *du Châtelet*, qui l'habitoit alors :

Un Voyageur qui ne mentoit jamais,
Passe à Cirey, l'admire, le contemple;
Il croit pourtant que ce n'est qu'un Palais;
Mais voyant *Emilie*, ah! dit-il, c'est un Temple.

LILLE, [ *Jacques* DE ] Abbé. *Voyez* DELILLE.

1. LINGENDES, [ *Jean* DE ] né à Moulins en Bourbonnois, mort en 1616.

Dans un temps où l'on ne connoissoit pas encore le bon goût, il cultiva la Poésie avec réputation, & quoique ses Vers soient bien éloignés de la perfection à laquelle la Poésie est parvenue depuis, ils sont encore estimés des gens de goût. On connoît ceux-ci, pleins de naturel & de délicatesse.

Si c'est un crime de l'aimer,
On n'en doit justement blâmer.
Que les beautés qui sont en elle.
La faute en est aux Dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

Il a sur-tout réussi dans les Stances où l'on est touché d'un ton de sentiment & de délicatesse, qui auroit pu, cinquante ans plus tard, en faire un excellent Poëte.

2. LINGENDES, [*Claude* DE] Jésuite, de la même famille que le précédent, né à Moulins en 1591, mort à Paris en 1660.

Celui-ci a rendu de grands services à l'éloquence de la Chaire. On est vivement ému de la noblesse & de la chaleur qui dominent dans la plupart de ses Sermons, composés d'abord en François, & ensuite mis en Latin par l'Auteur lui-même, qui ne les a publiés que dans cette langue. C'est à la faveur de cette Traduction que les Prédicateurs,

qui l'ont suivi, se sont crus autorisés à puiser; dans cet Orateur, plusieurs beaux traits admirés ensuite dans leurs Discours. Ce Jésuite joignoit au mérite de l'éloquence, celui de la douceur & de la sagesse dans la direction. Il passa par les premieres places de sa Société, & fut Confesseur de *Louis XIII.*

Un autre *Ligendes*, Evêque de Mâcon, parent de celui-ci, n'étoit pas moins éloquent. On sait que le plus beau morceau de l'Oraison funebre de *Turenne*, par *Fléchier : Ennemis de la France, vous vivez....* est tirée de celle d'un *Duc de Savoie*, composée par ce *Ligendes.*

LINGUET, [*Simon-Nicolas-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, né à Rheims, en 1736.

La Nature semble l'avoir formé pour l'éloquence. Les esprits désintéressés & connoisseurs l'ont déjà placé dans le très-petit nombre de nos Ecrivains qui ont un caractere à eux, & dont il est aisé de distinguer, au premier coup-d'œil, la maniere. Celle de M. *Linguet* se montre dans tout ce qu'il a écrit, par une richesse d'imagination, une chaleur & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de style, qui le séparent avantageusement de la foule de nos Littérateurs, même célebres. Doué d'une intelligence prompte, d'une imagination vive & féconde, d'une mémoire

facile & solide, ses premiers pas, dans la carriere littéraire, ont annoncé un atthlete singuliérement favorisé de la Nature, & destiné à surpasser les rivaux les plus renommés. A la facilité de saisir, dans ces objets, les rapports les plus éloignés, il réunit le mérite de penser avec noblesse & de peindre avec force. Mais comme les plus heureuses qualités ont des excès toujours voisins des défauts, s'ils ne sont pas eux-mêmes des défauts, & qu'il est facile aux grands talens de se corriger, nous userons des droits de la franchise que nous nous sommes imposée.

Cet Auteur seroit-il moins estimable, en se montrant plus attentif à rejeter l'esprit de systême, qui lui fait envisager les choses du côté le plus singulier; à éviter de certaines discussions, propres à faire briller l'éloquence, à la vérité, mais rarement d'accord avec l'exactitude & la solidité du jugement; à interdire à son imagination quelques essors un peu trop libres; & à retrancher de sa maniere d'écrire, des expressions qui, pour être pittoresques & supposer la facilité la plus heureuse, n'en sont pas toujours, pour cela, conformes à la dignité du style & à la sévérité du goût? Il est aisé de sentir que ces oublis momentanés ne sauroient être le partage de la médiocrité; mais les défauts sont d'autant plus sensibles, que les beautés qui les avoisinent sont plus frap-

pantes. On peut les comparer à des taches qui échapperoient dans l'examen d'un tableau commun, & qui choquent dans les productions d'un pinceau, dont on a droit d'attendre autant de correction & de réserve, qu'il a d'aisance & d'énergie. Ce n'est pas assez d'être doué d'une éloquence prestigieuse, qu'on nous passe ce terme, propre à faire valoir tout ce qu'elle prend, pour ainsi dire, sous sa protection. Le premier devoir d'un Ecrivain éloquent, est de ne point se laisser séduire lui-même, parce que sa propre séduction entraîne bientôt celle des autres, & que l'on est fâché d'être obligé de condamner par réflexion, ce qui d'abord a subjugué par attrait.

Après ces réflexions qui nous ont paru indispensables, sans entrer dans la discussion de certains principes de M. *Linguet*, nous dirons que cet Ecrivain, à qui l'on ne peut contester, malgré ses défauts, les qualités qui caractérisent le génie, auroit dû s'attendre, à cause de ces qualités mêmes, à plus d'égards de la part de quelques Gens de Lettres, qui n'ont pas senti combien il en méritoit. On sait que, pendant qu'il étoit occupé à défendre son honneur & son état contre les principaux Membres du Corps des Avocats, dont l'amour-propre jaloux se croyoit intéressé à l'éloigner du Barreau, plusieurs Champions de la Secte Encyclopédique & Economique ont choisi

ce

ce moment pour ſe déchaîner contre lui d'une maniere auſſi injuſte que peu loyale. On ſait encore qu'après avoir contribué, par leurs libelles & par leurs intrigues, à le faire exclure de ſon Corps, ils ſont parvenus, par de nouvelles menées, à ſurprendre des ordres à l'autorité, pour lui ôter la rédaction du Journal de *Politique & de Littérature*, & le dépouiller ainſi du ſeul bien qui lui reſtoit : ce bien eſt devenu auſſi-tôt la proie du plus acharné de ſes ennemis, qui, au mépris des bienſéances les plus indiſpenſables, n'a pas rougi de le briguer & de s'en revêtir. On ſait enfin que la retraite de M. *Linguet* dans le pays étranger, eſt le fruit de ces perſécutions ſcandaleuſes, qui prouvent qu'il n'y a jamais eu de Secte plus intolérante, plus vindicative, plus tyrannique, plus inhumaine, que celle dont les bannieres ont pour cri les noms de *tolérance* & de *liberté*.

Ne ſe laſſeront-ils donc jamais ces prétendus Philoſophes, de ſe montrer auſſi odieux qu'inconſéquens ? Ne ſe laſſeront-ils jamais de reſſembler à des fous prêchant la ſageſſe, à des malades recommandant le ſoin de la ſanté, à des *Procuſtes* vantant la juſtice & l'honnêteté ? Ne ſe laſſeront-ils jamais de pourſuivre leurs Adverſaires avec des injures qu'on mépriſe, avec des calomnies qu'on ne croit pas, avec des artifices,

des menées, des persécutions qu'on dévoile tôt ou tard, & qui n'aboutissent qu'à couvrir de honte & d'opprobre ceux qui en ont été les auteurs & les instrumens ?

C'est ce qui s'est sur-tout vérifié à l'égard des persécuteurs de M. *Linguet*. A peine cet Ecrivain a-t-il été hors de France, que, profitant de la liberté des presses étrangeres, il a écrit contre ses ennemis, & les a peints sous les couleurs les plus vraies.

Heureux s'il se fût contenté de combattre les travers de la Secte dont il a été la victime, de démasquer l'hypocrisie politique de ses Chefs, de ridiculiser la sotte crédulité de ses Partisans, de s'élever contre la bassesse de ses Espions, de couvrir de mépris & d'infamie les Journalistes gagés par elle, qui n'admirent & ne louent que ce qui est marqué à son vénérable sceau ! Mais, abusant de la liberté que sa position lui donnoit de se plaindre, & n'écoutant que son amour-propre irrité, on l'a vu se venger du crime de quelques particuliers, & envelopper, dans son ressentiment, des hommes dignes de son respect. Les Esprits les plus portés à l'indulgence ne sauroient lui pardonner les sarcasmes qui s'est permis contre les premiers dépositaires de l'autorité. Il n'est point de François qui n'ait été révolté de sa *Lettre à M. le Comte de V***, Libelle d'autant

plus inexcusable, que ce Ministre n'a contribué à aucune de ses disgraces. Nous avons tout lieu de croire que M. *Linguet* désavoue aujourd'hui & se reproche cette Production, fruit d'un moment de délire. Il seroit trop humiliant pour lui de ne pas sentir le tort qu'il s'est fait, en déclamant d'une maniere aussi injuste qu'indécente, contre un Ministre dont la Nation & les Etrangers admirent également la sagesse & la probité, qui ne doit son élévation qu'à son mérite, dont tous les pas dans la carriere politique, où il est entré dès l'âge le plus tendre, ont été marqués par des services rendus à la patrie; qui, malgré sa grande modestie, jouit de toute sa réputation, & dont la gloire, appuyée sur l'estime générale de tous ses contemporains, ne pourra qu'augmenter par la succession des temps.

LINIERE, [*François* PAJOT DE] né à Senlis, mort en 1704, âgé de 76 ans.

Poëte plus célebre par ses impiétés & ses mœurs dépravées, que par ses Vers, qui sont d'une extrême platitude. On dit qu'il n'avoit d'esprit & de vigueur, que pour les Chansons satyriques ou impies. Il est aisé de s'en convaincre par les Vers au dessous du médiocre qui nous restent de cet Auteur. Témoin contre ceux qu'on a

insérés dans le Recueil de *Poésies choisies*, qui

N'a fait de chez *Sercy* qu'un saut chez l'Epicier.

*Liniere* étoit l'ami de *St. Pavin*, aussi débauché & aussi impie. Il ne sera pas inutile de remarquer que tous les deux ont été & sont encore regardés comme des Philosophes.

LIONNE, [ *Hugues* DE ] Ministre d'Etat, né en 1611, mort à Paris en 1671.

Il a laissé des *Mémoires* & une *Histoire de ses Négociations à Francfort.* Ces deux Ouvrages, médiocres pour le style, peuvent fournir des lumieres à ceux qui veulent s'instruire dans la Politique, ou, pour mieux dire, la Politique changeant à-peu-près comme les modes, les Ouvrages anciens, en ce genre, ne peuvent être regardés que comme ces monnoies qui n'ont plus de cours, & qu'on garde par curiosité.

LISLE, [ *Claude* DE ] né à Vaucouleurs en 1644, mort à Paris en 1720.

Quoique la Géographie ait été le principal objet de ses travaux & la premiere source de la réputation qui lui procura des Eleves de la premiere qualité, & entre autres, le Duc d'Orléans, depuis Régent, il mérite quelqu'estime pour la

partie historique. Sa *Relation du Royaume de Siam*, sur-tout, peut être regardée comme un Ouvrage sagement écrit.

M. *de Lisle* eut deux fils, *Guillaume de Lisle*, Membre de l'Académie des Sciences, Premier Géographe du Roi, & *Nicolas de Lisle*, dont les excellens Mémoires sur des objets d'Astronomie & de Mathématique, sont recherchés dans les Recueils de l'Académie des Sciences.

LOMBARD, [*Théodore*] ci-devant Jésuite, né dans le Vivarais en 1699.

Il a remporté douze Prix à l'Académie des Jeux Floraux, & deux à celle de Marseille, sans que toutes ces Couronnes aient pu lui faire une réputation dans la Littérature ; tant il est vrai que les Tribunaux littéraires ont peu d'influence sur le suffrage du Public !

LONDRES, [*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE] Abbé, né à Quimper en 1728.

Rien n'a paru de lui, depuis ses *Variétés philosophiques & littéraires* qui doivent faire blâmer l'inaction de sa plume. Avec une imagination vive, une ame sensible, un esprit nourri de la bonne Littérature, le talent de rendre avec intérêt ses idées, comme on en peut juger par l'Ouvrage que nous venons de citer, il eût été

en état d'enrichir notre Littérature de plusieurs excellentes Productions. L'Auteur s'est proposé dans celle-ci, comme il le dit lui-même, d'instruire & de plaire. Il y a réussi, sans tomber, d'un côté, dans la morgue du pédantisme, & sans rien sacrifier, de l'autre, au ton de frivolité qui regne aujourd'hui dans tout ce qu'on appelle Production agréable. Il a eu l'art d'y semer des traits historiques & légers qui donnent du ressort à la morale, & n'ôtent rien à sa solidité. Il y a sur-tout d'excellens morceaux contre les faux Philosophes, dont il peint avec énergie les travers & les inconséquences.

LONG, [*Jacques* LE] Oratorien. *Voyez* LELONG.

LONGCHAMPS, [*Pierre* DE] Abbé, né dans le Poitou en 1736.

Nous connoissons de lui plusieurs Ouvrages de Poésie qui nous ont paru très-estimables, mais dont la gloire semble le toucher peu. Ce n'est pas apparemment sur ces sortes de Productions qu'il fonde sa réputation. Il s'est attaché à un genre qui exige plus de talens, & plus propre à lui donner une place distinguée parmi les Ecrivains utiles. Le *Tableau historique des Gens de Lettres*, dont il a déjà publié plusieurs volumes,

fait desirer qu'il puisse donner à cet Ouvrage toute son étendue. Il n'est point encore arrivé au regne de *François I*, &, par cette raison, nous sommes fâchés de ne pouvoir pas profiter de ses lumieres.

On ne peut se dissimuler toutes les difficultés de la carriere que parcourt M. l'Abbé de *Longchamps*. Il y a déjà acquis une juste gloire ; mais les temps critiques ne sont pas encore arrivés. Le risque n'est pas effrayant, lorsqu'il s'agit d'apprécier le mérite des Morts. Si on ne décide pas selon les idées du Public, on a le Public, à la vérité contre soi, avant qu'il soit désabusé ; mais son zele n'est jamais si ardent que celui des particuliers. Au contraire, quand il s'agit de parler des Vivans, l'amour-propre s'éveille, les orages grondent, & les écueils se multiplient de tous côtés.

Il n'est point de Littérateur qui ne se croie des droits aux suffrages de ses contemporains. Ces droits ne sont pas toujours réglés par l'équité : la vanité en établit les titres, la vanité en prend la défense, & l'animosité est toujours le prix de quiconque ose se déclarer le juge de leur valeur. Que faut-il donc faire ? Les Morts, du fond de leur tombeau, n'appellent point des sentences prononcées contre eux ; les Vivans sont toujours prêts à crier à l'injustice & à être injustes, pour prouver qu'on a tort de les attaquer.

Le Public doit-il être la victime d'une foule d'Ecrivains médiocres qui l'ennuient, ou qui corrompent le goût. Les Génies les plus distingués peuvent-ils se croire irréprochables ? &, en rendant justice à leurs talens, est-on obligé de se taire sur leurs défauts ? N'est-il pas à craindre que ces défauts, quelquefois séduisans, ne contribuent à la ruine de la Littérature ? La République des Lettres seroit-elle un Etat anarchique où chaque Tyran fût en droit d'établir des loix arbitraires ? Et quand les Journalistes, de leur propre mouvement, certaine science & pleine puissance, auront approuvé ce que le bon goût réprouve, ou condamné ce qu'il admet, leurs Décrets seront-ils sans appel comme sans infaillibilité ? Rien ne seroit plus contraire aux progrès des Arts, qu'une si aveugle soumission. C'est précisément contre la séduction de certains Juges & les applaudissemens du Parterre abusé, que le Zélateur du bon, du vrai, du beau, doit s'élever avec le plus de force. Ce sont les raisons qui prouvent en ce cas, non des autorités, ni des suffrages trop décriés par l'abus qu'on en a fait.

Voilà ce qui rend une Histoire littéraire le plus difficile peut-être de tous les Ouvrages ; car, indépendamment des recherches, du discernement, de l'impartialité, de l'honnêteté même, il faut encore une adresse plus qu'humaine pour dire

la vérité ſans offenſer les oreilles délicates :

Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

Quelles que ſoient ces difficultés, nous ne les croyons pas capables de décourager un homme ſage. Son premier ſoin doit être pour le vrai, & ſa derniere inquiétude pour les murmures.

Au reſte, M. l'Abbé de *Longchamps* a enrichi la Littérature Françoiſe d'une Traduction auſſi fidelle qu'élégante, des Poéſies de *Properce* & de *Tibulle*, dont les critiques ſéveres de quelques Journaliſtes n'ont pu affoiblir le mérite dans l'opinion publique.

LONGEPIERRE, [ *Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE ] né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721.

Sa Traduction en Vers François des Odes d'*Anacréon* & de *Sapho*, des Idylles de *Moſchus*, de *Bion* & de *Théocrite*, eſt au-deſſous de l'attention d'un Lecteur délicat, qui cependant n'en doit pas mépriſer les remarques. Il a compoſé auſſi un *Parallele de Corneille & de Racine* : ce qui en réſulte de plus clair, c'eſt qu'avec un jugement peu ſain, un goût médiocre, un ſtyle lourd, incorrect & diffus, il n'auroit pas dû prendre ſur lui de juger du mérite de ces deux Poëtes.

M. de *la Monnoye* a eu la bonté de comparer sa Tragédie d'*Electre* & celle de *Médée*, aux Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, sur le même sujet ; mais ces deux Pieces sont aussi éloignées de ressembler à celles des deux Poëtes Grecs, que la Muse tragique de Messieurs *Lemiére* & *Marmontel* ressemble peu à celle de *Corneille* & de *Racine*. On représente pourtant encore la *Médée* de *Longepierre*, tandis qu'on ne représente plus *Denys le Tyran*, *Aristomene*, *Cléopatre*, &c. *Idoménée*, *Artaxerce*, *Guillaume Tell*, &c.

LONGUERUE, [*Louis* DUFOUR DE] Abbé des Sept-Fontaines & du Jar, né à Charleville en 1652, mort à Paris en 1733.

Outre le Grec & le Latin, il savoit les Langues Orientales & toutes celles de l'Europe. A en juger par la maniere dont il a écrit dans la nôtre, on seroit tenté de penser qu'il n'en possédoit parfaitement aucune. On a de lui une *Description historique de la France ancienne & moderne*, qu'il fit, dit-on, de mémoire ; ce qu'on croit sans peine, par l'inexactitude qui y regne. Ses *Remarques* sur le fameux Cardinal *Volsey*, sont assez judicieuses.

On a imprimé sous le titre de *Longueruana*, un Recueil de pensées & de prétendus bons mots,

qui, s'ils sont véritablement de lui, donneroient une idée peu favorable de ses mœurs & de sa Religion.

LONGUEVAL, [*Jacques*] Jésuite, né près de Péronne en 1680, mort à Paris en 1735.

Aucun de nos Ecrivains ne paroît avoir eu plus de talent pour l'Histoire, & sur-tout pour l'Histoire Ecclésiastique, où les discussions doivent être fondues avec adresse dans le corps du récit. Les huit premiers volumes de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, & même le neuvieme & le dixieme, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait de lui, peuvent servir à confirmer cet éloge. L'intérêt & l'utilité y fixent tour-à-tour l'esprit du Lecteur, que l'Historien sait captiver par un mêlange de méthode, de clarté, de critique, d'élégance. Tous les objets sont présentés sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événemens racontés sans enthousiasme, & développés avec impartialité. Les Discours préliminaires montrent sur-tout l'homme instruit & laborieux, dont l'érudition n'obscurcit point le discernement; l'Ecrivain aussi ingénieux que sage, qui sait animer les sujets les plus arides, & nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du temps, & embellis par l'habileté de son pinceau; pardessus tout, on

est touché du ton de respect avec lequel sa plume en traite les différentes matieres, sentiment qui prouve autant en faveur de la piété de l'Auteur, que de ses lumieres.

C'est dans de tels Ecrivains qu'il faut apprendre à juger sainement de la Religion & de ses dogmes. On y puise des lumieres propres à éclairer l'ignorance, & des sentimens capables de respecter la vertu ; double mérite dont nos Auteurs philosophes sont bien éloignés.

Ceux qui ont désapprouvé les louanges que nous donnons à cette Histoire, ne la connoissent pas sans doute, ou s'en sont rapportés, pour son mérite, à des jugemens légers ou partiaux. Qu'ils la lisent attentivement, ils seront bientôt de notre avis ; & s'ils redoutent la peine de la lire, qu'ils n'en jugent du moins que d'après les Connoisseurs désintéressés, & nous serons également d'accord.

LORENS, [*Jacques* DU] né à Châteauneuf, dans le Thimerais, mort en 1648, âgé d'environ 75 ans.

Mauvais Poëte, dont les Ouvrages sont justement méprisés. Il a pris la peine de composer une trentaine de Satyres, qui ne sont que de plates déclamations contre quelques abus de son Siecle, & le plus souvent contre les désagrémens

du Mariage. *Dù Lorens* eſt éloquent ſur ce dernier article. Il avoit, dit-on, un aiguillon bien propre à exciter ſa muſe ſatyrique, une femme acariâtre, qui ne lui laiſſoit point de repos. Après l'avoir maintefois célébrée dans ſes Satyres, il lui fit cette Epitaphe, aſſez heureuſe dans ſa ſimplicité :

Cî gît ma femme : oh ! qu'elle eſt bien,
Pour ſon repos & pour le mien.

LORET, [ *Jean* ] né en Normandie, mort vers 1666.

Celui-ci étoit auſſi Poëte, & mauvais Poëte. Il fit long-temps une Gazette en vers burleſques, où il annonçoit les Nouvelles de la Cour & de la Ville, d'une maniere propre à faire rire ſes Contemporains. Le Surintendant *Fouquet* s'en amuſa ſans doute, puiſqu'il fit du rimeur un de ſes Penſionnaires; mais il feroit difficile de s'amuſer aujourd'hui de la lecture de ces Gazettes, qu'on a pourtant pris la peine de recueillir dans trois gros volumes.

LOUBERE, [ *Simon* DE LA ] de l'Académie Françoiſe & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouſe en 1642, mort en 1729.

Véritable Chryſologue, il ſavoit un peu de tout, & rien à fond. Les Mathématiques, l'Hiſtoire

naturelle & civile, les Langues, la Politique, la Morale, la Poésie, exercerent tour-à-tour sa plume, également foible dans tous les genres. Il ne laissa pourtant pas d'être reçu à l'Académie Françoise. Ce fut, il est vrai, à la sollicitation de M. de *Pont-Chartrain*, Contrôleur-Général des Finances, qui le protégeoit; car on fit des difficultés pour l'admettre, parce que l'Académie étoit alors plus difficile qu'à présent. Cette résistance donna lieu à *Lafontaine*, d'autres disent à *Chaulieu*, de faire des vers qui finissoient ainsi:

Il en sera, quoiqu'on en dise,
C'est un impôt que *Pont-Chartrain*
Veut mettre sur l'Académie.

LOUPTIERE, [*Jean-Charles* DE RELONGUE DE LA] de l'Académie de Châlons, & de celle des Arcades de Rome, né dans le Diocese de Sens, en 1727.

Le Recueil de ses Poésies n'a pas été accueilli du Public, aussi favorablement qu'il le méritoit. Peut-être l'influence du *Mercure*, dans lequel elles ont paru successivement, a-t-elle contribué à ce peu de succès. Le dégoût général, occasionné par les ouvrages médiocres qui fourmillent dans ce Journal, est très-propre à nuire aux bonnes Pieces qui y paroissent de temps en temps. Tel est l'effet de la mauvaise compagnie.

Malgré cela, la Muse de M. de *la Louptiere* doit être distinguée de la foule de ces Muses mesquines qui accourent s'y montrer trois fois par mois. Elle est assez communément noble, facile, ingénieuse, tendre & délicate. Ce qui la rend plus estimable encore, c'est de ne s'être point laissé corrompre par le faux air du Bel-esprit, ou le ton précieux de sentence, si fort en vogue aujourd'hui. On voit, au contraire, qu'elle s'est appliquée à se former sur les Anciens & sur les bons modeles du Siecle dernier. Il seroit seulement à désirer qu'elle fût plus pittoresque & plus vigoureuse.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, [ *Pierre-Joseph-François* ] né dans le Diocese de Bourges, en 173..

Avant son procès contre les Libraires, sa célébrité étoit resserrée dans un cercle assez obscur. Une Edition de *Racine*, avec un Commentaire, formé de diverses Observations, dont peu lui appartiennent; un Recueil, sous le titre d'*Elite de Poésies fugitives*, qui n'est, à peu de choses près, qu'une répétition des autres Recueils; un *Cours d'Histoire & de Géographie*, où il n'y a rien de neuf, & qui est très-mal écrit, ne sembloient pas annoncer les talens qu'il a développés, lorsqu'il s'est agi de se défendre lui-même. On

peut lui appliquer, à cet égard, ce mot de l'Écriture, *vexatio dat intellectum*. En effet, rien de plus vif, de plus solide & de mieux écrit, que les *Mémoires* qu'il a composés pour cette affaire. Ils contiennent entr'autres, une Réfutation d'une Lettre de M. *Diderot*, qui se réfutoit, à la vérité, d'elle-même par son extravagance & le délire philosophique qui y regne d'un bout à l'autre; mais la Réfutation de M. *Luneau* ne donne pas moins l'idée la plus favorable de son esprit & de son jugement.

Les Gens de Lettres doivent lui savoir gré de les avoir si complétement vengés, dans ses *Plaidoyers* & ses *Mémoires*, de l'oppression de ces tyrans typographiques qu'ils font vivre par leur esprit. Les Auteurs ne rougiront-ils pas de supporter si patiemment un joug si semblable à celui que les Spartiates imposerent autrefois aux Ilotes, qui ne cultivoient la terre que pour leur en abandonner la moisson?

LUSSAN, [*Marguerite* DE] née à Paris en 1682, morte dans la même ville en 1758.

Les meilleurs Ouvrages qui ont paru sous son nom, seroient précisément ceux qui ne lui appartiendroient pas, à en croire des personnes qui l'ont beaucoup fréquentée. Ainsi, en rendant à l'Abbé *Chiron* (plus connu sous le nom de *Bois-*

*morand* ] les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, qu'on lui attribue ; à M. *Baudot de Juilly*, l'Hiſtoire de *Louis XI*, celle de *Charles VI*, & celle de la Révolution de Naples ; il ne reſteroit à Mademoiſelle de *Luſſan* que la *Vie du brave Crillon*, Ouvrage prolixe & aſſez mal écrit, ainſi que toutes les autres Hiſtoires qu'elle a adoptées, ſi on en excepte les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*. Mais il vaut mieux croire, par indulgence pour le ſexe, que cette Demoiſelle n'a fait qu'emprunter leur ſecours, ſemblable en cela à bien des femmes qui ont voulu ſe donner un nom dans le Monde littéraire.

*Fin du ſecond Volume.*





# LISTE
## DES ECRIVAINS
*Dont on a parlé dans ce Volume.*

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

## D

1. DACIER. [ *Anne* ] Page 1
2. DACIER. [ *André* ] 4
DAGUESSEAU. [ *Henri-François* ] 5
DAILLÉ, [ *Jean* ] Ministre Protestant. 11
* DAINE. [ *Martin-Jean-Baptiste-Nicolas* ] *ibid.*
* DAIRE. [ *Louis-François* ] 12
DALIBRAY. [ *Charles* VION ] *ibid.*
DANCHET. [ *Antoine* ] *ibid.*
DANCOURT. [ *Florent* CARTON ] 14
* DANDRÉ BARDON. [ *Michel-François* ] 16
DANET, [ *Pierre* ] Abbé. 17
1. DANGEAU. [ *Louis* DE COURCILLON DE ] 18
2. DANGEAU. [ *Philippe* COURCILLON, Marquis DE ] *ibid.*

DANIEL, [ *Gabriel* ] Jéſuite. 19

* DAQUIN, [ *N.* ] Médecin & Poëte. 22

* DAUCOURT. [ *Godart* ] 24

DEBEZ. [ *Ferrand* ] 25

* DE LAHARPE. *Voyez* LAHARPE.

* DELAIRE, [ *Alexandre* ] *ibid.*

* DELILLE, [ *Jacques* ] Abbé. 26

DENESLE. [ *N.* ] 29

DESBARREAUX. [ *Jacques* DE VALLÉE, Seigneur ] 30

DESBILLONS. [*François-Joſeph* TERRASSE] 31

* DESBOIS. [*François-Alexandre* DE LA CHENAYE ] *ibid.*

1. DESCARTES. [ *René* ] 32

2. DESCARTES. [ *Catherine* ] 36

DESFONTAINES. [ *Pierre-François* GUYOT ] *ibid.*

DESFORGES MAILLARD. [ *Paul* ] 39

DESGROUAIS. [ *N.* ] 40

DESHOULIERES [ *Antoinette* DU LIGIER DE LA GARDE, femme de *Guillaume* DE LA FOND, Seigneur ] *ibid.*

DESLANDES. [ *André-François* ] 41

DESMAHIS. [ *Joſeph-François-Edouard* DE CORSEMBLEU ] 43

DESMARETS DE SAINT-SORLIN. [*Jean*] 45

* DESORMEAUX, [ *N.* ] Avocat. *ibid.*

DESPORTES. [*Philippe*] Chanoine de la Sainte-Chapelle. 47
DESPRÉAUX. [*Nicolas*] 50
DESTOUCHES. [*Philippe* NERICAULT] 62
* DIDEROT. [*Denis*] 64
* DINOUART. [*Joseph-Antoine-Toussaint*] 71
* DIXMERIE. [*N.* DE LA] 74
DOISSIN, [*Louis*] Jésuite. *ibid.*
DOLET. [*Etienne*] 75
DOMAT ou D'AUMAY, [*Jean*] Avocat. 77
DONAT. [*Dominique*] 78
1. DORAT, [*Jean*] Professeur royal. *ibid.*
2. * DORAT. [*Claude-Joseph*] 80
DOUJAT. [*Jean*] Professeur en Droit. 84
* DREUX DU RHADIER, [*Jean-François*] Avocat. *ibid.*
DUBOS, [*Jean-Baptiste*] Abbé. 85
DUCANGE. [*Charles* DUFRESNE, Seigneur DE] 86
DUCHÉ. [*Joseph-François*] 87
DUCHESNE. [*André*] 88
DUCLOS. [*Charles*] 89
DUFRESNOY. [*Charles-Alphonse*] 92
DUFRESNY. [*Charles* RIVIERE] 94
DUGUET, [*Jacques-Joseph*] Oratorien. 97
1. DUHAMEL. [*Jean-Baptiste*] 98
2. * DUHAMEL DU MONCEAU. [*Henri-Louis*] 99

DULARD. [*Paul-Alexandre*] 100
* DUMAS. [ *Philippe* ] Professeur de Rhétorique. 101
DUPLEIX. [*Scipion*] *ibid.*
* DUPONT. [*N.*] 103
DUPRÉ DE SAINT-MAUR. [*Nicolas-François* ] 104
1. DURIVAL. [*Nicolas* LUTON] 105
2. DURIVAL. [*Jean-Baptiste* LUTON] 106
* DUROZOI. *Voyez* ROZOI.
* DUSSAUX. [*N.*] 107
* DUTEMPS. [*Louis*] 108

*E*

* EIDOUS. [*Marc-Antoine*] 113
EGLY. [*Charles-Philippe* DE MONTENAULT D' ] *ibid.*
* ELIE DE BEAUMONT. [*N.* Madame] 114
* ÉON DE BEAUMONT, [*Charlotte-Genevieve-Louise - Auguste - Andrée - Timothée* D' ] connue sous le nom de Chevalier D'ÉON. 115
* ESPAGNAC. [*Jean-Baptiste-Joseph* DE SAHUGUET D'AMARZIT, Baron D'] 122
ESPRIT. [*Jacques*] *ibid.*
* ESTEVE. [*Pierre*] 123
1. ETIENNE. [*Robert*] *ibid.*

2. ETIENNE. [ *Henri* ] 124
* EXPILLY, [ *N.* ] Abbé. 125

*F*

FABRE, [ *Jean-Claude* ] Oratorien. 127
FAGAN. [ *Christophe-Barthelemi* ] 128
FAILLE. [ *Germain* DE LA ] 129
FARET. [ *Nicolas* ] 130
* FAVART. [ *Charles-Simon* ] *ibid.*
FAUCHET. [ *Claude* ] 131
* FAUQUE. [ *N.* Mademoiselle ] 132
FAYDIT. [ *Pierre* ] Abbé. *ibid.*
FAVE. [ *Jean-François* LERIGUET DE LA ] 133
FAYETTE. [ *Marie-Magdelaine* PIOCHE DE LA VERGNE, Comtesse DE LA ] 134
1. FEBVRE. [ *Philippe* LE ] 137
2. FEBVRE DE ST. MARC. [ *Charles-Hugues* LE ] *ibid.*
FÉLIBIEN. [ *André* ] 138
FÉNÉLON. [ *François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE ] 139
* FENOUILLOT DE FALBAIRE [ *N.* ] 156
FERRAND. [ *Antoine* ] *ibid.*
* FEUTRY. [ *Amé-Ambroise-Joseph* ] 157
FEVRE. [ *Tannegui* LE ] 158
FLÉCHIER. [ *Esprit* ] 160
1. FLEURY. [ *Claude* ] 163

2. * FLEURY, [*François-Thomas*] Avocat. 167
* FONCEMAGNE. [*Etienne* LAUREAULT DE] 169
* FONS DE ST. YENNE. [*N.* DE LA] 170
* FONTAINE-MALHERBE. [*Jean*] *ibid.*
FONTAINES. [*Pierre-François* GUIOT DES] *Voyez* DESFONTAINES.
* FONTANELLE. [*Jean-Gaspard* DE] 172
FONTENELLE. [*Bernard* LE BOUVIER DE] 173
* FONTENAI, [*Louis-Abel*] Abbé. *ibid.*
* FORBONNAIS. [VERON DE] 178
FORCE. [*Charlotte-Rose*] DE CAUMONT, Demoiselle DE LA] 179
1. FOUCHER. [*Simon*] 180
2. FOUCHER, [*Paul*] Abbé. 181
FRAGUER, [*Claude-François*] Abbé. *ibid.*
* FRANC, [*Jean-George* LE] Archevêque de Vienne. 182
* FRANC. [*Jean-Jacques*] *Voyez* POMPIGNAN.
FRANCHEVILLE. [*Joseph* DUFRESNE DE] 183
1. FRANÇOIS I, Roi de France. 186
2. FRANÇOIS DE SALES. [*Saint*] 187
3. * FRANÇOIS, [*Laurent*] Abbé. 189
4. * FRANÇOIS, [*Louis*] Avocat. 191
FRASNAY. [*Pierre* DE] 194
FRERET. [*Nicolas*] *ibid.*

FRERON. [*Elie-Catherine*] 197
FRESNAYE. [*Jean* VAUQUELIN, Sieur DE LA] 203
FURETIERE, [*Antoine*] Abbé. *ibid.*
* FURGAULT. [*Nicolas*] 205
FUZELLIER. [*Louis*] 206

*G*

GACON. [*François*] 207
GAICHIEZ, [*Jean*] Oratorien. 209
* GAILLARD. [*Gabriel-Henri*] 210
GALLAND. [*Antoine*] 211
GALLOIS, [*Jean*] Professeur. 213
GAMACHES. [*Etienne-Simon*] 215
GARASSE, [*François*] Jésuite. 217
1. GARNIER, [*Robert*] Poëte. 219
2. * GARNIER, [*N.*] Abbé. 220
GASSENDI. [*Pierre*] 222
* GAUCHAT, [*Gabriel*] Abbé. 225
GAUMIN. [*Gilbert*] *ibid.*
GAUTIER, [*Jean-Baptiste*] Abbé. 226
GAYOT DE PITAVAL, [*François*] Avocat. 227
* GAZON DOURXIGNÉ. [*Sébastien-Marie*] 228
GEDOYN, [*Nicolas*] Abbé. *ibid.*
GENEST. *Charles-Claude*] 229
GENNES, [*Pierre* DE] Avocat. 230

GEOFFROY. [ *Jean-Baptiste* ] 231
GERARD, [ *Philippe-Louis* ] Abbé. 232
1. GERVAISE, [ *Nicolas* ] Abbé. 233
2. GERVAISE, [*Dom Armand-François*] Carme. *ibid.*
GESSÉE ou JESSÉE. [ *Jean* DE LA ] 234
1. GIBERT. [ *Jean-Pierre* ] 235
2. GIBERT. [ *Balthasar* ] *ibid.*
1. GILBERT, [ *Gabriel* ] Secrétaire. 238
2. * GILBERT. [ *N.* ] *ibid.*
GILLET. [ *Louis-Joachim* ] 241
GIRAC. [ *Paul-Thomas* DE ] *ibid.*
1. GIRARD DE VILLE-THIERI. [ *Jean* ] 242
2. GIRARD, [ *N.* ] Abbé. *ibid.*
* GIRAUD. [ *Claude-Marie* ] 244
GIROUST, [ *Jacques* ] Jésuite. 245
GLAIN. [ *N.* DE SAINT ] 246
GLATIGNY. [ *Gabriel* DE ] 247
GOAR, [ *Jacques* ] Dominicain. *ibid.*
1. GODEAU, [*Antoine*] Evêque de Grasse. 148
2. GODEAU. [ *Michel* ] 250
* GODESCAR, [ *Jean-François* ] Abbé. 251
GOGUET. [ *Antoine-Yves* ] 253
GOMBAUD. [ *Jean* OGIER DE ] 254
GOMBERVILLE. [*Morin* LE ROI, SIEUR DE] *ibid.*
GOMEZ. [*Madelaine-Angélique* POISSON DE] 256

* GOMICOURT. [*Augustin-Pierre* DE] 257
GOUDELIN, [*Pierre*] Poëte Languedocien. 258
GOUJET, [*Claude-Pierre*] Abbé. 260
GOULU. [*Jean*] 261
* GOURCY, [*N.* DE] Abbé. *ibid.*
GOURNAY. [*Marie* JARS DE] 263
GRAFFIGNY. [*François* D'APPONCOURT DE] 264
GRAMMOND. [*Gabriel*, Seigneur DE] 266
1. GRAND, [*Joachim* LE] Abbé. *ibid.*
2. GRAND, [*Marie-Antoine* LE] Comédien. 267
GRANGE. [*Joseph* DE CHANCEL DE LA] *ibid.*
GRAVILLE. [*Barthelemi-Claude* GRAILLARD DE] 270
GRÉCOURT, [*Jean-Baptiste-Joseph* VILLARS DE] Chanoine. 271
GRESSET. [*Jean-Baptiste-Louis*] *ibid.*
GREVIN. [*Jacques*] 274
GRIFFET, [*Henri*] Jésuite. 275
* GROS DE BESPLAS. [*Joseph-Marie-Anne*] 276
* GROSIER, [*Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre*] Abbé. 277
* GROSLEY. [*Pierre-Jean*] 281
GUEDEVILLE. [*Nicolas*] 282

* GUELLETTE. [*Thomas-Simon*] 283
* GUENEBAULD, [*Jean*] Médecin. 284
* GUENÉE, [*Antoine*] Abbé. 285
GUERET. [*Gabriel*] 287
* GUÉRIN DU ROCHER. [*Pierre*] 288
* GUIBERT. [*N.* Madame] 190
* GUICHARD. [*Jean-François*] *ibid.*
GUICHENON. [*Samuel*] 291
GUYON, [*N.*] Abbé. 292
* GUYS. [*Jean-Baptiste*] 294

*H*

1. * HABERT. [*François*] 295
2. HABERT. [*Philippe*] 296
3. HABERT. [*Germain*] 297
HALDE, [*Jean-Baptiste* DU] Jésuite. 298
HALLÉ. [*Pierre*] *ibid.*
HAMILTON. [*Antoine* Comte D'] 299
HARDI ou HARDY. [*Alexandre*] 300
HARDION. [*Jacques*] 301
HARDOUIN, [*Jean*] Jésuite. 302
* HERDUIN, [*Alexandre-Xavier*] Avocat. 303
HAUTEROCHE. [*Noël* LE BRETON, Sieur DE] 304
* HAYER, [*Jean-Nicolas*] Récollet, *ibid.*
HELVÉTIUS. [*Claude-Adrien*] 305
1. HÉNAULT ou HESNAULT. [*Jean*] 311

2. HÉNAULT. [*Charles-Jean-François*] 314
HERBELOT. [*Barthelemi* D'] 315
1. HÉRITIER. [*Nicolas* L'] 316
2. HÉRITIER DE VILLANDON. [*Marie-Jeanne* L'] *ibid.*
HERMANT. [*Godefroy*] 317
HERSAN. [*Marc-Antoine*] 318
HOUTEVILLE. [*Claude-François*] 319
HUET. [*Pierre-Daniel*] 320

*J.*

JACOB, [*Louis*] Carme. 323
JACQUELOT. [*Isaac*] 324
* JACQUIN, [*Armand-Pierre*] Abbé. 325
* JARDIN. [*Benigne* DU] 326
JARDINS DE VILLEDIEU. [*Marie-Cathérine* DES] 428
JARRY, [*Laurent* JUILLARD DU] Abbé. 330
* JAUBERT, [*N.*] Abbé. 333
* JAUCOURT. [*Louis*, CHEVALIER DE] 334
JEANNIN. [*Pierre*] 335
JEUNE, [*Jean* LE] Oratorien. 336
IMBERT. [*Barthelemi*] *ibid.*
* JOANNET, [*Claude*] Abbé. 339
JODELLE. [*Etienne*] 340
1. * JOLY. [*Guy*] 341
2. JOLY. [*Claude*] *ibid.*

3. * JOLY, [Joseph-Romain] Capucin. 341
JOUBERT, [Joseph] Jésuite. 342
JOUVENCY, [Joseph] Jésuite. ibid.
IRAIL. [Augustin Simon] 343
IVETEAUX, [Nicolas VAUQUELIN DES] Abbé. 347
JURIEU. [Pierre] 349

L.

LABAT, [Jean-Baptiste] Dominicain, 350
LABBE, [Philippe] Jésuite. ibid.
LA BEAUMELLE. Voyez BEAUMELLE.
LABOUREUR. [Jean LE] 352
1. * LACOMBE, [Jacques] Avocat. ibid.
2. * LACOMBE DE PREZEL, [Honoré] Avocat. 357
3. * LACOMBE. [François] 358
1. * LACROIX. [Pierre-Firmin] 359
2. * LACROIX, [N. DE] Avocat. 360
3. * LACROIX. [Jean-François DE] 361
LADVOCAT, [Jean-Baptiste] Docteur. 362
LAFARE. ] Charles-Auguste, Marquis DE] 363
* LAFARGUE. [Etienne DE] 365
LAFITAU. [Pierre-François] ibid.
LAFONT. [N. DE] 366
LAFONTAINE. [Jean] 367

Lafosse, [*Antoine* de] 379
La Harpe. [*Jean* de] 380
Lainez. [*Alexandre*] 389
* Lalande. [*Joseph-Jérôme* le François de] 391
Lalane. [*Pierre*] 392
Lallouette. [*Ambroise*] 394
1. Lamare. [*Nicolas* de] 395
2. Lamare, [*N.*] ex-Abbé. *ibid.*
1. Lambert. [*Thérese* de Marguenat de Courcelles, Marquise de] 396
2. Lambert, [*Joseph*] Docteur de Sorbonne. 397
3. Lambert, [*Claude-François*] Abbé. 398
1. Lami, [*Bernard*] Prêtre de l'Oratoire. 399
2. Lami, [*Dom François*] Bénédictin, 400
1. Lamoignon. [*Guillaume* de] 401
2. Lamoignon. *Chrétien-François* de] 402
Lancelot, *Dom-Claude*] Bénédictin. *ibid.*
Langlois, [*Jean-Baptiste*] Jésuite. 404
1. Languet. [*Hubert*] *ibid.*
2. Languet de la Villeneuve de Gergi. [*Jean-Joseph*] 405
Lanoue, [*Jean* Sauvé de] Comédien. 406
* Laplace. [*Pierre-Antoine* de] 407
* Laporte, [*Joseph* de] Abbé. 409

* LARCHER. [*N.*] 410
LARREY, [*Iſaac* DE] Proteſtant. 417
LARUE, [*Charles* DE] Jéſuite. 418
* LATTAIGNANT. [*Gabriel-Charles* DE] 420
* LAVAL, [*P. A.*] Comédien. 421
LAUGIER, [*Marc-Antoine*] Abbé. 222
* LAUJON. [*Pierre*] 323
* LAULANHIER. [*Michel-Joſeph* DE] 424
LAUNOY. [*Jean* DE] 425
* LAURÉS. [*Antoine* Chevalier DE] *ibid*
* LAUS DE BOISSY. [*N.*] 428
LEBEUF. [*Jean*] 432
LEGENDRE. [*Louis*] 433
* LEGIER. [*N.*] 434
LELONG. [*Jacques*] 435
* LEMIERE. [*Antoine-Marin*] 437
1. LEMONIER. [*N.*] 441
2. LEMONNIER. [*N.*] 442
LENFANT, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant. 446
LENGLET DUFRESNOY, [*Nicolas*] Abbé. 447
* LÉONARD. [*N.*] 449
LIGER, [*Louis*] 450
LIGNAC, [*Joſeph-Adrien* LE LARGE DE] *ibid.*
LIMOJON. [*Ignace-François*] *Voy.* SAINT-DIDIER.

LINANT. [ *Michel* ] 451

LILLE, [ *Jacques* DE ] Abbé. *V.* DE LILLE.

1. LINGENDES. [ *Jean* DE ] 452

2. LINGENDES, [ *Claude* DE ] Jéſuite, 453

* LINGUET. [ *Simon-Nicolas-Henri* ] 454

LINIERE. [ *François* PAJOT DE ] 459

LIONNE, [ *Hugues* DE ] Miniſtre d'Etat. 460

LISLE, [ *Claude* DE ] *ibid.*

* LOMBARD, [ *Théodore* ] ci-devant Jéſuite. 461

LONDRES, [ *Théophile-Ignace* ANSQUER DE ] Abbé. *ibid.*

LONG, [ *Jacques* LE ] Oratorien. *V.* LELONG.

* LONGCHAMPS, [ *Pierre* DE ] Abbé. 462

LONGEPIERRE. [ *Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE ] 465

LONGUERUE, [ *Louis* DUFOUR DE ] Abbé. 466

LONGUEVAL, [ *Jacques* ] Jéſuite. 467

LORENS. [ *Jacques* DU ] 468

LORET. [ *Jean* ] 469

LOUBERE. [ *Simon* DE LA ] *ibid.*

* LOUPTIÈRE. [ *Jean-Charles* DE RELONGUE DE LA ] 470

* LUNEAU DE BOISJERMAIN. [ *Pierre-Joſeph-François* ] 471

LUSSAN. [ *Marguerite* DE ] 472

*Fin de la Table du ſecond Volume.*



